Supplément : les vingt-cinq ans du « Monde des livres »

Le Monde

15, rue Falguière, 75501 Paris Cedex 15

BOURSE ★

QUARANTE-NEUVIÈME ANNÉE – N° 14663 – 6 F

VENDREDI 20 MARS 1992

FONDATEUR : HUBERT BEUVE-MÉRY – DIRECTEUR : JACQUES LESOURNE

L'embellie américaine

LA reprise économique qui s'est tant fait attendre aux Etats-Unis semble bien maintenant en train de se produire. Depuis quelques semaines, les statistiques vont presque toutes dans le même sens : accélération des dépenses des ménages, notamment des achats de logements, accélération de la production industrielle. La tâche de M. George Bush, engagé dans une campagne électorale difficile, va en être facilitée. Une campagne marquée jusqu'ici par la récession, les suppressions d'emplois, les fermetures d'entreprises et, plus que tout, par le doute qu'ont beaucoup d'Américains sur leur capacité à résister aux Japonais, sinon à rester les meilleurs.

Ce sont aussi tous les pays industrialisés qui ressentiraient les effets bienfaisants d'une reprise américaine, les Etats-Unis restant le plus grand acheteur du monde de produits manufacturés. Si ce qui vient de se passer nous a appris une chose, c'est bien que la prospérité européenne continue de dépendre de l'état de santé ou, tout simplement, du dynamisme du continent nord-américain. On en doutait à la fin des années 80 dans une Europe prospère s'affairant à préparer son grand marché.

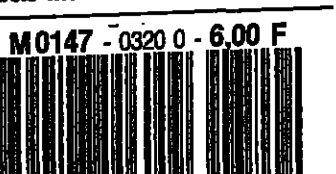
LE rappel aux réalités aurait été beaucoup plus brutal si la réunification allemande – un événement aussi considérable qu'exceptionnel – n'avait pas provoqué une brusque explosion de la demande, dont les excédents extérieurs allemands ont rapidement fait les frais, mais dont la France a beaucoup bénéficié.

Une autre conséquence heureuse de la reprise américaine pourrait être de détendre les relations économiques internationales, des relations mal en point, comme le montrent les discussions qui, au GATT, opposent l'Europe aux Etats-Unis sur les problèmes agricoles. On aurait tort de sous-estimer les risques que fait peser sur le commerce mondial cet affrontement : M. Bush, en campagne, est de plus en plus attaqué sur les principes du libre-échange, qu'il continue de défendre. Le risque est dans la multiplication d'accords bilatéraux comme il en existe avec le Canada et comme il pourrait en exister un jour avec le Mexique ou avec certains pays d'Amérique du Sud. A ce jeu qui pourrait se transformer en politique de blocs protectionnistes, que resterait-il d'un commerce multilatéral qui a fait la prospérité du monde libre depuis la seconde guerre mondiale?

DE la reprise américaine dépend donc beaucoup plus que des milliers de créations d'emplois sur la côte est des Etats-Unis, particulièrement touchée par la crise. C'est tout un équilibre mondial qui est en cause. Aussi ne faut-il pas se réjouir trop vite, comme on l'a fait un peu imprudemment l'année dernière : à l'été 1991 et pendant six mois l'activité s'était bel et bien accélérée avant de stagner à nouveau. Ce qui incite tout de même à l'optimisme est que l'Amérique – ses consommateurs et ses entreprises – a commencé à se désendetter. Il faut voir là les effets d'une baisse spectaculaire des taux d'intérêt à court terme.

De ce point de vue, la situation du grand voisin d'outre-Atlantique est plus saine qu'il y a trois ans, alors que la prospérité poussait encore à l'embauche : l'inflation est très faible et les échanges extérieurs se rééquilibrent, même si subsiste un fort déficit du budget fédéral. Wall Street, en hausse, ne s'y est pas trompé, qui joue la reprise depuis presque trois mois maintenant.

M 0147 - 0320 0 - 6,00 F



Après le très large succès du « oui » au référendum

Les négociations sur le partage du pouvoir vont s'accélérer en Afrique du Sud

« C'est aujourd'hui la vraie naissance de la véritable nouvelle Afrique du Sud », a déclaré, mercredi 18 mars, le président Frederik De Klerk après la publication des derniers résultats du référendum. 68,7 % de « oui » : le succès dépasse largement les espoirs des partisans des réformes constitutionnelles. Le chef du Congrès national africain (ANC), M. Nelson Mandela, s'en est vivement félicité, et la nouvelle a été accueillie dans le monde avec un grand soulagement. Le pari gagné de M. De Klerk aboutit à une nouvelle donne politique et va permettre d'accélérer les négociations entre Blancs et Noirs sur un partage du pouvoir.

Un nouveau paysage politique

JOHANNESBURG

de notre correspondant

Le président Frederik De Klerk a joué, et gagné! En annonçant un référendum, le 20 février, au lendemain d'un revers électoral dans la ville conservatrice de Potchefstroom, il avait pris de vitesse l'ensemble de la classe politique. A partir de ce jour, chacun a dû, bon gré, mal gré, se situer par rapport à sa politique de réformes, visant à instaurer une *« nouvelle Afrique du Sud démocratique et non raciale »*.

Au sein de la communauté blanche, participant seule à ce référendum, le paysage politique est d'ores et déjà remodelé. Depuis deux ans, le Parti national (NP) du président De Klerk piétinait les plates-bandes du Parti démocrate (DP), dirigé par M. Zach De Beer. Il était logique qu'une alliance émergeât de ce duel feutré, dès lors que la question cruciale de la poursuite des réformes était posée.

Le tandem NP-DP a parfaitement fonctionné, soutenu par le grand patronat et les conglomérats, ceux-ci mettant en branle des moyens considérables, trois semaines durant, pour la campagne du « oui ».

Les divergences, momentanément aplanies entre les deux partis, ne devraient pas resurgir de manière significative. La question de l'existence même du DP se trouve maintenant posée. Soudés par des intérêts communs et une façon identique de considérer l'avenir, les « jumeaux » de l'échiquier politique ne sont-ils pas destinés à s'unir et à fusionner, par souci d'efficacité?

Il y a quelques mois, NP et DP refusaient cette éventualité. Mais, depuis, M. De Beer a montré quel *maître d'œuvre il était dans* l'organisation de la Convention pour une Afrique du Sud démocratique (CODESA), ce laboratoire constitutionnel où se dessinent les nouveaux contours du pays. La première réunion de la CODESA n'aurait certainement pas eu lieu, le 20 décembre 1991, si le chef de file des démocrates n'avait réussi à arrondir les angles entre les différents participants, rendant par là même un fier service au président De Klerk, au gouvernement et au Congrès national africain (ANC), pressés de réunir ce qu'ils appelaient alors une *« conférence multipartite »* ou *« de tous les partis »*.

Le référendum n'aurait pas, lui non plus, été un tel succès pour les réformateurs si M. De Beer – qui fut longtemps administrateur de l'Anglo American – n'avait autant payé de sa personne et entraîné dans son sillage beaucoup de Sud-Africains anglophones, sympathisants du DP mais habituellement *« peu concernés »* par les consultations électorales.

FRÉDÉRIC FRITSCHER

Lire la suite et nos informations page 4

La revendication du Djihad islamique

Israël met en cause l'Iran dans l'attentat de Buenos-Aires

Le Djihad islamique a revendiqué, mercredi 18 mars, à Beyrouth, la responsabilité de l'attentat qui a détruit l'ambassade d'Israël à Buenos-Aires, en réponse à la mort récente d'un dirigeant chiite pro-iranien, tué au Liban par les Israéliens. Un dernier bilan de l'explosion fait état de 21 morts et plus de 250 blessés. Jérusalem a mis en cause l'Iran, menaçant d'une « punition douloureuse » ceux qui ont commandité l'attentat.



Lire pages 2 et 3 les articles de nos correspondants PATRICE CLAUDE, LUCIEN GEORGE et CHRISTINE LEGRAND

Le banc d'essai

Le vote du 22 mars sera révélateur de la marge de manœuvre de M. Mitterrand un an avant les législatives

par Jean-Marie Colombani

« Un modèle », comme on le dit d'un « patron » lorsqu'on fait de la couture : c'est ainsi que Mme Edith Cresson parle des scrutins du 22 mars, dont le premier ministre pense qu'ils préfigureront celui, autrement important, du mois de mars 1993.

Mme Cresson a raison : scrutin presque irréel, et pourtant déjà parfaitement balisé, ces élections locales serviront, au minimum, de banc d'essai, en vue d'une recomposition politique qui tarde, décidément, tant paraît long le temps de la décomposition qui la précède. Irréel, le scrutin du 22 mars l'est de trois façons. En premier lieu, malgré l'exaspération d'une partie de l'opinion, et l'impatience de quelques-uns, parce qu'il ne met pas en jeu le pouvoir central.

La surenchère est certes toujours possible, et prévisible ; mais elle est rendue difficile par le fait que ceux qui, au sein de la droite libérale, pourraient être tentés de céder à cette tentation sont eux-mêmes en recul.

Lire la suite page 7

et l'article de DANIEL CARTON page 6

Education : fatales réformes...

En cherchant à faire évoluer le système éducatif, M. Jospin se heurte aux mêmes difficultés que ses prédécesseurs

par Gérard Courtois

Peu après son arrivée au ministère de l'éducation nationale, en mai 1988, M. Lionel Jospin trouvait sur son bureau *un texte synthétique rédigé par son* conseiller spécial, M. Claude Allègre. Sous-titré *« Comment faire du neuf avec du vieux ? »*, ce petit document traçait des pistes pour l'action à venir.

Avec une recommandation expresse : ne jamais s'embarquer dans une « réforme » de l'éducation, ne jamais jouer avec ce mot-piège, synonyme de tant d'échecs Rue de Grenelle, de tant de crispations chez les enseignants et de colères chez les étudiants et les lycéens, depuis un quart de siècle. Près de quatre ans plus tard – bientôt un record de longévité, – voilà M. Jospin rattrapé par le syndrome de la « réforme ».

Il a beau éviter soigneusement d'employer le mot et, drapé dans son indéniable bonne foi, défendre les *« mesures de bon sens »* qu'il tente de mettre en œuvre pour *« rénover »* le lycée et l'université, rien n'y fait. Etudiants et lycéens – ou plutôt *des* étudiants et des lycéens – réagissent au quart de tour, forment cortèges à la première occasion et réclament le retrait de la « réforme Jospin ».

Lire la suite page 8

LE MONDE DES LIVRES

Spécial Salon

En 1967, *le Monde* a décidé de montrer l'intérêt qu'il portait aux livres en créant un supplément littéraire de huit pages, sous la direction de Jacqueline Piatier. « Le Monde des livres », jamais interrompu depuis lors, a donc aujourd'hui vingt-cinq ans. Au moment où s'ouvre le douzième Salon du livre de Paris, le service littéraire du *Monde* retrace, en vingt-quatre pages, son histoire : vingt-cinq ans de passion pour la littérature, un quart de siècle de vie éditoriale.

pages I à XXIV

Par ailleurs, « le Monde des livres » propose une réflexion sur édition et lecture : Robert Darnton, Flammarion, Julliard, Minuit et le feuilleton de Michel Braudeau autour de Daniel Pennac, ainsi qu'un ensemble sur l'Algérie, avec notamment la chronique d'histoire de Jean-Pierre Rioux.

pages 11 à 16

A L'ÉTRANGER : Algérie, 4,50 DA ; Maroc, 8 DH ; Tunisie, 750 m. ; Allemagne, 2,50 DM ; Autriche, 25 SCH ; Belgique, 40 FB ; Canada, 2,25 $ CAN ; Antilles-Réunion, 9 F ; Côte-d'Ivoire, 465 F CFA ; Danemark, 14 KRD ; Espagne, 190 PTA ; G.-B., 85 p. ; Grèce, 220 DR ; Irlande, 1,20 £ ; Italie, 2 200 L ; Luxembourg, 42 FL ; Norvège, 14 KRN ; Pays-Bas, 2,75 FL ; Portugal, 170 ESC ; Sénégal, 450 F CFA ; Suède, 15 KRS ; Suisse, 1,90 FS ; USA (NY), 2 $; USA (others), 2,50 $.

ETRANGER

Malgré de profondes divergences

Musulmans, Serbes et Croates de Bosnie-Herzégovine sont parvenus à un accord sur l'avenir de la République

Alors que les incidents interethniques se multiplient, les responsables des communautés musulmane (43,7 % de la population), serbe (31,4 %) et croate (17,3 %) de Bosnie-Herzégovine sont parvenus, mercredi 18 mars, à un accord de principe sur un projet de réorganisation de leur République prévoyant la création d'un Etat où trois unités constituantes formées sur le principe ethnique partageront le pouvoir avec une autorité centrale.

BELGRADE

de notre correspondante

L'accord de Sarajevo a été obtenu à l'issue de négociations menées sous l'égide de la CEE et qui devraient donner lieu à une nouvelle réunion, les 30 et 31 mars, à Bruxelles. Laborieuses, ces discussions ont surtout mis en lumière le fossé séparant les positions des trois parties, qui cohabitent de plus en plus difficilement.

Fermement opposé à l'indépendance de la Bosnie-Herzégovine, le Parti démocratique serbe (SDS) propose le partage de la République et la création d'une confédération de trois Etats libres de s'associer comme bon leur semble avec les autres Républiques de l'ex-fédération yougoslave. L'Etat serbe de Bosnie, que revendique le SDS, pourrait ainsi s'intégrer à une nouvelle communauté yougoslave formée de la Serbie et du Monténégro. A l'inverse, le Parti d'action démocratique (SDA), qui regroupe la communauté musulmane et est dirigé par le président de Bosnie-Herzégovine, M. Alija Izetbegovic, prône un Etat bosniaque unitaire, doté d'une armée, d'une police et d'une monnaie communes, soulignant que la division ethnique de la République est irréalisable du fait de l'imbrication des trois peuples.

L'Union démocratique croate (HDZ), qui craint la domination des musulmans dans une Bosnie-Herzégovine unitaire, aspire à la création d'une fédération composée de plusieurs cantons ethniques où les droits de chaque communauté seraient solidement garantis. Cette formule est proche de celle adoptée mercredi par les trois parties.

En dépit de ces divergences, le médiateur européen, le diplomate portugais José Cutilhiero, a finalement obtenu l'approbation des trois formations sur un document définissant *«les principes de base du nouveau système institutionnel de Bosnie-Herzégovine»*. Avant de quitter Sarajevo, M. Cutilhiero a précisé que les parties en présence continueront à discuter du partage du pouvoir entre les unités constituantes et l'autorité centrale et devront présenter, devant le Parlement, un projet de Constitution sur lequel les habitants de Bosnie-Herzégovine se prononceront par voie référendaire. Le médiateur a, en outre, dévoilé une carte traçant les contours possibles des trois unités constituantes.

L'ébauche institutionnelle sur laquelle se sont entendus, mercredi, les représentants des trois communautés ressemble fort au projet proposé par la Communauté européenne, la semaine dernière, et qui avait été rejeté par les Serbes de Bosnie. Le leader du SDS, M. Radovan Karadzic, n'en semblait pas moins satisfait, mercredi. *«Si nous respectons les termes de cet accord, la guerre civile pourra être évitée»*, a-t-il estimé. Pour M. Karadzic, le fait que les musulmans ont accepté la création d'entités ethniques signifie qu'il y aura désormais trois Bosnies : une serbe, une croate et une musulmane. Pour le parti musulman, en revanche, l'accord de Sarajevo met fin à toute tentative de rattachement de la Bosnie à une grande Serbie et ne prévoit, en fait, qu'une simple régionalisation de la République. Ces profondes différences d'interprétation montrent que l'accord entre les trois communautés est encore très précaire. D'autant plus que deux graves problèmes restent à résoudre. Le premier – le partage du pouvoir entre les unités constituantes et l'autorité centrale – comme le deuxième – la question des forces armées – risquent de provoquer de nouveaux conflits.

FLORENCE HARTMANN

Amnesty dénonce les exactions commises en Croatie

Amnesty International a dénoncé, jeudi 19 mars, les exactions commises lors de la guerre en Croatie, comme les *«exécutions extrajudiciaires et massacres délibérés et arbitraires»*. L'organisation fait, entre autres, état d'*«homicides de civils croates perpétrés par des miliciens serbes»*.

«Des villageois croates qui avaient été faits prisonniers, assure Amnesty, *ont été contraints de déblayer un champ de mines, opération au cours de laquelle dix-sept d'entre eux ont trouvé la mort.»* Des *«prisonniers capturés par les parties au conflit sont torturés ou maltraités»*, indique encore l'organisation, qui se déclare *«préoccupée par les informations faisant état d'arrestations arbitraires, d'homicides ou de disparitions de membres de la minorité serbe de Croatie imputables aux forces de sécurité croates ou aux miliciens croates»*.

Les réactions après la destruction

L'attentat de Buenos-Aires a fait une vingtaine de morts et plus de deux cent cinquante blessés

Les sauveteurs n'entretenaient plus d'espoir, mercredi 18 mars, de retrouver des survivants sous les tonnes de débris de l'ambassade d'Israël à Buenos-Aires, cible mardi d'un attentat revendiqué à Beyrouth par le Djihad islamique.

Plusieurs corps déchiquetés ont été dégagés des gravats dans la nuit de mardi à mercredi, ce qui porte le nombre des victimes à une vingtaine de morts, selon un porte-parole du gouvernement argentin, M. Alfredi Bisordi. Le précédent bilan officiel faisait état de 11 personnes tuées et de 252 blessés.

BUENOS-AIRES

de notre correspondante

Selon le ministre de l'intérieur, M. José Luis Manzano, l'attentat aurait été provoqué par l'explosion d'une voiture piégée bourrée d'une centaine de kilos de trotyl (explosif voisin du TNT) et placée devant la porte blindée de l'ambassade. De son côté, la police de la capitale estime toujours qu'une forte charge a été placée à l'intérieur même de l'ambassade.

Les habitants de Buenos-Aires s'interrogent sur les raisons qui ont poussé les terroristes à choisir pour cible la capitale argentine. On évoque la politique étrangère menée par le président Carlos Menem depuis son arrivée au pouvoir en juillet 1989 et, notamment, son rapprochement spectaculaire avec les Etats-Unis, qui s'est notamment concrétisé, pendant la guerre du Golfe, par l'envoi de deux navires de guerre argentins sur le théâtre des opérations.

Un rôle au sein du « premier monde »

Dans les milieux diplomatiques, on souligne aussi le désir obstiné du président argentin de faire jouer à son pays un rôle au sein du *«premier monde»*. A plusieurs reprises, Carlos Menem a proposé avec insistance de jouer les médiateurs dans le conflit du Proche-Orient. La famille du président argentin, d'origine syrienne, a gardé de nombreuses relations à Damas.

L'an dernier, M. Menem a multiplié les gestes d'amitié à l'égard de Jérusalem. Enfin, l'Argentine a suspendu récemment l'exportation de matériel nucléaire destiné à l'Iran (*le Monde* du 29 janvier).

On souligne aussi l'absence de contrôle sérieux aux frontières. Quelques jours avant l'attentat, l'ambassadeur des Etats-Unis, M. Terence Todman, avait dénoncé le manque de sécurité à l'aéroport international de Buenos-Aires. Cette remarque avait froissé une partie du gouvernement argentin.

CHRISTINE LEGRAND

A la veille du sommet militaire de la CEI

L'Ukraine rassure ses partenaires sur le transfert de ses armes nucléaires tactiques

Après avoir annoncé, jeudi 12 mars, que le transfert des armes nucléaires tactiques d'Ukraine en Russie serait suspendu, le président ukrainien, M. Léonid Kravtchouk, a fait marche arrière, a-t-on appris mercredi 18 mars à Bruxelles et à Moscou.

Le président Boris Eltsine a affirmé, mercredi, devant des députés de Russie avoir reçu des assurances de la part du président ukrainien que ce transfert sera achevé, comme prévu, d'ici au mois de juillet. Un porte-parole de l'OTAN a également déclaré, mercredi, que l'alliance atlantique avait reçu une lettre dans le même sens du ministre ukrainien des affaires étrangères, M. Anatoli Zlenko. M. Kravtchouk avait expliqué qu'il suspendait ce transfert faute de garantie que les armes nucléaires tactiques retirées d'Ukraine seraient bien détruites en Russie.

Il avait suggéré que des installations de destruction pouvaient être construites en Ukraine même, ce qui, en Russie, avait été interprété comme une tentative ukrainienne d'attirer une partie des fonds occidentaux alloués à cette fin, ou comme une manœuvre politique en prévision du sommet de la Communauté des Etats indépendants consacré aux problèmes militaires qui devait s'ouvrir le 20 mars à Kiev. – *(AFP, Reuter.)*

ESPAGNE

Nouvel attentat meurtrier de l'ETA près d'un village olympique de Barcelone

Un artificier de la garde civile espagnole a été tué tôt dans la matinée jeudi 19 mars par l'explosion d'une voiture piégée à Lliça-de-Munt, un petit village près de Barcelone, où se dérouleront des épreuves olympiques l'été prochain. Peu avant, la garde civile avait reçu l'appel d'un homme, qui s'est réclamé de l'ETA, annonçant la présence d'une voiture piégée mais induisant la police en erreur sur le type du véhicule. Une équipe d'artificiers de la garde civile s'est rendue sur les lieux, et l'un d'entre eux a été tué par l'explosion de la voiture piégée. Cet attentat est le quatrième acte terroriste attribué à l'ETA perpétré dans la ville olympique et sa région depuis décembre. Deux policiers ont été tués début décembre dans le centre de Barcelone par un «commando itinérant» de l'ETA, selon la police. Début janvier, un commandant de l'armée de l'air, chargé de la sécurité aérienne des JO, était abattu à Barcelone. Une semaine plus tard, deux sous-officiers étaient tués dans une fusillade, aux abords d'une «zone olympique» de la ville. – *(AFP.)*

□ **Attentat près de Barcelone.** – Une personne, dont l'identité n'est pas encore connue, a été tuée jeudi 19 mars au matin dans un attentat à la voiture piégée à Sant-Quirze-del-Valles, près de Barcelone, a indiqué la radio nationale espagnole. Il s'agit du second attentat mortel à la voiture piégée dans la région de Barcelone en moins de douze heures. – *(AFP.)*

ISRAËL : pour pallier les inconvénients de la proportionnelle

Le premier ministre sera élu au suffrage universel avant 1996

Après plusieurs tentatives infructueuses et de longues tractations, le Parlement israélien a finalement adopté, mercredi 18 mars, une importante réforme des institutions prévoyant pour l'avenir l'élection au suffrage universel du premier ministre. Cette loi n'entrera pas en vigueur avant les élections législatives du 23 juin prochain, mais pour les suivantes, prévues en principe en 1996.

Les Israéliens continueront d'élire leurs députés, selon le système actuel, celui de la proportionelle intégrale, mais désigneront directement le chef du gouvernement pour la durée de la législature. Le cabinet du premier ministre élu devra toutefois obtenir l'investiture de la Knesset. En cas de vote d'une motion de censure à la majorité absolue (61 députés au moins sur les 120 de l'assemblée), le Parlement sera dissous et de nouvelles élections devront avoir lieu. Le cabinet sera limité à 18 membres.

Cette réforme, élaborée par quatre députés des formations de gauche et de droite, introduit dans le régime parlementaire une formule s'apparentant à celle d'un système présidentiel. Le changement du mode de scrutin législatif, souvent envisagé, s'avérant impossible faute de l'accord des petits partis, privilégiés à outrance par la proportionnelle, cette réforme tend à supprimer le «chantage» exercé auprès des grands partis par ces formations minoritaires – religieuses pour la plupart – lors de la composition des gouvernements.

Susceptible d'être encore amendée jusqu'en 1996, la réforme a été adoptée par 55 voix contre 32, après que plusieurs députés du Likoud (droite nationaliste) eurent levé leur opposition. Le Likoud, opposé à la loi, n'avait pas imposé une discipline de vote. Les partis religieux ont voté contre. – *(AFP.)*

ITALIE : en pleine campagne électorale

Le ministre de l'intérieur révèle un mystérieux «plan de déstabilisation»

A deux semaines des elections législatives du 5 avril le climat politique s'est encore alourdi, en Italie, avec la révélation-surprise, mercredi 18 mars, d'un mystérieux «plan de déstabilisation du pays».

ROME

de notre correspondante

«L'Etat est en danger!» : c'est en poussant ce cri d'alarme que le ministère de l'intérieur a dévoilé l'existence d'un document fourni il y a quelques semaines déjà par les services secrets, et qui annonçait, entre autres, l'assassinat de trois personnalités politiques, une du PDS (ex-PCI), une du PSI et une de la Démocratie-chrétienne, ainsi que l'enlèvement d'*«un des possibles futurs présidents de la République»*. Or, comme le dit le ministre, M. Scotti, si à la lueur de ce document on se livre à une deuxième lecture des événements récents – l'assassinat justement coup sur coup, la semaine dernière, d'un conseiller communal du PDS à côté de Naples ; celui d'un socialiste à Bruxelles et enfin «l'exécution» du député européen de la DC, Salvo Lima, à Palerme, – on ne peut qu'en conclure à un plan organisé de *«déstabilisation du pays»*.

Une circulaire a été immédiatement envoyée à tous les préfets pour renforcer les mesures de sécurité, et l'Italie se trouve donc désormais théoriquement en état d'alerte rouge. Mais contre qui au juste, et pour se protéger de quoi ? s'interroge, surprise et vaguement incrédule, une bonne partie de la presse et de la classe politique, tandis que s'instaure peu à peu une tension que certains n'hésitent pas à comparer à celle qui régnait il y a quinze ans lors de l'enlèvement tragique du leader de la DC, Aldo Moro. Une nouvelle fois il est vrai, sont ressorties les thèses incriminant des *«forces obscures»* (le mot est même du président du conseil, M. Giulio Andreotti) ainsi qu'un fumeux complot international dans lequel baigneraient, outre la Mafia naturellement, des intérêts économiques et des ramifications «autonomes» et dégénérées de certains services secrets. Mécontents entre autres de la modification des équilibres politiques et surtout de l'intensification de la lutte contre la criminalité, ils se seraient décidés à agir...

A cela près, remarquent plusieurs commentateurs qu'en recréant comme au plus beau temps du terrorisme une *«stratégie de la tension»*, ces fameuses *«forces occultes»* risqueraient bien de ne pas obtenir l'effet désiré. Devant la crainte d'une déstabilisation de l'Etat, la classe politique pourrait être tentée de suivre le président de la République, M. Cossiga, qui a déjà évoqué il y a deux jours, la possibilité d'instaurer des *«lois d'exception»*. En attendant, engagée devant la montée des ligues et l'effritement possible de sa coalition, dans sa plus difficile élection en quarante ans, la DC en profite pour tenter de resserrer les rangs en multipliant les cris d'alarme. L'affaire de ce *«complot»* pourrait-elle s'inscrire dans cette campagne de dramatisation volontaire de la campagne ? Sans aller jusque-là, certains éditoriaux, jeudi matin, se demandent pourtant si à trop jouer avec l'opinion publique, on ne porte pas plus sûrement atteinte à la démocratie que les forces mystérieuses incriminées.

MARIE-CLAUDE DECAMPS

□ **Erratum.** – Une erreur s'est glissée dans l'article concernant la situation à Stepanakert (Haut-Karabakh), publié dans la première édition du *Monde* du jeudi 19 mars. Il fallait lire : *«Toutes les vingt-quatre heures* (et non toutes les vingt minutes), *deux ou trois roquettes mortelles au moins s'abattent sur la ville.»*

BELGIQUE

Le roi Baudouin a été opéré du cœur à Paris

BRUXELLES

de notre correspondant

Les consignes de silence ayant été observées en France, c'est un communiqué du palais royal qui a annoncé, mercredi 18 mars à Bruxelles, l'opération du roi Baudouin, âgé de soixante et un an, à l'hôpital Broussais de Paris. Au journal du soir de la chaîne nationale francophone, un professeur de médecine a expliqué les raisons de ce choix : son collègue français, le professeur Alain Carpentier, était le spécialiste le plus compétent pour intervenir sur la valve mitrale du souverain. Le Pr Carpentier a mis au point une technique qui permet de *«réparer»* cette valve, au cours d'une délicate opération à cœur ouvert, au lieu de la remplacer par une prothèse, avec les effets secondaires que cela peut provoquer.

Un professeur belge, M. Daniel de Jonghe, *«a participé à la mise au point de l'opération»* et a accompagné le roi en France, notamment pour la période de trois jours de soins intensifs qui devait suivre l'intervention, avant une convalescence estimée à trois semaines. La maladie de Barlow, dont souffrait le souverain, provoque une dégénérescence des tissus de la valve mitrale, ce qui peut provoquer un œdème pulmonaire.

Optimisme à Bruxelles

Un communiqué publié le 13 mars annonçait que le roi était obligé de réduire ses activités pour subir des examens médicaux en raison d'un *«essoufflement inhabituel»*. Lundi, après ces examens pratiqués dans les cliniques universitaires Saint-Luc de Bruxelles, un autre communiqué indiquait qu'il devait reporter à plus tard un voyage officiel en Suède prévu pour le 25 mars.

Mercredi soir, on se montrait optimiste à Bruxelles sur la suite des événements. Il reste que le roi – né en 1930, et sur le trône depuis 1951 – a dû subir deux opérations lourdes en sept mois. L'été dernier il avait fallu lui enlever la prostate, aux cliniques Saint-Luc, après la découverte d'une tumeur cancéreuse. Sa convalescence avait été suivie d'une période de fatigues suscitées par les élections législatives de novembre et les interminables consultations qui furent nécessaires pour former le nouveau gouvernement.

La Constitution ne prévoit pas de délégation de pouvoirs du souverain en cas de maladie. Tant qu'il n'y a pas d'empêchement dûment constaté, il continue d'exercer la plénitude de sa fonction, qui comporte plus d'attributions que celle des autres monarchies européennes.

JEAN DE LA GUÉRIVIÈRE

Fin de la rencontre au Caire entre M. Moubarak et M. Assad

L'Egypte et la Syrie sont hostiles à une opération militaire contre l'Irak

Le président égyptien et le président syrien, Hosni Moubarak et Hafez El Assad se sont déclarés, mercredi 18 mars, au Caire, opposés à une nouvelle opération militaire contre l'Irak et à l'application d'un embargo contre la Libye à défaut de preuves concrètes de sa culpabilité. Les deux dirigeants ont réaffirmé leur engagement à poursuivre le processus de paix, soulignant toutefois qu' *«Israël doit montrer moins d'intransigeance»*.

Ils ont souligné que Bagdad avait affirmé son respect des résolutions du Conseil de sécurité des Nations unies. M. Assad a déclaré : *«Nous ne sommes pas prêts à soutenir une opération militaire contre l'Irak»*. *«L'objectif* [de la guerre du Golfe] *était le retrait des forces irakiennes et la libération du Koweït, c'était alors une nécessité qui ne se présente pas actuellement»*, a-t-il ajouté. M. Moubarak a appuyé la déclaration de son homologue syrien, affirmant que *«l'Egypte est opposée à l'utilisation de la force contre l'Irak»*.

Les deux présidents ont par ailleurs exprimé leur inquiétude devant l'éventualité d'un embargo contre la Libye, soulignant qu'il faudrait d'abord apporter *«la preuve de la culpabilité»* de Tripoli dans les attentats contre deux avions de ligne occidentaux pour convaincre l'opinion publique arabe de la nécessité d'une telle mesure.

A propos du Liban, M. Assad a affirmé : *«Nous nous sommes engagés à respecter les accords de Taëf et les désirs du gouvernement libanais.»* Il a toutefois ajouté que *«les accords de Taëf, d'une part, et les besoins* [de sécurité] *du Liban, d'autre part, sont les facteurs qui définissent à quel moment on se retire, d'où on se retire et jusqu'où on se retire»*. – *(AFP.)*

□ **LIBAN : prochaine libération de deux otages allemands.** – Les deux derniers otages occidentaux retenus en otages au Liban, les Allemands Heinrich Strübig et Thomas Kemptner, seront libérés dans le délai d'une semaine, a affirmé mercredi 18 mars un journal prosyrien de Beyrouth, *As-Safir*. – *(Reuter.)*

هكذا من الأصل

PROCHE-ORIENT

de l'ambassade israélienne en Argentine

Jérusalem met en cause l'Iran et déclare ouverte « la chasse aux tueurs »

L'heure du « règlement des comptes de sang » préconisé mercredi à la Knesset par le ministre des affaires étrangères, M. David Lévy, n'a pas encore sonné que, déjà, les autorités et les services de sécurité israéliens, relayés à foison par la presse locale, mettent directement en cause Téhéran. *« Nous sommes en guerre contre ceux qui commandent aux terroristes »,* a dit le chef de la diplomatie, ajoutant : *« Ceci est une bataille qui nous est imposée pour notre survie. La chasse aux tueurs est ouverte. »*

JÉRUSALEM

de notre correspondant

Dans un entretien téléphonique avec le quotidien *Maariv*, le président argentin Carlos Menem, ignorant sans doute que la législation israélienne ne prévoit pas la peine de mort, même pour les terroristes, a précisé qu'à son avis *« ceux qui sont responsables de ce crime devront le payer de leur vie »*.

L'Etat juif ayant cependant élevé les représailles systématiques au rang de dogme, chacun, à Jérusalem, retient son souffle et se demande qui va en faire les frais. Officiellement, la revendication de l'attentat par le Djihad islamique n'est pas encore retenue. *« Pour l'instant,* affirme un porte-parole de la défense, il n'y a aucune preuve. » Dans les conversations privées avec leurs interlocuteurs favoris, en revanche, les spécialistes de la lutte anti-terroriste sont plus volubiles et moins prudents. Argument central, retenu jeudi matin par tous les médias, télévision nationale en tête : l'opération argentine était par trop sophistiquée pour avoir été effectuée sans une aide logistique importante.

L'ambassade d'Iran à Buenos-Aires, dont chacun rappelle la taille et le nombre important de personnels, aurait servi de base aux terroristes et notamment permis aux auteurs de l'attentat de prendre la fuite. *« Une telle quantité d'explosifs* (entre 100 et 200 kilos de plastic) *ne peut être acheminée qu'avec l'aide d'un Etat »*, écrit l'expert des questions de défense du quotidien *Haaretz*, ajoutant que, à son avis, *« il est même possible que la charge ait été apportée en Argentine par le biais de la valise diplomatique iranienne »*. Toujours parfaitement renseigné, le journaliste conclut en indiquant que *« les services de sécurité israéliens de par le monde sont particulièrement préoccupés depuis l'élimination d'Abbas Moussawi »*.

L'hypothèse de la voiture piégée

Dans sa revendication émise depuis Beyrouth, le Djihad islamique a d'ailleurs précisé que l'attentat de Buenos-Aires a été effectué pour venger la mort du secrétaire général du Hezbollah et de sa famille massacrés au cours du raid israélien *(voir ci-dessous l'article de Lucien George)*. L'opération contre l'ambassade, selon plusieurs journaux de Jérusalem, aurait d'ailleurs été *« dédiée »* par ses auteurs au petit Hussein Moussaoui, cinq ans, tué en même temps que son père et sa mère, le mois dernier dans le sud du Liban. Le Djihad comme le Hezbollah, rappelle-t-on en Israël, *« sont souvent mandatés par Téhéran »*.

« L'Iran est derrière l'attentat », titrait jeudi matin, sur toute la largeur de sa première page, le premier tirage d'Israël, le *Yedioth Aharonot*. Et l'envoyé spécial en Argentine du quotidien d'indiquer que les spécialistes des explosifs, ceux qui sont sur place et ceux que l'Etat juif a envoyés mercredi à Buenos-Aires, seraient désormais certains que l'attentat a bien été commis à l'aide d'une voiture piégée. *« Une Ford »*, précise le journal, *« est venue se garer devant l'ambassade cinq minutes avant l'explosion et les services de sécurité n'ont pas eu le temps de réagir »*.

Cette version, si elle est retenue par les enquêteurs, aurait donné le temps au chauffeur du véhicule d'aller se mettre à l'abri et démentirait celle du Djihad selon laquelle un certain Abou Yasser, probable nom de guerre *« d'un Argentin converti à l'islam »*, se serait volontairement sacrifié dans une opération-suicide.

Quoi qu'il en soit, s'il faut en croire le quotidien *Haaretz*, l'enchaînement d'attentats de ces dernières semaines contre des cibles israéliennes, à l'intérieur et à l'extérieur du pays, commencerait à avoir de sérieuses répercussions sur le moral de l'opinion publique. *« Conservez votre calme »*, demandait jeudi le journal à ses lecteurs. *« Même si l'on sait que le terrorisme ne connaît pas les frontières, il ne faut pas oublier que celles d'Israël sont sûres et bien protégées. »* Particulièrement révélateur du climat nerveux et pesant qui commence à régner sur le territoire de l'Etat hébreu, un incident au cours duquel deux étudiants juifs ont été blessés mercredi soir par les tirs de deux officiers de l'armée près de Tel-Aviv, faisait l'objet jeudi de tous les commentaires.

Deux étudiants travestis blessés par l'armée

Pour fêter Purim, le carnaval hébraïque, les deux jeunes gens, qui se rendaient à un bal masqué, s'étaient déguisés en Arabe, avec keffieh sur le crâne et longue djellabah. L'un d'entre eux portait au surplus un masque simiesque.

C'est alors que deux officiers de l'armée, un homme et une femme, les apercevant de loin, jugèrent leur attitude ambiguë et, pour tout dire, suspecte. Au premier tir d'avertissement, les jeunes gens, s'estimant eux aussi en présence de deux fêtards, travestis en militaires, ont poursuivi leur chemin. Un second tir est alors venu toucher l'un d'eux au cou et à la jambe. Le grand rabbin sépharade, Mordechaï Eliahu, a interdit aux juifs de se déguiser en arabe...

PATRICE CLAUDE

Le Djihad islamique a revendiqué l'opération

Le Djihad islamique ayant revendiqué, mercredi 18 mars, à Beyrouth l'attentat de Buenos-Aires, le Liban vit une fois de plus dans la crainte de représailles israéliennes, d'autant plus que l'ampleur de l'action laisse augurer une réaction de grande envergure.

BEYROUTH

de notre correspondant

C'est dans un communiqué dactylographié en arabe, déposé dans la boîte aux lettres d'une agence de presse occidentale – procédé devenu classique pour ce genre de communication – que le Djihad s'est attribué la paternité de l'attentat commis à l'autre bout du monde.

« Nous annonçons avec fierté, dit le communiqué, *que l'opération (...) est un coup, un de nos coups répétés, que nous portons à l'ennemi israélien criminel dans la guerre ouverte que nous menons contre lui et qui ne s'arrêtera qu'avec sa disparition. »* Le texte ajoute que l'attentat de Buenos-Aires est une *« opération suicide effectuée par Abou Yasser, un Argentin converti à l'islam (...), qui confirme la poursuite de notre djihad contre les forces impérialistes, alliées d'Israël, pour défendre notre religion authentique, notre nation, notre pays et l'avenir de nos enfants »*.

L'opération a été baptisée du nom de « l'enfant martyr Hussein », fils du cheikh Abbas Moussaoui, mort dans l'attaque aérienne menée par l'armée israélienne contre son père, tué le 16 février dernier ; elle est expressément présentée comme un acte de vengeance.

Le Djihad islamique annonce aussi qu'il a l'intention de poursuivre ses attentats : *« Nul ne bénéficiera,* souligne le communiqué, *de la sécurité tant que la nôtre est menacée et que notre religion musulmane sera en danger. Nous réaffirmons que nous poursuivrons les agresseurs partout où ils se trouvent. »*

Le Djihad islamique a-t-il les moyens de l'action qu'il prétend avoir menée si loin du Proche-Orient ? Il existe en Argentine une très forte communauté libanaise. Mais il s'agit, en grande majorité, d'une colonie chrétienne. Elle est, en outre, de vieille émigration, n'ayant donc pas connu l'actuelle vague islamiste. Enfin, même les musulmans de la colonie libanaise, voire libano-syrienne, sont plutôt druzes et sunnites que chiites. Il ne faut cependant pas sous-estimer l'influence des mouvements islamistes auprès des musulmans de la diaspora, comme cela a pu être constaté en Afrique, même si l'on enregistre, sur ce plan, une tendance à la régression depuis deux ans.

LUCIEN GEORGE

La France exprime son « indignation »

La France a exprimé, mercredi 18 mars, son *« indignation »* après l'attentat contre l'ambassade d'Israël à Buenos-Aires et a réaffirmé, par le truchement d'un porte-parole du Quai d'Orsay, Maurice Gourdault-Montagne, la nécessité de combattre le terrorisme.

A Washington, dans un message personnel de condoléances au premier ministre israélien et au président argentin, M. George Bush a affirmé que *« les Etats-Unis feront tout ce qui est en leur pouvoir pour aider à ce que les responsables soient traduits devant la justice »*.

A New-York, le secrétaire général des Nations unies, M. Boutros-Ghali, a condamné l'attentat, qui, a-t-il souligné, *« démontre une fois de plus la nécessité de combattre avec énergie le terrorisme international »*. – *(AFP, AP.)*

AFRIQUE

AFRIQUE DU SUD : après le succès du référendum sur la poursuite des réformes

A peine connus, les résultats du référendum en Afrique du Sud ont suscité des réactions enthousiastes dans de très nombreux pays. Le président américain, M. George Bush, a pu directement exprimer sa satisfaction en joignant au téléphone le président sud-africain, M. Frederik De Klerk. La présidence américaine a appelé tous les Sud-Africains à participer au processus de transition qui doit conduire ce pays de l'apartheid à une démocratie multiraciale. La Russie a salué cette *« victoire du bon sens »* tandis que le premier ministre canadien, M. Brian Mulroney, l'a qualifiée *« de victoire pour la démocratie et les droits de la personne »*.

Ce résultat constitue *« un nouveau facteur de paix et de développement pour l'Afrique »*, a estimé de son côté le secrétaire général de l'ONU, M. Boutros Boutros-Ghali. L'Organisation de l'unité africaine (OUA) a tenu a souligner *« le nouveau réalisme »* des Blancs sud-africains. Mais, pour le moment, les capitales africaines, qui ont pour la plupart renoué officiellement ou officieusement avec Pretoria, n'avaient guère réagi mercredi. Le Nigéria est l'un des rares Etats du continent à avoir exprimé son approbation, jugeant qu'un *« important obstacle »* venait de tomber.

En France, de nombreuses réactions traduisent également satisfaction et soulagement. Le président François Mitterrand s'est réjoui de ce succès qui, a-t-il dit, *« consacre la victoire de tous ceux qui souhaitent la poursuite des réformes, la disparition de l'apartheid et l'élaboration d'une constitution créant une Afrique du Sud unie, démocratique et non raciale »*. *« La France tient à rendre hommage au président De Klerk et à M. Nelson Mandela pour leur action courageuse et déterminée »*, a encore affirmé M. Mitterrand. L'Allemagne n'est pas en reste. Par la bouche du chancelier Helmut Kohl, elle a adressé ses félicitations au président de Klerk en l'assurant d'un soutien constant à sa *« politique courageuse »*. Le secrétaire du Foreign Office, M. Douglas Hurd, s'est lui aussi félicité du triomphe du « oui », soulignant, a contrario, les dégâts qu'aurait provoqués une victoire du « non » : celle-ci *« aurait signifié de graves ennuis pour l'Afrique du sud aussi bien à l'intérieur qu'à l'étranger »*. Une appréciation que confirment implicitement les pays qui ont décidé sans tarder d'annoncer une reprise des relations commerciales avec l'Afrique du Sud.

Ainsi notre correspondante au Danemark, Camille Olsen, rapporte que, mercredi après-midi, dès qu'il eut pris connaissance des résultats définitifs du référendum sud-africain, le gouvernement danois (centre droit) a annoncé qu'il avait décidé de lever toutes les restrictions économiques prises contre Pretoria en 1985. Ces mesures libératoires, qui prendront effet dès vendredi 20 mars, ont été arrêtées par décret, ce qui permet aux dirigeants de Christiansborg d'éviter d'avoir à demander l'approbation du Parlement sur ce sujet précis.

Les Pays-Bas attendaient également avec un intérêt tout particulier les résultats du référendum car, comme le souligne notre correspondant, Christian Chartier, la victoire du président De Klerk conditionnait le voyage officiel que le premier ministre néerlandais, M. Ruud Lubbers, doit effectuer en Afrique du Sud les 10 et 11 août prochain *« pour soutenir le processus des réformes »*. Mais ce déplacement, qui serait le premier effectué par un chef de gouvernement occidental, se heurte une nouvelle fois à l'opposition de M. Nelson Mandela, qui l'estime toujours prématuré tant qu'un gouvernement d'union nationale n'est pas formé.

La satisfaction des partisans du président De Klerk

JOHANNESBURG

de notre correspondant

Quel plus beau cadeau le président De Klerk pouvait-il souhaiter pour son cinquante-sixième anniversaire ? C'est à 68,73 % que les Sud-africains blancs ont dit « oui » à la poursuite du processus de réformes, engagé par le chef de l'Etat, dès février 1990.

Les stratèges du Parti national (NP) de M. De Klerk ont, eux-mêmes, été surpris par l'ampleur des résultats, notamment au Cap (84,7 % de « oui »), à Durban (84,9 % de « oui ») et, surtout, dans la région de George, fief de l'ancien président Piether Botha, partisan du « non », où les « oui » ont pourtant obtenu 65,3 % des suffrages. Dès la victoire assurée, le chef de l'Etat a quitté, mercredi 18 mars, sa résidence de Tuynhuys, au Cap, pour s'adresser à la foule. Celle-ci l'a aussitôt ovationné, lançant de chaleureux *« Happy Birthday »*.

Accélérer le processus

« C'est le moment le plus crucial de notre histoire ! », s'est exclamé le président. Evoquant les accusations concernant le caractère racial de ce référendum, réservé aux seuls Blancs, M. De Klerk a remarqué que ceux qui avaient ouvert *« le livre de l'apartheid »* sont aussi ceux qui ont décidé de le *« refermer définitivement »*. *« L'électorat blanc a été au devant de tous nos compatriotes et le message est clair : c'est aujourd'hui la vraie naissance de la véritable nouvelle Afrique du Sud »*, a-t-il souligné, en appelant les Sud-africains à ne pas se laisser dévorer par des querelles politiciennes. *« Il faut continuer d'avancer sur le chemin des réformes »*, a-t-il plaidé.

M. De Klerk a tendu *« la main de l'amitié à ceux qui ont voté non »*, les conviant à se joindre au *« processus irréversible »* des négociations. Au cours d'une conférence de presse, mercredi après-midi, le président a souligné que ses relations avec l'armée et la police étaient *« excellentes »*, et que *« les rumeurs de purges »* au sein des forces de sécurité étaient *« infondées »*. S'affirmant désormais *« lié par le mandat »* que lui a assuré l'électorat blanc, il s'est engagé à ce que *« la nouvelle Constitution* [soit] *de celles qui* [garantisse] *à tous les Sud-africains la sécurité, la paix, le progrès et la prospérité sans lesquels on ne peut pas bâtir le futur »*.

De leur côté, les dirigeants du Congrès national africain (ANC) se sont réjouis des résultats du référendum, *« qui sont un mandat, pour toutes les parties engagées dans la CODESA, à accélérer le processus de négociations pour mettre en place un gouvernement intérimaire, qui préparera et supervisera des élections vraiment démocratiques pour une Assemblée constituante »*. Tout en critiquant le procédé d'une consultation réservée *« aux seuls Blancs »* (qui n'ont jamais excédé *« 17 % de la population totale du pays »*), le président de l'ANC, M. Nelson Mandela, a souhaité que *« le Parti conservateur et les autres organisations d'extrême-droite acceptent leur défaite »* et les a appelés à se *« joindre aux travaux de la CODESA »*, où ils pourront soumettre *« leurs propositions incluant l'auto-détermination »*.

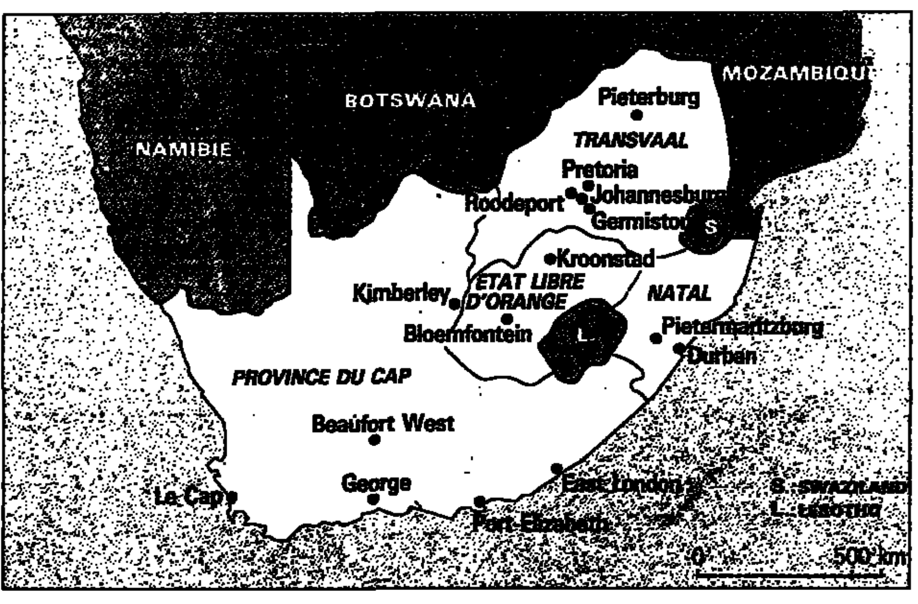
M. Mandela a rejeté l'idée du Parti national de créer une *« présidence collégiale tournante dans un gouvernement intérimaire »*. Il considère également que dissoudre *Umkhonto we Sizwe* (la lance de la nation, branche armée de l'ANC) serait *« un suicide politique »*, alors que *« l'extrême droite continue de s'armer »*.

Quant au dirigeant de l'Inkatha, mouvement conservateur à dominante zouloue, M. Mangosuthu Buthelezi, il s'est déclaré satisfait du *« oui massif »* donné au programme de réformes et de *« la dynamique menant à une nouvelle Constitution »*.

Les milieux d'affaires ont, eux aussi, favorablement réagi au succès du président De Klerk. La Chambre sud-africaine de commerce (SACOB) a ainsi estimé que le *« oui massif »* aura *« une influence positive sur les performances économiques du pays, à moyen et long terme »*. *« C'est à nous, maintenant, de créer un environnement de stabilité et de croissance, qui permette de promouvoir l'investissement et la création d'emplois »*, a précisé le président de la SACOB, M. Hennie Viljoen. Selon le Comité de la Bourse de Johannesburg, le résultat *« positif »* du référendum *« ouvre une ère de croissance, de création d'emplois et de productivité »* et prouve que *« les investisseurs sud-africain sont sérieux, quand il s'agit de libre entreprise et d'économie »*.

L'Anglo American, qui a contribué financièrement à la campagne pour le « oui », a jugé que le succès du référendum démontre la volonté des Sud-africains de retrouver leur place *« au sein de la communauté économique internationale »* et constitue un défi pour lutter contre *« la pauvreté, la criminalité, la violence et le chômage »*.

F. F.



Selon les résultats définitifs du référendum, 68,7 % des 3,29 millions d'électeurs blancs d'Afrique du Sud ont répondu « oui » à la question : « Soutenez-vous la poursuite du processus de réforme engagé par le président De Klerk le 2 février 1990 et dont le but est la mise en œuvre d'une nouvelle Constitution par la négociation ? » ***1 924 186 personnes ont voté « oui », 875 619 (31,3 %) ont voté « non ». La participation au scrutin a été de 85,7 %, un taux nettement supérieur à celui enregistré lors du référendum de 1983 sur la création de Chambres indienne et métis au Parlement.***

Voici le pourcentage des « oui » dans chacune des 15 circonscriptions créées pour cette consultation : Port-Elizabeth : 74,4 ; Pietermaritzburg : 75,9 ; Kroonstad : 51,5 ; Beaufort-West : 61,5 ; Bloemfontein : 58,5 ; Kimberley : 54,4 ; George : 65,3 ; Pietersburg : 42,9 ; Germiston : 65,3 ; Le Cap : 84,7 ; East-London : 78,1 ; Johannesburg : 78,1 ; Pretoria : 57,3 ; Durban : 84,9 ; Roodeport : 52,3.

Désarroi et colère chez les conservateurs

JOHANNESBURG

de notre correspondant

Les résultats du référendum ont plongé l'extrême droite dans un profond désarroi. Le patron du Parti conservateur (CP), le pasteur Andries Treurnicht, a prévenu, mercredi 18 mars, que *« le président De Klerk, comme l'ancien leader soviétique Mikhaïl Gorbatchev, serait, lui aussi, victime de ses propres réformes »*.

« Ceux qui ont voté « oui » devront payer l'addition pour le partage du pouvoir. Ils sauront ce que perte du pouvoir veut dire quand ils comprendront qu'ils n'en ont plus pour protéger notre propre liberté ! », a ajouté M. Treurnicht, fustigeant, au passage, les pressions de la presse et des Occidentaux. *« La lutte pour la liberté et pour notre survie continue avec plus de détermination encore »*, a indiqué le « patron » du CP. Selon lui, *« le pire »*, c'est à dire *« la loi de la majorité noire »* est *« encore à venir »*.

Le pasteur Carel Boshoff, responsable d'une Fondation de la liberté afrikaner et promoteur d'un utopique « homeland blanc » à Orania, au sud-ouest de Kimberley, a annoncé une réunion de son organisation, pour régler les derniers détails de la création d'un *« Etat blanc »*, dans le nord de la province du Cap. Quant à M. Ernest Van der Westhuizen, un des porte-parole de l'Afrikaner Weerstandsbeweging (AWB) de M. Eugene Terreblanche, il a estimé que l'extrême droite devrait *« sortir plus unie de l'épreuve qu'elle traverse »* et que, de toute façon, M. De Klerk ne pourra pas ignorer *« le tiers de la population blanche qui s'est opposée à ses réformes en votant non »*. Le *« point de rupture pour l'AWB »*, a menacé M. Van der Westhuizen, surviendra quand *« le président De Klerk se rendra au gouvernement communiste de l'ANC »*.

F. F.

Un nouveau paysage politique

Suite de la première page

La campagne pour le référendum a eu un autre mérite : celui, paradoxal, de révéler une forte coalition d'extrême droite, regroupée sous la bannière du Parti conservateur (CP), et comprenant, notamment, l'Afrikaner Weerstandsbeweging (AWB), l'organisation néo-nazie de M. Eugene Terreblanche, et le Herstigte Nasionale Party (HNP) de M. Jaap Marais. Il est clairement apparu, au cours des trois dernières semaines, que cette coalition n'avait rien de conjoncturelle.

Le CP, principal parti d'opposition au sein de la chambre blanche du Parlement tricaméral, n'est, en fait, que la partie visible d'un iceberg dont la partie immergée dissimule toutes les factions activistes d'obédience néo-nazie, nostalgiques de l'apartheid. Quarante-six de ces organisations ont, du reste, décidé de se rapprocher et de former, le 14 mars, le Regse Blanke Volksfront (RBV, Front du peuple blanc). Ce « consortium » réactionnaire est le premier du genre : regroupant une myriade de groupuscules fascisants, il témoigne de l'inquiétude d'une fraction de la communauté blanche, essentiellement chez les Afrikaners.

Ces irréductibles de l'apartheid vont, sans doute, se radicaliser plus encore. Certains tenteront probablement quelques barouds d'honneur, ici et là, en faisant parler la poudre. Le chef de l'Etat n'ignore pas ce risque extrémiste. Il l'a fait clairement savoir, lors de sa campagne pour le référendum, stigmatisant, comme il l'avait fait, en septembre 1989, lors de son accession au pouvoir, l'emblème nazi de l'AWB et l'idéologie de ses dirigeants. M. De Klerk n'a pas caché sa volonté de traiter sérieusement les problèmes posés par l'extrême droite extra-parlementaire. Les activistes de tous bords auraient maintenant tort de prendre cette mise en garde présidentielle à la légère.

Quant au CP, qui vient de traverser trois semaines difficiles, il n'est pas sûr de pouvoir résister aux tempêtes intestines qui s'annoncent. Les députés conservateurs, qui ont contraint la direction du CP à abandonner l'idée du boycottage et à participer au référendum, seront vraisemblablement tentés de jouer, désormais, leur propre partition. L'un des porte-parole du CP, M. Koos Van der Merwe, attiré par les lampions de la CODESA, décidera, peut-être, de sauter le pas avec les plus « démocrates » des conservateurs – ceux qui, comme lui, supportent mal l'idée d'être exclus de l'histoire sud-africaine.

« Bonnes volontés » et « mauvais élèves »

Une scission du CP, après sa cuisante défaite du 17 mars, n'est plus aujourd'hui à exclure. D'autant que M. Treurnicht avait clairement prévenu, fin février, qu'il ne démissionnerait pas de son poste, si le « oui » aux réformes l'emportait. La cohabitation va s'avérer houleuse entre le « patron » du CP, qui porte, théoriquement, la responsabilité de l'échec, et ses « lieutenants », enclins à prendre le train des négociations en marche.

Principal bénéficiaire de cette redistribution des cartes politiciennes et fort de sa nouvelle légitimité, le président De Klerk a maintenant les coudées franches pour agir. Les cinq groupes de travail de la CODESA, mis en place fin décembre, rendront leurs conclusions fin mars. La CODESA devrait être officiellement convoquée, le 30 mars, pour une nouvelle session plénière, prévue à la fin avril. Dès ce moment, le président pourra appuyer sur l'accélérateur.

Les convergences de vue entre le gouvernement et l'ANC – si décriées par l'extrême droite blanche et par l'extrême gauche noire, qui ne participent ni l'une, ni l'autre, à la CODESA – sont une réalité, avec laquelle chacun doit désormais compter. Le président de l'ANC, M. Nelson Mandela, et le secrétaire général du mouvement, M. Cyril Ramaphosa, ont, à plusieurs reprises, invité les Blancs à voter « oui », en dépit du caractère *« ethnique »* et *« raciste »* du référendum. Ils pouvaient difficilement se montrer plus positifs, voire coopératifs. D'autant que leurs alliés, le parti communiste et le puissant Congrès des syndicats sud-africains (COSATU), ont adopté un profil particulièrement bas, afin de ne pas interférer inopportunément dans la bataille pour le « oui ».

Le mouvement Inkatha, à dominante zouloue, dirigé par M. Mangosuthu Buthelezi, a, lui aussi, appelé les Blancs à soutenir la politique de réformes du président. Les grossières manipulations du pasteur Treurnicht et de M. Eugene Terreblanche, tentant d'accréditer la thèse d'un rapprochement entre les conservateurs et l'Inkhata, ont fait long feu. Le premier ministre du Kwazulu, qui reproche pourtant à la CODESA de ne pas admettre en son sein le roi des Zoulous, Goodwill Zweletini, a démenti cette thèse, à deux reprises, produisant même des documents pour attester de sa bonne foi.

Le tour de force de M. De Klerk, qui a su contraindre les acteurs politiques à choisir leur camp, a grandement clarifié le paysage sud-africain. Ce dernier se partage désormais entre, d'un côté, les « bonnes volontés » – NP, DP, ANC, Inkatha, délégués des homelands autonomes et indépendants (1), partis représentant les communautés métis et indienne, et tous ceux qui siègent à la CODESA, – de l'autre, les « mauvais élèves » – partis et organisations extrémistes, de gauche et de droite, qui traînent les pieds et refusent de s'asseoir à la table des négociations. Les clivages traditionnels de la société sud-africaine sont dépassés. De nouvelles alliances fondées sur des conjonctions d'intérêts se dessinaient en coulisse. Le président De Klerk les a révélées en plein jour.

FRÉDÉRIC FRITSCHER

(1) Se basant sur de vagues critères, Pretoria avait créé dix homelands, afin d'y cantonner la population noire. Le Transkei, le Bophutatswana, le Venda et le Ciskei ont accepté une « indépendance » offerte par l'Afrique du Sud mais que la communauté internationale n'a jamais reconnue. Le Kwazulu, le Kangwane, le Lebowa, le Qwaqwa, le Gazankulu et le Kwandebele sont autonomes mais non indépendants.

□ **ALGÉRIE : trois policiers tués.** – Quatre jeunes islamistes armés ont attaqué, mercredi 18 mars, un poste de police à Constantine. Le but de cette attaque, qui s'est soldée par des blessures légères pour un policier et l'arrestation d'un des quatre agresseurs, était de s'emparer des armes du poste. Trois policiers ainsi que l'enfant de l'un d'entre eux avaient été tués au cours de la nuit de mardi à mercredi, dans la région d'Alger et de Ksar-el-Boukhari (100 km au sud d'Alger). Quatorze policiers ont trouvé la mort, victimes d'agressions, depuis le début du mois de février. – *(AFP, Reuter.)*

□ **KENYA : nombreuses arrestations après des affrontements tribaux.** – Quelque sept cents Kenyans ont été arrêtés à la suite des affrontements tribaux qui ont fait cinquante-six morts depuis le début du mois et six mille sans-abri, a annoncé le vice-président, M. George Saitoti. M. Saitoti a déclaré au Parlement, mardi 17 mars, que les forces de sécurité avaient été renforcées. Les affrontements se poursuivaient mercredi dans certaines parties de la province de la vallée du Rift, selon des sources locales. – *(AFP, Reuter.)*

DIPLOMATIE

La Finlande est officiellement candidate à l'entrée dans la Communauté européenne

HELSINKI

de notre envoyée spéciale

Le Parlement d'Helsinki a approuvé, mercredi 18 mars, la proposition faite il y a deux semaines par le premier ministre, M. Esko Aho, de demander l'adhésion de la Finlande à la Communauté européenne (CE). Cet avis positif a été obtenu au terme d'une procédure de vote en quatre tours qui a duré en tout et pour tout dix minutes, le Parlement ayant déjà longuement débattu de l'Europe au cours des derniers mois.

Par 108 voix pour, 55 contre, 32 abstentions et 4 absents, le Parlement a approuvé la proposition du premier ministre. Au cours de la procédure, un texte des sociaux-démocrates (dans l'opposition), formulé en termes différents mais également favorable à l'adhésion, a recueilli 133 voix. Parmi les abstentions, on aura remarqué celle de l'unique ministre de l'Union chrétienne, M. Toimi Kankaaniemi, qui s'est dit prêt à quitter le gouvernement si le premier ministre l'exige. Après le vote, le président de la République, M. Mauno Koivisto, a signé la brève lettre officielle de quatre lignes, demandant l'adhésion, sans conditions, et sans mentionner la neutralité finlandaise. La lettre devait être portée à Bruxelles en fin d'après-midi par un émissaire spécial.

FRANÇOISE NIÉTO

éformes

OMATIE

officiellement candidate
Communauté européenne

ASIE

AFGHANISTAN : tournant dans la guerre civile ?

Des moudjahidins sont entrés dans la ville de Mazar-i-Sharif

Radio-Kaboul a reconnu, mercredi 18 mars, que les rebelles islamistes avaient pris le contrôle de certains quartiers de Mazar-i-Sharif, la plus grande ville du nord du pays. Le parti fondamentaliste modéré Jamiat-i-Islami, pour sa part, assure, que les moudjahidins se sont emparés de la cité tout entière. L'aérodrome a été sévèrement bombardé par les opposants au régime du président Najibullah, et son fonctionnement semble interrompu.

L'attaque, a précisé le Jamiat, est menée par le commandant Mohammed Alam, membre du « Conseil de supervision du Nord », instance située dans la mouvance d'Ahmed Shah Massoud, le leader tadjik qui, depuis l'été dernier, contrôle le canton nord-est de l'Afghanistan. La poussée contre Mazar-i-Sharif fait partie d'une offensive lancée par des rebelles du Jamiat, fin février, contre les provinces septentrionales de Balkh et Samangan.

Tout en minimisant les événements, Kaboul reconnaît que des évolutions sérieuses sont en cours. Le commandant en chef des forces armées, le général Nabi Azimi, a d'ailleurs été dépêché à Mazar-i-Sharif, il y a quelques jours, pour *« rassurer les populations »*. Des diplomates en poste dans la capitale afghane assurent pourtant qu'aucun combat sérieux n'a eu lieu. L'explication de ce paradoxe pourrait tenir dans le fait que les milices pro-gouvernementales qui assuraient l'essentiel de la défense du Nord sont, depuis janvier, en état d'insubordination. Le Jamiat reconnaît que l'offensive a bénéficié de la neutralité de ces troupes, d'ordinaire très pugnaces. Elles ont été créées peu après l'invasion de 1979 par les Soviétiques pour *« couvrir »* leur frontière d'Asie centrale par des troupes plus fiables que les forces gouvernementales, traversées par les conflits entre factions communistes. Ces milices locales sont constituées de turcophones, principalement des Ouzbeks. Souvent redoutées des populations pour leurs exactions, elles sont également tenues en suspicion par l'élite pashtoune, qui dirige traditionnellement le pays.

M. Najibullah, Pashtoune lui-même, a tenté de promouvoir les ethnies minoritaires, les Hazaras chiites notamment ; mais, assiégé comme il l'est, il n'a pas pu pousser très loin cette politique. Il a donc, ces derniers mois, tenté de nommer, dans le Nord, des commandants pashtounes en remplacement de tadjiks. Certains chefs de milice ouzbeks l'ont mal pris et, depuis lors, « croisent les bras ».

J.-P. C.

EN BREF

□ **BANGLADESH : un étudiant tué par la police.** – Un étudiant a été tué et une vingtaine ont été blessés, mardi 17 mars, à l'université de Rajshahi, dans le nord du Bangladesh. La police a eu recours aux armes pour libérer le vice-président de l'établissement, retenu en otage par des étudiants qui entendaient obtenir l'abandon de poursuites judiciaires intentées à certains d'entre eux. – *(Reuter.)*

□ **INDE : nouveau massacre d'hindous par des sikhs au Pendjab.** – Pour la troisième fois en un mois, des militants sikhs ont mitraillé des hindous sans discrimination, tuant vingt personnes et en blessant vingt autres, mercredi 18 mars, dans la ville de Ludhiana. Les commandos indépendantistes entendent ainsi châtier la population urbaine, à dominante hindoue, qui a participé aux élections du 19 février, contre le mot d'ordre de boycottage des indépendantistes. – *(AFP, Reuter, UPI.)*

□ **PHILIPPINES : libération de deux otages américains.** – Deux otages américains ont recouvré la liberté, mercredi 18 mars, aux Philippines. A Manille, la police a abattu quatorze rebelles communistes lors d'une nuit de combats qui ont permis la libération d'un homme d'affaires, M. Michael Barnes, enlevé deux mois auparavant. Dans le sud de l'archipel, des rebelles musulmans ont relâché une petite fille de trois ans, mais gardent en détention sa mère, sa sœur et deux autres Américains enlevés en même temps qu'elle. – *(Reuter, UPI.)*

□ **VIETNAM : visite du vice-ministre japonais des affaires étrangères.** – Le vice-ministre japonais des affaires étrangères, M. Koji Kakizawa, a quitté Tokyo, mercredi 18 mars, pour la première tournée en Indochine d'un membre du gouvernement nippon depuis la signature des accords de Paris sur le Cambodge. Après une escale à Bangkok, M. Kakizawa était attendu jeudi à Phnom-Penh, avant de se rendre à Ho-Chi-Minh-Ville et à Hanoï. – *(AFP.)*

SRI-LANKA

Dure bataille entre « Tigres » tamouls et gouvernementaux

L'assaut donné, mardi 17 mars, par les forces srilankaises contre deux camps de guérilleros indépendantistes tamouls dans le nord de l'île a fait 128 morts, dont au moins vingt-huit gouvernementaux, ont annoncé des sources officielles. Des centaines de soldats, appuyés par des chars et l'aviation, ont investi deux bases rebelles près de la ville de Mullaitivu, à 300 kilomètres au nord de Colombo. Les « Tigres de libération de l'Eelam tamoul » (LTTE) sont à la tête du combat, lancé en 1983, pour la création d'une « patrie » indépendante dans les provinces septentrionale et orientale du pays. Ils sont depuis plusieurs mois serrés de près par les forces gouvernementales autour de leur place-forte, la ville de Jaffna, dans l'extrême nord de l'île. – *(AFP, UPI.)*

ENQUÊTE

L'Algérie de la deuxième mémoire

IV. – *Un seul pays, deux histoires*

Dans les articles précédents on a décrit l'embarras des historiens de la nouvelle génération lorsqu'ils ont à traiter cette période délicate de la guerre d'Algérie, puis les traces que celle-ci a laissées chez les responsables politiques et militaires de la nouvelle génération (*le Monde* des 17, 18 et 19 mars).

par Philippe Bernard

Ils n'ont pas vécu la guerre d'Algérie ou à peine, mais ils en assument l'héritage, de gré ou de force. Descendants de harkis ou de combattants algériens, ils vivent en France depuis toujours ou presque. Tous tressaillent pourtant à l'évocation de ce mot : Algérie... Emerge alors invariablement l'image qui a bouleversé leur enfance, et souvent marqué leur vie. Le visage du père maculé de sang, une main qui se crispe pour étouffer des cris d'enfants à l'heure où passe une patrouille, des cailloux ramassés dans le village où on ne reviendra pas, des insultes au débarquement à Marseille, mais aussi des appelés du contingent faisant la classe ou distribuant du chocolat, des plages de vacances et des odeurs de paradis perdu. Ils ont vingt, trente ans, et sont les enfants de la guerre d'Algérie.

Ceux qui militent pour mettre à plat cette histoire malmenée et occultée ne constituent encore qu'une minorité cultivée et politisée, mais de plus en plus active. Après avoir sorti de l'oubli la sanglante répression anti-algérienne du 17 octobre 1961 à Paris (1), des beurs commémorent les accords d'Evian. Quant aux harkis, ils participeront, pour certains, à un rassemblement international à Paris avec les pieds-noirs (2).

La guerre d'Algérie n'est évidemment pas la première préoccupation des jeunes chômeurs des banlieues, qu'ils soient issus de l'immigration ou enfants de harkis. Mais la transmission accélérée de la mémoire privée est un phénomène général. En vieillissant, les parents, acteurs et témoins directs des événements consentent à livrer leur passé. La montée de la xénophobie et les difficultés de l'intégration en France, les succès de l'islamisme en Algérie alimentent les craintes, réveillent les vieux antagonismes et aiguisent la curiosité de la deuxième génération à l'heure de son enracinement en France.

Le moment est-il venu pour autant de constituer une mémoire commune à des milieux que séparent tant de cadavres, et dont les blessures de guerre, jamais guéries, se sont transmises de génération à génération ?

Entre fils de harkis et de pieds-noirs, les convergences peuvent paraître logiques. Les parents des uns et des autres ne se sont-ils pas trouvés dans le même camp ? N'ont-ils pas baigné leurs enfants des récits émerveillés de la vie « là-bas », et certains ne se retrouvent-ils pas dans les mêmes associations entretenant la même nostalgie d'un pays qui les rejette ? Mais l'histoire des harkis, *« traîtres pour les Algériens et bougnoules pour les Français »*, reste plus difficile encore à assumer que celle des pieds-noirs, au-delà du passé commun de victimes. Beaucoup de jeunes descendants de harkis contestent d'ailleurs la mainmise des associations de pieds-noirs sur leur communauté.

Entre descendants d'immigrés (beurs) et de harkis, la mémoire peut sembler irréconciliable. Comment conjuguer le passé de Salem Kacet, aujourd'hui médecin et adjoint au maire de Roubaix, qui se souvient qu'enfant, il a transporté dans les rues de Paris des fonds et des tracts sur ordre du FLN (3), et celui de Taouès Titraoui, fille de harki, dirigeante de l'association Jeune pied-noir, dont toute l'enfance, dans les casernes françaises d'Algérie, a été marquée par l'angoisse des attentats du FLN, puis par l'humiliation de l'exode et de l'abandon par la France (4) ?

Par-delà cet exemple extrême, les enfants d'immigrés et de harkis assument en commun leur physique arabe et le lourd héritage du racisme. La relégation urbaine et sociale, les difficultés d'intégration partagées ont mis au second plan le passé conflictuel des pères. Beurs et fils de harkis avaient d'ailleurs lancé ensemble la première marche pour l'égalité des droits, en 1983, et bien malin celui qui pourrait les distinguer parmi les révoltés des banlieues.

De l'Algérie, ils disent avoir d'abord hérité d'un sentiment de souffrance, d'injustice et d'immense gâchis. *« Là-bas, mes parents avaient une grande maison dans un pays magnifique. Ici, on nous a parqués dans des ghettos. Quand je vois les Algériens se battre chez eux aujourd'hui, je me dis qu'ils auraient mieux fait de garder les Français »*, estime Hassan, fils de harki avignonnais. Pour réhabiliter le passé de leurs parents, ils cherchent à connaître les motifs concrets – pression de l'armée française, besoin de sécurité, exactions du FLN – qui ont conduit leurs pères à choisir le camp de la France.

Témoins gênants

Les harkis ont été assimilés à des « collabos » par l'histoire officielle algérienne qui cultive le mythe du peuple uni pour bouter l'occupant français. La France, elle, a tenté d'oublier ces témoins gênants de sa faillite en Algérie et de sa lâcheté, qui a conduit au massacre, par le FLN, de quelque 100 000 harkis abandonnés par l'armée française après les accords d'Evian. La découverte de cette histoire nauséabonde n'est pas étrangère aux récentes flambées de violence chez les fils de harkis. *« Mes enfants n'ont pas pu tourner la page. Ils ont gardé de la rancune envers leur maman qui est la France »*, explique un responsable harki du Lot-et-Garonne. Pour son fils Rachid, vingt ans, la guerre d'Algérie n'évoque que drames familiaux et racisme. *« J'attends que la France reconnaisse officiellement le service que lui ont rendu des harkis comme mon père »*, dit-il. Les jeunes révoltés n'ont d'ailleurs jamais caché qu'ils se battaient au nom de leurs pères, « oubliés de l'histoire ».

La démarche des beurs n'est pas très différente dans son objet. En fouillant dans l'histoire de la guerre d'Algérie, les fils d'immigrés cherchent, eux aussi, à réhabiliter leurs parents, à reconstituer d'eux une image positive qu'ils pourront transmettre à leurs propres enfants, Français de France. Mais ils s'en sortent moins difficilement, s'agissant d'une histoire positive. *« Nos parents n'étaient pas seulement des éboueurs et des ouvriers exploités. Ils se sont battus pour leur dignité. Je suis français mais fier d'avoir des parents algériens »*, appuie Mehdi Lallaoui, fondateur de l'association Au nom de la mémoire. Le risque de recourir à une version « héroïque » et hyper-nationaliste des événements, longtemps diffusée par l'Amicale des Algériens, bras séculier du FLN en France, n'est pas toujours écarté. Il peut même expliquer la séduction opérée, chez quelques beurs, par le discours d'un Saddam Hussein.

La découverte du passé laisse les enfants de l'immigration algérienne devant plusieurs contradictions. Leurs parents ont combattu pour l'indépendance d'un pays où ils ne se sont jamais installés, préférant même faire leur vie en France, parmi ceux qui leur avaient livré la guerre. Quant aux beurs eux-mêmes, ils doivent, comme l'explique l'historien Benjamin Stora, *« concilier deux histoires : celle de leurs pères en lutte pour l'indépendance algérienne et la leur en tant que citoyens français à part entière »*.

Héritiers de l'indépendance algérienne et citoyens français, *« il a fallu gérer ça pendant l'adolescence. Cette double identité m'a fait faire des conneries, mais c'est sans doute aussi l'une des raisons de mon engagement politique »*, assure Zaïr Kedadouche, tête de liste de Génération Ecologie pour les élections régionales en Seine-Saint-Denis.

Les traumatismes nés de la guerre d'Algérie ont pesé dans bien des itinéraires militants aussi bien chez les beurs et les enfants de harkis que parmi les descendants de pieds-noirs. Christian Schembré, président de l'association Pieds-noirs deuxième génération, a puisé dans son immense amour déçu pour l'Algérie, qu'il a dû quitter à l'âge de quatorze ans, la conviction que l'avenir de l'Europe se joue au-delà de la Méditerranée.

Quant à Julien Dray, député (PS) de l'Essonne, il reconnaît que l'idée de réunir juifs et arabes de France, « feujs et beurs » au sein de SOS-Racisme, n'est pas étrangère à ses souvenirs d'Algérie. Ses parents, instituteurs juifs engagés à gauche, sont revenus en Algérie après l'indépendance comme coopérants, jusqu'au coup d'Etat de 1965. *« A notre arrivée en France, nous avons été doublement rejetés : comme pieds-noirs par les Français de métropole et par les pieds-noirs eux-mêmes parce que nous avions voulu rester en Algérie après 1962 »*, se souvient-il.

Mai 68 et l'école laïque

Toute une génération de beurs aujourd'hui élus locaux, journalistes ou militants associatifs est issue de l'héritage de la guerre d'Algérie revisité par mai 68. *« Elevés dans la tradition des droits de l'homme par l'école laïque, nous nous sommes naturellement indignés des agressions racistes et de toutes sortes d'inégalités »*, explique Mehdi Lallaoui. La même tradition les a poussés à débusquer les pages sombres du conflit algérien et à dénoncer la répression des émeutes de la jeunesse algérienne par le FLN, en octobre 1988. Abdel Aïssou, président du Mouvement des droits civiques, compare la démarche des beurs à celle des jeunes juifs de l'après-guerre, en butte au silence de leurs parents sur la Shoah. *« Chez moi, la guerre était comme un cadavre dans un placard. On n'en parlait jamais. Un jour, j'ai découvert combien mes parents avaient souffert. »*

Reste à donner corps à cette ambitieuse revendication. Sans doute, est-il temps, après trente ans de silences gênés, d'assumer la confrontation des histoires croisées de ces acteurs de la guerre, que l'Histoire réunit aujourd'hui inéluctablement dans l'Hexagone. Le rappel de l'incroyable enchaînement des haines de 1954 à 1962, et de leurs répercussions très actuelles, pourrait avoir valeur préventive. Le haut intérêt pour la guerre d'Algérie marqué par les jeunes (*le Monde* du 27 février) devrait faciliter ce long travail de salubrité publique auquel trop peu d'historiens s'attellent. Le risque de réouvrir des conflits en voie de cicatrisation existe. Mais qu'en serait-il d'un retour du refoulé de la part de générations en quête de toutes les vérités, même les plus gênantes ?

(1) Le film *le Silence du fleuve*, réalisé par Agnès Denis, qui retrace ces événements, est diffusé à plusieurs reprises jusqu'au 22 mars par la chaîne Planète Câble.

(2) Rassemblement international des pieds-noirs et harkis, les 13 et 14 juin à Paris, à l'initiative de cent cinquante associations de rapatriés. Renseignements : (1) 43-73-28-01.

(3) Témoignage tiré de l'ouvrage de Salem Kacet, *le Droit à la France*, paru chez Belfond en novembre 1991.

(4) Taouès Titraoui est coauteur du *Livre des harkis*, édité par l'association Jeune pied-noir, proche de l'extrême droite (BP 4 91570 Bièvres).

Prochain article :

La nostalgie et la pudeur

▶ Lire pages 14 et 15, dans « le Monde des livres », les articles d'Alain Jacob, Jean-Pierre Rioux et Josyane Savigneau consacrés aux derniers ouvrages parus sur la guerre d'Algérie.

A « La marche du siècle », sur FR 3

Trente ans après

Trente ans après la signature, le 19 mars 1962, des accords d'Evian qui lui ouvrirent le chemin de l'indépendance, c'est donc ça l'Algérie ? Des jeunes qui rêvent de *« se faire la malle »*, *« d'aller faire des affaires à l'étranger »*, des immigrés qui ne voient pas ce qui les inciterait à rentrer dans *« un pays où il n'y a rien »*, des étudiants qui se réfugient à la mosquée *« pour respirer l'oxygène »*, des gosses qui, le sourire aux lèvres, annoncent que *« ça va exploser »*.

Triste état des lieux dressé, avec talent et lucidité, par Jean-Marie Cavada et son équipe, mercredi 18 mars, dans l'émission « La marche du siècle », à travers quatre reportages que M. Mohamed Boudiaf, président du Haut Comité d'Etat, était appelé à commenter.

Ce diagnostic, le vieux monsieur très digne qu'est Mohamed Boudiaf est bien impuissant à le contester. Lui qui, pour avoir choisi l'exil, n'a vécu qu'un peu plus d'an au pays depuis l'indépendance, il le fait sien sans réserves avec tous ses compatriotes. Que la *« Révolution »*, dont il fut l'un des chefs historiques en soit arrivée là, le navre. Et cela se voit à l'écran.

Mais comment s'y prendre pour redonner espoir à une population qui, pour 70 %, est composée de moins de vingt-cinq ans ? Comment remettre en marche une machine économique qui n'emploie qu'une personne sur trois en âge de travailler ? Comment faire redescendre sur terre tous ceux qui, de plus en plus nombreux, cherchent des solutions à leurs difficultés *« dans l'irrationnel »* ?

A entendre ce jeune, *« il faut que des têtes tombent »* : on ne s'en sortira pas autrement. M. Saïd Sadi, secrétaire général du très laïc Rassemblement pour la culture et la démocratie (RCD), le disait, tout récemment, en termes plus convenus : *« Le sauvetage de l'Algérie exige la mise en place d'un pouvoir dont les membres n'ont aucun lien avec la classe politique actuelle et passée, y compris celle qui a initié le mouvement de décolonisation. »*

D'accord pour un *« changement radical »*, mais *« le moment voulu il faudrait le préparer »*, rétorque M. Boudiaf. A trop précipiter les choses, ne risque-t-on pas, se demande ce vieux sage, d'encourager des règlements de comptes, de provoquer des chasses aux sorcières ? Au reste, il avoue avoir du mal à trouver *« des éléments honnêtes, propres, et des éléments neufs et compétents »* pour siéger au Conseil consultatif qui doit provisoirement servir d'assemblée nationale.

Une fortune mal gérée

Pour l'heure, en quête d'idées, le président du HCE consulte et écoute, magistrats, universitaires, syndicalistes, etc. Il soutient, soit dit en passant, que son pouvoir, il ne l'exerce *« pas du tout sous surveillance »* d'une armée qu'il qualifie de *« républicaine »*. Son *« grand rêve »*, ce serait de créer un *« mouvement patriotique »* dont M. Aït Ahmed, secrétaire général du Front des forces socialistes (FFS), vient d'affirmer qu'il s'agit *« d'une version revue et corrigée d'un parti unique »*. Mais à qui donc M. Boudiaf fera-t-il croire qu'un certain jour de janvier *« c'est le processus électoral qui a été arrêté, et non la démocratie »* ?

Faire le ménage, il n'en a pas encore les moyens. Aux jeunes, il ne propose rien de plus exaltant que de *« s'organiser autour de leurs difficultés »*. La remise à flot de la machine économique coûterait, aux dires d'un expert local, deux années de recettes pétrolières. Alors, il y a les amis d'outre-mer, *« la France et l'Italie »*, sur lesquels on compte pour repartir du bon pied.

D'aucuns, par esprit de système ou par facilité, seraient-ils tentés d'accabler l'ancienne métropole ? Président du Gouvernement provisoire de la République algérienne (GPRA) lors de l'entrée en vigueur du cessez-le-feu, il y a trente ans, M. Benyoussef Benkhedda admet, dans une déclaration faite à l'AFP, que *« si, aujourd'hui, notre pays connaît une crise grave, la faute n'en revient pas aux accords d'Evian, par lesquels la France a reconnu solennellement la souveraineté de notre Etat, mais à la mauvaise gestion de cette souveraineté. C'est comme une fortune qui a été mal gérée... »*.

JACQUES DE BARRIN

POLITIQUE

La préparation des élections

PERSONNALITÉS EN CAMPAGNE

Roger Holeindre « saute » sur Sevran

Tête de liste du FN en Seine-Saint-Denis, le président du Cercle national des combattants mène l'assaut contre les communistes

Quand il était chez les scouts, pendant la guerre, son totem était *« Aigle »*. Sa biographie officielle indique qu'en août 1944 il enleva deux mitrailleuses aux Allemands et devint ainsi *« un des plus jeunes résistants de France »*. Dans l'armée, où il est resté dix ans, il a eu le grade de sergent. Il a fait l'« Indo » et l'Algérie. A une époque, il fut connu sous le surnom de Popeye car il était *« un bon petit chef »*. Il n'aime pas trop que *« des abrutis »* utilisent ce sobriquet à tort et à travers. Militant de l'Algérie française dans les rangs de l'OAS, il créa un réseau qui fut appelé « maquis Bonaparte ». Puis il fut, pendant treize années, grand reporter, notamment à *Paris-Match*. Fidèle de Jean-Louis Tixier-Vignancour, dont il soutint la candidature à l'Elysée en 1965, il siégea, de 1986 à 1988, à l'Assemblée nationale. A soixante-trois ans – il est né le 21 mars 1929 à Corrano, en Corse, – Roger Holeindre est maintenant *« un fils du peuple »*.

Cette dernière qualification, digne de la production littéraire de Maurice Thorez, figure en première page du troisième numéro de *Version française*, le périodique de l'assocation des élus du Front national de Seine-Saint-Denis. Dans ce département de la banlieue parisienne – le seul de France où les communistes ont la majorité absolue au conseil général – M. Holeindre est tête de liste du parti d'extrême droite aux élections régionales. Membre fondateur du Front national, dont il dirige le service d'ordre, il se promet de gagner la bataille de l'avant en portant son parti en tête, au soir du 22 mars. Arrivée en quatrième position en 1986, la formation lepéniste avait eu quatre élus régionaux.

Un homme de terrain

Physique de catcheur, cet ancien des fusiliers marins et des commandos parachutistes coloniaux « saute » aussi sur Sevran pour les élections cantonales. Aux municipales de 1989, il avait été largement devancé dans cette commune, au premier tour, par M. Bernard Vergnaud, le maire sortant communiste, qui conduisait une liste d'union de la gauche : 20,98 % contre 46,55 %. Au tour suivant, il avait réuni 24,09 % des suffrages. Il n'avait été distancé, pour la deuxième place, que de vingt-trois voix par la liste de l'union de l'opposition. M. Holeindre s'est juré d'arracher le canton de Sevran aux communistes. Une des lignes directrices de sa vie politique n'est-elle pas l'anticommunisme viscéral ? Pour autant, M. Holeindre respecte les militants communistes comme il respecte les militants de tous les autres partis. *« Je vivais avec ma mère*, dit-il, *et mon père militait au Parti communiste. »*

Inlassable combattant de cette cause, M. Holeindre est avant tout un homme de terrain. Il n'a jamais dédaigné le corps-à-corps. *« Moi, je ne suis pas un politologue, il y a des spécialistes pour ça »*, dit-il, pour expliquer qu'il préfère l'action à la cogitation. On le sent plus à l'aise dans son rôle de président du Cercle national des combattants (CNC), association satellite du Front national, que dans celui de membre du bureau politique de ce parti. Ce cercle forme des jeunes, les Cadets du CNC, qui, à la fin de chaque camp d'été, prêtent un serment, dans le château de Neuvy-sur-Barangeon (Cher). *« Je suis fier d'être un Cadet*, disent-ils. *Mon idéal est lié au sol, à la famille, à la patrie. Je refuse le doute et le mensonge. Je crois en l'enthousiasme, l'audace, l'honneur et la loyauté. Je fais face et j'avance dans le respect de la nature. Fort de ces valeurs, je jure fidélité au drapeau de notre France et reconnaissance à mes aînés qui l'ont jusqu'à ce jour sauvegardé. »*

M. Holeindre s'insurge contre les parallèles photographiques faits par les communistes locaux entre Neuvy et Nuremberg. Et quand M. Holeindre se met en colère, ce qui n'est pas si rare, il hausse le ton sans s'en rendre compte et cela fait du bruit. *« Qu'y-a-t-il donc là-dedans de fasciste ou de nazi ? »*, demande-t-il. Tout au plus a-t-il un penchant pour la musique militaire, la vie spartiate, les défilés, l'uniforme et les décorations, qu'il arbore comme un maréchal ex-soviétique dans sa propagande électorale.

Si le clinquant ne le laisse pas indifférent, l'ancien « para » ne dédaigne pas la clandestinité, qu'il raconte à la manière d'une bande dessinée. *« En Algérie*, confie-t-il, *je sortais habillé en « fellouze ». Habillé en « fell », je faisais plus « fell » que les « fells ». J'ai fait prisonniers des « fells » en armes, à coups de poing dans la gueule. Il faut dire que c'était eux ou moi. »* Comme pour adoucir la caricature, le sergent Holeindre ajoute : *« Après, je me suis beaucoup occupé de la jeunesse musulmane. »*

Instructeur physique et moral de la jeunesse française, M. Holeindre n'en finit pas de pleurer la France impériale disparue et de dénoncer une immigration que le Front national, avant M. Valéry Giscard d'Estaing, compare à une *« invasion »*. *« Il n'y a que des vieux Français qui meurent, il n'y a que des Maghrébins qui naissent »*, proclame-t-il en brandissant la photocopie d'une page du bulletin municipal de Sevran. Les Maghrébins sont, avec les communistes, l'objet de toutes les attentions frontistes.

Volées de bois vert

« Les jours de grand marché, il y a 90 % à 95 % d'Arabes », assure le dirigeant lepéniste en pénétrant sous la halle de la ville. M. Holeindre échange les propos de tout candidat en campagne avec des commerçants français qui racontent comment *« on les a vus avancer »*. *« C'est vrai qu'il sont doués pour le commerce »*, remarque quelqu'un. M. Holeindre et sa petite troupe distribuent leurs tracts. Le boucher range la prose à côté de la caisse, mais une cliente âgée, rompant avec l'indifférence générale, dit tout le mal qu'elle en pense. M. Holeindre tente d'engager la conversation. Rien à faire. Plus loin, les ménagères enfournent la propagande dans leur cabas. D'autres manifestent un certain intérêt. *« Vous réunissez quelques amis et je viens, avec une bouteille de vin blanc, pour discuter »*, propose-t-il à une dame au milieu des rires. *« Et vous croyez m'acheter avec une bouteille de pinard ! »*, rétorque la cliente.

Qu'importe, le « grognard » du Front national est sûr de son fait. Tellement sûr qu'il promet volées de bois vert et salle d'audience à tel homme politique de *« la droite molle »* ou à tel journaliste du *Monde*, cibles essentielles de la presse d'extrême droite. *« S'ils font passer des gens de gauche, il faudra bien qu'ils en rendent compte un jour. On fera mordre la poussière aux gens qui montent au créneau contre nous de façon injustifiée. On accrochera une gamelle au cul de Michel Noir et on arrêtera lorsqu'elle lui sera retombée sur la tête »*, dit-il pour les uns. *« Un jour, nous traduirons devant les tribunaux les apprentis sorciers, les fourvoyeurs de guerre civile, qui n'hésitent pas à lancer des bandes ethniques contre les nationaux français »*, réserve-t-il aux autres. Voilà tout le monde prévenu.

OLIVIER BIFFAUD

L'opposition redoute d'être privée de sa victoire

Le RPR et l'UDF craignent que leur succès arithmétique ne se transforme en échec politique

Les dirigeants de l'opposition s'étaient engagés dans la campagne la fleur au fusil. M. Jacques Chirac le premier qui, le 18 janvier, en son Hôtel de Ville de Paris, devant les congressistes du Mouvement national des élus locaux, affirmait *« qu'il n'avait guère de doute sur le verdict »*. On rêvait de « grand chelem ». On pariait que ni M. Mitterrand ni son gouvernement ne sortiraient indemnes de la mêlée. Aujourd'hui, les mêmes n'osent plus jurer de rien. *« Nous ne sommes plus sûrs que d'une chose*, résume M. François Bayrou, secrétaire général de l'UDF, *c'est que le pire est devant nous. »* Perspicace, *la Lettre du PR* appréhendait, en début de semaine, le malaise ambiant par cette unique interrogation : *« La victoire en perdant ? »*

De la victoire arithmétique, nul ne doute. Dans les régions, la coalition RPR-UDF devrait dimanche soir pouvoir se présenter comme la force la plus importante, la seule qui dépasse la barre des 30 %. M. Giscard d'Estaing expliquait dimanche dernier, au « Forum RMC-*l'Express* », qu'il faudrait comparer les résultats des élections régionales avec ceux des élections européennes de 1989. L'addition des résultats obtenus alors par la liste d'union RPR-UDF, que conduisait l'ancien président de la République, et par celle de Mme Simone Veil donne un total de 37,29 %. Beaucoup, dans l'opposition, s'en contenteraient. Dans les départements, il est probable également que les deux formations de l'opposition républicaine feront basculer dans leurs escarcelles de nouveaux conseils généraux. Cette victoire arithmétique fera-t-elle une victoire politique ?

L'échec des socialistes est tellement attendu qu'il leur suffirait de quelques sursauts pour masquer à l'opinion toute avancée nouvelle de l'opposition. Que la gauche résiste dans ses deux fiefs du Limousin et du Nord-Pas-de-Calais, mieux, que par quelques subtils apparentements elle parvienne à conquérir une ou deux régions nouvelles, et elle pourrait retrouver là quelque avantage politique mais aussi psychologique. Les élections municipales de 1983 l'avaient montré quand la gauche, en conservant Marseille et en prenant Châtellerault, avait réussi à atténuer la portée du succès de la droite. Les dirigeants de l'opposition n'ignorent pas qu'ils sont à la merci de ce genre de phénomène.

Ils imaginaient que ce rendez-vous électoral marquerait le rejet définitif du socialisme. Ils craignent maintenant que le sentiment d'exaspération générale ne condamne l'ensemble des formations traditionnelles. Lundi dernier, sur Europe 1, M. Edouard Balladur a souligné que l'opposition avait peut-être manqué l'occasion de montrer que, face à l'asphyxie socialiste, elle pouvait représenter vraiment un nouveau souffle.

Les difficultés de l'union

L'ancien ministre d'Etat se plaignait également des atteintes à l'union de l'opposition. Il est exact que, malgré tous les serments officiels, cette union tant souhaitée a péché sur la forme comme sur le fond. Près de quarante listes dissidentes sont en lice pour les élections régionales, dont trente patronnées par le CNI de M. Yvon Briant. Leur *performance sera significative de la* façon dont a été vécue sur le terrain l'imposition généralisée des listes d'union RPR-UDF.

Au cours de cette campagne, les rivalités pour les présidences de région ne sont pas non plus dissipées. En Ile-de-France, l'opposition a été incapable de désigner par avance un candidat unique. En Bourgogne, en Franche-Comté, dans les régions Centre et Midi-Pyrénées, l'UDF craint toujours quelque mauvaise manière de la part du RPR, qui, laisse-t-on aussitôt entendre, entraînerait des mesures de représailles en Aquitaine et en Bretagne. On se surveille. En mars 1986, il avait été finalement plus commode de faire marcher cette opposition d'un seul pas, dans la perspective de la future cohabitation.

Enfin, les comportements comparés de MM. Chirac et Giscard d'Estaing au cours de la campagne n'ont pas été de nature à convaincre les Français de la solidité de l'union. Lancé dans un énième tour de France, M. Chirac a semé quelques cailloux blancs sur son nouveau chemin présidentiel, en tentant de politiser ces échéances, constatant, comme on le relevait aussi au Parti républicain *« qu'une seule chose aréveillé les électeurs : l'antisocialisme primaire »*. M. Giscard d'Estaing a adopté une attitude tout à fait opposée. Menant campagne en Auvergne, il s'est refusé à utiliser ces élections *« à d'autres fins »*, affirmant que les électeurs attendaient qu'on leur parle en priorité de leurs problèmes. Il n'est pas tout à fait exclu qu'il puisse être dimanche soir le seul président de droite à pouvoir afficher une majorité absolue.

Reste la question du Front national. En 1986, des accords plus ou moins secrets avec le parti de M. Le Pen avaient permis à l'opposition de prendre le contrôle des conseils régionaux du Languedoc-Roussillon, de Franche-Comté, de Haute-Normandie, d'Aquitaine, de Picardie et de conforter durablement la situation de M. Jean-Claude Gaudin à la tête de la région Provence-Alpes-Côte d'Azur. La dégringolade du PS avait laissé accroire, notamment au PR, le plus exposé sur ce terrain, que la problématique serait tout autre. On en est moins sûr à présent.

La nouvelle charte de l'UPF stipule *« qu'en toute circonstance l'Union pour la France n'apportera son soutien qu'à des candidats qui défendent ses valeurs politiques et morales »*. Cela va exiger beaucoup de vertu. Face à des coalitions rouge-rose-vert, UDF et RPR parviendront-ils à empêcher des accords avec un Front national plus fort, qui saura, selon l'expression favorite de M. Le Pen, faire toujours valoir *« la cruelle nécessité des chiffres »* ? Pour l'élection des présidents de région, vendredi 27 mars, chacun s'attend à une journée *« épouvantable »*. Les régions du Languedoc-Roussillon, de Picardie, du Centre, de Haute-Normandie apparaissent déjà suspectes. Donnera-t-on raison à M. Michel Poniatowski, qui prône de telles alliances, ou acceptera-t-on, comme l'a dit naguère M. Michel Noir, de perdre une région pour ne pas perdre son âme ? De cet angoissant dilemme il serait surprenant aussi que l'opposition se sorte sans encombres.

DANIEL CARTON

Le Monde

Edité par la SARL *Le Monde*
Comité de direction :
Jacques Lesourne, gérant
directeur de la publication
Bruno Frappat
directeur de la rédaction
Jacques Guiu
directeur de la gestion
Manuel Lucbert
secrétaire général

Rédacteurs en chef :
Jean-Marie Colombani
Robert Solé
(adjoints au directeur de la rédaction)

Yves Agnès
Jacques Amalric
Thomas Ferenczi
Philippe Herreman
Jacques-François Simon

Daniel Vernet
(directeur des relations internationales)

Anciens directeurs :
Hubert Beuve-Méry (1944-1969)
Jacques Fauvet (1969-1982)
André Laurens (1982-1985)
André Fontaine (1985-1991)

RÉDACTION ET SIÈGE SOCIAL :
15, RUE FALGUIÈRE
75501 PARIS CEDEX 15
Tél (1) 40-65-25-25
Télécopieur : 40-65-25-99
ADMINISTRATION :
1, PLACE HUBERT-BEUVE-MÉRY
94852 IVRY-SUR-SEINE CEDEX
Tél (1) 40-65-25-25
Télécopieur 49-60-30-10

M. Fabius appelle à un « vote-sanction » contre la droite

MM. Laurent Fabius et Michel Rocard ont participé, mercredi 18 mars, à une réunion publique, qui a rassemblé, à Nanterre, environ mille deux cents personnes venues des Hauts-de-Seine et d'autres départements d'Ile-de-France, en présence des chefs de file des listes du PS dans cette région.

Le premier secrétaire du PS a insisté sur le fait que la droite dirige dix-neuf régions sur vingt-deux en métropole et que si *« vote-sanction »* il doit y avoir le 22 mars, il doit viser la façon dont ces régions sont gérées depuis six ans. *« Les conservateurs*, a-t-il dit, *ont fait en sorte de détourner vers autre chose le débat qui devrait avoir lieu sur les régions. »*

Ne refusant pas le débat sur le bilan de la gauche au pouvoir, M. Fabius a déclaré : *« Nous n'avons pas tout réussi, mais nous devons avoir la fierté de notre acquis national. L'arrogance, qui nous a parfois coûté, est encore moins de saison.* (...) *Nous avons un crédit moral à retrouver, c'est la tâche dès le lendemain des élections. »* Le premier secrétaire a insisté sur l'importance de l'élection des exécutifs régionaux, le 27 mars, car, a-t-il dit, *« d'un côté, nous aurons un rassemblement des forces de progrès et, de l'autre, la droite et probablement, dans certains cas, des alliances avec l'extrême droite »*.

M. Rocard, que M. Fabius a assuré de son *« amitié fraternelle »*, a appelé les socialistes, lui aussi, à se montrer *« fiers »* de leur bilan national, tandis que celui de la droite, dans les régions, lui paraît *« d'une telle nullité qu'elle a intérêt à parler d'autre chose »*. Evoquant la question du chômage, il a expliqué qu'*« il faudra bien reposer les problèmes de la durée du travail »*, dont la réduction *« n'a de sens que si elle n'est pas intégralement compensée sur le plan de la rémunération »*. Quant à l'extrême droite, M. Rocard a assuré que *« le seul combat sérieux contre M. Le Pen, c'est la politique de la ville, la prise en charge de tous les handicapés de notre société »*, et il a dénoncé *« l'immoralité absolue »* des thèses du Front national.

Corse : la fin des anciens clivages

La campagne pour les élections territoriales qui auront lieu en Corse les 22 et 29 mars, en application du nouveau statut de l'île, fait apparaître un éclatement de toutes les formations politiques, mettant fin aux clivages traditionnels et annonçant sans doute la constitution d'une nouvelle majorité.

AJACCIO

de notre correspondant

Pour la quatrième fois en dix ans, les insulaires vont élire leur assemblée de Corse, expression retenue par la loi pour désigner leur conseil régional depuis l'entrée en vigueur en 1982 du premier statut particulier préparé par Gaston Defferre, alors ministre de l'intérieur.

L'appellation a été conservée par le nouveau statut, dit statut Joxe, qui confère à l'île une autonomie de gestion élargie. Ainsi la Corse n'est-*elle plus une région* sans être pour autant devenue un territoire. D'où la confusion créée dans cette « collectivité territoriale », où la règle sera le scrutin proportionnel à deux tours, par la campagne du Centre d'information civique rappelant que l'on ne votera en France qu'une seule fois. En 1982, dix-sept listes étaient en compétition, chiffre ramené à dix au lendemain de la dissolution de 1984. Ces deux scrutins s'étaient déroulés sur le plan régional. En 1986, c'était le retour au droit commun avec deux scrutins départementaux et vingt-trois listes, dont douze en Haute-Corse et onze en Corse-du-Sud.

« Tout peut arriver »

En 1992, treize listes se disputent les faveurs d'un corps électoral réduit à cent cinquante-sept mille personnes à la suite de la refonte des listes décidée par le Parlement, décision dont la conséquence première était l'impossibilité d'invoquer la notion de domicile d'origine à l'appui des demandes de réinscription. Cette notion, longtemps admise par la jurisprudence, permettait en effet d'être maintenu sur une liste électorale sans remplir la condition de résidence ou d'inscription au rôle de l'un des quatre impôts. Plus de quarante mille personnes, vivant pour l'immense majorité sur le continent, ont ainsi cessé d'être électeurs dans l'île.

En outre, plusieurs milliers d'électeurs du secteur rural devront désormais voter dans les zones urbaines. La refonte, estime-t-on généralement, aura provoqué un bouleversement plus important qu'il n'apparaît. Ainsi, pour la seule ville d'Ajaccio, sept mille des inscrits au 28 février 1991 ont « disparu » et on a enregistré autant d'inscriptions nouvelles (le nombre global des inscrits étant de vingt-quatre mille sept cent trente).

Motivé par la recherche obstinée du retour à la paix civile, le statut Joxe a créé une nouvelle donne qui a provoqué l'éclatement de toutes les formations politiques. L'électorat qui se reconnaissait jusque-là dans les notions de droite, de gauche ou d'autonomisme-nationalisme n'est jamais apparu aussi désorienté. La situation est devenue impalpable au point que l'opinion la plus répandue est que *« tout peut arriver »*, impression corroborée par les résultats des sondages BVA-*La Corse*.

Divisés entre le Mouvement pour l'autodétermination (MPA) de M. Alain Orsoni et la liste Corsica Nazione conduite par le docteur Edmond Simeoni, les nationalistes n'en sont pas moins crédités de 25 % des intentions de vote. Alors que les cinq listes présentées par la droite pourraient réunir 53 % des suffrages, M. José Rossi, président (UDF-PR) du conseil général de la Corse-du-Sud, dénonce *« l'archaïsme »* de M. Jean-Paul de Rocca-Serra, président RPR de l'assemblée de Corse depuis 1984, laissant entendre qu'il est prêt à *diriger un « exécutif de progrès »* avec les socialistes et les nationalistes *« qui ne posent pas de bombe »*.

A gauche, enfin, où les cinq listes – dont deux socialistes et deux communistes (1) – frôlent les 24 %, on se pose la question de savoir si M. Nicolas Alfonsi, tête de liste MRG, ancien député app. PS, appartient toujours à la majorité présidentielle. M. Alfonsi rappelle en effet son hostilité aux conditions dans lesquelles a été négocié le projet Joxe avec ce que l'on a appelé en 1988-1989 la « bande des quatre » : MM. José Rossi, Laurent Croce, numéro un de la liste officielle du PS, Henri Antona, vice-président (RPR) de l'assemblée sortante, qui conduit la liste Demain la Corse et Max Simeoni, député européen et dirigeant de l'Union du peuple corse (UPC, autonomiste), partie prenante de la coalition Corsica Nazione.

Les clivages classiques sont ainsi gommés. Les résultats du premier tour permettront sans doute d'esquisser les contours de la future majorité. Celle-ci tournera-t-elle autour d'un axe constitué par MM. de Rocca-Serra et Alfonsi, dont les thèmes de campagne sont l'attachement aux valeurs de la République française, ou de celui que forment MM. Rossi, Orsoni et Croce, qui veulent *« moderniser la société insulaire »* ? La question est d'autant moins tranchée que M. Edmond Simeoni a, pour la première fois, déclaré, mardi 17 mars sur FR 3 Corse, qu'il était prêt à *« former le gouvernement »* au lendemain de la victoire nationaliste qu'il annonce.

PAUL SILVANI

(1) La liste communiste « dissidente » conduite par M. Dominique Bucchini, maire de Sartène, ancien député européen, n'est pas parrainée par l'ADS (Alternative, démocratie, socialisme) de M. Marcel Rigout, contrairement à ce que nous laissions entendre dans un article intitulé *« Haute-Vienne : M. Rigout fait école »* (*le Monde* du 10 mars).

régionales et cantonales

M. Le Pen dénonce la « guerre civique » conduite contre le Front national par les « forces maléfiques »

Imposant service d'ordre, équipé de matraques et de battes de base-ball, à l'extérieur, six mille personnes, armées d'enthousiasme et de conviction, à l'intérieur : M. Jean-Marie Le Pen a tenu, mercredi 18 mars dans la salle du Zénith, à Paris, son avant-dernier meeting pour la campagne des élections régionales et cantonales. En présence des têtes de liste en Ile-de-France et des femmes qui y sont candidates pour son parti, le président du Front national a dénoncé la *« conjonction de toutes les forces maléfiques de la France »*, réunies dans un complot qui a pour but de *« bâillonner »* son parti, en conduisant une *« guerre civique »* contre lui.

Le chef de file de l'extrême droite a fustigé pêle-mêle M[me] Edith Cresson et son ministre de l'intérieur, *le Monde* et son directeur, M. Jean-Christophe Cambadélis, député (PS) de Paris, partisan du *« harcèlement démocratique »* du Front national, et le premier secrétaire du Parti socialiste, les *« lobbies se manifestant sous forme d'associations ou de ligues de guerre civile »*, Mgr Albert Decourtray, primat des Gaules, qui, selon lui, a eu des *« visions »* en le comparant implicitement à *« quelque nouvel Hitler »*, MM. Jacques Chirac, Charles Pasqua et François Léotard ainsi que toute l'opposition parlementaire, coupable d'un *« silence complice »*.

« Nous sommes traités en parias, comme si les électeurs du Front national étaient des Untermunschen, des sous-hommes, des Français de seconde catégorie », a-t-il dit, en lançant : *« Nous militons pour que tous les Français soient respectés comme tels. Nous n'accepterons pas d'être mis sous la coupe de citoyens qui se croiraient supérieurs à nous. » « On a vu explorer des faits remontant à 1944 »*, a-t-il indiqué en faisant référence, sans le préciser, aux rappels du passé de deux des candidats de son mouvement, MM. Roland Gaucher et Paul Malaguti. Il a estimé que *« tout ce bruit est fait pour cacher celui des casseroles tintinnabulantes accrochées aux basques du Parti socialiste et de ses amis politiques ». « Quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse, ça leur rappelle Pétain ou Auschwitz »*, a lancé M. Le Pen qui a provoqué l'hilarité de la salle, ajoutant : *« Ce n'est pas Jean-Marie Le Pen qui a été décoré à Vichy de l'ordre de la francisque, c'est Mitterrand. »*

O. B.

Manifestation à Paris contre le parti d'extrême droite

« Il est trop tard, maintenant, pour garder le silence »

Environ quatre mille personnes ont manifesté, mercredi 18 mars, à Paris, contre le Front national. Le défilé a été perturbé par de jeunes extrémistes et a donné lieu à des heurts violents avec les forces de l'ordre, qui ont procédé à huit interpellations. Plusieurs mouvements de gauche, dont le PC et le PS, ne s'étaient pas associés à la manifestation, mais ses organisateurs avaient estimé que, face à la montée de l'extrême droite, il n'était pas possible de rester silencieux.

Si le MRAP, la Ligue communiste révolutionnaire (LCR), la FEN, l'UNEF-ID, le collectif de l'Appel des 250, la Fédération anarchiste, avaient décidé de soutenir la manifestation parisienne du 18 mars contre le Front national, prévue entre la gare de l'Est et la Bastille, à bonne distance du Zénith, où le parti de M. Le Pen tenait le même soir son avant-dernier meeting de campagne, le PS, le PCF, la Ligue des droits de l'homme, SOS-Racisme, la FASTI et la LICRA avaient choisi de s'abstenir. Les uns, par crainte de *« récupération »*, comme SOS-Racisme, les autres, comme le PCF, par crainte d'*« affrontements »*, qui, *« finalement »*, font de la publicité au Front national.

Le PS ne participait pas à la manifestation, mais l'un de ses députés parisiens, M. Jean-Christophe Cambadélis, animateur du *Manifeste contre le Front national*, en était l'un des principaux organisateurs. Il a défilé au premier rang, aux côtés de l'écrivain Gilles Perrault, de M. Alain Krivine (LCR) et de M. Mouloud Aounit, le président du MRAP. *« Il faut voir simple. Assez de calculs autour du Front national, et de calculs sur les calculs ! »*, estimait pour sa part M. Jean-Marie Le Guen, autre député, premier secrétaire de la fédération parisienne du PS, avant d'aller rejoindre le dernier meeting de campagne du PS à Nanterre. Un troisième député socialiste de la capitale, M. Jean-Yves Autexier, participait aussi à la manifestation. Dès le départ à la gare de l'Est, le défilé à donné lieu à des incidents, quelques centaines de jeunes gens – et jeunes filles – masqués de foulards et armés de bouteilles vides ou de battes de base-ball, ayant décidé d'aller directement au Zénith *« casser du skin »*.

Formé à l'initiative, notamment, des Jeunesses communistes révolutionnaires (trotskistes) et de la Confédération nationale du travail (anarchiste), ce cortège dissident s'est heurté aux CRS après avoir retourné plusieurs voitures et incendié des poubelles. Les perturbateurs ont alors rejoint le défilé principal, brisant dans leur cavalcade plusieurs vitrines, parois d'Abribus ou caméras de télévision, aspergeant les journalistes de gaz lacrymogènes et faisant des danses du scalp autour de promeneurs de chien : *« Les chasseurs avec nous ! »* Six CRS, un gendarme mobile, un policier auxiliaire et un cameraman d'Antenne 2 ont été blessés.

Les organisateurs eux-mêmes n'ont pas été épargnés, et le militant qui s'époumonait dans sa camionnette – *« F comme fasciste, N comme nazi »* – a dû appeler d'urgence le service d'ordre lorsque quelques « iroquois » ont tenté de casser ses haut-parleurs. *« Les copains, s'il vous plaît, l'ennemi, c'est pas nous, c'est le FN. »* Après s'être réapprovisionnés en guidons ou antennes cassées dans un conteneur de déchets du boulevard Richard-Lenoir, les perturbateurs ont occupé la rue de la Roquette, d'où ils ont continué à lancer des projectiles sur les policiers armés de fusils lance-grenades.

A la Bastille, le représentant du MRAP n'a eu que le temps de donner rendez-vous aux organisations antiracistes pour le 1[er] mai prochain : les CRS chargeaient déjà. La manifestation s'est terminée sous la matraque, mais, pour certains, sans regret : *« Il est trop tard, maintenant, pour garder le silence,* disait l'animateur d'un Comité antifasciste du dix-huitième arrondissement, dont certains membres avaient pourtant préféré rester chez eux. *Il faut faire un maximum de bruit. »*

C. L.

□ **Précision.** – Dans notre article consacré au passé collaborationniste de M. Roland Gaucher, numéro 2 sur la liste du Front national aux élections régionales dans le Doubs, nous citions, sans en préciser la date, un article du *National populaire*, signé R. G., qui rendait compte d'une conférence antisémite de Louis Thomas (*le Monde* du 7 mars). M. Roland Gaucher, dans sa réponse au *Monde* (nos éditions du 18 mars), se demande si ce compte-rendu, dont il affirme n'être pas l'auteur, n'a pas plutôt été publié en 1941 dans *le Rassemblement*. Vérification faite, l'article en question a bien paru dans *le National populaire* du 8 avril 1944.

ENJEUX ET PROGRAMMES

Aquitaine : controverses sur l'aménagement rural

Le PS conteste la politique de subvention aux « projets collectifs de développement »

BORDEAUX

de notre correspondante

« L'opposition a laissé passer 80 % de nos politiques sectorielles. N'est-ce pas la meilleure preuve de réussite ? », affirme M. Jean Tavernier, président sortant (RPR) du conseil régional. En Aquitaine, la droite se targue d'avoir balayé au cours de la mandature écoulée le champ de toutes les compétences régionales et d'avoir élaboré dans chaque secteur une politique *« efficace pour l'avenir »*. Le Parti socialiste, à l'opposé, réplique : *« L'avenir ne peut pas se gérer morceau par morceau sans coordination entre toutes les collectivités concernées. »* Les socialistes accusent, entre autres, l'exécutif RPR-UDF d'avoir pratiqué des discriminations entre les départements et d'avoir *« enterré »* la politique du tourisme.

Autre pierre d'achoppement : la politique d'aménagement rural, baptisée plus familièrement politique contractuelle. L'exécutif régional affichait l'intention apparemment louable de ne plus accorder de chèque en blanc à des projets parfois fort imprécis. Il souhaitait subventionner, après examen, des *« projets collectifs de développement »*. L'opposition socialiste y a vu immédiatement un cheval de Troie destiné à *« éliminer départements et communes »* pour tenter d'imposer l'approche de la région à laquelle seraient revenus les mérites des opérations qu'elle aurait financées. La nouvelle politique d'aménagement rural n'a donc jamais été votée. L'exécutif régional, minoritaire, n'a pas réussi sur ce dossier à s'attirer la bienveillance de l'une des trois oppositions (Front national, PC ou PS).

Comparativement, les programmes plus lourds, notamment celui des lycées, ont suscité moins d'escarmouches. Pressée par les nécessités, l'assemblée régionale a, selon l'expression du vice-président chargé de l'éducation, *« marché au canon »* pour élaborer, mettre en œuvre puis réviser à la hausse un plan prévisionnel d'investissements pour les lycées. Les socialistes ne pouvaient s'opposer à l'actualisation du premier plan-lycées après les manifestations lycéennes de 1990. L'Aquitaine investira donc jusqu'en 1993 1,9 milliard de francs dans ce secteur. Dans la foulée, une « esquisse financière » d'un deuxième plan-lycées a été élaborée et votée avec le concours du Parti communiste, en décembre 1991. Le PS, malgré ses protestations contre la *« démagogie électorale »* de l'exécutif, s'est abstenu.

L'opposition a critiqué la politique de rapprochement avec l'Espagne et le Portugal menée à partir d'avril 1989. Cette ouverture en direction d'autres régions d'Europe, qui faisait écho à des opérations semblables lancées par des régions commme Rhône-Alpes ou l'Alsace, a été qualifiée de *« gadget »*.

En revanche, la nécessité de défendre le potentiel aéronautique menacé par une réduction des budgets militaires fait l'unanimité dans les partis traditionnels. De même, le tracé du TGV Atlantique ne suscite pas de divergences. Il est vrai qu'il s'agit là de deux dossiers dont l'assemblée régionale n'a pas la maîtrise finale. Enfin, dans une région où les chasseurs troublent le jeu politique, la plupart des candidats font une priorité électorale de leur attachement aux chasses traditionnelles. Génération Ecologie y souscrit. Seuls les Verts se distinguent en ce domaine.

GINETTE DE MATHA

Le banc d'essai

Suite de la première page

En second lieu, parce que ces élections, réputées régionales, ne concernent pas vraiment le pouvoir régional. Mal connue, l'entité régionale est imprécise, ses chefs de file sont inconnus d'une écrasante majorité de Français; le cadre départemental du scrutin conduit les listes à se comporter en défenseurs de leur département à l'intérieur d'une région, plus qu'en promoteurs d'une politique régionale; le mode de scrutin prive les électeurs de la désignation des présidents de région, livrée aux tractations des états-majors. Enfin, l'addition, le même jour, des élections régionales et cantonales a presque complètement occulté le renouvellement des conseils généraux.

L'occasion a donc été ratée de faire vivre, sérieusement, les enjeux régionaux, d'installer la région comme entité politique propre où les citoyens puissent se reconnaître et exercer leurs responsabilités.

Il faudra donc se contenter d'une simple photographie du rapport des forces dans le pays : de ce point de vue, les grandes tendances de l'opinion sont si lourdes qu'elles ont été, déjà, intégrées dans les réflexions des acteurs politiques. Ce balisage, que l'on doit aux sondages d'opinion, confirme le discrédit des partis de gouvernement et la bonne santé des partis de protestationsq, la chute du PS (de 30 % en 1986 à 18 % selon les derniers chiffres publiés de la SOFRES), la montée du courant écologistes (14 %) selon les mêmes sources, l'installation à un haut niveau de l'extrême droite (15,5 %), la stagnation, voire le recul de l'opposition républicaine (de 39,5 % à 32 %).

Interprétation à la marge

Ces données paraissent si bien installées que de petites variations suffiront à modifier l'interprétation, décisive pour la suite, du scrutin. Ainsi, alors qu'en lui-même un score de 20 % est proprement désastreux pour le parti qui gouverne, le fait de l'atteindre ferait apparaître le PS comme bénéficiant d'un début de redressement, lui redonnerait quelques couleurs et surtout quelque espoir. En revanche, si, par le jeu de l'abstention différentielle (un électorat d'extrême droite motivé, un électorat de gauche résigné), le résultat du FN venait à se rapprocher de celui du PS, au point de l'égaler, par exemple, la perception non plus de la chute, mais de l'effondrement des socialistes l'emporterait, et avec elle surviendrait un choc politique dont nul ne peut prévoir, à ce jour, les conséquences.

De la même façon, le niveau du parti de M. Le Pen est si bien repéré, intégré, que, s'il se confirme, sa « performance » apparaîtra comme moyenne, alors qu'elle revient tout de même à égaler celle du président du FN au scrutin qui lui est le plus favorable, à savoir l'élection présidentielle.

Il ne faudrait pourtant pas se contenter d'une approche à la marge, comme disent les économistes, d'une vision aussi limitée.

Pour prendre la mesure aussi précise que possible des volontés du pays, il faudra évidemment resituer les résultats de dimanche par rapport aux scrutins précédents : on appréciera mieux ainsi la gravité d'une situation qui place la France à la pointe des progrès de l'extrême droite et fait de celle-ci un courant désormais localement, et donc, hélas, durablement enraciné; on évaluera mieux également la triste situation du PS, incapable de résister à l'usure du pouvoir, alors que, pour une période équivalente, le PSOE de Felipe Gonzalez se maintient autour de 35 %, objectif qui était celui du second septennat de M. Mitterrand.

En outre, la messe ne sera pas dite le 22 mars, mais le 27, c'est-à-dire le jour où se construiront, sans doute laborieusement, les majorités régionales. Enfin, le second tour des cantonales, le 29 mars, donnera une indication précieuse sur la capacité du PS de faire bonne figure et d'obtenir ou non de bons reports de voix écologistes et communistes.

Irréel, balisé, le scrutin du 22 mars sera-t-il aussi inutile ? Deux excès inverses menacent le pays : la contestation, par l'opposition, de la légitimité du pouvoir, alors que celle-ci n'est pas en jeu; la tentation, de la part de ce pouvoir, de continuer comme si de rien n'était, alors que l'opinion entend bien, dans les urnes, s'adresser à lui.

Or, il faut toujours avoir à l'esprit d'une part que la démocratie française ne peut vivre que si elle ne confond pas les échéances (1), et d'autre part que cette même démocratie ne peut satisfaire les citoyens, et donc préserver sa raison d'être, que si les gouvernants entendent les messages des gouvernés. Il serait donc aussi désastreux pour le pays de voir l'opposition s'abandonner aux délices de la surenchère démagogique – de ce point de vue on ne dira jamais assez le ridicule, et le caractère choquant, des propos de l'ancien président de la République sur l'*« auto dissolution »* de l'Assemblée nationale – que de voir l'actuel président et le premier ministre jouer de la confusion des deux résultats, du désordre qui peut accompagner les tractations pour la formation des majorités, pour minimiser la portée du message et dire, comme l'a fait par avance M[me] Cresson, qu'il s'agit d'un *« recul et non d'un échec »*.

En fait, au soir du 22 mars, quatre problèmes vont être posés et devoir être examinés à la lumière des résultats et de leur interprétation : le changement de gouvernement, la recomposition du paysage politique, le mode de scrutin pour les élections législatives, et surtout la marge de manœuvre de M. Mitterrand.

Si le président de la République est suffisamment avisé pour suivre les conseils de M. Pasqua, s'il se place donc au sommet du mont Blanc pour y voir plus clair, plutôt que de céder à la tentation de précipiter les siens du haut de la roche de Solutré, il devrait se défaire d'un premier ministre dont la mise sur orbite a été un échec : la faiblesse actuelle du PS est due, en grande partie, au fiasco de l'opération Cresson, largement imputable, au demeurant, au président lui-même.

Il est vrai que M. Giscard d'Estaing, placé en 1979 devant un double échec électoral (cantonales et européennes), avait maintenu un Raymond Barre, alors fort impopulaire, à son poste alors que l'opinion attendait Simone Veil. Mais nul ne contestait la capacité de M. Barre à exercer la fonction de premier ministre; et surtout, M. Giscard d'Estaing, en se représentant, avait affronté le pays et payé lui-même le prix de ses propres erreurs. Cette fois, ce prix-là retomberait non sur M. Mitterrand, mais sur le candidat socialiste à sa succession...

Juges de paix

La recomposition de la vie politique française peut s'opérer autour de l'actuelle opposition; mais il n'est pas impossible que M. Mitterrand trouve le moyen de l'organiser autour de lui. Pour la droite libérale, le test des 22 et 27 mars sera probablement décisif. Au soir du 22 mars, on pourra en effet mesurer sa capacité de résister à ses démons habituels, qui, l'ayant déjà poussée, à demander la dissolution de l'Assemblée nationale au moment de l'affaire Habache, peuvent la conduire à réclamer, ni plus ni moins, le départ du président; or, elle ne saurait prétendre rassembler les Français avec ce type de réflexe.

Au soir du 27 mars, on saura d'autre part si M. Chirac parvient ou non à s'installer dans la position – enviable dans la perspective du second tour de l'élection présidentielle – de meilleur rempart du pays contre l'extrême droite. Il est évidemment à la merci de la tentation de quelques élus de conserver leur fauteuil de président au prix d'un accord avec le FN. Mais aussi bien la victoire législative que la consolidation de la situation de M. Chirac comme « président virtuel » dépendent de la capacité de la droite à tenir le cap du refus de toute alliance avec le diable.

S'agissant des socialistes, ils peuvent caresser l'espoir d'une recomposition en forme de rééquilibrage, aux dépens de l'Etat-PS, en faisant une part plus large, au gouvernement, aux écologistes, qui seront, dans bien des cas, les juges de paix.

Ce rééquilibrage passe évidemment par une réforme du mode de scrutin législatif, seule susceptible de créer dans le pays une situation analogue à celle qui prévaudra dans certaines régions, et qui fait que le moment-clé est moins le jour du vote que celui où se construisent les majorités. Un consensus pourrait probablement être trouvé sur l'idée de l'introduction d'un correctif proportionnel, dans un système qui resterait à dominante majoritaire (2). Mais si d'aventure le chef de l'Etat était tenté d'imposer la proportionnelle intégrale, avec les conséquences de celle-ci en termes d'implantation du Front national, il prendrait le risque d'une nouvelle et brutale rupture entre lui-même et les socialistes d'une part, l'électorat de gauche d'autre part.

En tout état de cause, le vote du 22 mars donnera une indication précise sur la marge de manœuvre du chef de l'Etat, sur sa capacité, par exemple, à consulter les Français, sans risque de s'exposer exagérément, sur une réforme des institutions ou sur l'Europe; et surtout, sur la stratégie qu'il pourra adopter, soit offensive, si la faiblesse de la droite républicaine conduit à penser qu'une reconquête est possible, soit défensive, si le choix n'est plus que de tenter de casser l'opposition, faute d'être en mesure de reprendre le terrain perdu.

JEAN-MARIE COLOMBANI

(1) Comme l'a brillamment démontré M. Giscard d'Estaing dans un ouvrage intitulé *la Démocratie française*.

(2) Si le Conseil constitutionnel valide un tel système

□ **Rectificatif.** – La liste des Verts conduite par M. Antoine Waechter aux élections européennes de 1989 avait obtenu 10,59 % des suffrages exprimés, et non 3,36 % comme indiqué par erreur dans l'article de Maurice Duverger sur la « naissance d'une écologie politique » (*le Monde* du 19 mars).

□ **Le mouvement du RECOURS appelle à voter pour l'UPF.** – Le porte-parole du mouvement du Recours-France, M. Jacques Roseau, a demandé aux pieds-noirs, le 18 mars, de voter pour les listes de l'UPF. Il estime que *« n'ayant rien fait pour les rapatriés depuis 1988, le gouvernement ne mérite que d'être sanctionné »* alors que M. Jacques Chirac *« vient de prendre l'engagement d'améliorer à nouveau les lois d'indemnisation en cas d'alternance politique »*.

SOCIÉTÉ

JUSTICE

L'affaire du Carrefour du développement

Les défenseurs de M. Yves Chalier demandent le renvoi du procès

Mes Grégoire Triet et Xavier de Roux, défenseurs de M. Yves Chalier, et Me Catherine Vasselovsky, avocat de Mme Marie-Danièle Bahisson, ont demandé, mercredi 18 mars, le report du procès de l'affaire dite du « Carrefour du développement », qui doit s'ouvrir lundi 23 mars devant la cour d'assises de Paris, en estimant trop courte la durée prévue de sept jours pour l'audience.

La chambre d'accusation de la cour d'appel de Paris a renvoyé devant la cour d'assises de Paris M. Yves Chalier, ancien directeur de cabinet de l'ancien ministre de la coopération, M. Christian Nucci, pour y répondre notamment des crimes de *« soustraction de deniers publics par dépositaire public, tentative de soustraction de deniers publics, et faux en écriture publique »*. A ses côtés, doivent comparaître, à partir du 23 mars M. René Trillaud, ancien haut fonctionnaire du ministère de la coopération, et M. Philippe Leroy, à l'époque PDG de la société de transport Socotra, principalement accusés de *« complicité de soustraction de deniers publics »*. Mme Marie-Danièle Bahisson, sous-préfet, doit également comparaître sous la prévention de complicité, d'abus de confiance, *« délit connexe et indivisible des infractions reprochées à M. Chalier »*.

Le 7 novembre 1991, la Cour de cassation rejetait le pourvoi formé à la fois par le parquet général et les trois inculpés. A la fin du mois de décembre, l'affaire était précipitamment fixée au rôle de la cour d'assises de Paris, pour y être jugée du 17 au 27 mars 1992. Le procès devait donc s'ouvrir en pleine campagne électorale, mais il fut reporté au 23 mars par crainte de voir jugé un dossier mettant en cause tant la majorité que l'opposition.

Certes, l'affaire du *« vrai-faux passeport »* délivré à M. Chalier par les services du ministère de l'intérieur, alors dirigé par M. Charles Pasqua, fait l'objet d'un procès différent, dont la date n'est pas encore fixée, alors que l'ordonnance de renvoi devant le tribunal correctionnel date du 9 juillet 1991. Mais il est inévitable que les conditions dans lesquelles M. Chalier a fui au Brésil, avant d'obtenir un passeport confectionné par la Direction de la sécurité du territoire (DST), seront évoquées, devant le jury populaire de la cour d'assises, autant que les fausses factures adressées à l'association Carrefour du développement, ou encore l'amnistie dont a bénéficié M. Christian Nucci, aujourd'hui partie civile, c'est-à-dire plaignant dans ce procès.

Mais cela revenait à amputer de quatre jours un procès comportant des aspects très techniques et déjà difficile à contenir dans les onze journées de débats prévues à l'origine. Réduit à sept jours, il fut convenu que la cour d'assises siégerait le matin et l'après-midi, mais, au fur et à mesure que la date du procès s'approchait, la liste des témoins se rallongeait pour atteindre le chiffre de soixante-dix, et il aurait été envisagé d'imposer aux jurés *« des séances de nuit »*.

Aussi, dans un communiqué diffusé mercredi 18 mars, les défenseurs de M. Chalier et de Mme Bahisson demandent le renvoi du procès à une session ultérieure, en soulignant que *« cette situation risque d'aboutir à des débats escamotés et de porter atteinte gravement aux droits de la défense »*. Et, pour sa part, Me Triet déclare : *« Il faudrait pouvoir entendre, et parfois réentendre, certains témoins. Dans un délai aussi court, il est impossible d'avoir un débat serein. »*

MAURICE PEYROT

Six ans de bataille juridique

L'honneur perdu de Gérard Martin

NANCY

de notre correspondante

Les chemins de la justice sont longs, et pour certains justiciables ils tiennent du chemin de croix. Ainsi, il a fallu six ans de bataille juridique à Gérard Martin, cinquante ans, ancien cadre du Crédit universel local pour que la justice mette un terme – momentané – à son cauchemar. La chambre d'accusation de la cour d'appel de Nancy a rendu, en octobre 1991, un non-lieu définitif dans l'affaire qui l'oppose à son ancien employeur et dans laquelle il avait été poursuivi pour abus de confiance et escroquerie. Mardi 17 mars, le conseil des prud'hommes de Nancy s'est enfin penché sur son cas. Près de six ans après avoir été licencié, Gérard Martin réclame 1,2 million de francs à titre d'indemnité et de dommages et intérêts.

Tout commence en novembre 1985. Gérard Martin, depuis vingt-trois ans au Crédit universel de Nancy, est sous-directeur de l'agence locale. Sa sœur, qui est également employée dans l'établissement, commet des malversations financières. A la suite d'une déception sentimentale, elle est tombée dans les griffes d'une voyante qui lui faisait constituer à son profit des dossiers de prêts fictifs. La sœur de Gérard Martin a usé de son pouvoir de délégation pour signer des chèques et accepter des dossiers de crédit pour des clients imaginaires. Son affaire la conduira sur les bancs de la correctionnelle, où elle sera condamnée à trois ans de prison dont une partie ferme. Aujourd'hui, c'est une histoire terminée.

Mais pour son frère c'est le début du calvaire. Toute la comptabilité de l'agence a été passée au crible et le personnel a été interrogé. Gérard Martin le premier. *« Ils étaient convaincus que j'avais touché de l'argent,* explique-t-il. *Mes comptes étaient irréprochables, complètement transparents. »* Le contrôle général du Crédit universel enquête pendant deux mois et finit par lui reprocher *« des insuffisances graves dans l'exercice de ses fonctions d'adjoint »*. En janvier 1986, il est licencié, ainsi que le directeur, pour faute grave, ce qui le prive de tout droit à indemnité et préavis. Il saisit les prud'hommes et réclame plus de 1 million de francs. La banque riposte en déposant une plainte pour abus de confiance et escroquerie, ce qui a pour effet de bloquer la procédure prud'homale.

Rien à reprocher

La police enquête minutieusement. Mais on ne peut rien reprocher à Gérard Martin. A la mi-1987, il apprend que le parquet a classé l'affaire. Son avocat pense qu'on va rapidement en terminer et que les prud'hommes vont pouvoir enfin statuer. Il n'en est rien. A l'audience du 30 juin 1987, le Crédit universel fait savoir qu'il a déposé une nouvelle plainte avec constitution de partie civile cette fois. L'avocat parle d'acharnement. Entre-temps, Gérard Martin, très affecté, a tout perdu. Sa maison, qu'il a dû vendre, son honneur. En ville, on jase. Son moral est au plus bas et ses tentatives pour retrouver un emploi se heurtent aux doutes qui s'attachent à un homme sur lequel pèsent des soupçons judiciaires.

Il tente de survivre en travaillant dans le petit magasin de fleurs de son épouse qui l'épaule du mieux qu'elle peut. En 1988, Mme Isabelle Oudot, juge d'instruction à Nancy, rend un nouveau non-lieu. Le Crédit universel fait appel. En avril 1989, un supplément d'information est demandé par la chambre d'accusation. Gérard Martin désespère. Le 13 mars 1990, Mme Oudot renvoie le dossier à la chambre d'accusation. Ses investigations, celles du SRPJ, ne permettent pas de mettre en cause M. Martin. Il faudra encore des mois d'attente pour que la chambre d'accusation tranche et conclue, après quelques *« contretemps judiciaires »* dus à des problèmes d'organisation interne, au non-lieu rendu en octobre 1991.

« Les prud'hommes vont juger mon cas dans la foulée », déclarait Gérard Martin, qui reprenait espoir. C'était avant d'apprendre que son affaire ne serait pas audiencée avant mars 1992. Mardi, devant le conseil des prud'hommes de Nancy, Me Gérard Michel a fait, sans ménagement, le procès de l'employeur de Gérard Martin : *« La banque savait dès le début que sa plainte n'aboutirait pas,* a-t-il dit. *Elle s'est lancée dans une bataille juridique pour gagner du temps et ne pas avoir à verser les indemnités. »* Me Gérard Vivier, l'avocat du Crédit universel, reste convaincu, quant à lui, que *« le non-lieu a été prononcé faute de charges »*.

Il va falloir encore de la patience et du courage à Gérard Martin. Son cas a été mis en délibéré au 23 juin, et le Crédit universel pourra faire appel si la décision ne lui convient pas. De plus, il est passé, mercredi 18 mars, devant le tribunal de grande instance pour un arriéré de loyers. Il est menacé d'expulsion. Le magasin de fleurs ne marche pas très fort...

MONIQUE RAUX

Inculpée de proxénétisme aggravé et écrouée

« Madame Claude » rattrapée par son passé

Plus connue sous le nom de « Madame Claude », Fernande Grudet, soixante-neuf ans, a été inculpée, mercredi 18 mars, de proxénétisme aggravé et placée sous mandat de dépôt par Mme Chantal Perdrix, juge d'instruction à Paris. Elle est soupçonnée d'avoir dirigé un réseau de jeunes femmes, anciens mannequins ou danseuses, pour une clientèle d'hommes d'affaires français ou étrangers.

« Madame Claude » avait connu la célébrité en dirigeant la plus célèbre maison de rendez-vous de Paris, ce qui lui avait déjà valu des condamnations pour proxénétisme et pour fraude fiscale dans les années 70. Quittant la France pour les Etats-Unis en 1977, elle avait regagné sa résidence secondaire du Lot en 1986, pour une retraite apparemment paisible.

Mais les enquêteurs de la brigade de recherche du proxénétisme (BRP) ont eu la surprise de retrouver « Madame Claude » à la tête d'un réseau parisien de call-girls, qu'elle animait, semble-t-il, depuis un an, dans son appartement du quartier du Marais. Son avocat, Me Francis Szpiner estime que la réputation de sa cliente est *« plus lourde que les charges du dossier »*.

□ **Affaire Bach : inculpation de deux anciens cadres du Crédit agricole.** – MM. Jean Perrin, adjoint au maire de Chevigny (Côte-d'Or), et Jean-Yves Rioval, deux anciens cadres du Crédit agricole de Dijon ont été inculpés d'escroquerie, de complicité d'escroquerie et de complicité de banqueroute, mercredi 18 mars, par M. Robert Bartoletti, le juge d'instruction du tribunal de Dijon chargé de l'affaire Bach. Tous deux ont été laissés en liberté. En 1991, une enquête avait révélé un trou de 350 millions de francs dans la comptabilité du second céréalier de France, les établissements Bach. Cette société s'était illégalement instituée «banquier» des producteurs de céréales. Quinze personnes ont été inculpées dans cette affaire.

ÉDUCATION

Fatales réformes...

Suite de la première page

Ce devait à nouveau être le cas, jeudi 19 mars, à Paris comme en province. Quant aux enseignants – leurs syndicats ou associations s'assurant à l'occasion d'illustres soutiens, – ils multiplient les escarmouches, sur les langues vivantes ou les langues anciennes, les modules ou les options, les horaires ou les disciplines, bien décidés à réduire comme peau de chagrin les projets du ministre.

Au point de conduire ce dernier à s'interroger : *« Notre université, notre école doivent-elles se réformer et peuvent-elles le faire? »* (*le Monde* du 18 mars). On pourrait certes incriminer le pilotage des projets en cours. Souligner notamment que la rénovation des premiers cycles universitaires, qui a déclenché la fronde actuelle, a été lancée trop tard, dans un contexte politique fragile, sur la base de consultations trop discrètes, et en donnant l'impression – au début du moins – de vouloir faire passer en force un projet trop bien ficelé.

La concertation engagée ensuite et les multiples changements de texte qui en ont résulté depuis deux mois ont créé un sentiment de flottement et de bricolage plus que de dialogue constructif. Y compris parmi ceux, dans la communauté universitaire, qui sont convaincus de la nécessité de faire évoluer le système.

Défiance et angoisse

Sans doute. Mais l'essentiel n'est pas là. Tout se passe, en effet, comme si l'action politique relevait, plus que jamais, de la gestion de l'irrationnel. Cette dimension est évidemment présente dans chacun des séismes de la jeunesse qui secouent la France depuis vingt-cinq ans, à intervalle régulier. Ces éruptions de «ras-le-bol», ces bouffées d'inquiétude, sur fond de chômage et de banlieues sans âme, cette façon aussi de s'affirmer contre les adultes relèvent d'un *« rituel existentiel »* pour les adolescents, selon la formule d'Edgar Morin (*le Monde* du 13 novembre 1990).

Mais au moins les précédents mouvements s'étaient-ils cristallisés sur des révoltes précises. Le projet de réforme de M. Devaquet, en 1986, leur avait offert sur un plateau la menace de sélection à l'entrée à l'université ou l'augmentation des droits d'inscription. Quant aux lycéens de l'automne 1990, ils pouvaient, à juste titre, brandir des revendications matérielles claires : rénovation des «bahuts» vétustes, recrutement de surveillants, élargissement des droits des élèves. Revendications-prétextes peut-être, mais assez symboliques ou concrètes pour donner prise à l'action politique : le retrait du projet en 1986; l'engagement de 4 milliards en 1990.

Rien de tel dans la fronde de ces dernières semaines. Lors des deux précédentes manifestations du mois de février, pas l'ombre d'une banderole pour réclamer des «sous» ou des profs; à peine une tentative pour dénoncer le caractère sélectif du «projet Jospin» quand tout démontre, trop évidemment, que son objectif est inverse.

AUCUNE CHANCE DE TROUVER DU BOULOT, SI T'AS PAS FAIT AU MOINS UNE MANIF !

PESSIN

En revanche, un rejet diffus, des inquiétudes multiples, contradictoires, presque individualisées : ici, la remise en cause de la filière communication; là, la crainte d'une réduction d'horaires; ailleurs, la révolte un peu dérisoire contre l'éventuelle disparition de la session d'examens d'octobre, alors que les dispositions précises du projet (système de compensation de notes et évaluation par un jury) offrent des garanties beaucoup plus solides que n'importe quelle session de rattrapage. Comme si tout changement était nécessairement menaçant. Ces *« touche pas à ma fac, à mon lycée, à ma filière, à mon option »* en disent long sur la défiance et l'angoisse des jeunes.

Lignes de fracture

D'autant que l'on retrouve les mêmes ressorts chez bien des enseignants. A côté du paisible bon sens de Mme Gentzbittel, proviseur du lycée Fénelon, à « L'heure de Vérité », le 15 mars, combien de crispations, de revendications catégorielles, de «chacun pour soi», d'autant plus redoutables qu'ils sont, le plus souvent, de bonne foi et nourris des meilleures intentions. Hier les professeurs de langues vivantes, aujourd'hui ceux de latin, demain ceux d'histoire ou de sciences économiques. Le constat n'est pas nouveau et personne n'ignore la force d'inertie du système, ses pesanteurs institutionnelles, ses divisions corporatives, ses conservatismes de discipline.

Mais plus que jamais, toutes les lignes de fracture de la société française passent par l'école. Un fait social majeur est au centre de ces exaspérations et de ces blocages : l'ouverture des portes du lycée, puis de l'université, à la grande majorité de chaque génération, quand ils n'étaient, jusque récemment, accessibles qu'à une minorité. Après avoir été soutenu à gauche comme à droite, l'objectif d'amener 80 % des jeunes Français au niveau du baccalauréat a déstabilisé l'ensemble du système.

Comment pourrait-il en être autrement? Un jeune sur vingt était bachelier en 1950, un sur cinq en 1970, pratiquement un sur deux aujourd'hui. Le mouvement s'est accéléré brusquement au cours des dernières années, répondant à la fois à la vieille ambition de favoriser l'égalité d'accès au savoir, aux besoins de l'économie en qualifications plus élevées et à la pression des jeunes et des familles pour qui le diplôme est devenu l'indispensable passeport pour l'emploi. Mais on ne passe pas à l'enseignement de masse sans remettre en cause des privilèges culturels et sociaux, sans bousculer des chasses gardées, sans repenser, inévitablement, méthodes et contenus.

Comment faire évoluer notre système éducatif? La réponse est moins que jamais évidente, mais la démocratie impose d'y parvenir sans «casser la baraque».

GÉRARD COURTOIS

M. Claude Severin élu président de l'université de Reims

M. Claude Severin, professeur d'odontologie, a été élu, le 16 mars, président de l'université de Reims-Champagne-Ardenne, par 92 voix sur 134 votants au premier tour de scrutin. Il succède à M. Jean Raimond, dont le mandat arrivait à son terme, et prendra ses fonctions le 18 mai.

[Né le 8 juillet 1942 à Vire (Calvados), docteur ès sciences physiques et docteur en chirurgie dentaire, M. Claude Severin a fait toute sa carrière à Reims. Assistant puis maître-assistant de physique, il est ensuite maître de conférences puis professeur, en même temps que praticien hospitalier à l'unité de formation et de recherche d'odontologie. M. Severin était, depuis 1990, vice-président de l'université de Reims, après avoir été pendant trois ans vice-président de son conseil scientifique. Il est membre de l'Académie nationale de chirurgie dentaire.]

□ **Rectificatif.** – Contrairement à ce que nous avons écrit dans *le Monde* du 19 mars, SOS-Racisme n'a pas appelé à la manifestation des étudiants et des lycéens, jeudi 19 mars, comme elle n'avait pas appelé aux deux manifestations précédentes réclamant le retrait du projet de rénovation universitaire et de la réforme concernant les lycées.

MÉDECINE

Par crainte du sida

Le Japon se préserve de la pilule

TOKYO

de notre correspondant

A la suite de la recommandation de son conseil chargé des questions pharmaceutiques, le ministère de la santé japonais a décidé de surseoir à l'introduction de la pilule contraceptive afin de prévenir la diffusion du sida. Le ministère a fait part de sa décision à la dizaine de sociétés pharmaceutiques qui avaient déposé des demandes d'homologation de leurs produits. Il avait été question, au cours de 1991, que le Japon légalise la pilule contraceptive. Celle-ci n'est actuellement autorisée que sur prescriptions médicale afin de régulariser les cycles féminins.

Le Japon présente deux particularités. C'est l'un des rares pays développés où la pilule contraceptive ne soit pas autorisée. Pour plusieurs raisons : craintes des effets secondaires, et surtout pression d'une partie du corps médical dont certains praticiens retirent de solides profits des interruptions de grossesse (pratique légale depuis 1948). L'autorisation, sous certaines conditions, de l'utilisation de la pilule semble de plus avoir donné lieu à un trafic lucratif contrôlé par la pègre, autre «lobby» hostile à la libéralisation de l'usage de la pilule.

Deuxième particularité : le Japon est, parmi les nations industrialisées, le moins touché par l'épidémie du sida. Bien que le nombre de malades reste faible (405 en 1991), il n'en est pas moins en augmentation constante. On comptait la même année près de deux mille séropositifs (infiniment plus selon les médecins). Phénomène nouveau depuis l'année dernière : l'accroissement des contaminations par contacts hétérosexuels qui a dépassé le nombre de celles consécutives à des relations homosexuelles ou à des transfusions.

Une récente enquête du ministère de la santé tend, à montrer que les Japonais et les Japonaises considèrent encore le sida comme une *« maladie étrangère »* et n'utilisent pas régulièrement des préservatifs. L'industrie des produits prophylactiques au Japon est néanmoins florissante : encore un groupe de pression hostile à la pilule !

PHILIPPE PONS

EN BREF

□ **Incident dans une centrale nucléaire ukrainienne.** – Le réacteur de 1 000 mégawatts de la centrale nucléaire de Khmelnitski, située dans l'ouest de l'Ukraine, a dû être stoppé, mercredi 18 mars, en raison de la rupture d'une conduite du système de refroidissement. Un tube de 57 millimètres a en effet cédé brutalement. Selon les autorités, cet incident n'a donné lieu à aucune augmentation de la radioactivité dans l'environnement. – *(AFP.)*

□ **Inscriptions néo-nazies sur la synagogue de Bayonne.** – Des graffitti antisémites ont été peints, dans la nuit du 17 au 18 mars, sur le portail d'entrée de la synagogue de Bayonne (Pyrénées-Atlantiques). *« Les juifs au four »*, pouvait-on lire aux côtés des sigles FN, PFN inscrits en lettres rouges. Une plainte a été déposée. Les responsables du Front national – qui est désigné par la présence du sigle FN – ont nié toute responsabilité dans ces actes et les ont condamnés. Un représentant du consistoire israélite de Bayonne, selon lequel ces inscriptions *« sont le fait d'excités »*, a noté qu'elles surviennent *« peu de jours avant la commémoration de l'expulsion des juifs d'Espagne en 1492 »*. Chassés par Isabelle la Catholique, beaucoup de juifs s'étaient alors installés au Pays basque et principalement à Bayonne où une communauté importante a fait souche. – *(Corresp.)*

□ **Trois responsables du casino de Lons-le-Saulnier inculpés.** – Le PDG du casino de Lons-le-Saunier (Jura), MM. Francis Vattaire, et deux administrateurs de ce même casino, Francis Perez et Alain Ferrand, ont été inculpés d'abus de biens sociaux et de recel, mercredi 18 mars, par M. Christophe Ruin, juge d'instruction du tribunal de Lons-le-Saulnier. Le juge leur reproche des transferts de fonds illicites entre le casino de Lons-le-Saulnier et certains établissements déficitaires tenus par M. Ferrand. Les détournements seraient estimés à plusieurs millions de francs. M. Francis Perez et M. Alain Ferrand, qui est aussi PDG du casino de Port-Barcarès (Pyrénées-Orientales) et de plusieurs boîtes de nuit des Pyrénées-Orientales, ont été écroués à la maison d'arrêt de Dijon (Côte-d'Or).

هكذا من الأصل

SPORTS

FOOTBALL : la qualification de Monaco en Coupe d'Europe

Le bonheur discret d'Arsène Wenger

L'AS Monaco s'est qualifiée pour les demi-finales de la Coupe d'Europe des vainqueurs de coupes en dominant l'équipe italienne de l'AS Roma (1-0), mercredi 18 mars en Principauté, en match retour des quarts de finale. Deux semaines après leur performance lors de la première manche (0-0) en Italie, les joueurs entraînés par Arsène Wenger se sont imposés grâce à un but de l'attaquant portugais Rui Barros (45e).

MONACO

de notre envoyé spécial

Il a réajusté ses fines lunettes comme un instituteur au terme de la classe. Puis, après avoir rapidement congratulé un joueur ou deux, il s'en est allé, d'un pas plus décidé qu'euphorique, vers les vestiaires du stade Louis II. Arsène Wenger, l'entraîneur de l'AS Monaco, avec ses allures d'échalas introverti et sa manière de parler à voix basse, n'est pas homme à se prêter aux démonstrations de joie, du moins en public. Il n'a jamais été de ces vedettes du banc de touche qui, sitôt la victoire acquise, offrent leur bonheur aux caméras, s'extasient devant les objectifs, sourire aux lèvres et bras au ciel.

Le succès de l'équipe monégasque contre l'AS Roma est pourtant de ceux qui comptent dans la vie d'un entraîneur, fût-il le plus discret des hommes. Pour la deuxième fois de son histoire, l'AS Monaco s'est qualifiée pour les demi-finales de la Coupe des coupes (1). Ainsi promu porte-drapeau du football français grâce à un but de la tête de l'attaquant portugais Rui Barros (45e) contre une formation romaine bien plus brillante et agressive qu'au match aller, le club de la Principauté savoure son statut de tête d'affiche, lui qui souffre de l'omniprésence médiatique de l'Olympique de Marseille (*le Monde* du 6 mars). Cette revanche est aussi celle d'Arsène Wenger, un technicien sans passé en charge d'une équipe de vedettes.

Rigueur et modestie

Quand il arrive à Monte-Carlo, le 22 juin 1987, Arsène Wenger n'est rien. Rien qu'un ancien joueur strasbourgeois à la carrière sans grand relief. Rien qu'un jeune entraîneur, alors âgé de trente-huit ans, qui a dirigé le centre de formation du club alsacien avant d'être l'adjoint de Jean-Marc Guillou à Cannes (en deuxième division à l'époque), puis de prendre la direction de l'équipe de Nancy dont il n'a pu éviter la relégation en deuxième division.

Seule originalité dans un milieu du football où les diplômés ne sont pas légion : ce fils de restaurateurs alsaciens est titulaire d'une maîtrise d'économie et parle plusieurs langues (Allemand, Anglais, Espagnol, Italien). Qu'un tel inconnu soit enrôlé par l'ambitieux club de la Principauté surprend. Il n'a rien d'une star. Le visage est sec et le regard sombre. L'homme passe pour être froid et distant. Surtout, la modestie de son *curriculum vitae* cadre mal avec les exigences de l'endroit. Les techniciens plus chevronnés doutent de ses capacités à gérer un effectif de joueurs de renom.

Pourtant, ses résultats plaident en sa faveur. Sa discrétion aussi. L'AS Monaco, épargnée par les scandales, s'est trouvé un chef de file sur mesure. Rigoureux, discret, efficace. Dès la première saison, le club remporte le championnat de France (1988). Après un peu moins de cinq ans en Principauté, l'Alsacien n'a guère changé. Fasciné par le football anglais, il se veut toujours l'apôtre de la rigueur (il lui est arrivé de renvoyer chez lui un joueur qui ne donnait pas le meilleur de lui-même à l'entraînement). Il reste une sorte d'employé modèle qui se garde bien de sortir de la norme et n'hésite jamais à pratiquer sans sourire une langue de bois presque caricaturale lorsque son équipe est prise en flagrant délit de contre-performance.

L'homme, lui, demeure mystérieux. Est-il uniquement cet acharné du travail capable de passer des heures à disséquer des matches sur cassettes ou à préparer des séances d'entraînement ? Ses amis assurent qu'il est bien plus chaleureux dans l'intimité qu'en public. Mercredi, dans un stade qui hébergeait autant de spectateurs en un seul match (20 000 personnes dont un quart d'Italiens) qu'en cinq rencontres de championnat, il a peut-être trahi son enthousiasme caché : il s'est laissé aller à reconnaître que ce succès constituait une *« étape importante »* dans l'histoire d'un club qui n'a jamais été aussi bien placé pour offrir au football français la première coupe d'Europe de son histoire.

PHILIPPE BROUSSARD

(1) En 1990, il avait déjà atteint ce stade de la compétition et s'était incliné contre les voisins génois de la Sampdoria. Cette année, les autres clubs qualifiés sont le FC Bruges (Belgique), Werder Breme (Allemagne) et Feyenoord Rotterdam (Pays-Bas). Le tirage au sort doit avoir lieu vendredi 20 mars à Zurich (Suisse).

RUGBY : Tournoi des cinq nations

La composition de l'équipe de France face à l'Irlande

Après la défaite du 7 mars face à l'Ecosse, trois changements et deux permutations ont été apportés à la composition de l'équipe qui affrontera, samedi 21 mars, au Parc des Princes de Paris, la formation d'Irlande pour le quatrième et dernier match des Français dans le Tournoi des cinq nations. Jean-Baptiste Lafond, Dries Van Heerden et Fabien Galthié sont remplacés respectivement par Sébastien Viars à l'aile gauche, Marc Cecillon au centre de la troisième ligne et Aubin Hueber à la mêlée. Philippe Saint-André passe à l'aile droite et Jean-Marie Cadieu revient en deuxième ligne.

La formation aura ainsi la composition suivante : Jean-Luc Sadourny (Colomiers) – Philippe Saint-André (Montferrand), Philippe Sella (Agen, cap.), Franck Mesnel (RCF), Sébastien Viars (Brive) – (o) Alain Penaud (Brive), (m) Aubin Hueber (Toulon) – Laurent Cabannes (RCF), Marc Cecillon (Bourgoin), Jean-François Tordo (Nice) – Olivier Roumat (Dax), Jean-Marie Cadieu (Stade Toulousain) – Philippe Gallart (Béziers), Jean-Pierre Genet (RCF), Louis Armary (Lourdes).

□ **Signature d'une convention en faveur des sportifs de haut niveau dans la police nationale.** – Les ministres de l'intérieur, M. Philippe Marchand, et de la jeunesse et des sports, Mme Frédérique Bredin, ont signé, mercredi 18 mars, une convention relative aux sportifs de haut niveau. Le texte permettra à soixante athlètes sélectionnés par le ministère de la jeunesse et des sports de mener parallèlement leur carrière sportive et une activité professionnelle dans la police nationale, ainsi que d'assurer leur reconversion sociale par une formation professionnelle adaptée.

□ ***Deux alpinistes tués dans le massif du Mont-Blanc.*** – Deux alpinistes, probablement britanniques, ont été découverts morts dans un couloir du mont Blanc-du-Tacul (au-dessus de Chamonix), mercredi 18 mars. On pense que les deux hommes, dont on recherche l'identité, ont été emportés par une avalanche. Les deux corps ont été descendus par hélicoptère à la morgue de l'hôpital de Chamonix.

AGENDA

Le communiqué du conseil des ministres

Le conseil des ministres s'est réuni, mercredi 18 mars, au palais de l'Elysée, sous la présidence de M. François Mitterrand. Au terme des délibérations, le communiqué diffusé par le service de presse de la présidence de la République indiquait notamment :

• Traités entre la France et la Hongrie, la Roumanie et la Tchécoslovaquie

– Le ministre d'Etat, ministre des affaires étrangères, a présenté au conseil des ministres trois projets de loi autorisant la ratification du traité d'entente et d'amitié conclu avec la République de Hongrie, du traité d'entente amicale et de coopération conclu avec la Roumanie et du traité d'entente et d'amitié conclu avec la République fédérative tchèque et slovaque.

Par ces traités, la France s'engage à poursuivre l'importante coopération engagée dans tous les domaines avec la Hongrie, la Roumanie et la Tchécoslovaquie et à se concerter régulièrement avec ces Etats sur les questions internationales, et notamment sur leurs rapports bilatéraux. Les parties mettent également l'accent sur l'insertion de leurs relations dans le cadre d'une Europe solidaire et démocratique.

Ces traités traduisent la volonté des signataires de se rapprocher, chacun à son propre rythme et en tenant compte des conditions propres à chaque Etat. Ils sont l'expression de nos vues communes sur la future architecture de l'Europe.

• Equipement

– Le ministre de l'équipement, du logement, des transports et de l'espace a présenté un projet de loi relatif à la mise à disposition des départements des services déconcentrés du ministère de l'équipement et à la prise en charge des dépenses de ces services.

La loi du 2 mars 1982 relative aux droits et libertés des communes, des départements et des régions prévoit que les services extérieurs de l'Etat doivent continuer de fournir aux départements les prestations qu'ils leur fournissaient antérieurement. Elle prévoit aussi que les départements doivent continuer à consacrer au fonctionnement de ces services les mêmes montants de crédits que ceux qu'ils y affectaient auparavant, y compris lorsqu'il s'agit d'exercer des compétences de l'Etat.

L'Etat et les conseils généraux supportent ainsi de manière croisée des dépenses pour le compte de l'autre partie.

Une loi du 11 octobre 1985 a prévu que chacun devait prendre en charge les dépenses nécessaires à l'exercice de ses compétences propres. Mais cette loi n'a pu être appliquée aux directions départementales de l'équipement en raison de la complexité de leur organisation qui comprend, en plus des services du siège, un parc départemental de matériels et des subdivisions territoriales, et en raison de l'importance des missions remplies par ces directions pour le compte des communes.

Le projet de loi règle de manière définitive les rapports entre l'Etat et les départements en matière de fonctionnement des directions départementales de l'équipement. Il résulte de la concertation conduite avec les assemblées des présidents de conseil général et avec l'association des maires de France.

Le dispositif retenu traduit un équilibre entre trois impératifs. L'Etat doit continuer à disposer des services capables d'assurer son intervention sur l'ensemble du territoire. Les départements doivent disposer des moyens nécessaires à l'exercice de leurs compétences. Les communes doivent continuer à pouvoir bénéficier des prestations assurées par les directions départementales de l'équipement.

Les règles prévues par la loi du 11 octobre 1985 s'appliqueront aux services du siège des directions départementales de l'équipement et aux activités des subdivisions territoriales correspondant aux interventions de l'Etat et des communes. Les activités des subdivisions se rapportant aux compétences des départements continueront de donner lieu à l'inscription de crédits dans les budgets départementaux dans le cadre de conventions conclues avec l'Etat. La possibilité sera offerte aux départements de regrouper en services distincts, placés sous l'autorité fonctionnelle du président du conseil général, les parties des subdivisions intervenant pour leur compte.

L'utilisation du parc départemental de l'équipement fera l'objet d'une convention entre l'Etat et le conseil général. Les prestations fournies au département lui seront facturées. A cette fin, le compte de commerce des parcs de l'équipement expérimenté dans de nombreux départements sera généralisé.

L'organisation des services déconcentrés du ministère de l'équipement pourra ainsi être adaptée à la diversité des situations locales sans remise en cause du statut des personnels.

• XIe Plan

– Le premier ministre a présenté une communication relative à la préparation du XIe Plan.

La préparation du Plan est un moment important de la vie économique et sociale. Dans la continuité de la « planification à la française », il s'agira d'amener toutes les forces vives du pays à réfléchir aux objectifs que la France doit s'assigner de 1993 à 1997.

Le Plan n'a pas vocation à tout prévoir. Il doit être stratégique et sélectif pour exprimer les priorités de la nation, qui resteront valables quelles que soient les circonstances.

Une concertation nationale va s'engager auprès du commissariat général du Plan pour éclairer les choix qu'aura à faire le gouvernement dans la préparation de la loi de Plan.

Cette préparation aura pour ligne directrice la cohésion de notre société et de notre territoire. Elle s'organisera autour de trois priorités : moderniser l'Etat, l'administration et les services publics ; développer la compétitivité de notre économie ; assurer un meilleur cadre de vie.

Dans la mise en œuvre de ces priorités, l'action du gouvernement a déjà été dense. Mais celles-ci restent des enjeux sur lesquels la réflexion doit être poursuivie.

La concertation nationale se fera au sein de quatre groupes transversaux, cinq commissions et cinq groupes techniques.

Instrument de prospective, le XIe Plan sera aussi un instrument de cohérence. La dimension européenne y sera très présente. Une articulation plus étroite avec la planification régionale sera aussi recherchée en permanence.

Le gouvernement offre ainsi à tous les partenaires soucieux du bien public l'occasion de manifester leur volonté de passer un contrat pour l'avenir.

• Charte des services publics

(*Le Monde* du 18 mars).

• Protection des mineurs par la justice

(*Le Monde* du 18 mars).

NOMINATIONS

Trois nouveaux recteurs à Clermont-Ferrand à Reims et à la Réunion

Le conseil des ministres du mercredi 18 mars a procédé à la nomination de trois recteurs *(nos dernières éditions du 19 mars)*. A la tête de l'académie de la Réunion, M. Jean-Pierre Bénéjam remplace M. André Varinard. Ce dernier est nommé recteur de l'académie de Reims, où il remplace M. Christian Philip, lequel est nommé recteur de Clermont-Ferrand, en remplacement de M. Jean-Pierre Chaudet.

• M. Jean-Pierre Bénéjam à la Réunion.

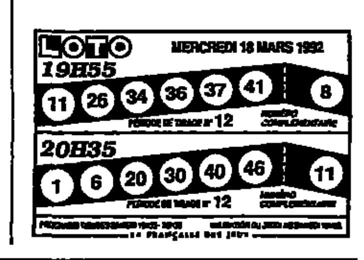
[Né le 11 juillet 1939 à Constantine (Algérie), M. Jean-Pierre Bénéjam est docteur en mathématiques (1972). Après avoir commencé sa carrière à la faculté des sciences d'Alger (1961), il rejoint la faculté des sciences de Paris (1962) où il est nommé maître-assistant (1966), puis maître de conférences à Paris-VI (1970) et professeur (1977).]

• M. Christian Philip à Clermont-Ferrand.

[Né le 2 octobre 1948 à Boulogne-sur-Mer, M. Christian Philip est le fils du préfet Olivier Philip et petit-fils de l'ancien ministre André Philip. Diplômé de l'Institut d'études politiques de Paris, docteur en droit (1973) et agrégé de droit public (1976), il a effectué sa carrière d'universitaire au Mans (université du Maine), où il a été successivement assistant (1970), chargé de cours (1973), professeur (1977), doyen de la faculté de droit et de sciences économiques (1979) puis président de l'université (1980). Entre 1983 et 1986, il enseigne le droit communautaire à l'université Jean-Moulin (Lyon-III), avant d'être nommé, en juin 1986, directeur des enseignements supérieurs au ministère de l'éducation nationale. M. Philip était recteur de l'académie de Reims depuis 1989. Entre 1981 et 1986, il a par ailleurs été suppléant de M. François Fillon, député (RPR) de la Sarthe.]

• M. André Varinard à Reims

[Né le 11 juin 1940 aux Sauvages (Rhône), M. André Varinard est docteur en droit et agrégé de droit privé (1973). Avocat au barreau de Lyon de 1968 à 1973, il enseigne ensuite à l'université Jean-Moulin (Lyon-III) comme maître de conférences (1974), puis professeur (1978). M. Varinard était recteur de l'académie de la Réunion depuis 1987.]



BULLETIN D'ENNEIGEMENT

Voici les hauteurs d'enneigement au mardi 17 mars. Elles nous sont communiquées par Ski France, l'Association des maires des stations françaises de sports d'hiver (61, boulevard Haussmann, 75008 Paris, tél. : (1) 47.42.23.22), qui diffuse aussi ces renseignements sur répondeur téléphonique au (1) 42-66-64-28 ou par Minitel : 3615 code CORUS.

Les chiffres indiquent, en centimètres, la hauteur de neige en bas, puis en haut des pistes.

HAUTE-SAVOIE

Avoriaz : 80-170 ; Les Carroz-d'Araches : 15-250 ; Chamonix : 50-320 ; La Chapelle-d'Abondance : 10-50 ; Châtel : 20-110 ; La Clusaz : 0-200 ; Combloux : 10-130 ; Les Contamines-Montjoie : 30-150 ; Flaine : 90-250 ; Les Gets : 15-120 ; Le Grand-Bornand : 0-110 ; Les Houches : 10-130 ; Megève : 5-170 ; Morillon : n.c. ; Morzine : 30-100 ; Praz-de-Lys-Sommand : 40-80 ; Praz-sur-Arly : 10-140 ; Saint-Gervais : 65-140 ; Samoëns : 0-180 ; Thollon-Les Mémises : 15-25.

SAVOIE

Les Aillons : 27-80 ; Les Arcs : 85-226 ; Arèches-Beaufort : 15-275 ; Aussois : 25-50 ; Bessans : 55-65 ; Bonneval-sur-Arc : 60-205 ; Le Corbier : 35-80 ; Courchevel : 45-165 ; Crest-Voland-Cohennoz : 20-60 ; Flumet : 30-60 ; Les Karellis : n.c. ; Les Menuires : 65-146 ; Méribel : 40-130 ; La Norma : 0-70 ; Notre-Dame-de-Bellecombe : 5-85 ; Peisey-Vallandry : 30-155 ; La Plagne : 10-180 ; Pralognan-la-Vanoise : n.c. ; La Rosière 1850 : 125-180 ; Saint-François-Longchamp : 30-130 ; Les Saisies : 70-115 ; Tignes : 118-190 ; La Toussuire : 50-60 ; Val-Cenis : 5-70 ; Valfréjus : 20-70 ; Val-d'Isère : 103-130 ; Valloire : 20-80 ; Valmeinier : n. c. ; Valmorel : 45-150 ; Val-Thorens : 120-200.

ISÈRE

Alpe-d'Huez : 85-120 ; Alpe-du-Grand-Serre ; 5-100 ; Auris-en-Oisans : 15-45 ; Autrans : 0-50 ; Chamrousse : 20-60 ; Le Collet-d'Allevard : 10-100 ; Les Deux-Alpes : 30-215 ; Gresse-en-Vercors : n.c. ; Lans-en-Vercors : 0-0 ; Méaudre : n.c. ; Saint-Pierre-de-Chartreuse : 0-10 ; Les Sept-Laux : 10-70 ; Villard-de-Lans : 30-50.

ALPES DU SUD

Auron : 0-40 ; Beuil-les-Launes : n.c. ; Briançon : 45-50 ; Isola 2000 : n.c. ; Montgenèvre : 40-60 ; Orcières-Merlette : 0-60 ; Les Orres : 40-60 ; Pra-Loup : n.c. ; Puy-Saint-Vincent : 10-80 ; Risoul : 30-50 ; Le Sauze-Super-Sauze : 0-50 ; Serre-Chevalier : 65-90 ; Superdévoluy : 5-80 ; Valberg : 20-20 ; Val-d'Allos-Le Seignus : n.c. ; Val-d'Allos-La Foux : n.c. ; Vars : 20-50.

PYRÉNÉES

Aix-les-Thermes : 0-40 ; Barèges : n.c. ; Cauterets-Lys : 30-140 ; Font-Romeu : 35-75 ; Gourette : n.c. ; Luz-Ardiden : 10-30 ; La Mongie : 10-20 ; Piau-Engaly : n.c.-80 ; Saint-Lary-Soulan : 10-25 ; Superbagnères : 0-0.

MASSIF CENTRAL

Le Mont-Dore : 0-40 ; Besse-Super-Besse : 0-15 ; Super-Lioran : 10-15.

JURA

Métabief : 0-40 ; Mijoux-Lelex-La Faucille : 0-30 ; Les Rousses : 0-40.

VOSGES

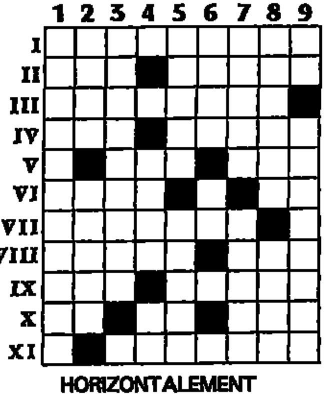
Le Bonhomme : 10-20 ; La Bresse-Hohneck : 20-40 ; Gérardmer : 0-15 ; Saint-Maurice-sur-Moselle : n.c. ; Ventron : n.c.

LES STATIONS ÉTRANGÈRES

Pour les stations étrangères, on peut s'adresser à l'office national de tourisme de chaque pays : Allemagne : 4, place de l'Opéra, 75002 Paris, tél. : 47-42-04-38 ; Andorre : 26, avenue de l'Opéra, 75001 Paris, tél. : 42-61-50-55 ; Autriche : 47, avenue de l'Opéra, 75002 Paris, tél. : 47-42-78-57 ; Italie : 23, rue de la Paix, 75002 Paris, tél. : 42-66-66-68 ; Suisse : 11 *bis*, rue Scribe, 75009 Paris, tél. : 47-42-45-45.

MOTS CROISÉS

PROBLÈME N° 5740



HORIZONTALEMENT

I. Eau dans le vin. – II. Eclat de la rose. Est littéralement sur les dents. – III. C'était un « morceau » de roi. – IV. C'est le moment de « foncer ». Suit une voie toute tracée. – V. Presque rien. Cicéron, quand il parlait de lui-même. – VI. Parasite. D'un auxiliaire. – VII. Balancent l'encensoir. – VIII. Trait de la conversation. Préfixe. – IX. Madère dans l'eau. Manifestation de sainteté. – X. Points. Pronom. A moitié ruinée. – XI. Etres à charges.

VERTICALEMENT

1. La comédie humaine. – 2. Rit aux anges. Bienheureuse. – 3. Morceau choisi. – 4. Figure mythologique. Câblé. – 5. Un tissu qui enveloppe de la tête au pied. Nécessaire pour officier. – 6. Etre proche. Agent de transmissions. – 7. Lit tout bas. Possessif. – 8. La lumière de la foi. Accès de gouttes. – 9. Article étranger. Des œufs aux champignons.

Solution du problème n° 5739

Horizontalement

I. Notaire. – II. Epuisette. – III. Persée. Hr. – IV. Ber. Lev. – V. Rai. Aso. – VI. Orment. Nu. – VII. La. Aber. – VIII. Ombrage. – IX. G.I. Ignés. – X. Usurières. – XI. Retrace.

Verticalement

1. Néphrologue. – 2. Ope. Aramis. – 3. Turbin. Ur. – 4. Aisé. Ecrire. – 5. Iseran. Agit. – 6. Rée. Stagner. – 7. Et. Lô. Béera. – 8. Thé. Né. Sec. – 9. Serveurs. Se.

GUY BROUTY

CULTURE

CINÉMA

Paris la nuit

Les rapins et les lorettes de Murger, les marginaux cosmopolites d'aujourd'hui dans une ville magique

LA VIE DE BOHÈME
d'Aki Kaurismaki

Dans l'aube sale, un homme titube, cherche quelque chose – des bouteilles – au milieu des poubelles, glisse, s'étale, grommelle «merde», monte un escalier misérable, regarde dans un miroir souillé son visage tuméfié, s'écroule ivre mort. C'est en noir et blanc, des noirs brouillés, des blancs durs qui font la peau blême. Ça pourrait être sordide, c'est émouvant, beau d'une beauté tendre. Aki Kaurismaki est finlandais, et il aime Paris. Il aime une ville sur laquelle il a rêvé à partir de quelques images, de quelques films, de quelques livres dont celui de Murger, *Scènes de la vie de bohème*. Comme s'il les avait rencontrés sur une pellicule ancienne, il ranime ses fantômes.

Ce Paris de roman, Kaurismaki l'a reconstitué avec des rues de banlieue, des vieux bistros – carrelage rayé par terre, moleskine sur les sièges, – des façades noircies et au loin, tout autour, de hauts immeubles modernes panoramiques, qui font une tache blanche dans le ciel. Il y a la voix de Damia et de Serge Reggiani chantant Boris Vian, un tabac en face d'un boite de nuit provinciale dont on ne franchit pas la porte, des comptoirs de cuivre, des toits d'ardoises, des petites fenêtres de guingois, une vanne métallique pour envoyer de l'eau propre dans le ruisseau... Il y a Mimi – Evelyne Didi – et Musette – Catherine Murillo – arrivées de leur province, cœurs à prendre et têtes solides. Et le trio d'amis : Rodolphe, peintre albanais sans papiers – Matti Pellonpaa – Schaunard, compositeur irlandais de musique très contemporaine – Kari. Vaananen – Marcel, auteur, rédacteur en chef d'un magazine de mode qui n'aura pas même un numéro zéro – André Wilms. Plus l'industriel, marchand de sucre, collectionneur de tableaux – Jean-Pierre Léaud.

La Vie de bohème de Kaurismaki, est un film sur l'amitié, tourné avec des comédiens qui ont le sens grégaire, le sens du groupe, de la troupe. Les uns et les autres semblent s'être cooptés. On voit les copains passer et dire trois répliques, de Jean Paul-Wenzel à Sam Fuller, en passant par Louis Malle . Non par coquetterie mondaine, mais pour se sentir bien ensemble. Un sentiment traverse le film et se transmet aux spectateurs, le sentiment rassurant d'une amitié née dans des galères communes ou semblables, donc jamais remises en question, quoi qu'il arrive.

Le film raconte leur existence de chaque jour qui *«est une œuvre de génie, ces hommes-là se feraient prêter de l'argent par Harpagon et auraient trouvé des truffes sur le radeau de la* Méduse», écrivait Murger... L'œil malin, Kaurismaki les regarde vivre dans son Paris à lui, où les époques se mêlent, où les Champs Elysées ne vivent que la nuit, où l'on part pour Strasbourg de la gare d'Austerlitz – quand on s'est trouvé dans une ville étrangère sans savoir où on est, on comprend. La gare : un panneau fléché accroché sur un rideau de fer baissé devant lequel attend Mimi, un peu de fumée, l'ombre d'un train qui démarre. *«Cette scène*, raconte Evelyne Didi, *explique tout. Nous devions tourner réellement dans la gare. Mais la location coûte cher, nous étions à Vitry, en retard sur le plan de travail. Kaurismaki a repéré une porte de garage fermée sur laquelle on a projeté en ombre chinoise du carton découpé en forme de wagons. Il a fait bouillir de l'eau qu'il jetait devant mes pieds pour faire la fumée, c'était magnifique»* ...

MOUNE JAMET

« La Vie de bohème » De gauche à droite : Matti Pellonpaa André Wilms et Kari Vaananen

Les comédiens apportent la force de la vérité dans ce monde cahotique, ce nulle part dont leurs pas et leurs parcours définissent les frontières mouvantes. Jean-Pierre Léaud est lui-même. Les deux Finlandais – qui ont appris leur texte phonétiquement – imposent leur masse, l'intensité de leur diction, l'inquiétude de leurs regards. Evelyne Didi fait de Mimi une de ces filles sans jeunesse, qui ne sont pas destinées à vivre et assument leurs quelques instants de bonheur simplement, dignement. De même Christine Murillo, sage, pulpeuse, tendrement maternelle. Quant à André Wilms, il confirme. Il est, en toute circonstance, seigneurial, assumant naturellement le commandement des opérations. Un grand bourgeois dans la débine, le frère perverti de son Monsieur Le Quesnoy. Il est superbe.

Tous ont su prendre en charge les dialogues décalés, *«empruntés aux causeries d'atelier, au jargon des coulisses, aux discussions des bureaux de rédaction.... Le vocabulaire du bohème est l'enfer de la rhétorique, le paradis du néologisme ou le contraire»*, disait déjà Murger. Surtout, et c'était indispensable, tous ont adhéré à l'humour imperturbable de Kaurismaki, à la naïveté subversive avec laquelle il détaille les petits ridicules, introduit à contre-temps une phrase banale, isole un instant de vérité aiguë, distord les poncifs . Le film comporte des scènes d'anthologie : le portrait de Jean-Pierre Léaud, l'audition de Schaunard devant ses amis, le pique-nique à la campagne, le retour clandestin de Rodolphe dans le coffre d'une Trabant arrivant de Bulgarie... Et se termine sur la mort de Mimi, sur la disparition de Rodolphe se fondant dans le noir d'une porte, sur une chanson japonaise terriblement mélancolique. *«Les éventuelles spectatrices sont invitées à se munir de mouchoirs, car la fin du film est la plus triste depuis* la Valse de l'ombre», écrit Kaurismaki. Mais auparavant on a tellement ri.

COLETTE GODARD

Express mais omnibus

Family Express
de G. Nicolas Hayek

Avant le *road movie*, il y avait le film-poursuite, genre inventé en même temps que le cinéma. On ne filme plus de poursuites burlesques aujourd'hui, ou si rarement. Et *Family Express* prouve qu'il y a sans doute de bonnes raisons.

En tête, devant les poursuivants, on trouve Marcello (Maurizio Latini), petit orphelin italien qui vivote avec son oncle sur une aire de repos d'autoroute. Derrière, il y a un couple composé d'un prestidigitateur playboy américain (Peter Fonda, obligé par son rôle de dormir à l'écran pendant au moins les deux tiers du film), une strip-teaseuse espagnole au grand cœur qui exerce son métier à Zurich. Marcello échoue dans cette ville, adopte ces parents malgré eux et doit échapper à un gang de truands suisse italophones. Enfin, on suppose que ces truands parlent italien, puisque dans la version de *Family Express* proposée en ce moment à Paris, tout le monde parle sa langue maternelle (même Peter Fonda qui marmonne en américain en dormant), sauf les Italiens, qui parlent français.

Une fois lancée la poursuite, le film prend une allure qui aspire à la décontraction mais ne parvient qu'à la langueur. S'il n'y avait pas deux ou trois situations vaudevillesques, on croirait s'être levé trop tôt un dimanche matin : *Family Express* a le même ton didactique, mièvre et attendrissant que ces vieilles dramatiques pour enfants que les chaînes les plus fauchées diffusent parfois à la place des dessins animés japonais.

THOMAS SOTINEL

Dans la lumière des méchants

Quand Hollywood se regarde dans la glace cela donne des films violents et brillants. Mais tout ce qui brille...

LES NERFS A VIF
de Martin Scorsese
BUGSY
de Barry Levinson

Ils arrivent chargés de gloire et de dollars, croulant sous les nominations aux Oscars (dix pour *Bugsy*), portant avec arrogance le succès qu'ils ont déjà remporté aux Etats-Unis, catapultés ici par un service après-vente envahisseur. *Les Nerfs à vif (Cape Fear)*, et *Bugsy* sont deux gros films riches et autosatisfaits, avec plus de points communs qu'il n'y paraît, ne manquant pas d'atouts pour distraire, mais provoquant finalement plus de malaise que de plaisir.

Le Scorsese est un remake survolté du premier *Cape Fear* réalisé en 1962 par J. Lee Thomson. Un psychopathe violeur (Robert De Niro), sort de prison après avoir purgé une peine de quatorze ans, et va se venger de l'avocat (Nick Nolte) qui l'avait mal défendu, en persécutant sa femme (Jessica Lange), sa fille (Juliette Lewis), et même son chien. Il y a trente ans, l'avocat, c'était Gregory Peck et le méchant, Robert Mitchum. Ils apparaissent tous deux dans la version 92, silhouettes lasses, fantômes indulgents...

Sur cette trame de thriller classique, Scorsese va, avec un brio agressif, une ostentation trépignante, décliner tout son savoir-faire. Rendant un hommage infiniment roublard aux «maîtres du genre», citant Hitchcock à tout bout de champ, et le Charles Laughton de *la Nuit du chasseur* à tout bout de contrechamp, il se sert de sa caméra comme d'un gant de boxe et vous la lance en pleine figure avec une délectation un peu gênante.

Un régal de grimaces

On a peur, on rit, que demander de plus? Justement, on n'a pas le temps d'y penser, ça va vite, c'est brillamment fait, mais cette peur, ce rire, sont malsains. Tant Scorsese est peu sincère, tant il s'autoparodie, tant son bazar psycho-sexo-catho pèse soudain quinze tonnes, tant la forme est époustouflante et le fond déprimant.

Les femmes? Toutes des chiennes, sauf maman. Satan/DeNiro – un régal de grimaces – offre *Sexus* de Henry Miller en guise de pomme à la teenager allumeuse et châtie l'épouse vertueuse de l'avocat en lui donnant du plaisir... On n'est pas plus sournois. Le crime? Une intarissable source de gags – on glisse sur les flaques de sang comme sur des peaux de banane – puisque, au bout, la rédemption, la bonne vieille rédemption, est là. Ainsi la spectaculaire séquence finale, où De Niro, le Diable en personne, au cours d'un apocalyptique naufrage nocturne, tend vers le ciel des mains suppliantes où saignent les stigmates du Christ. On n'est pas plus faux jeton.

Bugsy n'est pas plus léger. Comme Scorsese «pardonne» à une certaine Amérique puritaine et provinciale, Barry Levinson «pardonne» à l'Amérique complaisante et ambiguë, celle qui se reflète dans la fascination réciproque qu'exercent l'un sur l'autre, le monde de la pègre et celui du cinéma (*voir encadré*). Son Bugsy Siegel, gangster authentique, «inventeur» de Las Vegas, qu'incarne, enchanté de lui-même, Warren Beatty, est un brave garçon narcissique et rêveur, un peu soupe au lait parfois (quand il défonce le visage d'un contradicteur à coups de poing). Tout comme Gloria Swanson dans *Sunset Boulevard*, (et en avant pour les citations hommages, voir plus haut), Bugsy Beatty se repasse inlassablement le bout d'essai qu'il a effectué à Hollywood et tente longuement de bâtir un casino dans le désert. Ce sera *Le Flamingo*, et il en mourra. On s'ennuie assez, malgré le charme, les charmes, le panache d'Annette Benning. C'est qu'entre *les Nerfs à vif* et *Bugsy*, il existe tout de même une différence fondamentale. Martin Scorsese est un immense metteur en scène. Barry Levinson est-il un metteur en scène?

DANIÈLE HEYMANN

Mariage consanguin entre Hollywood et les gangsters

NEW-YORK
correspondance

Bugsy Siegel incarne la fascination qu'exercent l'un sur l'autre le monde du cinéma et celui des gangsters. *«Les gangsters comme les stars vivent dans un univers hors des lois, fait de fantasme et d'ambition, où ils ne reconnaissent que leur propre réalité morale, psychologique, esthétique,* explique James Toback, le scénariste de *Bugsy*. *Malgré son respect ostensible pour la moralité publique conventionnelle, Hollywood, comme le monde des gangsters, justifie les moyens par la fin, jauge un comportement par ses résultats. On y vénère ouvertement le succès, qu'il soit financier ou esthétique, et on pardonne tout en son nom.»*

Si le syndicat du crime a toujours cherché à se faire une place dans l'industrie cinématographique, Bugsy Siegel est allé à Hollywood dans le but avoué de devenir une star. Certains de ses amis y avaient bien réussi – dont George Raft, avec qui il avait grandi dans le quartier new-yorkais de Hell's Kitchen. Raft le présente à tout le monde ; Siegel devient un client régulier de Ciro's et autres hauts-lieux hollywoodiens. Attaché à son image publique, il surveille sa presse de plus près que Streisand aujourd'hui et, du fond de sa prison, entre en fureur parce que sa photo dans un journal ne reflète pas la finesse de son teint cuivré ou qu'un autre quotidien lui fasse *«brandir un calibre 45»*. *«C'était un calibre 30 et je ne le brandissais pas.»*

«Il ne serait pas absurde, poursuit Toback, *de comparer la construction de l'Hôtel Flamingo – et Las Vegas – à la réalisation d'un film d'Eric von Stroheim dépassant gravement son budget. Parce que ce sont des gangsters et non des patrons de studio, les commanditaires ont tué Bugsy au lieu d'arrêter la production.»* Le jargon du métier est ici révélateur : quand un patron de studio met fin à un projet de film, ne dit-il pas : *«I killed it* (Je l'ai tué) *?»*

Les stars que Bugsy Siegel fréquentait – Cary Grant, Clark Gable, Errol Flynn, Gary Cooper, George Sanders – prenaient plaisir à être avec lui autant qu'à l'observer. Dans *Mr. Lucky* (de H. C. Potter, 1943), *«c'est flagrant,* soutient Toback. *Cary Grant a carrément adopté les vêtements, la démarche, l'accent, le comportement de Bugsy»*.

Les gangsters copient les vedettes, les stars imitent les truands, jusqu'à ce qu'on ne sache plus *«qui a piqué quoi à qui, une veste, une pochette, ou l'éclat de rire de Richard Widmark balançant dans l'escalier une petite vieille en fauteuil roulant... Un jeu. Dangereux?»*.

HENRI BEHAR

Le Monde
DES LIVRES

L'histoire littéraire

L'histoire n'est pas seulement économique, sociale, religieuse ou politique. L'universitaire américain Robert Darnton croit que les livres peuvent changer le monde

DERNIÈRE DANSE SUR LE MUR
de Robert Darnton.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Michèle Garène,
Odile Jacob, 282 p., 130 F.

GENS DE LETTRES GENS DU LIVRE
de Robert Darnton.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Marie-Alyx Revellat,
Odile Jacob, 302 p., 140 F.



ANTONIO LIU GRAND

Robert Darnton : rigueur méthodologique et audace théorique.

En septembre 1989, Robert Darnton, historien américain spécialiste du dix-huitième siècle français, est à Berlin, invité aux colloques et aux festivités destinées à marquer le bicentenaire de la Révolution française – et le cinquantenaire de la RDA. Mais, en quelques semaines, la scène commémorative s'effondre pour laisser surgir un autre tableau : la ruine du système communiste, la chute du mur et les fêtes folles qui l'accompagnent, les premiers pas de la réunification du pays. Darnton, universitaire redevenu journaliste, raconte tout cela, avec beaucoup de verve et de finesse, dans *Dernière danse sur le mur.*

Le principal intérêt de ce témoignage n'est pourtant pas dans le récit des choses vues et entendues. Il est dans le regard même de Darnton. Ce qui s'écroule sous ses yeux, ce n'est pas seulement un ensemble d'institutions politiques, une machinerie bureaucratique qui paraissait inébranlable dans la logique d'acier de sa puissance répressive, c'est aussi une révolution qui s'est placée explicitement sous la bannière d'une œuvre littéraire, celle de Karl Marx.

Pour l'historien du livre qu'est Robert Darnton, les ouvrages de Marx sont une preuve, parmi d'autres, que les livres peuvent changer le monde ; que les idées devenues écrits, puis objets imprimés diffusés dans le public, puis lues, commentées, refondues dans d'autres productions deviennent des forces matérielles qui agissent sur le comportement des hommes et des sociétés. L'histoire peut être politique, économique, sociale, religieuse, elle est aussi littéraire. Parfois même, elle est *avant tout* littéraire.

Mais elle ne l'est généralement pas de la manière mécanique qu'imaginent le sens commun, les pouvoirs politiques et les censeurs. Pour ceux-ci, il existe, grossièrement, des « mauvais livres » qui diffusent de « mauvaises idées » qui empoisonnent le corps social, attaquent les piliers de l'ordre établi et amènent la subversion des esprits, la désunion, la révolte.

De la même façon, toute une historiographie post-révolutionnaire a affirmé, pour louer ou pour fustiger, que la chute de l'Ancien régime était *« la faute à Voltaire »* et *« la faute à Rousseau »*. Or les choses ne sont pas, loin de là, aussi simples. D'abord, comme le soulignait Malesherbes dans son mémoire sur la liberté de la presse, il y a eu des soulèvements, des révolutions et des « émotions » populaires bien avant qu'il existe des livres, et l'on pourrait parfaitement soutenir que les écrivains sont moins les auteurs des livres qu'ils publient que les miroirs grossissants de la société qu'ils ne font que refléter. Ensuite, si l'on veut essayer de mesurer, le plus exactement possible, l'impact d'un livre, il faut pouvoir répondre à une série de questions qui portent sur le livre lui-même – ses conditions de production et de diffusion – et sur la société qui le reçoit – qui lit quoi, comment et avec quel effet.

On comprend donc que l'histoire du livre, telle qu'elle s'est développée en France depuis la fin des années 50 et *l'Apparition du livre*, de Lucien Febvre et Henri-Jean Martin, avec Chartier, Roche, Goulemot, Barbier ; en Allemagne, avec Kiesel, Munch ou Engelsing, en Grande-Bretagne, avec Lough ou McKenzie, aux Etats-Unis avec Darnton et Birn, se présente comme une branche particulièrement riche de la recherche historique. L'homme culturel dont elle cherche à définir l'être et le mouvement dans le temps est homme social, homme économique, homme politique, homme religieux, et quelque chose d'autre qui ne manque pas d'agir sur les autres aspects et d'être modifié par eux.

Littérature et Révolution

Robert Darnton se place à un moment de l'histoire française où l'influence des livres sur la société paraît la plus spectaculaire : la fin du dix-huitième siècle, la littérature dite « prérévolutionnaire ». Les lecteurs de ses précédents ouvrages, *l'Aventure de l'Encyclopédie* (Perrin, 1982, réédité ce mois-ci en Points-Seuil), *Bohème littéraire et Révolution : le monde des livres au dix-huitième siècle* (Seuil-Gallimard-Hautes études, 1983), *Edition et sédition : l'univers de la littérature clandestine au dix-huitième siècle* (Gallimard, 1991) connaissent la méthode et les principales thèses de l'historien.

Darnton exploite à fond les archives d'un des imprimeurs les plus importants de l'époque, la Société typographique de Neuchâtel, pour reconstituer, à partir de ce maillon de la chaîne du livre, la vie matérielle et l'activité littéraire de tous les acteurs de la production et la place des livres dans la France de l'Ancien Régime déclinant. Il le fait avec un mélange de rigueur méthodologique et d'audace théorique qui n'appartiennent qu'à lui, sautant bravement de la description la plus fouillée des comptes d'un libraire ou des mésaventures d'un écrivain à gages à la construction d'un modèle explicatif. Darnton a hâte de mettre un peu d'ordre dans le butin somptueux et hétéroclite ramené de ses invasions neuchâteloises.

On retrouvera aussi dans *Gens de lettres, gens du livre* quelques-unes des idées chères à Darnton sur l'influence que les *« écrivains du pavé »*, ces écrivaillons rejetés par l'élite des Lumières, ont eu sur la disqualification intellectuelle et sentimentale de la monarchie et de l'Eglise. Dans un de ses plus brillants chapitres, intitulé « Littérature et révolution », l'historien américain montre par exemple comment, en pleine effervescence révolutionnaire, le club des Cordeliers discute du *Philinte de Molière* de Fabre d'Eglantine pour opposer l'ancien monde de la langue *« polie »*, celui de Molière et de l'Etat-théâtre, mais aussi celui de Voltaire, au monde vrai et vertueux de l'homme nouveau et d'un nouveau théâtre où l'on ne rit plus, le rire, comme le discours subtil, l'ironie, le jeu sur le langage, étant devenus les marques infamantes d'une aristocratie de l'esprit.

« Contrairement à certains révisionnistes d'aujourd'hui, écrit Darnton, *je ne vois pas dans la Révolution un phénomène politique dérivé du discours de théoriciens tels que Rousseau et Sieyès. La Révolution française a engourdi les sens et ébranlé l'esprit des individus qui l'ont vécue. (...) Ils éprouvent un impérieux besoin de comprendre ce qui se passe. (...) C'est aux intellectuels qu'incombe cette tâche – c'est-à-dire aux hommes qui jouent avec les mots depuis des années dans les rangs des trois mille écrivains de l'Ancien Régime. »*

La Révolution française, révolution littéraire ? Darnton adore placer des bombes pour ébranler les certitudes. Mais, même si l'on n'est pas d'accord avec toutes les constructions théoriques qui se bâtissent sur les solides descriptions de *Gens de lettres, gens du livre*, on ne résistera pas longtemps à l'invitation que nous fait Darnton de réexaminer toute notre histoire littéraire et ses hiérarchies à la lumière des feux nouveaux de l'histoire du livre et de la lecture.

Pierre Lepape

LE FEUILLETON
de Michel Braudeau

Le temps volé

Daniel Pennac abandonne momentanément la saga des Malaussène, le temps d'un essai-roman sur la lecture : *« Le temps de lire est toujours du temps volé. Tout comme le temps d'écrire d'ailleurs, ou le temps d'aimer. »* Au début du siècle, on ne se demandait pas, comme Pennac aujourd'hui, pourquoi on ne lisait pas dans les lycées. Emile Faguet publiait *l'Art de lire* et Antoine Albalat *l'Art d'écrire.*

Page 12

HISTOIRE

Mémoires de l'édition

Quand les éditeurs se penchent sur leur passé... Minuit réédite *la Bataille du Silence*, de Vercors. Une façon de rendre un hommage posthume au fondateur de la maison d'édition, mort le 10 juin 1991. Jean-Claude Lamy a consacré une biographie à René Julliard, éditeur de l'instant immédiat, et Elisabeth Parinet retrace les débuts de la Librairie Flammarion.

Page 13

Douleurs d'Algérie

C'est comme un trou de mémoire que l'on comble peu à peu. Les témoignages se multiplient, les paroles tues se font entendre, les ouvrages historiques ne semblent plus des exceptions. La France retrouve la mémoire d'une guerre si longtemps inavouée.

Pages 14 et 15

Les délits de Linda Lê

LES ÉVANGILES DU CRIME
de Linda Lê.
Julliard, 227 p. 100 F.

Perverses Lolitas... Humbert Humbert virtuels, méfiez-vous de Linda Lê. Car, tandis qu'en prédateurs avertis vous évaluez hâtivement la douceur de ses attraits, cette jeune femme complote contre vos dernières désillusions. Les apparences sont trompeuses, vous le saviez pourtant. Aviez-vous oublié qu'un visage de nymphette cache toujours une meurtrière ?

Voici plusieurs livres déjà que Linda Lê affûte, aiguise, affile sa plume : *Un si tendre vampire, Fuir, Solo* (1), des œuvres à la noirceur prometteuse, qui laissaient présager la patience de leur auteur. C'est que, faut-il le rappeler à vos rêves amnésiques, la vengeance se déguste glacée... Aujourd'hui, le plat est à point. D'un machiavélisme achevé. Il s'intitule *les Evangiles du crime*. Maintenant, Humbert Humbert, à vos risques et périls ; mais n'allez pas dire qu'on ne vous avait pas prévenu...

Quatre récits composent l'ouvrage. Pour chacun d'entre eux, quatre personnages désignés par une simple initiale, comme une ultime offense du destin. Ils s'appellent Reeves C., Professeur T., Klara V. et Vihn L. Outre ce point commun, ces héros de notre temps partagent un goût immodéré pour les charmes de la destruction : alcool, schizophrénie, folie, suicide... Les remèdes ne manquent pas quand on veut conjurer le désarroi d'exister.

Ces naufragés de l'univers, ces abonnés du désespoir, *« inaptes aux sentiments »*, vendent leur âme, du moins ce qu'il en reste, à des narrateurs de passage. Ceux-ci ne valent guère mieux que ceux-là. Promeneurs désœuvrés, enquêteurs obscurs, écrivains plagiaires, se repaissent de crimes qu'ils n'ont pas commis, de passions qu'ils n'ont pas éprouvées.

Voleurs de vie

Ces voleurs de vie tiennent à *leur santé, dussent-ils la payer* d'un *« ennui sans fin »*. *« Je suis le vassal de mes craintes*, dit l'un d'eux, *le prisonnier de mes lâchetés, la victime de mes précautions. »* Carnassiers sans envergure à la poursuite de marionnettes de chair, elles-mêmes aux prises avec leur double funeste : c'est la ronde des clowns tristes, le chant de misère des frères humains.

Ainsi Klara V., cette femme gantée de blanc, qui collectionne les amants et les quitte aussi vite qu'elle les a pris, traquée depuis toujours par le regard et les calomnies de *« Mad eyes »*, les yeux fous, sa mère meurtrière. A bout de souffle, Klara V. finira par *se jeter du haut d'une tour de la* Défense. Ou encore Reeves C., mari de Carson C., jumeau alcoolique et sans talent de l'auteur du *Cœur hypothéqué*. Il voulait devenir écrivain, lui aussi. Il épousa Carson. Ils se firent des serments : ils écriraient chacun à leur tour, tandis que l'autre gagnerait l'argent du ménage. Carson devint célèbre mais Reeves demeura devant une feuille blanche ; il en fut *« réduit à être un voyeur, un veilleur, celui qui monte la garde devant la porte d'entrée sans avoir accès au secret »*. Il se tua un jour de 1953 dans la chambre d'un hôtel parisien, non sans avoir entraîné Carson dans sa chute.

Les récits de Linda Lê, construits avec maîtrise, font le décompte méticuleux de nos lâchetés et de nos impostures, de nos faiblesses et de nos vanités. Victimes ou tortionnaires, fascinés par leur morbidité, les hommes, ici, semblent n'être réduits qu'à cette alternative. Pourtant, le style, d'une beauté crue, dément la noirceur des idées et révèle, à son insu, ce qu'il voulait si bien cacher : un goût de l'absolu qui ne saurait tolérer ni la multiplicité des désirs ni la médiocrité de leurs accomplissements.

Florence Sarrola

(1) La Table Ronde, 1987, 1988, 1989.

LE FEUILLETON
de Michel Braudeau

COMME UN ROMAN
de Daniel Pennac.
Gallimard, 175 p., 85 F.

L'ART DE LIRE
d'Emile Faguet.
Armand Colin, 176 p., 110 F.

L'ART D'ECRIRE
d'Antoine Albalat.
Armand Colin, 314 p., 120 F.

QU'UN auteur de romans se préoccupe des raisons pour lesquelles la jeunesse ne lit pas, c'est tout naturel. Surtout s'il est en même temps père de famille et professeur de français. Ce n'est pas seulement le chiffre de ses tirages qui l'intéresse, sûrement excellent, mais de façon beaucoup plus immédiate le confort et l'agrément de sa vie, le plaisir de partager son plaisir. Daniel Pennac a commencé sa carrière en publiant dans la « Série noire » des romans policiers proches du conte pour grands enfants, dont la facture originale fut tout de suite remarquée, *Au bonheur des ogres* et *la Fée Carabine*. Puis il passa avec armes et bagages (et les mêmes personnages) à la couverture blanche de Gallimard, celle de la noble littérature, avec *la Petite Marchande de prose*. Aujourd'hui il s'offre, il nous offre, une pause dans la fiction, le temps de quelques réflexions informelles sur une question qui taraude des milliers de parents et d'enseignants : pourquoi ne lisent-ils pas, ces gamins?

Un des bonheurs de ce livre, joliment intitulé *Comme un roman*, est de n'apporter que des réponses de bon sens et qui viennent du cœur, d'oublier les statistiques, de suggérer en souriant. D'éviter l'attitude magistrale et autoritaire de celui qui sait. Pourquoi ne lit-on plus dans les lycées? Est-ce vraiment à cause de la télévision? Est-ce parce qu'elle est si bête, si moche, si traversée de publicités ou d'infos truquées, parce que l'image se donne d'un coup alors que les mots sont à prendre... Il y a évidemment de tout cela, et nous sommes en effet plus proches – les gens autour de la quarantaine – de nos parents que de nos enfants, en ce qui touche à la lecture. Et alors? *«Le vingtième siècle trop «visuel»? Le dix-neuvième trop descriptif? Et pourquoi pas le dix-huitième trop rationnel, le dix-septième trop classique, le seizième trop Renaissance, Pouchkine trop russe et Sophocle trop mort? Comme si les relations entre l'homme et le livre avaient besoin de siècles pour s'espacer. Quelques années suffisent. Quelques semaines. Le temps d'un malentendu.»*

Le plaisir ne se commande pas. Comme le dit Pennac, le verbe lire ne supporte pas l'impératif. On se souvient des séances de lecture pour endormir l'enfant, de son grand appétit d'histoires alors. Le mieux, pour traiter les accidentés de la lecture, les handicapés du livre, c'est d'abord de les décontracter, de dédramatiser leur situation, de leur montrer en douceur, que, non, ils ne sont pas si inaptes qu'ils ou elles le croient, pas si bornés ni frigides. Et, pour le professeur, de suivre l'exemple de Georges Perros, entrer dans la classe, sortir un roman et le lire à voix haute, bille en tête. Jusqu'à ce que cela prenne. Sans poser de questions, demander d'analyser ou de résumer, cela viendra plus tard. Pennac, semble-t-il, a réussi à séduire une classe entière en lisant ainsi ce gros pavé dont l'aspect massif terrifiait les élèves, *le Parfum*, de Süskind.


XAVIER LAMBOURS/MÉTIS

Pennac : le verbe lire ne supporte pas l'impératif.

Le temps volé

Pennac dresse le décalogue des droits du lecteur (le droit de ne pas lire, de sauter des pages, de ne pas finir un livre, de relire, de lire n'importe quoi, le droit au bovarysme, le droit de lire n'importe où, de grappiller, de lire à haute voix, de nous taire) et rappelle une évidence qu'on voudrait voir écrite au dos de tous les livres : *«Le temps de lire est toujours du temps volé. Tout comme le temps d'écrire, d'ailleurs, ou le temps d'aimer.»*

TOUTEFOIS, si l'on veut se donner quelques frissons en contemplant l'abîme qui sépare les jeunes élèves de Pennac d'une tradition de lecture qui ne s'est éteinte qu'assez récemment, on se procurera la réédition de *l'Art de lire* d'Emile Faguet (1911) dans la collection «L'Ancien et le Nouveau» d'Armand Colin, où sont déjà parus les précieux volumes d'Antoine Albalat, notamment *l'Art d'écrire*. Emile Faguet (1847-1916) n'est pas seulement une petite rue du quatorzième arrondissement, proche de la Cité universitaire, mais surtout un critique brillant et attentif. Avant de passer en revue les différentes manières de lire les ouvrages d'idées, de sentiment, les pièces de théâtre, les poètes, les écrivains obscurs, etc., toutes options qui paraissent aujourd'hui d'un luxe inouï, il énonce comme un premier dogme qu'il faut lire *lentement*.

Bien se pénétrer de ce qu'on lit et s'assurer de ce que l'on comprend. Faguet s'adresse à des gens qui savent lire et lisent fréquemment. Il enseigne à des savants, en quelque sorte, là où Pennac en est à convaincre de jeunes martyrs du système scolaire atrocement obligatoire dans nos contrées féroces qu'un livre ça ne mord pas. Il apprend les subtilités du crawl et de la brasse indienne à ses amis nageurs, quand Pennac fait du bouche à bouche à ses petits noyés. Heureusement qu'il y a de robustes et intelligents sauveteurs comme Pennac, mais tout de même, la jeunesse, quel naufrage parfois...

S'il faut lire lentement, précise Faguet, il ne faut pas non plus oublier de s'abandonner. Merci de la permission. Si l'on ne s'abandonnait pas au romanesque, on passerait à côté de son essence même, qui est de nous capturer, nous captiver, nous faire voyager à bord d'une fiction en parallèle avec la vie «réelle», histoire de passer le temps, comme on fume, comme on rêve (et non pas de changer le cours de l'Histoire, mais laissons cela pour une autre fois). Et par ailleurs Faguet n'est pas un vieux pédant rasoir comme on pourrait le supposer. Il parle avec beaucoup de pertinence de l'utilité des mauvais auteurs : *«Il n'est pas inutile de retremper son goût pour les hommes d'esprit dans le commerce des imbéciles. [...] La haine d'un sot livre est un sentiment très inutile en soi; mais qui a son prix s'il ravive en nous l'amour et la soif de ceux qui sont bons.»* Et cet amour-là est inestimable, ajoute-t-il, puisque les livres sont nos derniers amis, qui ne nous trompent pas, ni ne nous reprochent de vieillir.

POUR qui serait tenté par l'éternel débat sur la dialectique de la lecture et de l'écriture, Antoine Albalat a déjà répondu au début de ce siècle avec *la Formation du style par l'assimilation des auteurs* et *le Travail du style*, republiés chez Armand Colin, comme son *Art d'écrire*. Si vous voulez apprendre à écrire, lisez. Lisez et relisez les bons auteurs, et si vous avez comme lui la chance d'accéder aux manuscrits, vous comprendrez comment l'auteur travaille, par quelles refontes et avec quelles ratures. Pourquoi n'enseigne-t-on plus la stylistique comme Albalat, plutôt que de demander aux enfants de pratiquer d'horribles «contractions de textes»? Albalat donne avec beaucoup de finesse et un œil critique sensible au moindre cliché des leçons de lecture et d'écriture qui ne sont nullement réservées aux érudits.

Signalons enfin la republication du *Discours sur le style* que Buffon prononça pour sa réception à l'Académie française en 1753, suivi d'un *Art d'écrire* assez bref (1). Ce discours admirable, admiré et généralement cité de travers (non pas *«le style, c'est l'homme»*, mais *«le style est l'homme même»*), est assez connu pour qu'on n'y revienne pas en trop peu de lignes. L'éditeur a eu la bonne idée de faire suivre ce discours de la *Visite à Buffon* de Hérault de Séchelles. Le jeune avocat qui se rendit à Montbard chez le grand homme plein de son génie égoïste et de sa gloire en rapporta un portrait d'une ironie délicieuse sous les apparences du plus parfait respect, une perle de journalisme.

(1) *Climat, 91 p., 70 F.*

HISTOIRES LITTÉRAIRES
par François Bott

JEAN RACINE
de Jean Rohou.
Fayard, 484 p., 150 F.

Le petit Jean et les vieillards

LA France a longtemps vécu avec deux types de femmes : les héroïnes raciniennes et les héroïnes stendhaliennes. Qui préférez-vous? Phèdre ou la Sanseverina? Lamiel ou Bérénice? Hermione ou Mme de Rénal? Ces femmes représentaient les passions françaises à l'étranger. Elles amélioraient le chiffre du commerce extérieur. Et, sous les diverses Républiques, les lycéens des deux Charentes et les adolescents de la rue Condorcet se demandaient si la fille de la crémière ou la demoiselle d'en face avaient les mêmes traits que les dames des tragédies ou des romans.

Dans *Littérature*, Giraudoux écrit que *«la figure de Racine»* *se confond avec les visages de* ses héroïnes. Et qu'il eut avec elles *«ses vraies liaisons»*. La vie ne devait pas être commode. Aussi, les lycéens des deux Charentes auraient dû se féliciter, en secret, de la déception qu'ils éprouvaient lorsqu'ils constataient que les états d'âme de la petite voisine n'avaient qu'une lointaine ressemblance avec les transports de Phèdre ou les tourments d'Hermione. Il fallait se contenter de rêver à ces personnes excessives, sous le regard complice de ces professeurs de français qui ont souvent tenu des rôles d'entremetteur pour les jeunes générations.

JEAN RACINE naquit en décembre 1639, à La Ferté-Milon, près de Soissons. C'était une province plutôt morose, mais on sait que les ingratitudes provinciales sont une bonne école pour les écrivains. Il mourut soixante ans plus tard, avec le siècle, ayant jugé peut-être que c'était le meilleur moyen de lui rester fidèle. Entre-temps, une vie, retracée par Jean Rohou, dans une de ces biographies qui ressemblent à des croisières au long cours. La promenade chez Racine prend au moins toute la semaine... Trois ans avant sa naissance, on avait donné la «première» du *Cid* à Paris. Descartes avait publié *le Discours de la méthode* en 1637, et l'époque se montrait fort indécise. Elle ne laissait pas deviner le visage qu'elle aurait. Les parents de Racine allaient mourir très tôt. Recueilli par ses grands-parents, du côté paternel, il crut que vivre c'était être orphelin. Sa tante, Agnès, qui deviendrait l'abbesse de Port-Royal, lui *«apprit à connaître Dieu»*. Du moins fit-elle les présentations...

Lorsque s'enflamma la Fronde parlementaire, durant l'été 1648, Racine n'avait pas encore neuf ans, et Louis XIV en avait presque dix. Le grand-père du futur dramaturge quitta le monde pendant la guerre civile. La grand-mère trouva refuge à l'abbaye de Port-Royal, avec le petit Jean. A cette époque, le plus court chemin pour arriver à la littérature, c'était la religion, surtout quand on avait une grand-mère qui avait ses « entrées » chez les jansénistes. Sans le veuvage de celle-ci, Racine eût peut-être fait, comme son grand-père, une carrière administrative à La Ferté-Milon. Il aurait passé son existence à contrôler rêveusement le commerce du sel.

Les Messieurs de Port-Royal lui transmirent le goût des belles lettres et le souci de la langue française. *«Une ronde de vieillards jansénistes,* écrit encore Giraudoux, *fit la haie autour de la pelouse en fleurs où le jeune Racine* (...) *se livrait aux occupations les plus passionnées, mais les plus imaginaires.»* Il découvrit le plaisir de briller et de séduire avec des mots. La magie que cela recelait. La considération que cela vous apportait. Le prestige que l'on en tirait. C'est une histoire classique dans la littérature française : la gloire littéraire serait la revanche du pauvre jeune homme de province, *orphelin (qui plus est) et «boursier de Port-Royal»*, comme on le serait ensuite de la République. Racine se promit d'éprouver cette sorte de bonheur.



Cependant, les vieillards jansénistes lui enseignaient aussi leur sombre théologie. Il se fit une mauvaise opinion de la nature humaine, ayant appris qu'elle se laissait forcément corrompre et dominer par de funestes appétits. Après les espérances de Descartes, ce pessimisme allait marquer la seconde moitié du siècle. Et cette vision tragique de l'existence se retrouverait, bien sûr, dans l'œuvre de Racine.

Mais plus ses maîtres lui montraient le néant ou la vanité des entreprises terrestres, plus *il convoitait cette gloire...* à laquelle Port-Royal lui donnait les moyens de parvenir. Car, c'était le paradoxe des vieillards jansénistes : ils enseignaient à la fois le dégoût de la *«vie mondaine»* et les recettes pour y réussir. *«Au sortir de leurs études,* (les élèves de Port-Royal) *avaient la même politesse que s'ils eussent été nourris dans la cour et le grand monde»*, affirmait Mlle de Montpensier.

A vingt ans, Racine fit comme tous les jeunes gens qui *s'évadent de la ronde des vieillards*. Il pensa à regarder les femmes. C'était bien naturel. Il fallait respirer, après les sévérités de Port-Royal. Quel soulagement d'être un peu frivole et quel joli mot, la dissipation! Racine débuta dans la littérature avec une ode pour la jeune reine de France : *la Nymphe de la Seine*. Puis, se trouvant chez son oncle d'Uzès, il écrivit à La Fontaine que *«toutes les femmes»* de cette province étaient *«éclatantes»*. *«J'appelle hypocrisie d'écrire des lettres où il ne faut parler que de dévotion»*, disait alors le meilleur élève des jansénistes.

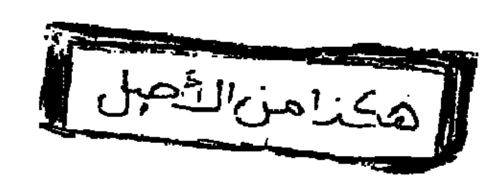
En 1663, Louis XIV eut la rougeole, et Racine se dépêcha de composer une *Ode sur la convalescence du roi*. Ainsi commença cette carrière de courtisan que réprouverait Stendhal, imaginant les *«platitudes»* qu'elle avait réclamées. «Pensionné» par Louis XIV, Racine entra, l'année suivante, dans le monde du théâtre, quand sa pièce, *la Thébaïde*, fut représentée par la troupe de Molière. Sans doute ce monde le fascinait-il autant qu'il effrayait les dévots. Car ceux-ci considéraient le théâtre comme l'un des mauvais endroits où l'on perdait son âme. Et Racine s'attira plusieurs réprimandes. *«C'est un commerce qui vous déshonore»*, lui avait déclaré Agnès, la tante de Port-Royal.

Mais, loin de s'en détourner, il se mêla plus encore à cet univers. Il coucha même avec Andromaque, puis avec Bérénice, du moins avec les comédiennes qui interprétèrent ces rôles : la du Parc et la Champmeslé. *De toute manière, il fit* l'amour avec ses propres héroïnes, comme le dit Giraudoux... En même temps, il montrait les passions sous le jour le plus funeste. Il faisait voir les désastres qu'elles entraînent. Malgré sa rupture avec Port-Royal, il se souvenait de l'enseignement que lui avaient donné les Messieurs. Le paradoxe, c'est qu'il s'en servait pour obtenir les *«honneurs misérables»* que dénonçait le jansénisme. Il voulait plaire et séduire. Et le moyen, c'était à la fois la peinture de l'amour et la perfection de cette peinture.

Jean Rohou fait bien ressortir les divers aspects de Racine. Son *«anxiété»* et son *«avidité»*. Il avait reçu de Port-Royal l'idée de son propre néant. Il espérait que la gloire l'en guérirait. Mais la gloire est une chimère. Elle déçoit comme le reste. Racine fit *«une brillante carrière»*, au théâtre comme à la cour, et devint l'historiographe de Louis XIV. Il eut ainsi le loisir de mesurer ce que vous apporte et ce que vous refuse la notoriété. A la fin, la seule chose qui demeure, c'est sans doute la consolation du style...

Pourtant, après les représentations de *Phèdre*, en 1677, Racine cessa d'écrire des pièces pendant une douzaine d'années. Il épousa une provinciale très pieuse. Il eut des enfants. Il mena ce qu'on appelle, sans y penser, *«une vie rangée»*. Car c'est une drôle de chose que de ranger son existence. Mais cela permit à Racine de se réconcilier avec Port-Royal et de retourner à la religion... Ces étranges «silences», ces mystérieuses «retraites» sont une spécialité de la littérature française. Après quoi on s'efforce de les expliquer par mille raisons. Il faut bien se distraire.





L'étoile de Minuit

La maison d'édition fondée pendant la guerre par Vercors réédite le complément indispensable du « Silence de la mer »

LA BATAILLE DU SILENCE
de Vercors.
Les Editions de Minuit,
350 p., 98 F.

Vercors et les Editions de Minuit sont nés ensemble, il y a cinquante ans. En écrivant, en publiant *le Silence de la mer*, Jean Bruller se donnait une nouvelle vie. En l'éditant clandestinement, il fondait une maison d'édition qui sauverait l'honneur des lettres dans la France occupée. Quand il n'y eut plus lieu de se cacher pour écrire, pour éditer, pour lire, l'idée de Vercors fut de saborder les Editions de Minuit : elles avaient rempli leur contrat ; elles pouvaient, comme la guerre, entrer dans l'Histoire.

Mais le symbole était trop fort. Des écrivains (Aragon, Eluard, Mauriac...) leur avaient donné des livres, composant une belle litanie de pseudonymes qui étaient – ainsi que, le premier, Vercors en avait eu l'idée – des noms de régions françaises. Ainsi était maintenue une édition non soumise à la censure, alors que les éditeurs ayant pignon sur rue (sauf Emile-Paul) avaient accepté de composer avec la dictature nazie en expurgeant de leurs catalogues les noms juifs, communistes, britanniques.... Quand la lumière revenait, quand le droit à la parole n'avait plus à être arraché au risque de la torture et de la mort, la mer n'avait plus à se donner de faux airs de silence, les éditions pouvaient être de midi. Vercors pouvait revenir aux dessins du Jean Bruller d'avant-guerre, ou bien continuer d'être l'écrivain qu'il était devenu.

L'homme n'avait pas vocation à occuper le devant de la scène, ne cherchait pas le pouvoir, ricanait quand on lui promettait l'Académie française. Il avait à peine plus de quarante ans et une vie encore devant lui. Il n'avait été qu'un éditeur amateur et n'avait pas l'intention de faire de cette expérience une profession. Les temps étaient troubles, alors, et les choses n'étaient pas simples. Trop de fierté, de liberté, d'espoir s'étaient cristallisés sur le nom des Editions de Minuit pour que ceux qui en avaient été, à un titre ou à un autre, les animateurs, pussent envisager facilement de n'avoir plus ce point de ralliement.

Tristesse et amertume

Vercors céda et les Editions de Minuit ne furent plus qu'une petite voix dans un concert d'éditeurs habiles à ménager la chèvre allemande et le chou libéré. On peut rire aujourd'hui en apprenant que la distribution d'un papier rare entre les différentes maisons d'édition se faisait au prorata de la production d'avant-guerre et que, par conséquent, Minuit en aurait été quasiment privé si Malraux, à la demande de Vercors, n'avait réparé l'injustice... Les auteurs célèbres, qui avaient donné leurs textes clandestins à Vercors, à Eluard, à Paulhan (lesquels étaient des complices actifs de l'entreprise), retrouvaient leurs foyers littéraires et ne se sentaient aucune raison de fidélité à l'égard d'une maison d'édition qui battit vite de l'aile, trop pauvre et sans grande signature pour lui tenir la tête hors de l'eau.

Il fallut de l'argent, du sang neuf. Georges Lambrichs apporta son flair, Jérôme Lindon de quoi conforter les finances. Il était jeune, audacieux. Vercors fut mal à l'aise. Ses amis de naguère n'étaient plus là, l'affaire n'était plus sienne, il voulait bien rester mais exigeait un droit de veto. Lindon refusa : il ne voulait pas être un directeur sous surveillance. Vercors partit, non sans amertume. Il était encore triste, à la fin de sa vie, de cette infidélité que lui avaient faite les Editions de Minuit.

Mais dans l'entretien qu'il m'avait accordé, Vercors reconnaissait (1) : *« Lindon dirige la maison de main de maître, dans un tout autre esprit littéraire que moi mais sans jamais trahir celui de la Résistance. »* Vercors avait aussi la plus grande estime pour un éditeur qui avait, en pleine guerre d'Algérie, su se placer du côté de la vérité et de la justice. Que revienne l'étoile initiale comme sigle des Editions de Minuit, sur la couverture de *la Bataille du silence*, Vercors certainement en aurait été touché. Lui qui se trouvait un peu oublié (ce n'est pas qu'il recherchait les honneurs, mais trop d'indifférence lui paraissait un mépris immérité) aurait été vivement ému de fêter ainsi ce double cinquantenaire.

C'est un juste cadeau (posthume, hélas !) que lui fait maintenant Jérôme Lindon. Il nous en fait aussi un à nous, en nous redonnant à lire un livre qui était introuvable, les Presses de la Cité n'ayant pas jugé bon d'en continuer l'édition après épuisement des stocks. Parce que *la Bataille du silence* est un très beau témoignage, un grand livre d'histoire et de morale – le complément indispensable du *Silence de la mer*. On y apprend pourquoi et comment le dessinateur Jean Bruller a écrit le livre-fétiche de la Résistance, devenant ainsi le légendaire Vercors. On y suit aussi avec lui les péripéties d'une action collective, exemplaire dans son esprit.

Il fallut recueillir les textes, les composer, les imprimer, brocher les ouvrages et les diffuser. Cela ne se fit pas sans la participation courageuse de Jacques Lecompte-Boinet, Jacques Debu-Bridel, Yvonne Paraf, Pierre Masse, Robert Debré, Yves Farge, Claude Bellanger.... Cela ne se fit que parce que les imprimeurs Aulard, Oudeville et Blondin, le linotypiste Maurice Roulois, le brocheur Vasseur, le contremaître Pierre Doré prirent les risques de leur métier. Il est heureux que ces ouvriers du Livre soient associés à Vercors et à Jacques Lecompte-Boinet (il mit son réseau à contribution) sur la plaque qui, le 25 février dernier, a été inaugurée par Maurice Schumann et Jacques Chaban-Delmas à l'entrée sud du pont des Arts. Là, cette plaque mémoriale, exposée au vent fripon d'une Histoire qui paraît disposée à nous jouer encore bien des tours, nous invite à nous souvenir : Vercors et les Editions de Minuit sont à jamais unis par ce qui fut, dans la nuit de l'Occupation, une fière « marche à l'étoile » (2).

Gilles Plazy

(1) Vercors, *A dire vrai* (François Bourin, 1991).

(2) Vercors est l'auteur d'un récit, *la Marche à l'étoile*, dans lequel il évoque son père. Celui-ci, parce que la France était la terre de la liberté, était venu à pied de Hongrie pour tenter sa chance à Paris, allant droit vers le pont des Arts.

Julliard éditeur moderne

RENÉ JULLIARD
de Jean-Claude Lamy.
Julliard. 312 p., 130 F.

Au sortir de la guerre, un éditeur presque inconnu, René Julliard, bouscule le monde éditorial en obtenant le prix Goncourt trois années consécutives : en 1946, avec Jean-Jacques Gautier ; 1947, avec Jean-Louis Curtis ; et 1948, avec Maurice Druon. Il n'en recevra plus jusqu'à sa mort, en 1961. On est tenté d'attribuer une telle réussite au climat moral et politique de l'époque, marqué par la glorification de la résistance à l'occupant, par l'épuration, par l'effacement du souvenir de la collaboration.

Mais René Julliard n'est pas précisément un éditeur de la Résistance. Loin s'en faut : sa maison est née en 1942 à Vichy et ses premiers livres s'intitulent *les Premiers Actes du maréchal Pétain ; D'ordre du maréchal Pétain ; Avec Pétain, une nouvelle page d'histoire de France ; Pétain tient la barre* et *Un seul chef : Pétain.* Le troisième de ces volumes présente, par ailleurs, la loi du 8 octobre 1940 concernant les étrangers et les juifs avec ce commentaire : *« Comme on le voit, le gouvernement du maréchal Pétain ne se borne point à entreprendre de rebâtir une France nouvelle : il veut, tandis qu'il exécute son plan de reconstruction, extirper tous les éléments qui avaient contribué à la ruine de l'ancien édifice. »*

De Vichy à la décolonisation

Péché de jeunesse que la suite des événements va permettre d'absoudre ? Pas vraiment. René Julliard, né en 1900 à Genève, n'est plus tout à fait un jouvenceau lorsqu'il crée son entreprise d'édition. Et même s'il publie, sous un pseudonyme, un roman policier de Jean Zay que l'ancien ministre socialiste a écrit dans sa prison de Riom, ce sera bien là la seule infidélité que se permettra Julliard à l'orthodoxie vichyste..., jusqu'aux retournements opportunistes de 1944.

Pourtant, ce même René Julliard, ce grand bourgeois aimant le luxe, les femmes, les casinos, les fastes et les voitures américaines rutilantes sera l'éditeur de la décolonisation, celui des *Temps modernes*, de Sartre – chassés par Malraux de chez Gallimard au moment du RPF, celui des *Lettres nouvelles*, de Maurice Nadeau, celui de la gauche mendésiste et d'écrivains communistes notables. L'enquête minutieuse et honnête menée par Jean-Claude Lamy et le portrait nuancé de Julliard qu'il en tire aident à comprendre ce paradoxe politique.

Non pas que Lamy cherche à construire une théorie de son personnage. Son livre, au contraire, est construit comme un vaste montage d'anecdotes, une accumulation de témoignages qui multiplient les traits davantage qu'ils ne les précisent. Mais il fallait peut-être ce flou pour comprendre l'ambiguïté de l'éditeur et celle de sa réussite. Julliard est un homme qui a choisi, pour réussir tout de suite, une profession qui doit sa noblesse – certains diront : sa raison d'être – à la durée. Les opinions politiques lui importent, finalement, peu : il est vichyste sous Pétain parce que c'est dans l'orbite du gouvernement qu'on trouve du papier, des subventions et des autorisations. Il est tiers-mondiste sous la IVe République et antigaulliste en 1958 parce qu'on n'existe pas, en démocratie, sans la publicité de la provocation.

En littérature, Julliard procède de la même façon. Peu lui importent les grands projets intellectuels, peu lui importent les œuvres qui se construisent lentement de livre en livre, les ouvrages qui inscriront leur marque dans la postérité. Il préfère lancer en même temps des poignées de jeunes auteurs, un Sagan ou un succès sans lendemain permettant d'éponger, et au-delà, des dizaines d'échecs. *« Il exploite, il ne crée pas »*, dit de lui Robert Laffont qui a été pendant de longues années son associé. En un mot, il est, avec Bernard Grasset, à qui Jean Bothorel avait consacré en 1989 une belle biographie, un éditeur moderne.

Julliard possède toutes les qualités d'un grand directeur de journal, plutôt que celles qu'on attribue généralement à un éditeur de littérature. Il est vif, souple, rapide ; il entretient de multiples relations, se tient au courant de tout. Il parie sur l'avenir immédiat, se montre intraitable sur les détails, ne néglige aucun des aspects de la gestion et de l'administration. Il sait plaire, charmer, convaincre. Mais sa culture est très inférieure à son sens des affaires, son goût littéraire à son intuition du public, son courage éditorial à son amour de la publicité. Julliard, dit encore Robert Laffont, a tiré de l'édition *« toutes les satisfactions qu'il pouvait en attendre »*. Sans doute aurait-il peu importé à ce jouisseur de l'instant de savoir que la maison qui porte son nom, trente ans après, vivrait encore.

P. L.

Flammarion ou le bon usage de la crise

A la fin du dix-neuvième siècle, le libraire a construit son succès sur une véritable politique des lecteurs

LA LIBRAIRIE FLAMMARION 1875-1914
d'Elisabeth Parinet.
IMEC, 406 p., 300 F.

Dans les soubresauts qui agitent aujourd'hui l'édition française, rien ne vaut, pour le sang-froid et la lucidité, une bonne leçon d'histoire. Moins pour rechercher dans un hypothétique « enseignement du passé » des recettes qui seraient applicables aux maux dont nous souffrons que pour éviter de céder aux tentations du catastrophisme ou à celles tout aussi perverses de l'immobilisme.

Le dix-neuvième siècle a connu dans ses vingt dernières années une grave crise de l'édition, liée à la récession générale, à la concurrence culturelle de la presse – jugée alors aussi inquiétante qu'aujourd'hui celle de la télévision – et des nouveaux loisirs, et à une baisse de la demande dans le domaine de la littérature de distraction. Hetzel, Calmann-Lévy, Lemerre sont sur le déclin, Charpentier, malgré l'énorme succès de Zola, connaît de graves difficultés financières ; beaucoup d'autres dont nous avons désormais oublié les noms mais qui furent importants disparaissent dans la tourmente : Roy, Floury, Lacroix, Dentu, Havard.

L'avenir n'est-il pas alors à la grande édition capitaliste, disposant d'importants moyens financiers, de journaux destinés à faire connaître les productions-maison, de réseaux commerciaux étendus, de capacités publicitaires considérables ? La solide et sérieuse étude menée par Elisabeth Parinet sur les débuts de la librairie Flammarion montre qu'il peut y avoir de bons usages de la crise. Ernest Flammarion, né en 1846, est le fils d'une famille pauvre. Il a longtemps travaillé comme représentant – à la librairie Didier – puis comme employé de son futur associé Marpon, sous les arcades de l'Odéon, avant de mettre ses quelques économies et toute sa force de travail dans l'achat à tempérament de ce qui deviendra la librairie Flammarion. Puis, peu à peu, il associera à son commerce une production éditoriale, de réimpressions d'abord, d'édition à compte d'auteur, puis des rééditions illustrées en fascicules, enfin d'ouvrages originaux.

Une stratégie d'éducation populaire

Mais l'intérêt du travail d'Elisabeth Parinet n'est pas de nous raconter l'histoire d'un succès, l'odyssée d'un jeune homme méritant et habile, parti de la misère pour devenir, à la veille de 1914, l'un des grands éditeurs français, à la tête de vingt millions de livres vendus. S'appuyant sur des archives largement inédites jusqu'à présent, l'historienne a développé ses recherches dans deux directions, celle de la politique économique menée par Ernest Flammarion et celle de sa politique éditoriale, les deux étant étroitement liées à une juste intuition du paysage culturel français. Flammarion mène moins une politique d'auteurs – même si sa maison s'appuie sur les triomphes de Zola, de Malot, de Daudet et de Maupassant – qu'une politique des lecteurs.

Politique des lecteurs, et non pas, comme le pensent aujourd'hui des technocrates égarés dans l'édition, politique des consommateurs. Ernest Flammarion ne soumet pas sa production éditoriale à la dictature d'une « demande » de masse, il parie au contraire sur le besoin de savoir des nouveaux lecteurs, ouvriers et petits-bourgeois, sur l'élévation sociale que permettent la lecture et l'instruction, sur les vertus d'une pédagogie aimable et d'une vulgarisation intelligente. Et cette stratégie d'éducation populaire s'accompagne d'une politique du livre à bas prix, d'un recours fréquent à l'illustration qui rend la présentation moins austère.

Flammarion est l'éditeur de la soif de connaissance de ce public neuf et avide, comme Hachette est, à la même époque, celui de la scolarisation de la société française. Son premier triomphe éditorial, celui qui l'installe parmi les grands, il le doit à son frère aîné Camille et à son *Astronomie populaire* : une manière de parler de l'astronomie compréhensible par tous, sans recours aux mathématiques, avec des mots simples, des comparaisons qui font image. Camille, qui n'a pas lui-même une formation scientifique très poussée, fait salle comble à chacune de ses conférences ; ses clubs d'astronomie essaiment dans tout le pays. Au grand dépit des scientifiques professionnels qui jalousent son succès autant qu'ils méprisent sa science, plus enthousiaste que rigoureuse.

C'est aussi la situation d'Ernest dans le petit monde éditorial parisien. Les éditeurs « intellectuels » et les intellectuels à la mode lui reprochent de n'être qu'un bon commerçant et de ne pas prendre part, ce qui est vrai, aux grands débats esthétiques et politiques de son temps. Flammarion laisse dire : entre les élites et la masse de ceux qui veulent se hisser à la lumière, il a choisi les plus nombreux. Sans ignorer qu'il existe entre les deux mondes bien des passages et bien des influences. Il a engagé un débat qui est loin d'être clos.

P. L.



L'HISTOIRE

par Jean-Pierre Rioux

Douleurs d'Algérie

L'ASSASSINAT DE CHATEAU-ROYAL
Alger : 15 mars 1962
de Jean-Philippe Ould Aoudia.
Editions Tiresias-Michel Reynaud, 224 p., 110 F.
(BP 172, 75925 Paris, Cedex 19).

L'ECHARDE CHRONIQUE D'UNE MÉMOIRE D'ALGÉRIE
de Michèle Villanueva.
Maurice Nadeau, 341 p., 140 F.

L'IMPOSTURE ALGÉRIENNE
Lettres secrètes d'un sous-lieutenant de 1960 à 1962
de Guy Doly-Linaudière.
Editions Filipacchi, 295 p., 99 F.

LA GUERRE SANS NOM
Les appelés d'Algérie, 1954-1962
de Patrick Rotman et Bertrand Tavernier.
Seuil, 306 p., 110 F.

MISSION SECRÈTE POUR LA PAIX EN ALGÉRIE
de Jean-Yves Goëau-Brissonnière.
Lieu Commun, 249 p., 140 F.
(à paraître le 24 avril).

LES ACCORDS D'EVIAN
Histoire de la paix ratée en Algérie
de Jérôme Hélie.
Olivier Orban, 246 p., 125 F.

ILS VENAIENT D'ALGÉRIE
L'immigration algérienne en France 1912-1992
de Benjamin Stora.
Fayard, coll. « Enquêtes », 492 p., 140 F.

ILS étaient six, Algériens et Français mêlés. Tous inspecteurs de l'éducation nationale, réunis le 15 mars 1962, trois jours avant la signature des accords d'Evian, à Château-Royal dans le quartier d'El Biar, près d'Alger. Parmi eux, Max Marchand, leur responsable, un Normand passionné d'Algérie, et Mouloud Feraoun, l'écrivain kabyle. Ils dirigent des centres sociaux lancés en 1955 par Germaine Tillion, où l'on crut jusqu'au bout à l'alphabétisation et à la formation professionnelle des jeunes et des adultes pour apprendre, enfin, à vivre ensemble un peu moins mal. Un commando Delta de six tueurs de l'OAS, commandé semble-t-il par l'ex-lieutenant Degueldre, les déchiqueta à l'arme automatique, ce jour-là, comme des chiens, dos au mur, pour qu'un dernier espoir s'éteigne. Au matin du 2 novembre 1954, au fond d'un ravin, Guy Monnerot, un instituteur de vingt-trois ans qui rêvait aussi d'apprendre le sens des mots aux enfants musulmans, avait été assassiné sans phrases, lui, par des balles du FLN. Il avait inauguré cette longue traînée de haine aveugle qui cercle de rouge les deux guerres civiles d'Algérie, du jour des Morts en 1954 dans les Aurès à l'été effroyable de 1962, partout, en passant par Château-Royal.

Il était sans doute inévitable que le flot des témoignages suscités par le trentième anniversaire du cessez-le-feu eût cette couleur de sang toujours frais, ce bruit lourd de vol noir. Nous croyions en être quittes à trop bon compte, nous rabâchions déjà nos mémoires sélectives, nos nostalgies ensoleillées, nos discours d'anciens combattants, nous lisions les premiers travaux scientifiques sur la question, le cul bien calé dans nos fauteuils. Quelle naïveté ! Le temps du deuil, c'est évident, n'est pas achevé : des rescapés le crient. Cette histoire-là est encore meurtrière. Meurtrissures, cicatrices et bleus à l'âme viendront plus tard.

Voici Jean-Philippe Ould Aoudia qui enquête minutieusement, recoupe les documents, vomit les clauses des amnisties successives qui rendent le crime innommable et font taire les proches des victimes. Or il n'a qu'un but : traquer les assassins de son père à El Biar, relire cette tuerie planifiée, établir les complicités en hauts lieux, pointer du doigt les inconscients et les aveugles, reconstituer l'atmosphère d'affolement à Alger au printemps de 1962, qui laissait proliférer l'exécution à la raflette entre deux anisettes et l'attentat méthodique des commandos surentraînés. Il a fait son devoir, par piété filiale, dans ce livre boursouflé, obsédé par la preuve, atrocement vif.

Voici encore Michèle Villanueva, aujourd'hui « prof » d'histoire à Paris. La petite Française d'Oran aux ancêtres espagnols n'oubliera jamais le bonheur de nager dans la crique surplombée par le cabanon familial, les odeurs du marché, la blancheur des gypsophiles, la promiscuité théâtrale et digne des pauvres de toutes races, là-bas. Et Max Marchand, naguère, lui avait permis de vibrer à la lumière de Tipasa lors d'un voyage scolaire. Un bachot à la force du poignet puis la montée à Paris pour études : la voici bientôt de retour dans sa ville, jeune enseignante, aux pires heures de 1961-1962, avec dans ses bagages un mari ancien de l'UNEF et un bambin, raisonneuse, vaillante et si sensible, pleine d'illusions sur le socialisme éclairé du FLN.

Elle déballe tout en désordre. Mais quand les digues crèvent après mars 1962, que toutes les amours fanent d'un coup, dans l'évocation de cette ville incendiée, dépossédée, pleine de rafales hagardes et de vaisselle *brisée, dans le rappel des palinodies* conjointes de l'OAS, de l'ALN et des troupes françaises trop souvent laissées l'arme à la bretelle, puis dans la description de l'attente d'un avion et du bateau, entre la valise et le cercueil, Michèle Villanueva trouve encore la force, à trente ans de distance, d'accoucher de pages superbes.

ELLE a peut-être croisé dans une rue dévastée d'Oran un sous-lieutenant, Guy Doly-Linaudière, raidi derrière l'arme pointée de sa jeep. Ce boy-scout vendéen, ennemi de « La Gueuse », sorti de Saint-Cyr avec des idées coupées très court, a tenu son poste de Kabylie, puis a été réduit à l'inaction dans l'attente des négociations. A peu près conquis par l'OAS mais sans franchir le pas de la clandestinité, il approuve sa politique de la terre brûlée, pour ne rien laisser aux Arabes, pour punir pêle-mêle de Gaulle le satanique, ses chefs trop disciplinés, les veaux de métropole, le monde entier indifférent. Il sauve aussi, *in extremis*, des pieds-noirs qu'il avait ordre d'expulser de son cantonnement et donc d'envoyer à la mort inutile. Il l'écrit sans précaution aux siens, dans des lettres dont la violence, insoutenable parfois, a le ton des colères infantiles, mais qui sonnent juste, même dans leur délire.

Et puis voici les « Max » du contingent, toujours un peu perdus dans le flot des haines qui les a submergés. Patrick Rotman a su écouter une trentaine d'entre eux, tous originaires de la région grenobloise. Et Bertrand Tavernier les a filmés pour *la Guerre sans nom* qui passe sur nos écrans (1). Leur petit livre n'a pris aucune distance critique avec leurs témoignages, mais il restitue fidèlement tous les cas de figure de la guerre des appelés, de l'attente de « la quille » aux fatalités de l'action : l'ennui des gardes, la peur au ventre, les nuits de chasse à l'homme, la solidarité de section, l'accident bête, l'engrenage de la violence, parfois la « corvée de bois » ou la torture et, le plus souvent, au retour, l'amertume et, en prime, pour quelques-uns, les dérèglements physiques et mentaux du cauchemar. On savait tout cela, de bric et de broc. Ces hommes le redisent avec émotion, sans grandiloquence, avec la fixité de ceux dont la France, depuis, n'a plus souhaité croiser le regard.

ENTRE ces témoignages bruts et la connaissance raisonnée qui dépassionnera le débat un jour, le fossé est encore large. Même si d'aucuns tentent de prendre la pose de l'acteur d'histoire qui a refoulé ses sentiments. Ainsi Jean-Yves Goëau-Brissonnière, jeune avocat, SFIO bon teint, qui rédigeait les notes de son patron, Christian Pineau, pour les débats de l'ONU. Il raconte par le menu et non sans *panache comment* il fut dépêché à Tunis en juillet 1957, après l'échec d'autres contacts secrets sous Guy Mollet l'année précédente, pour tâter des syndicalistes algériens et des éminences provisoires du FLN sur les chances de pourparlers de paix.

Dûment mandaté par Matignon, bien aidé sur place par Gorse, il a été à deux doigts d'arracher la promesse d'une vraie négociation au Portugal. Las, le voici rappelé, brusquement, à Paris et tombant dans un guet-apens sans doute tendu par la DST ! On cueillit à ses côtés, à la descente de l'avion, l'avocat parisien de Ben Bella, alors emprisonné en France. L'incident dévoila le pot aux roses, la presse s'activa, des ministres flageolèrent, les adversaires de Bourgès-Maunoury saisirent l'occasion pour le renverser : la IVe République, divisée contre elle-même, avait une fois encore montré son impuissance à maîtriser le dossier algérien.

On aura sans doute trop en tête les cris des victimes pour apprécier à bonne hauteur, aujourd'hui, ces imbroglios diplomatiques et ces roueries de cabinet. C'est ce qu'on pourra reprocher aussi à Jérôme Hélie, né en 1962, qui décrit avec talent, science et sagesse, en vrai historien, les négociations finales d'Evian, *mais sur le ton* amène qu'on prend pour dire l'entrevue du Camp du Drap d'or ou celle du radeau de Tilsit.

Pourtant son livre nous instruit beaucoup, après ceux de Bernard Tricot et de Jean Lacouture, sur cette fin ratée d'une guerre nationale, internationale, civile, innommable, incantatoire, qui saigne encore sur ses deux rives, mais dont le dénouement fut glacé : les hommes de de Gaulle détaillèrent à l'envi le trait tiré, ceux de Tunis avaient déjà dans les reins l'épée de l'armée des frontières. Ce fut assez pour abandonner l'Algérie à toutes les folies de l'été 1962, dont il faudra bien un jour tenter d'écrire l'histoire.

BENJAMIN STORA, qui est tout sauf un historien atone, a peut-être lui aussi un peu forcé la note de la sérénité dans son essai sur l'immigration algérienne en France tiré de sa thèse de doctorat. Il installe à juste titre la guerre au cœur de sa démonstration – on sait peu que l'immigration continue et même rebondit de 1954 à 1962 – mais il observe trop sur son seul versant politique cette aventure inaugurée dès avant 1914, en détaillant jusqu'à plus soif les démêlés secrets puis sanglants entre la poignée de nationalistes qui ont forgé en France l'idée d'indépendance de l'Algérie.

Et, s'il souligne fort bien les enjeux pour chacune des vagues successives de cette vieille immigration, il nous laisse sur notre faim pour les trente dernières années. Son livre est pionnier et opportun, savant et clair. Mais il s'installe si confortablement dans sa description dépassionnée d'un militantisme minoritaire qu'il ne nous renseigne pas autant qu'on l'attendait sur des enjeux économiques, sociaux, religieux ou tout simplement humains, dont l'actualité a excité notre curiosité rétrospective.

(1) « Le Monde Arts spectacles » du 20 février.

Autres parutions

● *Algérie, trente ans. Les enfants de l'indépendance »*. – A travers enquêtes, analyses et reportages, s'expriment *« les enfants de l'indépendance »*, qui ont atteint l'âge d'homme autour de 1988. Ils s'interrogent, en toute liberté, sur *« cet héritage sans testament que leur ont laissé leurs aînés »*. Ils témoignent de l'ouverture de la société algérienne après les années de plomb du parti unique. Cet ouvrage collectif, dirigé par MM. Merzak Allouache et Vincent Colonna, s'ouvre sur une définition de trente-cinq mots-clés – hittiste, hogra, tchitchi, trabendo, etc. – pour capter l'Algérie nouvelle. Il décrit les *« plaisirs »* des jeunes, de la musique raï au jeûne du Ramadan, puis analyse les zones de « fracture » politique et économique, des émeutes d'octobre 1988 aux mosquées confisquées. Il consacre enfin plusieurs articles à tout ce qui bouge – pour le meilleur et pour le pire, – que ce soit dans l'univers féminin ou au sein du monde berbère. (*Autrement*, 224 p., 98 F.)

● *Curé pied-noir, évêque algérien*, de Jean Scotto. – Curé de Bab-el-Oued en pleine guerre, évêque de Constantine en temps de paix, Jean Scotto livre, avec un talent de conteur, ses souvenirs, en particulier ceux d'une époque où le parler vrai, même en chaire, valait bien des ennuis à celui qui en usait. Refusant de se laisser récupérer par un camp ou par un autre, ce fils d'un cafetier pied-noir n'en dénoncera pas moins *« les exactions et les faits vilains »*, notamment commis par l'OAS, accusée par lui d'*« avoir tué le cœur de* (son) *peuple »*. Lui qui rêvait de réconciliation assiste en *« homme vaincu »* au sauve-qui-peut des premières heures de l'indépendance. En 1962, il prend la nationalité algérienne et continue de juger avec une *« partialité lucide »* son pays. De peurs, il n'en a pas. Tout juste des regrets que *« l'évolution des sociétés musulmanes n'aille pas vers une plus claire laïcité de la vie publique »*. (Desclée De Brouwer, 282 p., 123 F.)

Mémoires d'une guerre

TRENTE ANS APRÈS NOUVELLES DE LA GUERRE D'ALGÉRIE
Le Monde éditions/ Nouvelles nouvelles. 190 p., 110 F.

LA TISSERANDE DU ROI-SOLEIL
d'Alain Vircondelet. Flammarion, 215 p., 89 F.

Trente ans déjà... Ce recul historique explique largement le décalage entre les souvenirs des auteurs algériens et européens de ces *Nouvelles de la guerre d'Algérie*. Les premiers, lorsque la guerre éclate, en 1954, et même lorsqu'elle se développe dans les années qui suivent, n'étaient pour la plupart que des enfants, au mieux de jeunes adolescents. Leur témoignage, fût-il en forme de fiction, est presque toujours celui de témoins innocents mais qui assistent à travers ce qu'ils voient, ce qu'ils entendent du bouleversement d'un univers familier (1). Bouleversement ressenti sans ambiguïté possible comme une agression étrangère lorsque les soldats français apparaissent sur les crêtes qui dominent le village, lorsqu'ils défoncent les portes des mechtas, emmènent avec eux pères et oncles qu'on ne reverra plus, pire encore lorsqu'ils enseignent la trahison. Si le sentiment nationaliste, la volonté de révolte n'étaient pas innés au fond des campagnes algériennes, leur genèse ne pouvait être mieux encouragée...

A ces huit voix d'Algérie répondent donc celles de sept hommes et une femme (mais dont le compagnon est sous les drapeaux) dont la plupart ont eux aussi connu la guerre, mais de l'autre côté, alors que jeunes encore mais adultes, ils participaient à ce qu'il était convenu d'appeler «la pacification». On s'en était déjà rendu compte avec le livre et le film de Patrick Rotman et Bertrand Tavernier *(lire ci-contre la chronique de Jean-Pierre Rioux)*, ces témoins-là n'aiment guère se livrer, se raconter. «*Pudeur*», comme le suggère Pierre Lepape, ou droit à l'amnésie, comme le revendique Hugo Marsan ? Toujours est-il que si l'on sent bien le climat oppressant, dégradant, humiliant dans lequel ont vécu ces jeunes hommes mobilisés pour une cause qu'ils ne partageaient pas et surtout pour combattre avec des moyens qu'ils ne pouvaient approuver, on trouvera là peu de témoignages sur ce que ces années de guerre coloniale ont engendré de plus meurtrier et de plus sanglant.

Le contraste est d'autant plus marqué avec les *Nouvelles de la zone interdite* (2) de Daniel Zimmermann, dont nous avons déjà eu l'occasion de parler *(le Monde* du 19 mai 1989), qui viennent d'être rééditées et qui restent à notre sens l'ouvrage le plus fort, le plus brutal – mais aussi le plus véridique – sur ce *que fut la réalité* de la guerre d'Algérie. C'est pourtant Daniel Zimmermann qui a piloté ce nouveau recueil de nouvelles, respectant la mémoire que les auteurs ont voulu en garder... ou ne pas fouiller trop profondément.

Le Djebel Amour

Si ces différents textes présentés comme de fiction relèvent en réalité beaucoup plus du témoignage, *la Tisserande du Roi-Soleil* apparaît en revanche comme un véritable roman, dans lequel on ne pénètre que progressivement mais attachant au bout du compte, comme l'histoire d'un étrange amour qui franchit les barrières de l'âge, des races sinon des civilisations et, bien entendu, des conditions sociales. Ouardia était tisserande dans le Djebel Amour. Femme de harki, mère de fellagha, elle a été rapatriée en France à la fin de la guerre et recasée, compte tenu de son expérience professionnelle, dans un atelier des Causses où se fabriquent encore des tapis pour la manufacture des Gobelins. Pierre, le narrateur, a entrepris avec elle un long dialogue auquel elle accepte de se livrer, évoquant les bons et les mauvais souvenirs d'une longue vie qui s'achève dans l'exil.

Pierre lui-même est d'origine pied-noir et l'Algérie dont on lui parle ici ne lui est nullement étrangère, de même que l'infinie nostalgie qui imprègne les propos de Ouardia. Au point qu'il acceptera, à la demande de cette dernière, de faire le voyage du Djebel Amour et d'en rapporter un petit sac rempli de «*sable d'Afflou*» que la vieille dame fera glisser entre ses doigts. C'est un peu autour de cette relique que Pierre et Ouardia se reconnaissent l'un et l'autre comme des exilés. Il fallait un certain courage pour se lancer dans ce récit sentimentalo-historique. Avec succès.

Alain Jacob

(1) *L'ouvrage* est complété par une très abondante recension des principaux ouvrages de fiction publiés sur ce sujet depuis 1954, tant en Algérie qu'en France.

(2) *Nouvelles de la zone interdite*, de Daniel Zimmermann, nouvelle édition, Manya, 100 p., 69 F.

Jean Daniel ou le rêve d'un écrivain

Une rencontre avec un homme que les succès du journalisme n'ont pas «guéri» de la réflexion sur l'écriture

LA BLESSURE
suivi de Le Temps qui vient
de Jean Daniel. Grasset, 340 p., 120 F.

Comme tous ceux qui se sont rêvés écrivains et qui ont biaisé avec ce qui aurait pu être un destin, Jean Daniel est, sans oser vraiment le dire, insatisfait du sort fait à ses livres. On peut le comprendre. Vite lus et commentés, comme il se doit pour les essais du brillant et puissant journaliste qu'il est, ils sont pourtant, à ses yeux, «*loués pour ce qu'ils ne sont pas*». Des commentaires politiques, qu'il faut résumer et analyser, sans pour autant les considérer comme des «textes», sans se poser la question de la composition, du souci de cohérence, de la qualité littéraire, bref, de la forme : «*C'est pourtant la forme qui m'intéresse au premier chef,* précise Jean Daniel, *je tourne autour de la polyphonie depuis trois livres. C'est seulement maintenant qu'on semble commencer à y prêter attention.*»



Jean Daniel avec Ahmed Ben Bella en 1962.

Cette «*polyphonie*» est, pour lui, tout entière présente dans ce dernier livre, *la Blessure*, dans lequel il ne faut pas voir «deux livres en un», comme on en a la tentation au premier abord, mais la nécessité de mêler une parole ancienne, «*la blessure*» – journal tenu après avoir été gravement blessé en 1961 à Bizerte, – et son contrepoint «*le temps qui vient*». Les mêmes personnages, ou presque, trente ans plus tard ; et quelques autres, qui ont émergé entre-temps.

L'exemple de Guilloux

Ce journal était, dit Jean Daniel, «*une tentative de mise au point pendant l'immobilisation*». Un écrit presque testamentaire, fondé sur la volonté que «*quelque chose reste*», soit pour être un objet de réflexion, dans la vie future, soit pour laisser une trace – si les conséquences de la blessure étaient mortelles. «*Pourtant, en le relisant, j'ai constaté qu'il aurait été à peu près inutilisable si j'avais disparu. Il n'était pas destiné, quand je le tenais, à être publié. Sauf pour de rares passages, il était en style télégraphique. Les personnages étaient le plus souvent désignés par des initiales. Il m'a fallu le reprendre, récrire, travailler la forme.*» C'est certainement ce à quoi Jean Daniel a pris le plus de plaisir.

Car le désir de justifier son choix du journalisme comme autre chose qu'un renoncement à l'écriture ne l'a pas quitté. Dans son livre, il rapporte ses conversations avec Louis Guilloux, son ami, à ce sujet. «*Il m'avait demandé si je ne craignais pas de me laisser dévorer par le journalisme. En fait, il pensait que je souhaitais l'être. Par orgueil, parce que mon premier livre était passé inaperçu ; ou par une impatiente paresse, parce que je voulais me faire un nom avant d'avoir une œuvre. Pour lui, écrire, c'était entrer en religion et c'était un peu se défroquer que de faire autre chose quand on avait commencé. «Et si c'était par modestie, lui ai-je répondu : parce que je ne crois pas encore suffisamment en moi ?» «Cela voudrait dire en effet que tu n'es pas écrivain, a tranché Guilloux. Pourtant, pourtant, ajoutait-il en bourrant sa pipe et rabattant sa mèche, on ne fait pas* le Sang noir *du premier coup. Et tu n'étais pas trop mal parti.*»

«*Guilloux voulait m'enfermer dans mon refus, dans mon rejet, dans ma désertion,* commente aujourd'hui Jean Daniel. *Moi, je voulais me laisser une porte ouverte. Je me disais que je poursuivais une carrière littéraire en faisant une forme de journalisme un peu dissidente, hérétique, marginale. Mais on est victime des classifications. Et puis, il y a eu cette phrase que m'a dite Henri Calet et qui a fait son chemin en moi : «Je me demande si je vais continuer à faire, comme tous nos amis, un livre pas mauvais tous les ans.*»

Bref, «il n'y a pas cru»... «*Et je voyais tant de gens tourner autour de leurs rêves...*», dit-il comme ultime défense. «*Mais si Camus n'avait pas existé, si je n'avais pas eu pour lui cette espèce d'amour, j'aurais peut-être eu la volonté d'être écrivain.*» Qui sait ? La trace de ce désir qui, un temps, fut violent, est très perceptible dans les propos de Jean Daniel sur les écrivains – dans son texte comme dans sa conversation, – dans son souci de comprendre leurs projets, leurs rêves, de débusquer leurs influences littéraires, d'apprécier leur œuvre.

On peut, certes, faire de son livre, et avec intérêt, la lecture convenue. Trente ans après les accords d'Evian, on se plaît à réentendre une parole sur l'Algérie. Tout comme on aime à retrouver Sartre, Camus, Mauriac, Bourguiba ou Mitterrand. Mais il est plus séduisant de se laisser aller à une lecture parallèle, de regarder un homme prendre la parole pour lui-même.

Tour à tour mordant – à propos de Françoise Giroud : «*Elle m'a toujours donné l'impression de défier les hommes au moment même où elle les séduisait. Cela dit, son féminisme n'est jamais allé jusqu'à réprimer une faiblesse bien féminine : aimer et vouloir être la seule femme dans une société d'hommes*», – indigné par le retour de la prédication aux dépens de la compréhension, agressif contre un certain type de société, la nôtre, celle du «spectacle» : «*Passer à autre chose : c'est le mot d'ordre hystérique d'une époque qui n'a plus que la gesticulation à opposer au destin.*» «*Et ce n'est en rien une «fatigue» devant une chose connue, mais le désir de ne pas la connaître.*»

Quand il se fait séduisant analyste de la séduction, «*cette appropriation qui finit par être généreuse*», Jean Daniel se dissimule encore derrière François Mitterrand, dont il analyse le comportement, avant d'oser, pour lui-même, l'impudeur, lorsqu'il parle des femmes qu'il a aimées et de celle qu'il aime. Ce texte d'amour, qui clot le livre, «*je suis infiniment heureux de l'avoir écrit,* conclut-il, *pour montrer à ceux qui me lisent que je peux faire «autre chose»*. Est-ce une ouverture vers une autre forme d'écriture ? «*Certainement. J'ai des projets.*»

Il est sans doute trop tard pour renouer avec le destin dont on n'a pas voulu – vouer sa vie à construire une œuvre, – mais pas trop tard pour continuer son rêve, dans une sorte de jubilation, et pour le plaisir de ceux qui aiment les mots. Qui aiment, dans la tentative de Jean Daniel, si loin de la trop fréquente arrogance journalistique, l'hommage rendu aux écrivains.

Josyane Savigneau

ESSAI

Dans l'ombre de Max Weber

Pour Ernst Troeltsch, le protestantisme a fourni un fondement métaphysique et religieux aux libertés individuelles

PROTESTANTISME ET MODERNITÉ
d'Ernst Troeltsch. Traduit de l'allemand et préfacé par Marc B. de Launay, Gallimard, « Bibliothèque des sciences humaines », 167 p., 92 F.

D'une bibliographie qui ne comporte pas moins de six cent cinquante entrées, voici traduits en français quatre textes regroupés par leur préfacier sous un intitulé qui, à la fois, en indique la portée et les situe par rapport à l'œuvre classique de Max Weber.

Ernst Troeltsch, il est vrai, a un peu pâti de la notoriété qui s'est emparée de son collègue et néanmoins ami dont *l'Ethique protestante et l'esprit du capitalisme* est traduite en français depuis longtemps. Troeltsch (1865-1923) fait partie de ces grandes et discrètes figures d'intellectuels, successivement professeur de théologie à Göttingen, Bonn, Heidelberg, puis professeur de philosophie à Berlin, avant d'occuper sous la République de Weimar le poste de sous-secrétaire d'Etat au ministère des sciences, de l'art et de l'éducation.

Plus souple que celle de Weber, plus nuancée, mais peut-être aussi plus équivoque parfois, la thèse de Troeltsch concernant l'importance du protestantisme dans l'avènement de la modernité procède en quelque sorte à rebours : cette importance étant entendue, comment la déterminer rigoureusement, comment la spécifier dans le temps, comment l'évaluer dans ses différentes composantes ? L'essentiel du texte central de ce recueil, qui porte d'ailleurs le même titre que lui, consiste paradoxalement à démonter la thèse afin d'en montrer les limites exactes. Ce travail fait, qu'en résulte-t-il ?

Tout d'abord, qu'il y a quelque confusion à parler «*du*» protestantisme, et qu'il faut impérativement distinguer luthéranisme et calvinisme et conférer à celui-ci seulement un rôle de premier plan dans la genèse de la modernité. Tandis que le luthéranisme se fait, de l'Etat, une conception antidémocratique et absolutiste, le calvinisme «*est en phase avec les évolutions politiques, économiques et sociales de la modernité*». Mais qu'on n'en conclue pas pour autant à l'idée d'un rôle moteur du calvinisme dans le déclenchement de ces évolutions. Troeltsch distingue très fortement un archéo-protestantisme, dont l'inspiration demeure celle du Moyen Age, et un néoprotestantisme, celui des dix-septième et dix-huitième siècles. Est-ce pour confier à celui-ci finalement l'importance décisive à laquelle tout lecteur de Max Weber s'attend ? Non point. Démontant pièce après pièce un concept flou de modernité, Troeltsch montre que dans chaque cas – la structure de l'Etat et la Constitution, le droit civil, le droit ecclésiastique, l'idéal des droits de l'homme, le domaine du savoir, l'économie capitaliste – le protestantisme a stimulé le mouvement de constitution de la modernité, mais en même temps que d'autres facteurs, en épousant leur dynamisme et souvent malgré lui ou à son insu par l'intermédiaire de mouvements plus ou moins marginaux.

Réduite à l'essentiel, l'influence du protestantisme, selon Troeltsch, consiste finalement dans le fait d'avoir fourni un fondement métaphysique et religieux aux idées, formées indépendamment de lui, de libertés individuelles et de convictions personnelles. Ce fondement vaut pour lui-même ; et c'est de notre capacité à en maintenir le sens que dépend le sort des sociétés modernes : «*Conservons et protégeons le principe métaphysique et religieux de liberté, car c'en serait fait de la liberté et de l'individualité au moment même où nous nous targuons de la manière la plus tapageuse de les respecter et progresser vers elles.*» On demandera peut-être de quand datent ces lignes. De 1911.

Francois Azouvi

PHILIPPE ET LES AUTRES
de Cees Nooteboom.
Traduit du néerlandais
par Philippe Noble,
Calmann-Lévy, 165 p., 92 F.

D'AUTRES MONDES
par Nicole Zand

Cees Nooteboom a vingt ans

POTSDAM. *Buch laden*... Une librairie du Versailles de Berlin, jadis en RDA, éclairée dans la nuit. Tout est désert, il pleut. Aux murs, des affiches : Sartre, Woody Allen, Kundera, Julien Green... Sous la lampe, Cees Nooteboom, le Hollandais qui, depuis 1989, vit une bonne moitié de l'année à Berlin, lit (en allemand) des extraits de ses derniers livres devant une quarantaine de personnes de tous âges, attentives : *« Il a fermé les yeux, arrondi les lèvres, il les avance à tel point que la bouche devient une chose étrange. (...) Ce n'est pas un baiser de Judas, on le voit bien. Et pourtant, ce baiser scelle la perte de l'un, à moins que ce ne soit celle de l'autre. »* Des *Chroniques berlinoises (1989-1990)*, l'auteur a choisi le baiser (Honecker-Gorbatchev) de ce 14 octobre 1989 que les auditeurs n'ont pu oublier.

Il poursuit avec le début de la très étrange *Histoire suivante* (1), son dernier roman, écrit spécialement pour être donné en cadeau par les libraires à tout acheteur pendant la Semaine du livre 1991 aux Pays-Bas et tiré à... 540 000 exemplaires ! En Allemagne, chez Suhrkamp, le livre, qui a dépassé les 80 000 exemplaires, est depuis cinq mois sur la liste des best-sellers. *« Je l'ai déjà lu trois fois »*, lui dit, admiratif, le libraire, qui d'ailleurs, comme beaucoup de commerçants de l'ex-République démocratique, va sans doute devoir fermer boutique, parce que nul ne sait quand surgira celui qui se dira propriétaire des lieux.





Nooteboom : « Parfois on refuse de regarder une vieille photo de soi, parce que l'énigme du passage du temps est devenue trop troublante. »

DR — SIMONE SASSEN

Installé à Berlin, au centre de l'Europe, Cees Nooteboom observe la réalité comme la fiction des bouleversements de l'Allemagne, et apprend du même coup à devenir européen, comme il l'expliquait dans l'allocution qu'il a prononcée en novembre dernier à l'Académie des arts à l'occasion de la remise du Prix littéraire de la ville de Berlin à son livre *Une année allemande* (2) : *« Il m'a fallu attendre ce moment pour m'aviser que l'allemand était la première langue étrangère que j'eusse jamais entendue et constituait de ce fait la première manifestation de la pluralité européenne qui se fût présentée à moi, ou pour mieux dire, imposée. »*

Né en 1933 à La Haye, découvert en France grâce à Alain Oulman, le patron de Calmann-Lévy, avec *Rituels*, Cees Nooteboom semble partout chez lui : à Berlin comme à Amsterdam, mais aussi à Minorque où il se retire chaque année depuis trente ans, à Paris, au Japon, en Italie où il a couru les bouquinistes avec Umberto Eco, en Colombie où il a parcouru le vrai Macondo avec Garcia Marquez, la Flandre avec son ami Hugo Claus. Il parle couramment le français, l'anglais, l'allemand, l'espagnol, il comprend l'italien. *« Si on ne parle pas bien les langues, on est trop visible,* explique-t-il. *Et si on est trop visible, on ne peut pas observer les autres à son aise. Moi, j'aime disparaître dans le décor. »*

POURTANT, cet autodidacte, sans diplômes, chassé d'au moins quatre écoles de franciscains et d'augustins, mais avec une solide éducation en latin et en grec, ce grand amateur des littératures anciennes (il sait par cœur le début des *Métamorphoses* d'Ovide ou des fragments des *Confessions)*, est le contraire d'un bourlingueur. Il ne voyage pas et il n'écrit pas pour faire connaître au lecteur le calvaire du pauvre écrivain qui arrive après mille difficultés ; il ne manque pas de dire, comme s'il se moquait de lui-même, ce qu'il pense du *travel writing* à la mode : *« Depuis qu'on m'a renvoyé de l'enseignement*, dit Socrate, le narrateur de *l'Histoire suivante, je gagne mon pain en écrivant des guides touristiques, activité débile, certes, mais tout de même moins stupide que cette fameuse « littérature de voyage » dont les auteurs se croient obligés de tartiner leur âme délicate sur les paysages du monde entier pour épater le bourgeois »*...

D'autorité, il repousse le romantisme ou l'image stéréotypée du Hollandais volant : *« On dit que j'ai été matelot, mais ce n'est pas exactement cela. En 1957 j'étais amoureux d'une fille du Suriname et je suis allé la rejoindre ; et on s'est mariés à Harlem dans une église presbytérienne pour cinq dollars. »* Il poursuit : *« J'avais fait mon premier voyage en auto-stop, à dix-sept ans. On disait que j'étais intenable. J'avais un travail, je vivais dans une petite pension. Je lisais. J'ai lu Faulkner, Sartre – J'ai retrouvé* L'existentialisme est un humanisme *que j'avais acheté en 1953, – puis Camus, et Truman Capote et aussi Alain-Fournier. Et aussi* le Mas Théotime *d'Henri Bosco que m'avait fait lire une fille que j'avais rencontrée en faisant de l'auto-stop, la Nicole à qui est dédié* Philippe et les autres, *et que je n'ai jamais revue. Pour moi, la Provence était devenue une sorte de Graal avec une odeur de romarin. J'avais lu aussi Toulet* (Il cite Toulet : *« Des roses, des roses encor, elles ont la sombre attirance des choses qui donnent la mort. »*). *Je n'avais personne pour en parler.*

» J'avais écrit Philippe et les autres. *A vingt ans, j'étais presque célèbre en Hollande. J'étais un « écrivain ». Mais je n'avais plus rien à dire ! J'ai tout de même écrit une série d'histoires de marins, assez cruelles, notamment sur le bagne de Cayenne,* le Prisonnier amoureux. *Après, j'ai écrit, en 1963,* le Chevalier est mort, *que Maurice Nadeau a publié en 1967. C'était pour tuer l'écrivain Nooteboom : un jeune écrivain hollandais va dans une île espagnole pour finir le manuscrit qu'a laissé un écrivain néerlandais qui s'est suicidé à Barcelone ; mais ce qu'il était en train d'écrire est un livre sur un jeune écrivain qui va dans une île pour écrire un livre, etc. Après, pendant dix-sept ans, je n'ai plus écrit de fiction.*

» La Hollande n'est pas un pays où règne la fantaisie. Après la guerre, il y avait une littérature plutôt noire et avec Philippe et les autres, *j'étais un outsider, un étranger ; et je le suis resté. La littérature psychologique et réaliste ne m'intéresse pas, moi. Pour cela, il y a la télévision. J'ai toujours su que je voulais écrire des romans, mais qu'il fallait attendre. J'ai su que cela arriverait et il y a eu* Rituels. »

IL est étrange de découvrir un auteur de vingt ans. Dont on connaît six autres livres écrits à plus de cinquante ans... C'est ce qui nous arrive avec *Philippe et les autres.* Il est tout autant étrange pour l'auteur de ne plus se reconnaître dans le jeune homme romantique qu'il a été, au point de refuser pendant longtemps de relire son premier livre *« de même que parfois on refuse de regarder une vieille photo de soi, simplement parce que l'énigme du passage du temps est devenue trop troublante ».*

Il n'y a pas de vraie histoire dans ce bref roman d'apprentissage, spontané et tortueux comme un adolescent. Un adolescent doué. Rien d'autre qu'une quête entreprise par Philippe, un jeune garçon, sans liens, sans parents qui part pour une sorte de voyage initiatique à travers la France et l'Europe du Nord à la recherche d'une mystérieuse jeune fille de type asiatique. *« Une Annamite »*, dit-il, dont on lui a parlé en Provence, qu'il a peut-être aperçue sur une plage à Calais sous la pluie.

Pour la retrouver à Copenhague, toujours sous la pluie, chargée de son phonographe et de ses disques (78 tours), son Olympe personnel, sa cour, ses musiciens et ses poètes : Scarlatti et Vivaldi, Paul Eluard, Cummings, Becquer, les troubadours sans oublier le Hollandais Hans Lodeizen. Pour la perdre, un soir de tempête dans le Grand Nord lapon. *« Où allons-nous ? – Vers mon histoire, bien sûr. »*

Le jeune Nooteboom parti comme Kerouac, presque en même temps que lui, « sur la route », pressent l'air du temps. On comprend que son livre ait été un événement dans la Hollande des années 50. Déjà, il est l'écrivain de l'insolite, de la mise en abîme qui manœuvre le lecteur pour l'amener à jouer avec lui, là où il a décidé, revenant toujours vers son point de départ les mains vides, riche seulement peut-être de... l'histoire suivante. Qu'il mettrait près de quarante ans à connaître. Un livre de débutant dont le charme, l'innocence, ne sont pas flétris.

(1) Actes Sud *(voir le feuilleton de Michel Braudeau dans* « le Monde des livres » du 20 décembre 1991. Les autres œuvres de Nooteboom traduites en français sont publiées chez Calmann-Lévy : *Rituels* (1985), *Dans les montagnes des Pays-Bas* (1988) ; et chez Actes Sud : *Mokusei* (1987), *le Chant de l'être et du paraître* (1988), *le Bouddha derrière la palissade* (1989), *Une année allemande, chroniques berlinoises, 1989-1990* (1990).

(2) Le texte de l'allocution de Nooteboom paraîtra le 31 mars, dans la prochaine livraison de *Belvédère*, numéro 5.

هكذا من الأصل

هكذا من الأصل

CULTURE

FESTIVAL

Avant-programme d'Avignon

Des pièces, des musiques, de la danse et aussi l'Espagne et l'Amérique latine en l'honneur de Christophe Colomb

THÉATRE

Le Festival d'Avignon 1992, qui se tient du 10 juillet au 3 août, s'ouvre à la Cour d'honneur avec Judith Henry et Jean-Marc Barr dans *le Chevalier d'Olmedo*, de Lope de Vega, adaptation de *Zéno* Bianu, mise en scène de Lluis Pasqual (du 10 au 19 juillet). Georges Lavaudant s'installe du 11 au 30 juillet aux Taillades, où l'an dernier Peter Brook avait donné *la Tempête* avec un texte de lui, *Terra incognita*. Bruno Meyssat reprend au Tinel de la Chartreuse du 11 au 17 juillet *Passacaille*, créé à la maison de la culture de Grenoble. Du 12 au 26 juillet, François Marthouret présente *le Livre des fuites*, d'après Le Clézio, aux Pénitents-Blancs. Jean-Louis Martinelli travaille sur un texte de Pasolini, *Calderon*, et en donne ce qu'il appelle une *« esquisse »* du 22 au 31 juillet à Benoît-XII. Les auteurs contemporains sont présents à la chapelle Sainte-Claire et salle Benoît-XII – les dates restent à préciser : Jean-ilippe Domec (*Comédie entre les murs*, par Pierre Béziers), Jean-Louis Bourdon (qui met lui-même en scène *Derrière les collines*). D'autre part, la Comédie-Française trace un portrait de Rezvani. Rufus est à la Collégiale du 10 au 30 juillet, et le théâtre de l'Unité, place du Petit-Palais, du 20 au 22 juillet avec *l'Avion*.

LECTURES

Du 15 au 26 juillet au Tinel de la Chartreuse, six auteurs lisent leurs pièces. Du 15 au 31 juillet au Jardin du Procureur, chaque jour un auteur européen lit son dernier texte. Et du 15 au 20 juillet, ils rencontrent le public autour du thème de la traduction. Du 11 au 16 juillet à la chapelle Sainte-Claire, est donné un hommage à Octavio Paz. Du 16 au 22 juillet, un hommage à Catherine de Sienne, au Cloître du collège d'Annecy, où suivra du 23 au 28 juillet la réalisation de la Société des auteurs : *Texte nu*.

DANSE

Le programme est très important avec *la Légende de Don Juan*, par Jean-Claude Gallotta du 23 au 26 juillet à la Cour d'honneur, où *suivra du 30 juillet au 1er août*, une création d'Anna Teresa de Keersmaker, *Mozart : airs de concert*. Joëlle Bouvier et Régis Obadia sont au Théâtre municipal avec deux spectacles : *Événement 92* du 10 au 12 juillet, et *Une femme chaque nuit*, du 20 au 22 juillet. Entre-temps, Josef Nadj occupe la salle avec une création du 15 au 17 juillet. Puis ce sera Hella Fattoumi et Éric Lamoureux le 24 juillet, et Daniel Larrieu le 27. Francesca Lattuada et Hervé Robbe annoncent chacun une création du 11 au 13 juillet au Gymnase Aubanel, où Michèle-Anne de Mey présente *Châteaux en Espagne* le 15 juillet, et le 17 *Rencontres exceptionnelles avec...*

MUSIQUES

Il y a également des danses traditionnelles du Mexique, du 12 au 31 juillet au Cloître des Célestins, et tout un programme de musiques noires d'Amérique latine, du 11 au 31 juillet à la faculté des sciences. Du flamenco à la Cour d'honneur les 2 et 3 août. Auparavant, le Centre Acanthes organise, comme désormais chaque année, ses stages et ses cours, et fait découvrir quatre compositeurs de la nouvelle génération en concerts publics les 12, 14, 15, 18, 21 et 22 juillet. Musique encore avec une zarzuela *Historia de un patio*, adaptée par Jean-Claude Carrière pour le texte, Marius Constant pour la musique, mise en scène par Alain Maratrat, orchestre dirigé par Philippe Nahon, du 12 au 31 juillet dans la cour de l'Hôpital Sainte-Marthe. A la Manutention, Michèle Guigon concocte un *Cabaret*, et du 26 juillet au 2 août, Giovanna Marini donne au Gymnase Aubanel une «fantaisie lyrique», *les Naufragés de l'Olympe*.

EXPOSITIONS

Sienne à Avignon pour célébrer le 30e anniversaire du jumelage des deux villes, avec *Catherine de Sienne, Avant Leonard de Vinci, Voyage en Italie*, etc. au Palais des Papes. *Octavio Paz*, à la Livrée Ceccano. *Les Arts du spectacle en Chine*, à la Maison Jean-Vilar. *Dramaturgie et Scénographie*, à l'hospice Saint-Louis.

▶ Renseignements : pour l'accueil : CEMEA, 76, boulevard de La Villette, 75940, Paris Cedex 19. Tél. : 40-40-43-43. La MNEF, 35, rue Joseph-Vernet, 84000 Avignon. Tél. : 90-85-44-72. Office du tourisme, 41, cours Jean-Jaurès, 84000 Avignon Tél. : 90-82-65-11. Et à Villeneuve 30400, 1, place Charles-David, Tél. : 90-25-61-33. Vaucluse Tourisme Hébergement : 90-82-05-81.

▶ Renseignements pour les programmes et la location : écrire à partir du 1er mai au Bureau du Festival, BP 492, 84073, Avignon Cedex, en joignant une enveloppe avec l'adresse de retour, timbrée à 15 F.

MUSIQUES

Fils de Britten petit-fils de Purcell

Une carte blanche en forme de marathon où un jeune compositeur britannique joue les hommes-orchestres Portrait de l'artiste par l'un de ses collègues musiciens

GEORGE BENJAMIN
à l'Opéra-Bastille

Ma rencontre avec la musique de George Benjamin, ce fut, voici bientôt dix ans, le début de la troisième partie d'*At First Light*, pour orchestre de chambre, entendu à la radio quelques mois après sa création londonienne, en 1982, par Simon Rattle et le London Sinfonietta. Cette plage de son fascinante, faite de retards et de tensions harmoniques, évocatrice d'un monde riche de correspondances (la pièce se réfère au tableau éponyme de Turner) sans être immédiatement descriptive, me semblait ouvrir un monde sonore nouveau, d'où la complexité inutile et l'esbroufe maisonnante devaient être exclues. Dix ans après, George Benjamin, trente-deux ans, apparaît comme l'un des acteurs indispensables de la *création musicale*.

Son catalogue peu fourni est joué régulièrement dans le monde entier : *At First Light* a été entendu à plus de cent occasions, fréquemment dirigé par le compositeur mais aussi par Esa Pekka Salonen, Pierre Boulez, Peter Eötvös, Simon Rattle, pour ne citer que les plus illustres. Cas rarissime dans la musique d'un jeune compositeur, la pièce vient d'être enregistrée pour la seconde fois, par le Nouvel Ensemble moderne (jeune ensemble canadien présent lors de cette « Carte blanche » de l'Opéra-Bastille). Lors d'une résidence du compositeur au Festival de Saintes, en 1988, le public de l'Abbaye-aux-Dames, plutôt acquis aux cantates de Bach qu'aux musiques d'aujourd'hui, fit une véritable ovation au jeune Britannique et exigea une nouvelle exécution du troisième et fulgurant mouvement de ce même ouvrage. Cet enthousiasme du public «ordinaire», observé à chacune de ses apparitions, s'adresse avant tout à une musique d'aujourd'hui avant d'être contemporaine, mais aussi à l'artiste Benjamin, loquace, drôle et intelligent.

Une leçon aux modernistes

Ce même été, à Saintes, les auditeurs avaient pu entendre Benjamin répéter en public avec l'ensemble *Musique oblique*, donner une conférence où il jouait ses propres *Etudes* pour piano (1982-1985), interpréter Messiaen, Ravel et Scott Joplin lors d'un «bœuf» nocturne, diriger sa musique et celles de ses compatriotes et amis, puis, le lendemain, improviser la musique d'accompagnement d'un film muet, dans le style «années folles»... En un temps où les compositeurs sont coupés du contact avec un «vrai» public et ne sont plus praticiens d'aucune musique – pas même la leur, – cette exception, incarnée par un lutin au visage délicieux et aux gestes sautillants, ne pouvait qu'être remarquée.

On ne peut s'empêcher d'associer le nom de Benjamin Britten à celui de George Benjamin, même si leurs œuvres n'ont rien de commun. Prosélyte, pédagogue et honnête homme comme l'était Britten, Benjamin ne peut concevoir la musique en dehors d'une réalité dont les compositeurs se sont aujourd'hui en grande partie éloignés, qu'ils se présentent comme des musiciens de papier ou d'ordinateur. Olivier Messiaen et Pierre Boulez sont deux figures auxquelles Benjamin rend hommage fréquemment, hors de cette modernité obligée.

Et pourtant, l'artiste britannique n'est ni un naïf ni un ennemi de la technologie, et s'il dit tenir plus que jamais à la mélodie, à l'harmonie, au rythme, ce n'est pas par penchant néoclassique. Il a fréquenté l'IRCAM et y a conçu *Antara* (1987), une pièce pour ensemble instrumental et la machine « 4x » : muni de ce brevet en -modernité, nul ne l'a suspecté de trahir la cause, même si, pied de nez discret mais éloquent, il a dû ensuite transcrire la partie électronique d'*Antara* sur bande magnétique, en raison de l'impossibilité de transporter couramment le monstre conçu dans les souterrains de l'institut.

A la surprise générale, *Upon Silence*, la dernière œuvre du musicien, est écrite pour voix de mezzo-soprano et cinq violes de gambe, sorte de *consort song* sur un magnifique texte de Yeats. Après les raffinements sophistiqués de l'électronique, le compositeur fait appel au son étrange mais tellement évocateur et riche de la viole de gambe. Que l'on ne se méprenne pas : cette pièce n'a pas été écrite il y a deux semaines, après le succès, – tellement essentiel à la découverte du répertoire ancien – du film d'Alain Corneau *Tous les matins du monde*, mais mûrie pendant de longs mois, à la suite de la découverte des *Fantaisies pour violes* de Henry Purcell (celles-là mêmes qui inspirèrent à Ferneyhough ses *Sonates* pour quatuor à cordes : là cesse la comparaison...). En découvrant Purcell et ses fantaisies, œuvres *archaïques en leur siècle*, Benjamin a compris que la complexité la plus folle pouvait tenir dans une texture a quatre ou cinq voix *apparemment* simple. Leçon donnée aux modernistes incultes de notre siècle finissant, cette pièce témoigne d'un art non réservé, mais bouleversant.

RENAUD MACHART
Chanteur, directeur artistique du Festival Estival

▶ Jusqu'au 21 mars, Opéra-Bastille, studio et amphithéâtre, tél. : 44-73-13-00.

Le Monde

RÉDACTION ET SIÈGE SOCIAL :
15, RUE FALGUIÈRE
75501 PARIS CEDEX 15
Tél. : (1) 40-65-25-25
Télécopieur : (1) 40-65-25-99
Télex : 206.806F

ADMINISTRATION :
1, PLACE HUBERT-BEUVE-MÉRY
94852 IVRY-SUR-SEINE CEDEX
Tél. : (1) 40-65-25-25
Télécopieur : (1) 49-60-30-10
Télex : 261.311F

Edité par la SARL *le Monde*
Durée de la société : cent ans à compter du 10 décembre 1944
Capital social : 620 000 F
Principaux associés de la société :
Société civile « Les rédacteurs du *Monde* »,
« Association Hubert-Beuve-Méry »
Société anonyme des lecteurs du *Monde*
Le Monde-Entreprises,
M. Jacques Lesourne, gérant.

Commission paritaire des journaux et publications, nº 57 437
ISSN : 0395-2037

Renseignements sur les microfilms et index du Monde au (1) 40-65-29-33

Le Monde PUBLICITE S.A.
Jacques Lesourne, président
Michel Cros, directeur général
Philippe Dupuis, directeur
15-17, rue du Colonel-Pierre-Avia
75902 PARIS CEDEX 15
Tél. : (1) 46-62-72-72
Télex MONDPUB 634 128 F
Téléfax : 46-62-98-73. - Société filiale de la SARL *le Monde* et de Médias et Régies Europe SA.

Le Monde TÉLÉMATIQUE
Composez 36-15 - Tapez LEMONDE ou 36-15 - Tapez *LM*

Imprimerie du « Monde »
12, r. M.-Gunsbourg
94852 IVRY Cedex

ÉCONOMIE

Les divergences entre la CEE et les États-Unis sur les échanges internationaux

GATT : l'heure des choix

Ça passe ou ça casse : l'accumulation de litiges euro-américains est telle, avec comme derniers aléas les subventions à Airbus et la guerre du soja, que faute d'un accord d'ensemble au GATT, une guerre commerciale transatlantique paraît hautement probable.

L'idée de conclure l'Uruguay Round au printemps, de parvenir, comme l'exprime joliment un collaborateur de M. Jacques Delors, président de la Commission européenne, *« à emboîter la réforme de la politique agricole commune (PAC) et un accord au GATT »* refait donc surface. La lettre récemment adressée par le président George Bush à M. Delors, aussi mince fût son contenu, prouve que ce souci d'aller de l'avant est présent aussi outre-Atlantique. Le voyage du chancelier Kohl ce week-end à Washington, à la croisée des chemins de la paix ou de la guerre commerciale, revêt donc une particulière importance.

Deux scénarios sont possibles pour cette rencontre. MM. Bush et Baker, voulant passer en force, exercent une vive pression sur le chancelier pour qu'il place la France en position minoritaire au sein de la CEE et l'oblige à accepter une réduction substantielle des exportations de céréales subventionnées.

M. Kohl n'a pas les mêmes intérêts agricoles que la France. Une partie de son opinion prêche pour une conclusion rapide de l'Uruguay Round et il veut éviter que celui-ci vienne encombrer le Sommet des Sept en juillet à Munich. Le chancelier pourrait être tenté. Mais ce serait mettre à l'épreuve la complicité franco-allemande.

On peut aussi imaginer un scénario plus souriant, M. Kohl expliquant aux Américains que s'ils veulent échapper au guêpier du GATT il leur faut accepter de conclure avec la CEE un *deal* équitable, tenant compte, pour l'agriculture, des demandes des Douze (rééquilibrage des importations européennes de céréales, engagements de leur part aussi en matière d'exportation et de maîtrise de la production).

Un tel discours peut-il être entendu par Washington ? Les derniers épisodes, et en particulier les manipulations grossières des *panels* du GATT, inspirées par les Américains, ne portent pas à l'optimisme. Après ces pantalonnades juridiques, il sera nécessaire de « faire le ménage » dans l'organisation genevoise.

Les Etats-Unis ont-ils tranché eux-mêmes ? L'attitude de M. James Baker à l'égard de l'Europe, de même que son discours prononcé à Berlin en 1990, prête toujours à des interprétations contradictoires : volonté d'hégémonie ou recherche d'un partenariat ? Il serait bon de savoir à quoi s'en tenir.

PHILIPPE LEMAITRE

□ **La FNSEA : « La CEE ridiculisée ».** – *« La condamnation par le GATT du dispositif européen d'organisation du marché des oléagineux, déjà largement démantelé en début de campagne afin de se conformer aux exigences d'un précédent panel d'experts, confirme avec éclat toutes les craintes et les avertissements lancés depuis plusieurs mois par les agriculteurs européens,* a indiqué le 18 mars la Fédération nationale des syndicats d'exploitants agricoles (FNSEA) dans un communiqué. *Elle illustre la volonté américaine d'hégémonie sur l'échiquier agricole mondial et fait perdre toute crédibilité à l'institution du GATT qui a la prétention de régenter par le droit le commerce mondial. »* L'organisation présidée par M. Raymond Lacombe constate *« l'extraordinaire naïveté d'une Communauté européenne ridiculisée ».*

La négociation euro-américaine sur la limitation des subventions à Airbus n'a pas progressé

Les pourparlers euro-américains, mardi 17 et mercredi 18 mars à Bruxelles, sur la limitation des aides fournies par les pouvoirs publics européens aux constructeurs d'Airbus et sur la façon d'assainir le commerce international des avions civils, n'ont guère donné de résultats. Un nouveau rendez-vous a été pris pour la semaine prochaine.

BRUXELLES
(Communautés européennes)
de notre correspondant

En cas d'échec des pourparlers euro-américains sur les subventions à Airbus, il est à craindre que les Etats-Unis portent le problème devant le GATT (l'organisation qui réglemente le commerce mondial) en demandant la constitution d'un « panel », c'est-à-dire d'une instance d'arbitrage. Mais la Communauté, échaudée par les conclusions d'un précédent panel convoqué par les Américains au sujet de la garantie de change donnée par l'Allemagne à Deutsche Airbus (*« invraisemblables, des foutaises à l'état pur et simple »*, commente à propos de ces conclusions un expert qui n'est pourtant ni allemand ni français !), n'a apparemment, cette fois, pas l'intention de se laisser faire. Elle pourrait ainsi s'opposer à la convocation d'un panel sur la base du « code des subventions » du GATT et n'accepter un arbitrage que fondé sur le « code sur les aéronefs civils » plus adapté au problème traité et plus ouvert à ses thèses.

Les divergences entre Européens et Américains portent notamment sur le plafond auquel il convient de fixer les avances remboursables accordées aux constructeurs (en l'occurrence aux partenaires d'Airbus-Industrie) par les pouvoirs publics. Les seconds n'ont pas voulu décoller de 25 % alors que les Européens ne semblent pas prêts à descendre en dessous de 35 %. Il y a aussi désaccord sur les taux d'intérêt auxquels devraient être assujetties ces avances. *« L'écart est important : ce que préconisent les Américains reviendrait à plus que doubler les frais financiers supportés à ce titre par les constructeurs européens »*, explique un participant.

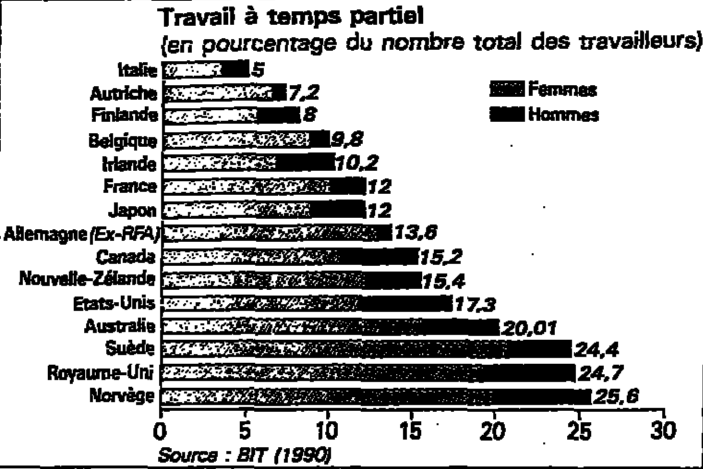
Le camp communautaire insiste pour que des disciplines équivalentes s'appliquent au soutien indirect. Il s'agit de celui dont bénéficient des constructeurs comme Boeing, en particulier sur le plan technologique, du fait de programmes de recherche-développement financés par le budget fédéral et exécutés par des agences comme la NASA qui leur en communiquent ensuite les résultats. La Commission européenne qui mène ces pourparlers a présenté une proposition détaillée dans ce sens. Les Américains acceptent le principe, mais ne sont plus d'accord dès lors qu'on rentre dans le détail des disciplines auxquelles seraient soumis ces avantages indirects.

Ph. L.

Selon M. Jean Marimbert

Le développement du travail à temps partiel passe par la discussion collective

Faut-il relancer le travail à temps partiel, qui plafonne en France depuis 1988 ? Auteur d'un nouveau rapport sur le sujet qui lui a été demandé le 20 novembre 1991 par Mme Martine Aubry, ministre du travail, M. Jean Marimbert, ancien directeur général de l'ANPE, répond par l'affirmative. Mais, pour autant, ainsi qu'il l'a déclaré le 18 mars en présentant le document, il se montre *« sceptique »* quant à l'effet sur l'emploi à en attendre. Il note d'ailleurs qu' *« aucune évaluation spécifique de l'effet macro-économique du développement du travail à temps partiel (...) ne paraît exister à ce jour »*. L'indication est importante, au moment où M. Pierre Bérégovoy, ministre de l'économie et des finances, voudrait inciter à ce type d'emploi et paraît en attendre beaucoup dans la lutte contre le chômage.



Comme ses prédécesseurs, M. Marimbert reprend un certain nombre de constats. En regard des pays scandinaves ou du nord de l'Europe, la part du travail à temps partiel est faible en France *(voir graphique)*, bien qu'elle ait beaucoup progressé : 6,5 % en 1978, 7 % en 1982 et 11,9 % en 1991. Mais, depuis 1988, on assiste à une stagnation, due semble-t-il à la saturation dans certains secteurs (le tertiaire, dont le commerce de détail avec 17,6 %, et la restauration-hébergement avec 20,8 %), et à une faible diffusion dans d'autres (l'industrie compte 3,8 % de salariés à temps partiel et le textile 6,3 %). Si beaucoup a été fait en matière d'incitation, ces dernières années, et si on est parvenu *« à une neutralité en coût salarial »*, les mesures n'ont pratiquement pas eu d'effet d'entraînement.

Constatant *« la persistance d'une demande sociale non satisfaite »*, tout en soulignant que ceux qui vivent le temps partiel *« ne sont pas ceux qui en rêvent »*, et que l'entreprise demeure très réservée (8,7 % des offres déposées à l'ANPE), M. Marimbert croit à la nécessité de son développement, moins pour des raisons économiques que sociales. Ces emplois facilitent l'insertion, pour les chômeurs de longue durée, et correspondent à une tendance plus favorable à la réduction du temps de travail dans l'arbitrage avec le revenu.

Surtout, il note que le thème *« a un statut très particulier de phénomène social rampant »*, les pratiques et la réalité ne coïncidant pas avec les discours *« très discrets »* de l'Etat et des partenaires sociaux mis en cause. A preuve, il cite la faiblesse de la négociation puisque, sur 108 conventions collectives nationales, 39 seulement traitent du temps partiel, ou que sur 2 431 accords d'entreprise en 1990 sur le temps de travail, 82 incluaient le temps partiel. Conclusion de l'auteur : il faut promouvoir et inciter à la *négociation*, y compris par des encouragements législatifs.

A. Le.

Le rapport du Haut conseil du secteur public

L'Etat doit « clarifier » les modalités d'ouverture du capital des entreprises qu'il contrôle

Le Haut conseil du secteur public a présenté à la presse, mercredi 18 mars, les conclusions de son quatrième rapport et ses recommandations pour améliorer le fonctionnement des entreprises publiques. Matignon vient de charger son président, le député socialiste Michel Charzat, d'élaborer des propositions sur l'ouverture du capital des entreprises publiques et la réforme de leurs instances dirigeantes.

Le rapport dresse d'abord un état des lieux du secteur public en 1991. Son champ avait été réduit par les privatisations en 1987 et 1988. Pas moins de 1 100 entreprises (sociétés de premier rang et cascades de filiales en dépendant) employant 300 000 salariés avaient alors été sorties de son giron. Par un curieux phénomène de dilatation, le secteur public a pratiquement regagné ses proportions de 1986, du moins en ce qui concerne *les effectifs. Il* emploie en effet 1 800 000 salariés contre 1 837 000 à la veille des privatisations, sous l'effet conjugué d'une part d'opérations classiques de filialisation, d'autre part de l'intégration d'organismes comme le Giat (Groupement industriel des armements terrestres), La Poste et France Télécom, jusqu'alors services administratifs. Le rapport cite enfin la reprise par Air France d'UTA, le retour de Framatome dans le secteur public à la suite de la recomposition de son actionnariat à la fin de 1990.

Au cours des trois dernières années, le secteur public s'est aussi davantage ouvert... sous le poids des nécessités . Pour deux raisons. L'Etat a de plus en plus de mal à jouer son rôle d'actionnaire. Bruxelles surveille ses dotations en capital. Ses marges de manœuvre budgétaires sont limitées face aux besoins en fonds propres exprimés par les entreprises dont il détient le contrôle majoritaire. Ensuite, les groupes publics, financiers comme industriels, ne peuvent se tenir à l'écart des grands jeux d'alliances qui modèlent leur secteur *et se concrétisent souvent* par des opérations en capital. Le Haut conseil en prend acte. D'accord sur le principe d'ouverture du capital des entreprises publiques à condition que *l'Etat reste majoritaire, il déplore* l'absence d'orientations générales en la matière. Les procédures doivent être harmonisées et clarifiées pour éviter les incohérences et les désengagements au cas par cas à des seules fins budgétaires.

La deuxième recommandation principale du rapport porte sur le management des entreprises publiques. Le Haut conseil propose de porter à cinq ans (au lieu de trois) la durée du mandat des présidents d'entreprises publiques, une proposition qu'il avait déjà formulée lors de précédents rapports.

L'Etat actionnaire doit exercer une tutelle plus efficace sur la gestion des entreprises qu'il contrôle, estiment les auteurs du rapport, à l'image de ce qui se passe dans le privé. Cette *tutelle*, aujourd'hui exercée par dix-huit interlocuteurs différents, pourrait être rassemblée. *« Dans tel ou tel secteur, les assurances par exemple, on peut imaginer qu'un holding rassemblant les participations de l'Etat fasse figure d'interlocuteur unique »*, expliquait mercredi M. Charzat.

Le fonctionnement des conseils *d'administration doit être amélioré.* Deux pistes sont évoquées : une sélectivité accrue dans la désignation des administrateurs, une modification des instances qui pourrait être la *formule directoire-conseil de surveillance*, un thème cher à Matignon.

C. M.

ÉCONOMIE

FINANCES

Naissance d'un géant à cheval sur deux continents

La fusion de la Midland Bank et de la Hongkong and Shangai va créer la première banque à vocation mondiale

Le rapprochement entre la Midland Bank et la Hongkong and Shangai Banking *Corporation* (HSBC) (*le Monde* du 19 mars) est sans précédent. Pour la première fois, deux banques de premier plan, de nationalités et même de continents différents, vont fusionner. Une opération complexe où les motivations d'ordre politique sont sans doute aussi importantes que la pure logique économique.

L'union fait la force. Les banques découvrent cette maxime au fur et à mesure que les difficultés de tout ordre les rendent plus vulnérables et plus fragiles. Cet instinct grégaire a déjà conduit au Japon et outre-Atlantique à de nombreux rapprochements de mastodontes comme ceux de Chemical Bank avec Manufacturers Hanover et de BankAmerica avec Security Pacific. Mais la fusion annoncée entre la Midland Bank et la Hongkong and Shangai Banking Corporation est d'une tout autre nature. Elle réunit deux établissements que la géographie et aussi la culture séparent. Le nouvel ensemble ne sera pas seulement la dixième banque du monde et la deuxième ou troisième d'Europe – devant des établissements français – avec 1 450 milliards de francs de total de bilan (dont 600 milliards pour la Midland), mais la première banque globale réellement mondiale.

Paradoxalement, cette première voit le jour pour des raisons clairement politiques. HSBC, dont l'activité à Hongkong est extrêmement rentable – plus de 4 milliards de francs de résultat net en 1991, des réserves estimées à près de 15 milliards de francs, – cherche progressivement à se retirer de la colonie britannique avant son retour dans le giron de la Chine en 1997. Le transfert, en avril 1991 à Londres, de la société mère de HSBC, HSBC holding, devenue à cette occasion une société de droit britannique, accrédite cette thèse. C'est d'ailleurs HSBC holding qui lancera une offre publique évaluée à près de 30 milliards de francs pour absorber la Midland.

La partie n'est pas gagnée

Mais il y a aussi un volet non négligeable de politique intérieure anglaise dans cette opération. Selon des analystes, la décision de fusionner a été annoncée, le mardi 17 mars, pour parer à l'éventualité d'une victoire travailliste aux élections britanniques du 9 avril. *M. Gordon Brown, le porte-parole* travailliste pour le commerce et l'industrie, a d'ailleurs fait part immédiatement des *«graves inquiétudes soulevées par cette fusion sur l'avenir des banques en Grande-Bretagne»*. Un gouvernement de gauche pourrait fort bien opposer son veto au rachat d'un symbole de la finance britannique par un groupe étranger.

Mais la stratégie du fait accompli ne garantit pas que la partie soit jouée d'avance. Les rapprochements entre banques au-delà des frontières sont extrêmement délicats. La fusion HSBC-Midland est une vieille histoire déjà riche de rebondissements. HSBC avait acquis, en décembre 1987, après le krach boursier, 14,7 % *du capital de la Midland auprès du* groupe publicitaire Saatchi and Saatchi, avec l'intention de fusionner. Trois ans plus tard, le projet était officiellement abandonné... avant de ressurgir brutalement cette semaine. La seule autre lune de miel entre deux grandes banques étrangères pourtant plus proches, la belge Générale de banque et la néerlandaise Amro Bank, a duré un été.

Les obstacles se trouvent aussi du côté des autorités monétaires. Le problème posé à la Banque d'Angleterre est sans précédent. Même si le holding de HSBC est de droit anglais, le cœur de l'activité et des profits de la Hongkong and Shangai se situe dans un territoire appelé à devenir chinois. HSBC s'était d'ailleurs heurté en 1981 à un refus de la commission britannique des monopoles et des fusions en voulant acheter la Royal Bank of Scotland.

«Les amis du Nord»

Reste ensuite à résoudre le problème des autorités de Hongkong et de la Chine. Pour rassurer les milieux financiers de l'île et les *«amis du Nord»*, le secrétaire financier du gouvernement de Hongkong, *M.* Hamish Macleod, a affirmé que la *«HSBC va continuer à jouer un rôle important dans le système financier de Hongkong»*. Ce ne sera pas forcément suffisant. Sur le plan purement économique, les choses seront aussi loin d'être simples. HSBC holding va devoir gérer une banque dont 52 % des actifs sont en Europe, 30 % en Asie-Pacifique et 16 % en Amérique. L'essentiel du pouvoir *économique – les profits – provient* de l'Asie et sera soumis à partir de 1997 à d'éventuelles interférences du gouvernement chinois. Le reste du monde est plus problématique. Les deux plus importantes filiales étrangères actuelles de HSBC, la Marine Midland Bank aux Etats-Unis et la Hongkong Bank en Australie, perdent de l'argent. La Midland Bank est considérée comme un établissement convalescent qui a vraiment besoin de s'adosser à un partenaire puissant. En dépit d'un changement de l'équipe dirigeante, son fonctionnement continue d'être qualifié *«d'un autre âge»* par de nombreux banquiers.

Première banque du monde dans les années 1920-1930, la Midland a vécu une lente déchéance qui s'est accélérée dans les années 80. La crise des pays endettés à partir de 1982 a failli lui être fatale. Les risques-pays, essentiellement des dettes du tiers-*monde, provisionnés à 55 %, restent* énormes, de l'ordre de 1,7milliard de livres (environ 17 milliards de francs). Une somme qui représente 73 % des fonds propres de l'établissement anglais. Sur le plan géographique, la complémentarité semble plus évidente. L'implantation de Midland en Europe et sa présence continue sur le marché latino-américain complètent la prédominance de HSBC en Asie du Sud-Est et sa présence sur le marché nord-américain à travers Marine Midland. Faire fonctionner un tel ensemble ne sera pas aisé.

ÉRIC LESER

Après la décision du Conseil des Bourses de valeurs

La réglementation boursière rendra obligatoire l'OPA à 100 %

Comme prévu, le Conseil des Bourses de valeurs (CBV), réuni mercredi 18 mars, a décidé de modifier son règlement général pour y introduire l'obligation de lancer une offre publique d'achat (OPA) sur 100 % du capital d'une entreprise et non plus sur les deux tiers.

Les seuils de déclenchement des offres publiques obligatoires (33,3 %, 50 % et accroissement de participation de plus de 2 % par an entre ces deux niveaux) seront maintenus. En revanche, deux procédures vont être établies : l'OPA normale sur 100 % du capital et l'OPA simplifiée aux modalités plus souples lorsque l'initiateur détient déjà plus de 50 % du capital de la société visée. L'offre revêtira la forme d'une garantie de cours. Les autorités boursières ont retenu la proposition du CNPF d'une cession différée (*le Monde* du 19 mars) grâce à la mise en place d'options de vente à terme. Ces demandes seront examinées alors au cas par cas.

Enfin, le CBV souhaite que soit introduite dans la loi l'obligation de faire une offre publique de retrait (OPR) en cas de succès d'une OPA à 100 %.

INDICATEURS

GRANDE-BRETAGNE

• **Augmentation de 0,4 % des ventes de détail en février.** – Les ventes de détail en Grande-Bretagne ont affiché une progression de 0,4 % en février par rapport à janvier. Cette hausse, plus importante que prévu, donne un espoir de redémarrage de la consommation après plus d'un an et demi de ralentissement. Sur douze mois, la progression des ventes de détail est de 1,5 %, a indiqué l'Office central de statistiques (CSO). Le secteur où les ventes ont le plus progressé est celui des équipements ménagers (+3 % au cours du trimestre décembre-février par rapport à septembre-novembre).

FRANCE

• **Production industrielle : progression en janvier.** – La production industrielle a progressé en France en janvier de 1,9 % par rapport à décembre, passant sur la base 100 en 1985 de l'indice 112,3 à l'indice 114,4. Par rapport à janvier 1991, la progression est de 0,3 %. La production industrielle a ainsi retrouvé un assez haut niveau sans égaler le pic de juillet-août 1990 qui était de 115,1. Dans l'industrie manufacturière, qui ne tient pas compte de la production d'énergie, l'indice passe de 109,3 en décembre à 112,2 en janvier (+2,7 %). Sur un an (janvier 1992 comparé à janvier 1991), la hausse n'est que de 0,2 %. Le plus notable est la progression enregistrée en janvier par rapport à la moyenne du quatrième trimestre 1991 : + 1 %. *Amélioration* particulièrement nette dans l'automobile et les biens d'équipement ménagers (+3,2 % par rapport au quatrième trimestre 1991).

TRANSPORTS

Encombrement aérien

La Commission européenne de l'aviation civile étend son programme à cinq pays de l'Est

Les ministres des transports des vingt-huit pays membres de la Commission européenne de l'aviation civile (CEAC) ont décidé, mardi 17 mars à Londres, d'étendre à cinq anciens pays communistes d'Europe centrale leur programme d'harmonisation et de modernisation du contrôle aérien. La Bulgarie, la Hongrie, la Pologne, la Roumanie et la Tchécoslovaquie participeront au plan lancé il y a deux ans par la CEAC pour lutter contre l'engorgement et les retards endémiques du transport aérien, a indiqué le secrétaire d'Etat britannique à l'aviation, lord Brabazon of Tara.

Les pays de la CEAC prévoient d'investir 3,7 milliards de dollars d'ici quatre ans pour moderniser leurs systèmes de navigation aérienne. Les cinq nouveaux membres est-européens recevront 0,5 million d'écus de la Communauté européenne pour les aider dans leurs investissements. Depuis le lancement du programme de la CEAC, une légère amélioration a été enregistrée sur le front des retards.

La Norvège et la Suède ont annoncé qu'elles allaient rejoindre les douze pays membres de l'organisme Eurocontrol, qui coiffera en 1994 un centre unique coordonnant depuis Bruxelles la gestion des trafics en provenance de ces Etats européens. En France, le ministère de la défense a indiqué, mercredi 18 mars, qu'il avait accepté de faciliter l'écoulement du trafic aérien commercial en permettant l'ouverture des zones militaires au cours des douze week-ends les plus chargés de l'année.

Federal Express abandonne les livraisons intra-européennes

La messagerie américaine Federal Express a annoncé, mardi 17 mars, qu'elle abandonnait le marché des livraisons intra-européennes en raison de sa rentabilité insuffisante. Cette décision, effective en mai, devrait entraîner la suppression de 6 600 emplois sur 9 200 dans ses bureaux européens, dont le nombre sera ramené *de 125 à 19. Le* réseau britannique de FedEx sera vendu à la société nationale Securicor Omega Express pour environ 70 millions de francs.

La société française Chronoservice, qui emploie environ 450 personnes, sera rachetée par la société australienne TNT Express Worldwide pour quelque 338 millions de francs. Cette dernière sous-traitera aussi pour le compte de FedEx les livraisons des Etats-Unis vers dix pays européens.

COMMUNICATION

□ **Le quotidien madrilène «El Sol» suspend sa parution.** – Le quotidien madrilène *El Sol* a suspendu sa parution pour une durée indéterminée, a indiqué le groupe Cecisa qui le contrôle. Lancé il y a deux ans, *El Sol* tire à 100 000 exemplaires, et cherche à attirer de nouveaux actionnaires espagnols et étrangers.

□ **La chaîne culturelle européenne pourrait retarder sa diffusion terrestre en France.** – La chaîne culturelle européenne, baptisée «Arte», qui doit succéder à la SEPT à partir du 30 mai, pourrait dans un premier temps n'être diffusée que sur les réseaux câblés français et allemands. Ses partenaires ont en *effet accepté un report éventuel* à septembre de son démarrage sur un réseau hertzien terrestre français, délai qui permettrait de connaître le sort de La Cinq. Arte prévoyait en effet de diffuser sur un réseau couvrant vingt-deux villes, mais pourrait aussi occuper le réseau actuel de La Cinq.

□ **M. Yvon Gattaz soutient un projet de chaîne consacrée à la formation professionnelle pour succéder à La Cinq.** – M. Yvon Gattaz, président d'honneur du CNPF, souhaite qu'une chaîne consacrée à la formation professionnelle puisse naître en cas de disparition de La Cinq. Le projet TV 92, qu'il soutient avec M. Jean-François Minne (*le Monde* du 28 juin 1990), mêlerait information, formation et insertion pour les jeunes.

CARNET DU Monde

Décès

– Mme François Bertin,
Le docteur et Mme Jacques Bertin,
Agnès et Jérôme,
M. Patrice Bertin,
Mlle Catherine Bertin,
son épouse,
ses enfants et petits-enfants,
M. et Mme Georges Didion-Rasponi,
M. Jacques Didion-Rasponi,
ses beaux-frères,
Mlle Elisabeth Bertin,
sa sœur,
M. Renaud Bertin,
son neveu,
Les familles parentes et alliées,
ont la douleur de faire part du décès de

M. François BERTIN,
officier de la Légion d'honneur,
médaille militaire,
médaille de la Résistance,
croix de guerre 1939-1945 avec palmes,
secrétaire de la Commission nationale de la médaille de la Résistance française,

survenu à Paris le 18 mars 1992, dans sa quatre-vingt-unième année.

Les obsèques auront lieu le lundi 23 mars, à 11 heures, en l'église Saint-Louis-des-Invalides.

Cet avis tient lieu de faire-part.

13, avenue Emile-Laurent,
75012 Paris.
24, rue de Verneuil,
75007 Paris.
37, rue Gros,
75016 Paris.
18, place de la Carrière,
54000 Nancy.

– *Ses enfants, petits-enfants* et arrière-petits-enfants,
ont la tristesse d'annoncer la mort de

Mme Lucien BREUIL,

le 3 mars 1992, dans sa quatre-vingt-dix-septième année.

75006 Paris.

– Son pèlerinage sur la terre étant achevé, le Seigneur a accueilli près de Lui Sa fidèle servante,

Yvonne CAREME,
née CADELL,
tertiaire de Saint-Dominique,

le 17 mars 1992, dans sa quatre-vingt-dixième année.

Aussi grande soit notre peine, c'est dans la paix, l'espérance et l'action de grâce que vous êtes invités à vous unir à sa famille le samedi 21 mars, à 10 h 30, en l'église de Virey-le-Grand (Saône-et-Loire), sa paroisse.

Son époux,
Pierre Careme,
Ses enfants,
Anne-Marie et Jean Gilles, à Besançon,
Geneviève et Pierre Lobez, à Boulogne-sur-Mer,
Bernard et Odile Careme, à Magny-sur-Tille,
Jean-Marie et Claude Careme, à Besançon,
Bernadette (Sœur Dominique, bénédictine),
Clotilde et Michel Carrandie, à Noisiel,
François-Dominique, à Agencourt,
François Nganamakowe, prêtre africain, à Bossangoa,
Ses petits-enfants,
Ses arrière-petits-enfants.

Par la communion fréquente et la prière du chapelet, Yvonne nous laisse l'exemple d'une vie vécue dans la foi du Christ vivant et le don d'elle-même à toute sa famille.

Plus que des fleurs, elle a souhaité que des dons soient faits en faveur des enfants pauvres d'Afrique par l'intermédiaire de la fondation Kimpanzou.

71100 Abbaye de Venières.

– Mme Jean Richer,
M. et Mme Laurent Richer,
M. et Mme Daniel Richer,
M. et Mme Nicolas Richer,
Emmanuel, Marc, Olivier et Marie-Anne,
M. Lucien Richer
et ses enfants,
ont la douleur de faire part du décès de

Jean RICHER,
chevalier de la Légion d'honneur,
officier de l'ordre national du Mérite,
professeur honoraire de l'université de Nice,
président fondateur de la société Gérard de Nerval,
ancien déporté à Rawa-Ruska,

survenu à Nice le 21 février 1992.

Une messe sera célébrée le samedi 28 mars, à 12 heures, en l'église Saint-Honoré-d'Eylau, 66, avenue Raymond-Poincaré, Paris-16e.

– On nous prie d'annoncer le décès de

M. François CHAVANE,
officier de la Légion d'honneur,

survenu le 11 mars 1992.

Les obsèques ont eu lieu dans l'intimité familiale, le 14 mars, en l'église d'Aisey-et-Richecourt (Haute-Saône).

Une messe à sa mémoire sera célébrée le lundi 23 mars prochain, à 18 heures, en l'église de la Madeleine à Paris.

– Andrée Duval,
sa femme,
Rémi et Marie-Christine Duval,
Yves et Javotte Duval,
ses enfants,
Sophie, Solange, Mathilde, Suzanne,
ses petites-filles,
ont la tristesse de faire part du décès de

André DUVAL,
agrégé de lettres,
ancien élève de l'ENS,

survenu le 17 mars 1992.

Selon la volonté du défunt, l'incinération aura lieu au Père-Lachaise. On se réunira au monument crématoire le mardi 24 mars, à 15 h 15.

Cet avis tient lieu de faire-part.

Ni fleurs ni couronnes.

30, rue de la Folie-Méricourt,
75011 Paris.

– Le président et les secrétaires perpétuels de l'Académie des sciences *ont la profonde tristesse de faire part* du décès, le 13 mars 1992, de leur confrère,

Jean WYART,
membre de l'Académie,
professeur à l'université Paris-VI,

animateur pendant de longues années de la cristallographie française.

(Le Monde du 18 mars.)

Anniversaires

– Il y a deux ans mourait

Antoine PINGAUD.

«La mort d'autrui est plus qu'un malheur : un scandale qui ne se raconte pas.»

– Le 20 mars 1989, disparaissait

France POUMIRAU.

Nous pensons à elle.

«Tout sentiment passé dans une histoire devient léger et vaste infiniment.»

Rainer Maria Rilke.

– Que tous ceux qui l'aimaient se joignent à nous, dans le lumineux souvenir de

Valérie QUENNESSEN,

disparue il y a trois ans le 19 mars.

Marie, Stéphanie, Elsa-Louise, Jean-Louis, Antoine et François,
Et tous ceux que sa mémoire ensoleille.

Messes anniversaires

– Il y a un an, disparaissait

M. Joseph RAYBAUD,
sénateur, maire de Levens.

En cet anniversaire, un office religieux sera célébré le samedi 21 mars, à 17 heures, à l'église paroissiale de Levens (Alpes-Maritimes), en présence de sa famille et du conseil municipal.

Soutenances de thèses

– Erwan Vallerie soutiendra en français sa thèse de doctorat : «Genèse des formes vernaculaires et administratives des toponymes paroissiaux en Bretagne», le 21 mars 1992, à 14 h 30, à l'université Rennes-II de Haute-Bretagne, amphithéâtre de Martonne.

– Yves-Michel Ergal soutiendra sa thèse de doctorat en littérature comparée : «De l'œuvre «in nucleo» à l'œuvre «in progress» : Marcel Proust et James Joyce», le samedi 28 mars 1992, à 14 h 30, amphithéâtre Descartes, université Paris-IV, Sorbonne, 47, rue des Ecoles, Paris-5e.

VIE DES ENTREPRISES

1991, année noire pour le ciment

La récession nord-américaine a fait chuter de 44 % le bénéfice de Lafarge-Coppée

En présentant, lundi 16 mars, les résultats pour 1991 du groupe qu'il préside, M. Bertrand Collomb n'a pas caché que l'année écoulée avait été une année noire pour Lafarge-Coppée. C'est le marché nord-américain du ciment, du béton et des granulats, en récession prononcée (– 18 % au Canada), qui est essentiellement à l'origine des contre-performances enregistrées, mais aussi des importations de ciment à des prix très bas sur le marché espagnol et une désastreuse « guerre des prix » en Europe entre les trois principaux fabricants de panneaux et de plaques de plâtre. Lafarge, enfin, a dû supporter les pertes de sa filiale Orsan (200 millions de francs) dans le secteur des semences de grandes cultures, dans lequel il a du reste désinvesti.

Le bénéfice net consolidé du groupe fait apparaître une baisse de 44 % par rapport à 1990, et la marge brute d'autofinancement est en retrait de 29 % par rapport à l'année précédente. Le chiffre d'affaires (31,6 milliards) a reculé de 2,7 %. Par action, le résultat net en 1991 est très sensiblement inférieur à ce qu'il était en 1987.

En revanche, sur le marché français, le groupe a enregistré des résultats à peu près satisfaisants et, dans les pays en voie d'industrialisation (Maroc, Brésil, Turquie, Venezuela), les activités cimentières se sont développées avec profit. La biochimie constitue aussi ce que M. Collomb appelle *« un secteur de bonne capacité de résistance »* : des projets sont en cours au Vietnam.

« La situation financière du groupe reste cependant solide », a précisé le président de Lafarge-Coppée. Les investissements industriels ont été maintenus à un niveau élevé l'an dernier (4,9 milliards, dont 1,9 en acquisitions externes en Tchécoslovaquie, au Maroc en Turquie notamment). *« Nous continuerons à faire en 1992 des acquisitions, pour 1 à 1,5 milliard mais en étant très sélectifs »*, a ajouté M. Collomb. Le groupe poursuivra la modernisation de sa cimenterie dans l'ex-RDA, à Karsdorf, l'extension de l'usine de plâtre britannique de Bristol et celle d'une installation en Italie.

Le seul secteur qui n'est pas en recul dans le groupe est celui de la recherche. Lafarge y a consacré 400 millions de francs en 1991 au lieu de 364 millions l'année précédente.

F. Gr.

CHIFFRES ET MOUVEMENTS

NOMINATION

□ **Matra Transports : M. Frédéric d'Allest prend la présidence.** – M. Jean-Pierre Weiss, qui a démissionné de ses fonctions de président de Matra Transports, sera remplacé par le directeur général du groupe Matra, M. Frédéric d'Allest. Cette décision devrait être entérinée par le conseil d'administration de Matra Transports, mardi 24 mars. Ce changement intervient après que la filiale du groupe Matra ait connu certaines difficultés en 1991, les projets sur l'extension du réseau du VAL de Lille et sur le métro automatique à Bordeaux et Rennes avançant moins vite que prévu.

RÉSULTATS

□ **Crédit national : un résultat net consolidé en hausse de 7,6 % en 1991.** – Le produit net bancaire du groupe Crédit national, spécialiste du financement à moyen et long terme des entreprises, a augmenté de 11,8 % à 2,4 milliards de francs et le résultat d'exploitation, avant amortissement et provisions, a atteint 1,6 milliard de francs, en hausse de 5,3 %. L'encours des prêts à la clientèle a progressé de 9 % à 97,5 milliards de francs. L'objectif de M. Yves Lyon-Caen, président du Crédit national, est de faire passer la rentabilité des fonds propres de 10 % en 1991 à 15 % d'ici à deux à trois ans.

□ **Esso SAF : forte hausse du résultat grâce à la branche raffinage-distribution.** – Le groupe Esso SAF a enregistré en 1991 *« le meilleur résultat de son histoire »* avec un bénéfice net consolidé de 850 millions de francs (en hausse de 61,2 %), a indiqué mercredi 18 mars son président son PDG, M. Jean Verré. La performance provient en grande partie de l'activité raffinage-distribution qui, bénéficiant d'excellentes marges (140 francs par tonne), a dégagé un résultat courant de 1,34 milliard de francs, à comparer à 529 millions l'exercice antérieur. *« Le taux d'utilisation des deux raffineries du groupe a pratiquement été de 99 % pendant toute l'année »*, a expliqué le PDG du groupe. Conséquence de ces *« résultats satisfaisants »*, le groupe devrait distribuer un dividende net de 50 francs par action au titre de l'exercice 1991, contre 25 francs pour 1990.

CAPITAL

□ **RMO joue l'ouverture.** – Le groupe grenoblois RMO, numéro cinq du travail temporaire en France, a annoncé mardi 17 mars l'ouverture prochaine de son capital à un établissement financier installé au Luxembourg, dont il n'a pas dévoilé l'idendité. Cet investisseur, représenté par un intermédiaire, la société FD conseil international Ltd, devrait apporter 150 millions de francs à RMO SA, dont 50 millions en prise de participation directe et 100 millions de prêt personnel à M. Marc Braillon, PDG et jusqu'alors unique actionnaire de la société. Cette solution n'accorde au nouveau partenaire qu'une minorité de 25 %. Elle permet à l'entrepreneur dauphinois, qui a repoussé les offres de rachat de plusieurs groupes concurrents, de conserver les rênes de la société qu'il a fondée en 1964 et dont la situation financière s'est fortement dégradée en 1991, avec une perte de 59 millions de francs, pour un chiffre d'affaires de deux milliards de francs. Après avoir cédé ses filiales périphériques, fermé 21 de ses 237 agences, ramené ses effectifs de 800 à 660 personnes et réduit son sponsoring sportif, le groupe espère terminer l'exercice 1992 sur un résultat positif de 10 à 20 millions de francs. – *(Corresp.)*

TECHNOLOGIE

France Télécom peut vendre son service de téléphone par satellite dans les avions. – France Télécom peut désormais commercialiser auprès des compagnies aériennes effectuant des longs courriers un service de téléphone par satellite. Ce système, baptisé Satellite Aircom, doit être expérimenté à la mi-92 sur la liaison Paris-Tokyo d'Air France. Il est mis en place par la Société internationale de télécommunications aéronautiques (SITA), en association avec trois opérateurs de télécommunications, France Télécom, Téléglobe (Canada) et OTC (Australie), qui se partagent, par zone géographique, l'installation et l'exploitation des infrastructures nécessaires. Quelque treize compagnies aériennes ont déjà adhéré à Satellite Aircom : Lufthansa, SAS, Thai International, Air New Zealand, Austrian Airlines, Cathay Pacific, China Airlines, Finnair, Japan Airlines, Lauda Air, Qantas, Swissair et UTA. Les coups de téléphone qui seront passés dans le cadre de Satellite Aircom devraient coûter entre 8 et 10 dollars (45 et 55 francs) la minute, le paiement s'effectuant par carte de crédit internationale.

SANCTION

□ **Dunlop à l'amende.** – La Commission européenne a décidé, mercredi 18 mars, d'infliger une amende de cinq millions d'écus (35 millions de francs) à la société britannique Dunlop Slazenger, pour pratiques déloyales à l'égard de ses concurrents. A la suite d'une plainte de la société britannique Newitt, Dunlop a été reconnue coupable d'avoir empêché cette firme d'exporter ses produits (des balles de tennis et de squash) en Europe, grâce à son réseau de distributeurs exclusifs. BTR, le conglomérat britannique dont Dunlop est une filiale, a décidé de faire appel de cette décision.

MARCHÉS FINANCIERS

PARIS, 18 mars ↓

Retournement de tendance

Après avoir entamé la séance mercredi 18 mars sur une note relativement optimiste et un gain de 0,08 % qui s'est rapidement accentué pour atteindre 0,60 %, la Bourse de Paris a fini par être affectée par la baisse du Matif et la fragilité des marchés de taux. Tout au long de l'après-midi, l'indice CAC 40 n'a cessé de perdre du terrain pour céder 0,79 % en clôture à 1 928,18 points.

La hausse de Wall Street mardi soir et l'optimisme sur la reprise de la croissance *américaine n'ont* finalement pas eu beaucoup d'effet sur la Bourse de Paris. Même l'annonce de la progression de 1,9 % en janvier de la production industrielle française, accueillie favorablement, n'a pas pu compenser la dégradation des marchés de taux. *Les opérateurs avaient les yeux rivés* sur le Matif dans la crainte d'une hausse des taux allemands.

Du côté des valeurs, Pechiney International enregistre une forte hausse de 4 % dans un volume de transactions important de 766 000 titres. Le marché salue ainsi la décision du ministère des finances d'autoriser la cession des activités aluminium de Pechiney International à Pechiney. Après la publication par Esso d'une hausse de 62,4 % de son résultat net en 1991, l'action gagne 7,4 % avec 115 000 échanges. Toujours du côté des hausses, Euro Disney poursuit son avance et s'adjuge 0,6 % dans un marché de 1,2 million d'actions. Le titre continue à bénéficier de son entrée, *à partir du jeudi* 19 mars, dans la composition de l'indice CAC. En revanche, Perrier poursuit son repli et perd 3,9 % à 1 545 F dans l'attente d'un règlement négocié de la bataille entre le tandem Nestlé-Indosuez et Agnelli.

NEW-YORK, 18 mars =

Stabilité

Après avoir évolué irrégulièrement, Wall Street a clôturé, mercredi 18 mars, sur une note quasi stable, l'indice Dow Jones perdant 1,79 point (– 0,05 %) à 3 254,25 points. Les investisseurs restent prudents, attendant de connaître l'évolution des résultats trimestriels des entreprises américaines qui seront publiés vers la mi-avril. Quelque 190 millions d'actions ont été échangées contre 187 millions la *veille. Le nombre de titres en hausse* a dépassé celui des valeurs en baisse dans un rapport de neuf contre huit : 907 contre 804. De plus, 518 titres sont demeurés inchangés.

L'arrivée à expiration vendredi d'options liées à des indices boursiers à terme (*« journée des trois sorcières »*) a incité également les investisseurs à la prudence. Les investisseurs ont apprécié la publication, mercredi, d'une étude de la Réserve fédérale (Fed) indiquant que l'économie américaine donne des signes de reprise dans plusieurs secteurs d'activité.

VALEURS	Cours du 17 mars	Cours du 18 mars
Alcoa	71 1/2	70 1/4
ATT	39	39 3/8
Boeing	45 1/4	45 1/2
Chase Manhattan Bank	24	24 1/4
Du Pont de Nemours	45 3/8	45 1/8
Eastman Kodak	40 1/8	40 3/8
Exxon	56 7/8	55 7/8
Ford	38 1/8	39
General Electric	78 5/8	78 1/2
General Motors	37 3/4	38 1/8
Goodyear	62 1/8	62 1/4
IBM	87 5/8	87 1/2
ITT	64 5/8	64 3/8
Mobil Oil	60 1/4	60 1/8
Pfizer	71 1/2	71 1/8
Schlumberger	57 5/8	58
Texaco	57 1/8	56 5/8
UAL Corp. ex-Allegis	148 3/4	148 1/8
Union Carbide	25 1/8	25 1/8
United Tech.	52 1/8	52 3/4
Westinghouse	19 1/2	19 3/4
Xerox Corp.	78 1/8	77

LONDRES, 18 mars ↓

Nouvelle baisse

L'embellie aura été de courte durée et n'aura duré qu'une journée. Dès mercredi 18 mars, Les valeurs se sont de nouveau dépréciées, affectées par la publication de deux sondages donnant une avance de cinq points aux travaillistes à trois semaines des élections générales. A la clôture, l'indice Footsie des cent grandes valeurs perdait 26,5 points (– 1 %) à 2 464,7, son niveau le plus bas depuis la fin décembre 1991, accentuant ses pertes en fin de séance.

Le volume des échanges s'est élevé à 446,5 millions de titres contre 447,0 millions la veille. La hausse de 0,4 % des ventes de détail en février, meilleure que prévue, n'a pas réussi à redynamiser le marché, qui attend d'autres statistiques économiques portant notamment sur le chômage.

TOKYO, 19 mars ↑

Relance

La Bourse de Tokyo s'est redressée, jeudi 19 mars, dans un marché actif et a terminé la séance en forte hausse, l'indice Nikkei des valeurs vedettes finissant au-dessus de la *barre psychologique des* 20 000 points pour la première fois depuis lundi. A la clôture, le Nikkei gagne 420,78 points (2,13 %), à 20 185,09 points.

Les perspectives d'une baisse du taux d'escompte et les mesures annoncées par les pouvoirs publics pour favoriser l'activité économique ont permis au Kabuto Cho de se reprendre enfin. Mais cette hausse tient aussi à une réaction technique après la succession de baisses.

VALEURS	Cours du 18 mars	Cours du 19 mars
Akai	494	515
Bridgestone	1 090	1 100
Canon	1 290	1 280
Fuji Bank	1 930	2 000
Honda Motors	1 490	1 520
Matsushita Electric	1 280	1 310
Mitsubishi Heavy	570	584
Sony Corp.	3 950	3 930
Toyota Motors	1 300	1 380

PARIS :

Second marché (sélection)

VALEURS	Cours préc.	Dernier cours	VALEURS	Cours préc.	Dernier cours
Alcatel Câbles	4200	4200	Immob. Hôtelière	1244	1215
Amault Associés	270	..	Interm. Computer	151	....
B.A.C.	80	72 20 o	I.P.B.M.	68	....
Bque Vernes	780	....	Locamic	78 10	70 50 o
Boiron (Ly)	366	367	Matra Comm.	132	134
Boisset (Lyon)	230	....	Molex	181 40	....
C.A.I.-de-Fr. (C.C.I.)	900	900	Publ.Filipacchi	422 50	423
Calberson	384	....	Rhone-Alp.Ecu (Ly.)	325	....
Cardif	829	840	Select Invest (Ly)	81 60	....
C.E.G.E.P.	175	....	Serbo	324	....
C.F.P.I.	278 20	....	Sopra	325	....
C.N.I.M.	1020	1026	TF1	386	383
Codetour	280	....	Thermador H. (Ly)	342	....
Conforama	1042	....	Unilog	235	....
Creeks	215	....	Viel et Cie	100	....
Dauphin	325	....	Y. St-Laurent Groupe	867	887
Delmas	1040	....			
Demachy Worms Cie	345	....			
Devanlay	1036	....			
Deville	224	....			
Dolisos	105 30	116 d			
Editions Belfond	200	....			
Europ. Propulsion	237	230			
Finacor	119	....			
G.F.F. (group.fon.f.)	117 90	117 80			
G.L.M.	370 50	....			
Gravograph	189 90	....			
Guntoli	880	....			
I.C.C.	192	....			
Idianova	87	....			

MATIF

Notionnel 10 %. – Cotation en pourcentage du 18 mars 1992
Nombre de contrats estimés : 125 070

COURS	ÉCHÉANCES		
	Mars 92	Juin 92	Sept. 92
Dernier	106,44	107,98	108,26
Précédent	106,78	108,30	108,38

Options sur notionnel

PRIX D'EXERCICE	OPTIONS D'ACHAT		OPTIONS DE VENTE	
	Juin 92	Sept. 92	Juin 92	Sept. 92
108	0,72	1,48	0,76	0,93

CAC 40 A TERME

(MATIF)

Volume : 11 438

COURS	Mars	Avril	Mai
Dernier	1 939	1 959	1 986
Précédent	*1 959*	*1 975,50*	*1 982,50*

CHANGES

Dollar : 5,6225 F ↑

A Paris, le dollar se redressait à 5,6225 francs au cours des premiers échanges interbancaires jeudi 19 mars, contre 5,6070 francs au fixing la veille. Il avait clôturé à 5,6125 francs mercredi à New-York.

FRANCFORT	18 mars	19 mars
Dollar (en DM)	1,6480	1,6580
TOKYO	**18 mars**	**19 mars**
Dollar (en yens)	133,20	132,55

MARCHÉ MONÉTAIRE

(effets privés)

Paris (19 mars)	9 7/8 - 10 %
New-York (18 mars)	3 3/4 %

BOURSES

PARIS *(INSEE, base 100 : 31-12-91)*

	17 mars	18 mars
Valeurs françaises	111,40	111
Valeurs étrangères	101,80	103,30
(SBF, *base 100 : 31-12-81)*		
Indice général CAC	522,71	524,45
(SBF, *base 1000 : 31-12-87)*		
Indice CAC 40	1943,59	1928,18

NEW-YORK *(Indice Dow Jones)*

	17 mars	18 mars
Industrielles	3 256,04	3 254,25

LONDRES *(Indice « Financial Times »)*

	17 mars	18 mars
100 valeurs	2 491,20	2 464,70
30 valeurs	1 940,80	1 925,80
Mines d'or	116	121,30
Fonds d'Etat	86,40	86,20

FRANCFORT

	17 mars	18 mars
Dax	1 730,07	1 732,18

TOKYO

	18 mars	19 mars
Nikkei Dow Jones	19 764	20 185
Indice général	1 408	1 451

MARCHÉ INTERBANCAIRE DES DEVISES

	COURS COMPTANT		COURS TERME TROIS MOIS	
	Demandé	Offert	Demandé	Offert
$ E-U	5,6350	5,6380	5,7165	5,7225
Yen (100)	4,2450	4,2585	4,3012	4,3100
Ecu	6,9400	6,9455	6,9373	6,9476
Deutschemark	3,3954	3,3990	3,3980	3,4040
Franc suisse	3,7496	3,7535	3,7637	3,7706
Lire italienne (1000)	4,5118	4,5153	4,4890	4,4960
Livre sterling	9,7020	9,7100	9,6886	9,7030
Peseta (100)	5,3673	5,3753	5,3346	5,3478

TAUX D'INTÉRÊT DES EUROMONNAIES

	UN MOIS		TROIS MOIS		SIX MOIS	
	Demandé	*Offert*	*Demandé*	*Offert*	*Demandé*	*Offert*
$ E-U	4 1/4	4 3/8	4 1/4	4 3/8	4 1/2	4 5/8
Yen (100)	5 1/8	5 1/4	4 3/4	4 7/8	4 5/8	4 3/4
Ecu	10	10 1/8	10 1/8	10 1/4	10 1/8	10 1/4
Deutschemark	9 5/8	9 3/4	9 5/8	9 3/4	9 5/8	9 3/4
Franc suisse	8 9/16	8 11/16	8 7/16	8 9/16	8 7/16	8 9/16
Lire italienne (1000)	11 15/16	12 3/16	11 15/16	12 3/16	11 15/16	12 3/16
Livre sterling	10 3/4	10 7/8	10 11/16	10 13/16	10 3/4	10 7/8
Peseta (100)	12 5/16	12 9/16	12 1/4	12 1/2	12 1/4	12 1/2
FRANC FRANÇAIS	10	10 1/8	10 1/16	10 3/16	10	10 1/8

Ces cours indicatifs, pratiqués sur le marché interbancaire des devises, nous sont communiqués en fin de matinée par la Salle des marchés de la BNP.

هكذا من الأصل

BOURSE DU 19 MARS

Cours relevés à 10 h 12

Règlement mensuel

Compensation	VALEURS	Cours précéd.	Premier cours	Dernier cours	% +-
4300	C.N.E 3%	4375	....	....	....
888	B.N.P. T.P	880	877	877	- 0 34
842	Cr.Lyon. T.P.	865	866	866	+ 0 12
1245	Renault T.P.	1304	....	....	....
1460	Rhone Poul. T.P.	1591	....	....	....
1073	Saint Gobain T.P.	1092	1092	1092	....
901	Thomson T.P.	926	....	....	....
775	ACCOR	751	755	755	+ 0 53
740	Air Liquide	759	753	753	- 0 79
605	Alcatel-Alsthom	598	601	600	+ 0 33
1600	Ala.Superm.	1680	1682	1682	+ 0 12
330	A L S P I	316	316	315	- 0 32
530	AGF Sté Centrale	503	501	501	- 0 40
1110	Aux. Entrepr.	1030	1011	1011	- 1 84
161	Avenir H. Média	154	154	154	....
930	Axa (ex Cie Midi)	936	930	930	- 0 64
139	Bafip	172	170	170	- 1 16
129	Bail-Equipem.	136	135 10	135 10	- 0 66
760	Bail Investis.	775	773	773	- 0 26
490	Bancaire	485	491	491	+ 1 24
680	Bazar H.-V.	760	....	....	....
585	Beghin-Say	620	620	620	....
1090	Berger (M)	1279	1280	1280	+ 0 08
340	Bertrand Faure	405	....	....	....
670	Bic	674	676	676	+ 0 30
1040	B.I.P.	1090	....	....	....
320	BIS	355	356	356	+ 0 28
365	B N P (CI)	381 70	380	380	- 0 45
775	Bollore Tech.	803	808	808	+ 0 62
2900	Bongrain	2895	2890	2890	- 0 17
800	Bon-Marché	827	821	821	- 0 73
590	Bouygues	613	606	605	- 1 31
123	BP France	124 20	120 10	120 10	- 3 30
1110	B S N	1090	1086	1089	- 0 09
1080	Canal Plus	1094	1091	1090	- 0 37
300	Cap Gem.S.	321	320	317	- 1 25
2460	Carrefour	2560	2570	2568	+ 0 31
158	Casino	163	161 10	160	- 1 84
100	Casino ADP	101	101 40	101 40	+ 0 40
1920	Castorama D.I.	2050	2035	2035	- 0 73
193	C.C.F.	188 50	189	189	+ 0 27
53	CCMC Ly	55	....	....	....
370	C.D.M.E.	364	361	361	- 0 82
192	C.E.G.I.D.	188	189 50	188	....
159	Centrest (Ny)	147	....	....	....
385	C.E.P. Comm.	409	402	402	- 1 71
124	Cerus	131 60	129 10	129 10	- 1 90
730	Cetelem	825	796	795	- 3 64
305	CF Int.	300	298 10	298 10	- 0 63
350	CGI Info.	342	343	343	+ 0 29
1170	C G I P	1239	1239	1231	- 0 65
575	CGP	628	625	625	- 0 48
1140	Chargeurs S A	1166	1160	1162	- 0 34
375	Christian Dior	381 80	....	....	....
580	C I C A (M)	810	....	....	....
315	Ciments franc.	319 50	324 80	325	+ 1 72
705	Clarins	759	750	748	- 1 45
510	Club Méditer.	526	529	534	+ 1 52
193	CMB Packa.	198 90	198 40	198 40	- 0 25
790	Coles	830	815	815	- 1 81
270	Cpt. Entrep.	255	255	255	....
1220	Compt Mod.	1275	1271	1271	- 0 31
270	CPR (Paris Ré.)	280	279	279	- 0 36

Compensation	VALEURS	Cours précéd.	Premier cours	Dernier cours	% +-
1000	Créd. Foncier	985	990	990	+ 0 51
235	Crédit Loc France	232	231 60	231 60	- 0 17
590	Cr Lyon (CI)	584	580	580	- 0 68
1110	Crédit Nat.	1115	1110	1119	+ 0 36
245	CSEE	310	304	304	- 1 94
2650	Damart	2748	2671	2671	- 2 80
345	Dassault Aviation	342	342 50	342 50	+ 0 15
195	Dassault Electr.	201 30	200	200	- 0 65
1410	De Dietrich	1480	1520	1520	+ 2 70
90	Dév.P.d.C.(Li)	102 50	102 50	102 50	....
168	Dév.R.Sud-Est	152	155	155	+ 1 97
280	D M C	312	311 50	311 50	- 0 16
405	Docks France	413	415	415	+ 0 48
330	Dynaction	380	....	....	....
2200	Eaux (Gle)	2254	2251	2253	- 0 04
800	E.B.F.	902	903	903	+ 0 11
410	Ecco	434	435	435	+ 0 23
376	Elf Aquitaine	380 30	381 50	381 50	+ 0 33
....	ElfSanofi/ExSanofi	1173	1181	1177	+ 0 34
250	Emp-Elf (Certif)	243	244 10	244 10	+ 0 45
380	Essilor	397 10	400	400	+ 0 73
181	Essil.Inc.(DP)	184	185	185	+ 0 54
670	Esso	708	717	721	+ 1 84
1440	Eurafrance	1615	1620	1620	+ 0 31
575	Eurocom.	609	601	601	- 1 31
149	Eurodisneyland	163 40	162 80	161	- 1 47
880	Europe 1	915	....	....	....
44	Eurotunnel	42	42 30	42 30	+ 0 71
1490	Exor	1465	1441	1450	- 1 02
118	Finextel	119	120	120	+ 0 84
325	Fives Lille	385	380	384 40	- 0 16
2740	Fromager. Bel	3000	2995	2995	- 0 17
1470	Gal.Lafayette	1760	1750	1750	....
1950	G.A.N.	1950	1956	1956	+ 0 31
600	Gascogne (B)	555	555	555	....
1280	Gaz et Eaux	1429	1429	1429	....
825	Géophysique	617	625	625	+ 1 30
665	Gerland Ly	588	....	....	....
....	Groupe André SA	763	779	779	+ 2 10
475	Groupe Cité	522	521	521	- 0 19
390	GTM-Entrep.	379	....	....	....
1510	Guyenne-Gas.	1614	1620	1620	+ 0 37
155	Hachette	177	176	175 30	- 0 96
485	Havas	491	491	491	....
370	Idia	350	....	....	....
300	Imétal	315 90	316 90	316 90	+ 0 32
146	Immob. Phénix	148	147	147	- 0 68
81	Ingénico	88 60	87 10	87 10	- 1 69
5550	Inst. Mérieux	5920	5900	5900	- 0 34
445	Interbail	450	450	450	....
700	Intertechnique	819	820	820	+ 0 12
900	J. Lefebvre	951	940	940	- 1 16
590	Klépierre	631	640	640	+ 1 43
705	Labinal	730	721	721	- 1 23
355	Lafarge	348 30	351	349 10	+ 0 23
315	Lebon	315	315	315	....
4100	Legrand	4144	4100	4070	- 1 79
2340	Legrand (DP)	2290	2300	2300	+ 0 44
415	Legris Industries	445	443	443	- 0 45

Compensation	VALEURS	Cours précéd.	Premier cours	Dernier cours	% +-
695	Locindus	712	....	....	....
4610	L.V.M.H.	4490	4480	4461	- 0 65
510	Lyon.Eaux/Dumez	493 10	494	494	+ 0 18
116	Majorette Ly	127 50	127 50	127 50	....
340	Mar. Wendel	336 10	331 50	331 50	- 1 37
172	Matra	166 40	161	163	- 2 04
535	Merlin-Gerin	518	515	520	+ 0 39
83	Metaleurop	90 60	90	90	- 0 66
42	Métrologie In.	48 70	48 70	48 70	....
168	Michelin	166	165 20	165 20	- 0 48
158	Min. Salsig (Ny)	156 10	....	....	....
75	MMB	80	78	78	- 2 50
166	Moulinex	185	181 20	181 20	- 2 05
1180	Navig. Mixte	1144	....	....	....
101	Nord-Est	113	114	114	+ 0 88
280	Nordon (Ny)	270	280	280	+ 3 70
455	Nouv Galeries	550	531	531	- 3 45
168	Olipar	170	169	169	- 0 59
760	Oréal	782	790	790	+ 1 02
395	Paribas	392	391 10	392 50	+ 0 13
190	Pechiney Int.	198 60	198	198	- 0 30
330	Pechiney (CIP)	327	325	325	- 0 61
1490	Pernod Ricard	1516	1513	1511	- 0 33
730	Peugeot	716	715	713	- 0 42
275	Pinault	283 70	283	283	- 0 25
630	Plastic-Omn.	660	657	657	- 0 45
470	Poliet	530	522	522	- 1 51
705	Primagaz	720	715	715	- 0 69
850	Printemps	870	853	853	- 1 95
3030	Promodès	3430	3440	3440	+ 0 29
545	Radiotechn.	634	630	630	- 0 63
5390	Redoute (La)	5460	5440	5440	- 0 37
184	Rémy Cointreau	191	190	190	- 0 52
610	R. Poulenc CIP	588	590	591	+ 0 51
310	Rolier Financ.	359	351	351	- 2 23
61	Rochette(La)	68 80	69	69	+ 0 29
2130	Roussel Uclaf	2188	2165	2165	- 1 05
2900	R. Impél.Ly *	3220	3200	3200	- 0 62
183	Sade (Ny)	185	185	185	....
1780	Sagem	1747	1780	1780	+ 1 89
530	Saint Gobain	531	529	528	- 0 56
1300	Saint Louis	1323	1325	1316	- 0 53
1670	Salomon Ly	1565	1565	1565	....
330	Salvepar (Ny)	338 50	....	....	....
1530	S A T	1511	....	....	....
230	Saul. Chât.	239 10	....	....	....
1060	Saupiquet (Ny)	1180	....	....	....
690	Schneider	666	662	662	- 0 60
19 50	SCOA	19 10	19	19	- 0 52
480	Scor s.a.	465	465	465	....
1970	S.E.B.	2066	2070	2070	+ 0 19
480	Sefimeg	463	452	462	- 0 22
113	Selectibanque	112	112	112	....
220	Sextant A.	235	....	....	....
830	S F I M	855	857	857	+ 0 23
235	S.G.E.	246 90	244	244	- 1 17
480	Simco	459	462	460	+ 0 22
835	St. Rossignol	788	768	768	- 2 54
500	Sligos	481	485	485	+ 0 83

Compensation	VALEURS	Cours précéd.	Premier cours	Dernier cours	% +-
545	Société Géné.	523	522	518	- 0 96
65	Sodecco(B)	67	....	....	....
144	Sodero(Ny)	141	143 50	143 50	+ 1 77
970	Sodexho	995	997	997	+ 0 20
78	Sogenal(Ny)	84	81 80	81 80	- 2 62
395	Sogerap	399 10	398	398	- 0 28
1430	Sommer-Allib.	1360	1355	1355	- 0 37
415	SOPHIA	400 10	400 10	400 10	....
1517	Source Perrier	1545	1550	1550	+ 0 32
810	Sovac	839	840	840	+ 0 12
330	SPEP	321 50	319	319	- 0 78
330	Spie-Batignol.	330	327	327	- 0 91
790	Strafor Facom.	770	765	765	- 0 65
340	Suez	326 70	327	327	+ 0 09
1170	Synthélabo	1220	1200	1200	- 1 64
182	Thomson CSF	156 10	156 10	156 10	....
280	Total	234	235	234 50	+ 0 21
170	~ (certif.)	157 80	156 50	156 50	- 0 82
220	Traffinet Fin.	220	....	....	....
570	U.A.P.	540	535	534	- 1 11
285	U F B Locab.	310	310	310	....
730	U I C	743	743	743	....
460	U I F	470	467	467	- 0 64
720	U I S	722	722	722	....
515	Unibail	530	519	519	- 2 08
705	Valéo	709	709	709	....
275	Vallourec	286 50	280	280	- 2 44
325	Via Banque	322	....	....	....
370	Worms et Cie	360	358	358	- 0 56
1300	Zodiac	1315	1316	1316	+ 0 08
1030	Elf Gabon	1062	1070	1070	+ 0 75
123	Amax	110	....	....	....
155	Amer. Barrick	145 20	140	140	- 3 58
119	Amer. Express	124	124	124	....
215	A.T.T.	221	221 30	221 30	+ 0 14
178	Anglo Amer.C.	184	190 60	190 60	+ 3 59
350	Amgold	331	....	....	....
250	Banco Santander	245	255	255	+ 4 08
840	B.A.S.F.	832	827	827	- 0 60
1020	Bayer	1010	1001	1001	- 0 89
41	Blenheim Plc	44	....	....	....
45	Belltelefon	38 70	39 05	39 05	+ 0 90
138	Chase Manh.	135	136	136	+ 0 74
2540	Daimler Benz	2605	....	....	....
132	De Beers	138 60	141 60	142	+ 2 53
2460	Deutsche Bank	2455	2452	2452	- 0 12
1220	Dresdner Bank	1220	1215	1215	- 0 41
61	Driefontein	61 10	60 80	61	- 0 16
265	Du Pont-Nem.	253 50	256	256	+ 0 59
280	Eastman Kodak	227 30	....	....	....
15 50	East Rand	14 50	14 55	14 55	+ 0 34
40	Echo Bay	39	38 50	38 50	- 1 28
230	Electrolux	250	255 10	255 10	+ 2 04
105	Ericsson	126 20	129	129	+ 2 22
325	Exxon Corp.	315	317 30	317 30	+ 0 73
220	Ford Motor	215	218 90	218 90	+ 1 81
48	Freegold	47 20	47 30	47 30	+ 0 21
16	Gencor	16 50	16 80	17	+ 3 03
450	Gén. Elect.	442 70	444 50	444 50	+ 0 41

Compensation	VALEURS	Cours précéd.	Premier cours	Dernier cours	% +-
220	Gén. Motors	210 10	216 80	216 80	+ 3 19
360	Gén. Belgique	357 30	....	....	....
92	Gd. Métropol.	88	90	90	+ 2 27
56	Guinness	56 65	56	56	- 1 15
21	Hanson PLC	21 30	21 20	21 20	- 0 47
31	Harmony Gold	32 25	32 20	32 20	- 0 16
425	Hewlett Packard	445	447 90	447 90	+ 0 65
37	Hitachi	32	32 30	32 30	+ 0 94
880	Hoechst	862	....	....	....
90	Homestake	75 50	74 40	74 40	- 1 46
126	I.C.I.	123 50	122	122	- 1 21
510	I.B.M.	491 20	493	493	+ 0 37
345	I.T.T.	363 10	364 50	364 50	+ 0 39
179	Ito Yokado	170 40	170	170	- 0 23
59	Matsushita	54 80	55 20	55 20	+ 0 73
3 55	Maxwell	3 55	....	....	....
235	Mc Donald's	242	248 60	249	+ 2 89
825	Merck	845	837	837	- 0 95
525	Minnesota M.	509	....	....	....
48	Mitsubishi	45	46 50	46 50	+ 3 33
340	Mobil corp.	340	....	....	....
340	Morgan J.P.	333	....	....	....
35480	Nestlé	35500	35600	35600	+ 0 28
118	Norsk Hydro	129 10	129	130 50	+ 1 08
105	OFSI	102	....	....	....
1740	Pétrofina	1730	1734	1734	+ 0 23
415	Philip Morris	442 90	440 50	440 50	- 0 54
98	Philips	109	109 10	109 10	+ 0 09
58	Placer Dome	56	55 20	55 20	- 1 43
560	Procter Gamble	564	562	562	- 0 35
199	Quilmès	216 40	....	....	....
26	Randfontein	24 20	23 90	23 90	- 1 24
345	Rhone Poul. Rorer	326	325	325	- 0 31
420	Royal Dutch	429 90	428 80	428 80	- 0 26
52	R T Z	53 75	53 40	53 40	- 0 65
1 65	Saat.& Saatchi	1 68	1 67	1 67	- 0 60
35	St Helena	33 60	34 10	34 10	+ 1 49
340	Schlumberger	325 50	328 50	328 50	+ 0 92
43	Shell transp.	44 60	....	....	....
2310	Siemens	2280	2264	2264	- 0 70
470	Siemens Nixdorf	462 90	....	....	....
176	Sony	167	167	167	....
76	Sumitomo Bank	72 50	74 10	74 10	+ 2 21
181	T.D.K.	156	157 80	157 80	+ 1 15
83	Telefonica	82 50	82 80	82 80	+ 0 48
27	Toshiba	23 60	24 60	24 60	+ 4 24
595	Unilever	551	551	551	....
290	Unit.Techn.	295	....	....	....
335	Vaal Reefs	317	310	310	- 2 21
1180	Volkswagen	1251	1258	1258	+ 0 56
350	Volvo	373 10	....	....	....
184	West. Deep.	157 90	157 50	157 50	- 0 25
440	Xerox Corp.	424	435 30	435 30	+ 2 67
124	Yamanouchi	118	120 50	120 50	+ 2 12
1 67	Zambia Cop.	2 05	2 03	2 03	- 0 98

COMPTANT (sélection)

Obligations

VALEURS	% du nom.	% du coupon
Emp.Etat 8,8%77	124	7 23
Emp.Etat 9,8%78	98 90	6 72
10,80% 79/94	101 30	5 81
Emp.Etat 13,4%83	105 90	3 25
Emp.Etat 12,2% 84	101 01	5 43
10,26% mars 86	104 20	0 19
OAT 10% 5/2000	107 75	8 11
OAT 9,9% 12/1997	104 60	2 62
OAT 9,8% 1/1996	102 74	1 31
PTT 11,2% 85	105 65	3 16
CFF 10,30% 86	102 85	1 49
CFF 10,25% nov 90	107 51	0 11
CNA 10 % 1979	101	0 71
CNB Bques 5000F	98 10	1 91
CNB Paribas 5000F	97 70	1 91
CNB Suez 5000F	97 80	1 91
CNE 11,5% 85	100 60	8 20
CNI 1/82 5000F	98 40	1 91
CNT 9 % 86	....	7 68
CRH 10,90% déc.85	106 95	2 14
CHARB FCE 3% 100	....	....
CNCA	881	....
Cens	....	....
Alcatel 6 % janv. 89	581	....
Ly. Eaux cv 6,5%	....	....
Thoms. cv 9,2% 86	....	....

Actions

VALEURS	Cours préc.	Dernier cours
Agache (ste fin.)	1000	995
Applications Hydr.	1530	....
Arbel	472	....
Bains C.Monaco	1095	....
B.Hypoth.Europ.	377	....
B.N.P. Intercont.	365	365
Beghin-Say (C I)	470	....
Bénédictine	2540	....
Bidermann Internat.	470	....
Blanzy Ouest	2300	....
B T P	65 90	65 50
Cambodge	900	....
Carbone Lorraine	540	510
Case Poclain	9	9 40
C.E.G.F (Frigor.)	572	....
Centenaire Blanzy	389 50	....
Cerabati	75	....
Champex Ny	90	....
CIC (CIP)	220	220

VALEURS	Cours préc.	Dernier cours
C.I.M.	1246	1215
C.I.T.R.A.M. (B)	1755	....
Cogifi	349	347
Comiphos	552	....
Cie Industrielle	6580	....
Cpt Lyon Alemand	372	371
Concorde	801	780
Constr.Mét.Prov.	28	....
Crédit Gén.Ind.	131	....
Cr Universel (Cie)	420	....
Darblay	697	....
Degremont	1837	1847
Delmas Vieljeux	3100	....
Didot Bottin	650	....
Docks Fr. R. Picardie	1172	....
Eaux Bassin Vichy	2815	....
Eaux Vittel	984	953
Ecia	315	320
Ent.Mag. Paris	4200	....
Etex (ex Eternit)	1790	1809
Finalens	291 90	....
F.I.P.P.	86	....
F.N.A.C.	1785	....
Foncière (Cie)	539	....
Fonc.Lyonnaise	662	664
Foncina	381	....
Fougerolle	815	820
France I.A.R.D.	770	....
France SA (La)	2415	2425
From. Paul-Renard	2390	....
Gaumont	640	....
Gazelin	320 10	324
Gévelot	460	....
G.F.C.	342 50	342 50
Groupe Victoire	1390	....
G.T.I (Transport)	235	....
Immobail	331 20	....
Immobanque	679	679
Im.Marseillaise	5330	....
Immofice	440	440
Invest.(Ste Cle.)	3300	....
Lambert Frères	290 50	....
Lille Bonnières	1169	....
Locafinancière	480	....
Louis Vuitton	735	735
Louvre	2750	2750
Lucia	1000	....
Machines Bull	31 10	31 10
Mag.Uniprix	186	....
Magnant	760	....
Métal Déployé	465	....
Mors	93	92
Navigation (Nle)	220	....
Optorg	325	319 90
Oréal (CI)	390	....
Origny-Desvroise	705	....
Palais Nouveauté	1268	....
Paluel Marmont	640	....

VALEURS	Cours préc.	Dernier cours
Parfinance	160	....
Paris France	240	....
Paris Orléans	205 90	....
Parthena Invest.	287 50	....
Pathé Cinéma	583	....
Piper Heidsieck	1306	....
Porcher	490 10	....
Promodès (CI)	1691	....
Publicis	750	744
Rochefortaise	107	....
Rosario	172 50	....
Rougier	250	275 60d
S.A.C.E.R.	461	....
S.A.F.A.A.	228	....
S.A.F.I.C Alcan	215	....
Saga	340	....
Saint Dominique (F.)	112	111
Salins du Midi	570	582
Savoisienne M.	155	....
S.C.A.C.	692	....
Senelle	393	399
S.Etud.Part. (M)	136	....
Silic	585	....
Sinvim	197	194 90
S.I.P.H.	203	223 70d
S.M.C.I.	116	....
Sofal	737	740
Soffo	378	....
Soficel	1205	1200
Sofiarm (ex Satam)	72	....
Sofragi	2412	....
Soudure Autogène	925	925
Souvibel	463 40	....
Sterni	486 10	....
Taittinger	2800	2800
Testut-Aequitas	350	....
Tour Eiffel	233	....
Ufiner	1110	....
Vicat	435	448
Vinipix	1500	1492 d
Virax	116 10	....
Maroc Sal Brasserie	255 10	....

PUBLICITÉ FINANCIÈRE
Renseignements :
46-62-72-67

Etrangères

VALEURS	Cours préc.	Dernier cours
A.E.G.	718	....
Akzo Nv Sico	450	....
Alcan Aluminium	110 10	....
American Brands	248 50	....
Arbed	630	....
Asturienne Mines	124	....
Banco Popular Espa.	595	....
B.Reglements Int.	19000	....
Can.Pacifique	77 80	....
Chrysler Corp.	89 10	....
C I R	8	....
Commerzbank	870	....
Dow Chemical	329	....
Fiat	21	....
GBL (Brux Lamb.)	535	....
Gevaert	1030	....
Glaxo Holdings Ltd	78 50	....
Goodyear Tire	340	....
Grace and Co (WR)	236 50	....
Honeywell Inc.	400	....
Johannesburg	72	....
Koninklijke Pakhoed	142	....
Kubota	20 60	....
Midland Bank	26	28 60d
Noranda Mines	75 60	....
Olivetti priv.	10 40	....
Pfizer Inc.	391	....
Ricoh	23 90	21 50o
Robeco	292 50	....
Rodamco NV	154 50	....
Rolinco	287 50	....
Saipem	5 90	....
Sema Group	22	....
SKF Aktiebolaget	94 50	....
Tenneco Inc.	192 10	....
Thorn Electrical	76	....
Toray Ind.	22 80	....
West Rand Cons.	8	....

Hors-cote

VALEURS	Cours préc.	Dernier cours
Bque Hydro Energie	315	....
Calciphos	98 90	....
C G H Cogedhor	8	....
Copazex	605	....
Drouot Assurances	325	....
Electro-Banque	331	....
Europ. Accum.	79 10	....
Europ Soules Ind.	19 45	....
Gachot S.A.	100	....
Guy Degrenne	442	....
Lecteurs du Monde	145	194 d
Nicolas	1200	....
Particip. Perrier	384	....
Quadrant	18	....
Romanto N.V.	215 30	....
St-Gobain-Emballage	1711	2289 d
S.E.P.R.	781	....
S.M.T. Goupil	130	41 55o
S.P.R. act. B	296 10	....
Waterman	903	....

Cote des Changes

MARCHE OFFICIEL	COURS préc.	COURS 19/3	COURS DES BILLETS achat	COURS DES BILLETS vente
Etats-Unis (1 usd)	5 607	....	....	....
Ecu	6 940	....	....	....
Allemagne (100 dm)	339 630	....	....	....
Belgique (100 F)	16 492	....	....	....
Pays-Bas (100 fl)	301 530	....	....	....
Italie (1000 lires)	4 514	....	....	....
Danemark (100 krd)	87 450	....	....	....
Gde-Bretagne (1 L)	9 707	....	....	....
Grèce (100 drachmes)	2 937	....	....	....
Suisse (100 f)	375 030	....	....	....
Suède (100 krs)	93 640	....	....	....
Norvège (100 k)	86 480	....	....	....
Autriche (100 sch)	48 256	....	....	....
Espagne (100 pes)	5 371	....	....	....
Portugal (100 esc)	3 940	....	....	....
Canada (1 $ can)	4 700	....	....	....
Japon (100 yens)	4 233	....	....	....

Marché libre de l'or

MONNAIES ET DEVISES	COURS préc.	COURS 19/3
Or fin (kilo en barre)	61300	.....
Or fin (en lingot)	61900	.....
Napoléon (20f)	351	.....
Pièce Fr (10 f)	435	.....
Pièce Suisse (20 f)	358	.....
Pièce Latine (20 f)	354	.....
Souverain	450	.....
Pièce 20 dollars	2150	.....
Pièce 10 dollars	1100	.....
Pièce 5 dollars	700	.....
Pièce 50 pesos	2300	.....
Pièce 10 florins	370	.....

SICAV (sélection) 18/3

VALEURS	Emission Frais incl.	Rachat net
Actilion	211 70	206 03
Agepargne	819 50	784 21
Amédi-gan	8039 53	7730 32
Ampfia	260998 05	260998 05
Amplitude	658 46	639 28
Arbitrages Court.T.	7067 01	7067 01
Associc	1073 56	1073 56•
Atout Futur	411 41	401 38
Auracic	1185 30	1151 75•
Avenir Alizés	1753 84	1719 45
Axa Capital	168 35	161 10
Axa Court Terme	7770 45	7770 45
Axa Croissance	983 08	940 75
Axa Europe	131 38	125 70
Axa Investiments	118 02	112 94
Axa NPI	133 36	127 62
Axa Oblig. France	150 42	143 94
Axa Première	117 12	116 77
Axa Sélection	149 12	142 70
Axa Valeurs PER	127 48	121 98
Cadence 1	1052 20	1031 57
Cadence 2	1041 52	1021 10
Cadence 3	1034 74	1014 45
Capimonétaire	6179 22	6173 05
Capioblig.	6316 58	6192 73
Capitacic	1267 70	1288 67•
Coexis	1297 22	1265 58
Comptavalor	3441 25	3436 10
Convertimmo	368 28	351 25
Credinter	477 61	463 89•
Credit Mutuel Capital	1260 36	1235 65•
Cred.Mut.Ep.Cour.T.	657 37	657 37•
Cred.Mut.Ep.long.T.	202 34	196 92
Créd.Mut.Ep.Monde	1290 26	1255 73
Dieze	1321 77	1289 53
Drouot France	881 71	843 74
Drouot Sécurité	246 80	236 17
Ecocic	1073 93	1042 65•
Ecuper	135 52	129 68
Ecureuil Capitalisation	2529 58	2504 63
Ecureuil Géovaleurs	2309 46	2242 19
Ecureuil Invest	446 87	433 85
Ecureuil Monepremière	65666 68	65666 68
Ecureuil Monétaire	38658 90	38658 90
Ecureuil Trésorerie	2385 87	2385 87
Ecureuil Trimestr.	2014 03	1994 09
Elicash	2 735651	2 735651
Energie	262 66	250 96
Eparcic	3625 50	3625 50•
Eparcourt-Sicav	4559 44	4548 07
Epargne Associat.	28655 28	28430 62
Epargne Capital	10549 16	10444 71
Epargne Croissance	1770 13	1722 76
Epargne Industrie	98 47	95 83
Epargne J.	68218 80	68218 80
Epargne Obligat.	206	200 49
Epargne Première	14172 88	14067 37•
Epargne Quatre	1086 03	1055 95•
Epargne-Unie	1339 56	1306 89
Epargne Valeurs	457 87	445 62
Esfi Cash capi	8231 74	8231 74•
Esfinvest capi	669 28	649 79•
Eurocic Leaders	1108 51	1078 22•
Eurodyn	1225 68	1196 79
Euro Gan	6334 34	6090 71
Europe Nouvelle	565	539 38
Fonsicav	14110 97	14110 97
France-gan	10076 37	9888 82
France Garantie	277 23	276 68
France Index Sicav	114 03	110 69
France Obligations	490 12	485 27

VALEURS	Emission Frais incl.	Rachat net
Francic	476 18	462 31•
Francic Pierre	108 79	105 62•
Francic-Régions	1260 65	1223 93•
Fructi-Associations	34 64	34 64
Fructi-Capi	40 99	40 38
Fructidor	236 57	233 07
Fructifrance act céd.	917 91	895 52
Gestion	14525 47	14453 20
Gest.Associations	173 44	169 62
Horizon	1237 22	1201 18
HLM Monétaire	13642 40	13642 40
Indust.Fse.Court.T.	1439 92	1439 92
Interépar	108562 76	105400 74
Interoblig.	13797 44	13526 90
Intersélection Fce	535 58	525 08
Japacic	154 29	149 80•
Jeunepargne	282 52	278 34•
Latitude	2211 61	2208 30
Laumi C.T.	12319 24	12319 24
Laumi L.T.	6838 86	6639 67
Lion Association	11101 31	11101 31
Lion Institution	29044 20	28971 77
Lionplus	959 97	941 15
Lion Trésor	2256	2233 66
Lion 20 000	25767 32	25767 32
Livret Bourse Inv.	577 78	560 95
Livret Portefeuil	732 60	711 26
Méditerranée	187 50	179 43
Mensuel CIC	10061 15	9960 54•
Monedem	66578 77	66578 77•
Mone.J	71254 28	71254 28
Monévalor	80376 05	80376 05
Mutualité dépôts	13185 60	13159 28
Mutuelle Unie Sél.	140 21	134 17
Natio Court Terme	278346 00	278346
Natio-Epargne	17376 56	17204 51
Natio-Ep. Ret.	128 12	124 69
Natio Eparg.Trésor	7655 18	7639 90
Natio-Imm.	1137 93	1107 47
Natio-Inter	1400 13	1362 68
Natio-Monétaire	24850 45	24850 45
Natio-Patrimoine	1365 11	1328 57
Natio-Placements	63078 76	63078 76
Natio-Revenu	1030 82	1020 61
Natio Sécurité	11845 38	11845 38
Natio-Valeurs	905 70	881 46
Nippon-Gan	4933 30	4743 56
Nord Sud Dévelop.	1560 76	1557 64
Obli-Associations	151 01	149 51
Oblicic-Mondial	2611 50	2572 91•
Oblicic-Régions	1076 63	1080 72•
Oblifutur	2789 91	2721 86
Oblig. tres caté.	174 71	172 13
Obliion	1348 95	1335 59
Oblisécurité Sicav	12640 11	12640 11
Oraction	1008 12	983 53
Orvalor	6920 98	6785 27
Paribas Capitalisation	1484 06	1462 13
Paribas Opportunités	132 97	127 55
Paribas Patrimoine	693 76	689 55
Patrimoine Retraite	218 82	214 53
Pervalor	615 41	603 34
Placement A.	1466 31	1437 58•
Placement J.	7080 25	7076 10•
Placement M.	65586 98	65458 07•
Placement Nord	1008 62	988 84•
Plénitude	134 01	130 42
Poste Croissance	21359 32	21337 98
Poste Gestion	64434 29	64434 29
Première Oblig.	11239 48	11228 26
Prévoy. Ecureuil	117 63	116 47

VALEURS	Emission Frais incl.	Rachat net
Priv'Associations	28891 65	28891 65
Proficias	992 82	968 60
Quartz	136 27	132 95
Réalvalor	828 34	810 14
Rentacic	160 86	158 48•
Revenus Trimestr.	5312 28	5259 68
Revenu-Vert	1139 44	1122 60
St Honoré Bio-Alim.	1013	967 06
St Honoré Bons du Tr.	11013 39	10968 60
St Honoré Global	228 74	218 37•
St Honoré Invest	785 82	750 19
St Honoré Mat Plac.	208 76	199 29
St Honoré Pacifique	583 28	556 83
St Honoré PME	542 77	518 16
St Honoré Real	14674 43	14615 97
St Honoré Services	459 97	442 28
Sécuricic	1710 59	1710 59•
Sécuri-Gan	12559 52	12313 25
Sécuritaux	1365 53	1365 53
Sicasden	711 58	701 06
Sicav Associations	1810 82	1810 82
SR-CNP Assur.	682 51	662 63
S.G. Fr. opportunités	1189 16	1165 84
Sicav 5.000	451 11	439 04
S.I. Est	1425 82	1384 42
Silvafrance	702 93	684 12
Slivam	414 11	403 03
Slivarente	221 09	216 75
Slivinter	437 52	425 61
S.N.I.	1211 08	1175 82•
Sogenfrance	1108 88	1087 14
Sogépargne	311 40	305 29
Sogevar	1080 95	1059 75
Sogister	1315 62	1289 82
Soleil Investissements	618 64	594 85
Solstice	2166 91	2161 51
State Street Act. Eur.	10181 39	9837 09•
State Street Act. Frce	10816 43	10501 39•
State Street Emer. Mkt	13529 97	12879 49•
Stratégie Actions	812 64	781 38
Stratégie Rendement	1379 71	1336 28
Technocic	1104 47	1072 30•
Techno-Gan	6040 49	5808 16
Thesora	652 13	645 67
Trésor Plus	1259 29	1246 82
Trésor Trimestriel	1018 36	1006 28
Trésoricic	127065 04	127065 04•
Trilion	5124 45	5068 69
UAP Investissement	461	444 34
UAP Actions France	625 86	603 24
UAP Act. Select	661 01	637 12
UAP Aedificandi	582 92	561 85
UAP Alef	213 84	206 11
UAP Alto Sicav	168 94	162 83
UAP Moyen Terme	136 77	131 83
UAP Première Cat.	11397 24	10985 29
Uni-Associations	121 04	121 04
Uni-Foncier	1277 30	1246 15
Unifrance	607 16	592 35
Uni-Garantie	1264 54	1242 18
Uni Régions	1419 25	1384 63
Univar	232 30	232 30
Univers Actions	1279 90	1248 68
Univers Obligations	1833 34	1788 62
Valorg	2014 67	2012 66
Valrea	52243 37	52217 28

c : coupon détaché - o : offert - * : droit détaché - d : demandé - • : prix précédent - ■ : marché continu

EXPOSITIONS

Nous publions le *jeudi* (daté vendredi) la liste des expositions *qui ont lieu à Paris et en région parisienne à partir* de mercredi. Une sélection commentée figure dans notre supplément « Arts et Spectacles » du mercredi (daté *jeudi*).

Centre Georges-Pompidou

Place Georges-Pompidou (42-77-12-33). T.l.j. sf mar. de 12 h à 22 h, sam., dim. et jours fériés de 10 h à 22 h.

CUBISMES TCHÈQUES, 1910-1925. *Galerie du CCI. Jusqu'au 17 mai.*

LE GESTE ET LE REGARD, MILLE ET UNE COLONNES. Atelier des enfants. Jusqu'au 13 avril.

LOUIS I. KAHN, LE MONDE DE L'ARCHITECTE. Grande Galerie. Jusqu'au 4 mai.

WOLFGANG LAIB. Musée d'art moderne. Jusqu'au 13 avril.

MISSION PHOTOGRAPHIQUE TRANS-MANCHE. Galerie du Forum. Jusqu'au 24 mai.

***FRANÇOIS MORELLET.* *Dessins* 1947-1961.** Cabinet d'art graphique, 4e étage. Jusqu'au 24 mars.

MOSCOU S'AFFICHE. Galerie des brèves CCI. Jusqu'au 20 avril.

REGARD MULTIPLE. ***Acquisitions de la Société des amis du Musée national d'art moderne.*** Galeries contemporaines. Jusqu'au 12 avril.

GEORGES ROUAULT. Première période 1903-1920. Grande Galerie. Entrée : 32 F. Jusqu'au 4 mai.

CLAUDE RUTAULT. *Galeries contemporaines.* Entrée : 16 F. Jusqu'au 12 avril.

Musée d'Orsay

Quai Anatole-France (40-49-48-14). Mer., ven., sam., mar. de 10 h à 18 h, jeu. de 10 h à 21 h 45, dim. de 9 h à 18 h. Fermé le lundi.

ARCHITECTURES DE SPECTACLE. Exposition-dossier. Jusqu'au 31 mai.

ARTS INCOHÉRENTS, ACADÉMIE DU DÉRISOIRE (1882-1893). Exposition-dossier. Entrée : 27 F (billet d'accès du musée). Jusqu'au 31 mai.

LE CABARET DU CHAT NOIR. Exposition-dossier. Jusqu'au 24 mai.

PHOTOGRAPHIES DE LOIE FULLER. Exposition-dossier. - Espace naissance du cinématographe. Entrée : 27 F (billet d'accès au musée). Jusqu'au 31 mai.

UN AMI DE TOULOUSE-LAUTREC : MAXIME DETHOMAS. Exposition-dossier. Entrée : 27 F (billet d'accès au musée). Jusqu'au 24 mai.

Palais du Louvre

Entrée par la pyramide (40-20-51-51). T.l.j. sf mar. de 10 h à 22 h.

ACQUISITIONS DU DÉPARTEMENT DES SCULPTURES (1988-1991). Hall Napoléon. Entrée : 35 F (comprenant l'accès à l'exposition Clodion). Du 20 mars au 29 juin.

CLODION, SCULPTEUR (1738-1814). Hall Napoléon. Entrée : 35 F. Du 20 mars au 29 juin.

SOUVENIRS DE VOYAGES : AUTOGRAPHES ET DESSINS FRANÇAIS DU XIXe. Pavillon de Flore. Entrée : 31 F (prix d'entrée du musée). Jusqu'au 18 mai.

Musée d'art moderne de la Ville de Paris

11, av. du Président-Wilson (47-23-61-27). T.l.j. sf lun. et jours fériés de 10 h à 17 h 40, mer. jusqu'à 20 h 30. Sam. et dim. jusqu'à 19 h.

ALBERTO GIACOMETTI. Entrée : 40 F. Jusqu'au 22 mars.

Grand Palais

Av. W.-Churchill, pl. Clemenceau, av. Gal-Eisenhower.

JACQUES-HENRI LARTIGUE A L'ÉCOLE DU JEU, 1902-1913. Rivages. (44-13-17-17) T.l.j. sf mar. et mer. de 12 h à 19 h. Entrée : 18 F. Jusqu'au 14 septembre.

SALON DU LIVRE. (44-13-17-17). T.l.j. sf lun. de 9 h 30 à 19 h 30, sam., mar. jusqu'à 22 h 30. Entrée : 45 F. Du 20 mars au 25 mars.

TOULOUSE-LAUTREC. Galeries nationales (44-13-17-17). T.l.j. sf mar. de 10 h à 20 h, mer. jusqu'à 22 h. Réserv. billets au 48.04. 38 36. (de 11 h à 18 h), par minitel 3615 Lautrec et Fnac. Entrée : 60 F. Jusqu'au 1er juin.

Cité des sciences et de l'industrie

30, av. Corentin-Cariou (40-05-80-00). T.l.j. sf lun. de 10 h à 18 h.

APPAREIL PHOTO. Espace Claude-Bernard. Entrée : 45 F (Cité pass.). Jusqu'au 10 mai.

ART, PHOTO, IMAGES. Espace Claude-Bernard. Entrée : 45 F (Cité pass). Jusqu'au 10 mai.

Galerie nationale du Jeu de Paume

Place de la Concorde (42-60-69-69). T.l.j. sf lun. de 12 h à 19 h, sam., dim. de 10 h à 19 h, mar. jusqu'à 21 h 30.

ELLSWORTH KELLY, LES ANNÉES FRANÇAISES 1948-1954, SUZANNE LAFONT. Galeries nationales du Jeu de Paume. Entrée : 30 F. Jusqu'au 24 mai.

ARTHUR PELECHIAN, FILMS. Galeries nationales du Jeu de Paume. Entrée : 30 F. Du 20 mars au 5 avril.

MUSÉES

300 MINI-ALMANACHS REFLETS DE LA *SOCIÉTÉ*. *De la mode et du graphisme de 1880 à 1960.* Musée de la Poste, salle 15, 34, bd de Vaugirard (43-20-15-30). T.l.j. sf dim. de 11 h à 18 h. Jusqu'au 15 avril.

ARGENT D'ARGENTINE. *Argenterie des XVIIIe, XIXe et XXe siècles.* *Hôtel de la Monnaie, 11, quai Conti* (40-46-56-66). T.l.j. sf lun. de 13 h à 18 h, mer. jusqu'à 21 h. Entrée : 30 F. Jusqu'au 10 mai.

MARCEL BOVIS, RÉTROSPECTIVE. *Mission du patrimoine photographique,* Palais de Tokyo, 13, av. du Président-Wilson (47-23-36-53). T.l.j. sf mar. de 9 h 45 à 17 h. Jusqu'au 24 mai.

YVES BRAYER ET PARIS. Donation de Mme Yves Brayer. Musée Carnavalet, *2e étage, 23, rue de Sévigné* (42-72-21-13). T.l.j. sf lun. et fêtes de 10 h à 17 h 40. Entrée : 30 F. Du 24 mars au 10 mai.

LES CONCOURS D'AFFICHES VERS 1900. Byrrh, l'affiche imaginaire. Musée de la publicité, Musée des Arts décoratifs, 107, rue de Rivoli (42-60-32-14). T.l.j. sf lun. et mar. de 12 h 30 à 18 h, dim. de 12 h à 18 h. Jusqu'au 3 mai.

PEDRO FIGARI. Pavillon des arts, *101, rue Rambuteau (42-33-82-50).* T.l.j. sf lun. et jours fériés de 11 h 30 à 18 h 30. Entrée : 30 F. Jusqu'au 24 mai.

GEORGES FRANJU, CINÉASTE. Maison de La Villette, 30, av. Corentin-Cariou *(42-40-27-28). T.l.j. sf lun. de 13 h à 18 h.* Projection de courts métrages. Jusqu'au 29 avril.

HOMMAGE A VÉRONIQUE WIRBEL. Et présentation de la Donation Yankel. Musée national des arts africains et *océaniens, 293, av. Daumesnil* (43-43-14-54). T.l.j. sf mar. de 10 h à 17 h 30, sam., dim. de 10 h à 18 h. Entrée : 23 F, 13 F (dim.). Jusqu'au 4 mai.

PASCAL KERN. Centre national de la *photographie, Palais de Tokyo, 13, av.* du Président-Wilson (47-23-36-53). T.l.j. sf mar. de 9 h 45 à 17 h. Entrée : 25 F (entrée du musée). Jusqu'au 6 avril.

RENÉ LALIQUE. Musée des arts décoratifs, *107, rue de Rivoli (42-60-32-14).* T.l.j. sf mar. de 10 h à 18 h, dim. de 12 h 30 à 18 h. Entrée : 30 F. Jusqu'au 5 avril.

LES LAUTREC DE LAUTREC. Bibliothèque nationale, galeries Mansart et Mazarine, 1, rue Vivienne (47-03-81-10). T.l.j. de 10 h à 20 h. Entrée : 30 F, 20 F avec un billet du Grand Palais. Conf. mer. 25 mars à 18 h 30. Jusqu'au 31 mai.

LA MARCHE A L'ÉTOILE. Musée des arts décoratifs, galerie d'actualité, 107, rue de Rivoli (42-60-32-14). T.l.j. sf lun. et mar. de 12 h 30 à 18 h, dim. de 12 h à 18 h. Entrée : 10 F. Jusqu'au 24 mai.

FERNAND MICHAUD. Bibliothèque nationale, galerie Colbert, 2, rue Vivienne ou 6, rue des Petits-Champs (47-03-81-26). T.l.j. sf dim. de 12 h à *18 h 30. Jusqu'au 28 mars.*

MODIGLIANI ET LES ATELIERS DE MONTMARTRE. Musée de Montmartre, *12, rue Cortot (46-06-61-11).* T.l.j. sf lun. de 11 h à 18 h. Entrée : 20 F. Jusqu'au 20 avril.

LES MOLÉCULES GÉANTES SE DÉCHAINENT. Palais de la Découverte, salle 53, av. Franklin-Roosevelt (40-74-80-00). T.l.j. sf lun. et jours fériés de 9 h 30 à 18 h, dim. de 10 h à 19 h. Entrée : 20 F. Jusqu'au 31 mars.

PAQUEBOTS DE LÉGENDE. Musée de la Marine, palais de Chaillot, place du Trocadéro (45-53-31-70). T.l.j. sf mar. de 10 h à 18 h. Entrée : 40 F. Jusqu'au 29 mars.

RICHARD PARKES BONINGTON. Musée du Petit Palais, av. Winston-Churchill (42-65-12-73). T.l.j. sf lun. et jours *fériés de 10 h à 17 h 40, mer. jusqu'à* 20 h 30. Entrée : 35 F. Jusqu'au 17 mai.

PHOTOGRAPHIE ET SCULPTURE. Centre national de la photographie, palais de Tokyo, 13, av. du Président-Wilson (47-23-36-53). T.l.j. sf mar. de 9 h 45 à 17 h. Entrée : 25 F (entrée du musée). Jusqu'au 6 avril.

PORTRAITS DE COUR. Conservatoire national des arts et métiers, bibliothèque, 292, rue Saint-Martin (40-27-23-67). T.l.j. de 13 h à 19 h, dim. de 12 h à 17 h. Entrée : 10 F. Jusqu'au 30 avril.

LES SEUILS DE LA VILLE, PARIS DES FORTIFS AU PÉRIF. Pavillon de l'Arsenal, 21, boulevard Morland (42-76-33-97). T.l.j. sf lun. de 10 h 30 à 18 h 30, dim. de 11 h à 19 h. Jusqu'au 26 avril.

FRANCESCO SMALTO. La passion d'un métier, 30 ans de mode masculine. Caisse nationale des monuments historiques, hôtel de Sully, 62, rue Saint-*Antoine (44-61-20-00). T.l.j. sf lun.* de 11 h à 19 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 12 avril.

LE SPORT ET LES LOISIRS ILLUSTRÉS PAR LES JOUETS. Musée des arts décoratifs, 107, rue de Rivoli *(42-60-32-14). T.l.j. sf lun. et mar. de* 12 h 30 à 18 h, dim. de 12 h à 18 h. Entrée : 10 F. Jusqu'au 4 octobre.

TRÉSORS DE L'ABBAYE ROYALE DE FONTEVRAUD. Archives nationales, 60, rue des Francs-Bourgeois *(40-27-60-00). T.l.j. sf mar. de 13 h 45* à 17 h 45. Entrée : 12 F. (dim. 8 F). Jusqu'au 18 mai.

CENTRES CULTURELS

MARINA ABRAMOVIC, PIERRE MATTHEY DE L'ETANG, CLAUDE VISEUX. Ecole nationale supérieure des Beaux-Arts, 17, quai Malaquais (42-60-34-57). T.l.j. sf mar. de 13 h à 19 h. Jusqu'au 22 mars.

GHADA AMER, THOMAS HIRSCHHORN. Hôpital Ephémère, 2, rue Carpeaux (46-27-82-82). T.l.j. sf lun. et mar. de 14 h à 19 h. Jusqu'au 19 avril.

ART ET BASKET-BALL. Espace information Jeunesse et sports, 25, boulevard Bourdon. *T.l.j. sf sam. et dim. de* 10 h à 17 h 30. Du 24 mars au 11 avril.

ARTISTES CONTEMPORAINS POUR L'ANNIVERSAIRE D'AMNESTY INTERNATIONAL. Fondation nationale des arts. Hôtel des arts, 11, rue Berryer *(42-56-71-71). T.l.j. de 11 h à 18 h.* Jusqu'au 21 mars.

ARTISTES DE LA GALERIE ANTON MEIER, GENÈVE. Centre culturel suisse, 38, rue des Francs-Bourgeois (42-71-44-50). T.l.j. sf lun. et mar. de *14 h à 19 h. Jusqu'au 22 mars.*

SERGE BENOIT. Centre culturel et d'animation du 14e, 20, avenue Marc-Sangnier (45-39-88-11). T.l.j. sf sam. et dim. de 15 h à 20 h. Du 24 mars au 14 avril.

FRÉDÉRIQUE BERCHAUD. *Centre* d'animation et de loisirs Valeyre, 24, rue Rochechouart (48-78-20-12). T.l.j. sf dim. de 14 h à 20 h. Jusqu'au 27 mars.

CHEFS-D'ŒUVRE DE GOODWOOD : COLLECTIONS DU DUC DE *RICHMOND, DUC D'AUBIGNY*. Fondation Mona Bismarck, 34, av. de New York (47-23-38-88). T.l.j. sf dim. de 10 h 30 à 18 h 30. Jusqu'au 21 mars.

LARRY CLARK. Espace photographique de Paris, *nouveau Forum des Halles, place Carrée - 4 à 8, Grande Galerie* (40-26-87-12). T.l.j. sf lun. de 13 h à 18 h, sam., dim. jusqu'à 19 h. Entrée : 10 F. Jusqu'au 22 mars.

COLLECTION CAISSE DES DÉPOTS 1 1992. 1er accrochage : une sélec*tion des acquisitions 1989-1990.* Caisse des dépôts et consignations, 56, rue Jacob (40-49-94-63). T.l.j. sf sam., dim. et lun. de 10 h à 18 h 15. Jusqu'au 30 mai.

LES EXTRÊMES SE TOUCHENT, *SCULPTURES CONTEMPORAINES* ET TABLEAUX DU XIXe SIÈCLE DU MUSÉE BOYMANS VAN BEUNINGEN DE ROTTERDAM. Institut néerlandais, 121, rue de Lille (47-05-85-99). T.l.j. sf *lun. de 13 h à 19 h.* Jusqu'au 29 mars.

PAUL HANKAR, DIX ANS D'ART NOUVEAU. Centre Wallonie-Bruxelles à Paris, Beaunord, 127-129, rue Saint-*Martin* (42-71-26-16). T.l.j. sf lun. de 11 h à 18 h. Entrée : 20 F. Jusqu'au 7 juin.

HAUTE TENSION, MASSIMILIANO FUKSAS. Institut français d'architecture, 6 bis, rue de Tournon (46-33-90-36). T.l.j. sf lun., mar. de 12 h 30 à 19 h. Jusqu'au 26 avril.

IL ÉTAIT UNE FOIS... Livres illustrés pour enfants d'hier et d'aujourd'hui. Centre culturel suédois, hôtel de Marle 11, rue Payenne (42-71-82-20). T.l.j. sf lun. de 12 h à 18 h. Du 19 mars au 16 avril.

ERLING JOHANSSON, SONG LING ZENG. Cité internationale des arts, *18, rue de l'Hôtel-de-Ville* (42-78-71-72). T.l.j. de 13 h à 19 h. Du 20 mars au 30 mars.

LARS JONSSON. Eaux et oiseaux. Centre culturel suédois, hôtel de Marle - 11, rue Payenne (42-71-82-20). T.l.j. sf *lun. de 12 h à* 18 h. Jusqu'au 16 avril.

WOJTEK KORSAK. Institut polonais, 31, rue Jean-Goujon (42-25-10-57). Lun. mar., jeu., ven. de 12 h à 18 h, mer. de 12 h à 20 h. Du 20 mars au 3 avril.

« LE MONDE » ET LA LITTÉRATURE. Bateau « *Princess Elizabeth* », pont Mirabeau - *rive gauche*. T.l.j. de 10 h à 19 h 30, sam. jusqu'à 22 h. Du 21 mars au 25 mars.

PEINTRES POLONAIS DE L'ÉCOLE DE PARIS. Institut polonais, 31, rue *Jean-Goujon (42-25-10-57). T.l.j. sf* sam. et dim. de 12 h à 19 h, mer. de 12 h à 20 h. Du 19 mars au 9 avril.

BERNARD QUESNIAUX, ANTOINE REVAY, GUY LE MEAUX. Hôtel de Ville, salle Saint-Jean, rue Lobau, porche côté Seine. T.l.j. sf lun. de 11 h à 19 h. Jusqu'au 29 mars.

MOHAMMED RACIM. Institut du monde arabe, 1, rue des Fossés-Saint-Bernard (40-51-38-38). T.l.j. sf lun. de 13 h à 20 h. Rencontres-débats autour de la guerre d'Algérie, les 19, 20 et 26 mars. Jusqu'au 29 mars.

ROBERT RYMAN. Renn Espace d'art contemporain, 7, rue de Lille (42-60-22-99). T.l.j. *sf dim., lun., mar.* de 12 h à 17 h, sam. de 11 h à 18 h. Jusqu'au 30 juin.

SALON DE MARS. Esplanade du champ de Mars, place Joffre - face à l'Ecole militaire (43-87-04-65). T.l.j. de *12 h à 20 h, jeu. de 12 h à 23 h,* sam. et dim. de 10 h à 20 h. *Entrée* : 45 F. Du 24 mars au 30 mars.

ARTHUR UNGER. Paris Art Center, *36, rue Falguière (43-22-39-47).* T.l.j. sf dim., lun. et jours fériés de 14 h à 19 h. *Jusqu'au 28 mars.*

ANNE VIGNAL. Espace Keller, 25, rue Keller (48-06-31-14). T.l.j. sf dim. de 11 h à 19 h, lun. de 15 h à 19 h. Jusqu'au 5 avril.

GALERIES

40 ANNÉES D'ÉDITION. Galerie Denise René, 196, bd Saint-Germain (42-22-77-57). Jusqu'au 12 avril.

ALBINET. Galerie Krief, 50, rue Mazarine (43-29-32-37). Du 19 mars au 14 avril.

YOLANDE ARDISSONE. Galerie Wally Findlay, 2, av. Matignon (42-25-70-74). Jusqu'au 7 avril.

ARMAN. *Archéologie du futur.* Galerie Beaubourg, 23, rue du Renard (42-71-20-50). Du 21 mars au 9 mai.

L'ARRIÈRE-PAYS. Galerie Jeanne Bucher, 53, rue de Seine (43-26-22-32). Jusqu'au 28 mars.

AUDEBES, YOO SUN TAI. Galerie Lavignes-Bastille, 27, rue de Charonne (47-00-88-18). Jusqu'au 4 avril.

EDWARD BARAN. Galerie Claudine Lustman, 111, *rue* Quincampoix (42-77-78-00). Jusqu'au 18 avril.

BIAUSSAT. Galerie d'art de la place Beauveau, 94, rue du Faubourg-Saint-Honoré (42-65-66-98). Jusqu'au 4 avril.

PHILIPPE BONNET. Galerie Coard, 12, rue Jacques-Callot (43-26-99-73). Jusqu'au 18 avril.

BOUGIE, COURMES, DEBRÉ, SINGIER, ZAO WOU-KI. *Galerie Lacourière* Frélaut, 23, rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie (42-74-02-30). Jusqu'au 11 avril.

SOPHIE BOURSAT. Galerie Aline Vidal, 70, rue Bonaparte (43-26-08-68). Jus*qu'au 18 avril.*

PASCAL BRILLAND. Galerie Praz-Delavallade, 10, rue Saint-Sabin (43-38-52-60). Jusqu'au 11 avril.

MARK BRUSSE. Galerie Michel Vidal, 56, *rue* du Faubourg-Saint-Antoine *(43-42-22-71). Jusqu'au 30 mars.*

GIANNI BURATTONI. Galerie Gutharc Ballint, 47, rue de Lappe (47-00-32-10). Jusqu'au 18 avril. / Galerie Polaris, 25, rue Michel-le-Comte (42-72-21-27). Jusqu'au 28 mars.

MICHÈLE BURLES. *Galerie Caroline* Corre, 14, rue Guénégaud (43-54-57-67). Jusqu'au 21 mars.

CARLOS CABEZA. Galerie Mostini Bastille, 23, rue Basfroi (44-93-93-64). Du 21 mars au 30 avril.

BERTRAND CANARD. *Galerie Bernard* Jordan, 52-54, rue du Temple (42-72-39-84). Du 20 mars au 11 avril.

AGUSTIN CARDENAS. JGM Galerie, *8 bis, rue Jacques-Callot (43-26-12-05).* Jusqu'au 25 avril.

CARNAVAL. *Galerie Chisseaux rive* gauche, 33, *av.* la Bourdonnais (45-55-49-17). Du 19 mars au 29 avril.

BRUNO CECCOBELLI. Galerie Hadrien Thomas, 3, *rue du Plâtre (42-76-03-10).* Du 19 mars au 16 mai.

CHO TAIK HO. *Galerie Pierre* Lescot, 153, *rue Saint-Martin* (48-87-81-71). Jusqu'au 28 mars.

CHU TEH-CHUN. Galerie Arlette Gimaray, 13, *rue de Seine* (46-34-71-80). Du 19 mars au 30 avril.

CLAYETTE, LES CARAVELLES DE **CHRISTOPHE COLOMB.** Galerie Proscénium, 35, rue de Seine (43-54-92-01). Jusqu'au 21 mai.

COSTIOU, CROQU'EN CIRQUE. Galerie Philippe Mabardi, 53, rue du Cherche-Midi (42-22-32-68). Du 19 mars au 30 avril.

COSTIS. Galerie J. et J. Donguy, 57, *rue de la Roquette* (47-00-10-94). *Jusqu'au 23 mai.*

COLETTE DEBLÉ. Galerie Area, 10, rue de Picardie (42-72-68-66). Jusqu'au 28 mars.

DEBUSSCHÈRE. Galerie Philippe Frégnac, 50, rue Jacob (42-60-86-31). Jusqu'au 3 avril.

HÉLÈNE DELPRAT. Galerie Maeght, hôtel Le Rebours - 12, rue Saint-Merri (42-78-43-44). Jusqu'au 3 avril.

ERIC DE TARRAGON. Galerie Lucien Durand, 19, rue Mazarine (43-26-25-35). Du 19 mars au 18 avril.

ROSITA DEWEZ-SANCHO. Galerie Weiller, 5, rue Gît-le-Cœur *(43-26-47-68). Jusqu'au 30 avril.*

GU DEXIN, HUANG YONGPING, ZHANG PEILI. Galerie Arnaud Lefebvre, 30, rue Mazarine (43-26-50-67). Jusqu'au 28 mars.

LYDIA DONA. Galerie des Archives, 46, *rue* des Archives (42-78-05-77). Jusqu'au 30 avril.

EHRHARD. Galerie Samagra, 52, *rue* Jacob (42-86-86-19). Jusqu'au 4 avril.

ETIENNE-MARTIN. Galerie Artcurial, 9, av. Matignon (42-99-16-16). Du 19 mars au 2 mai.

FENÊTRES NAÏVES. Galerie Naïfs et Primitifs, 33, rue du Dragon (42-22-86-15). Jusqu'au 15 avril.

SERGIO FERMARIELLO, JEAN-CHARLES BLAIS. Galerie Yvon Lambert, 108, rue Vieille-du-Temple *(42-71-09-33). Jusqu'au 7 avril.*

MARC FERROUD. Galerie Pascal Gabert, 80, rue Quincampoix (48-04-94-84). Du 19 mars au 19 avril.

FLOC'H. Galerie Pixi et Cie, 95, rue de Seine (43-25-10-12). Jusqu'au 9 mai.

RALPH GIBSON. Galerie Antoine Candau, 3, passage Saint-Sébastien (43-38-75-51). Jusqu'au 18 avril.

J. GOODE. Galerie Karsten Greve, 5, rue Debelleyme (42-77-19-37). Jusqu'au 30 mars.

CHARLES GUILLAUD. Galerie Ror-Volmar, 6, rue de Miromesnil *(42-66-69-60). Jusqu'au 4 avril.*

SOONJA HAN. Galerie Lelia Mordoch, 17, rue des Grands-Augustins (46-33-29-30). Jusqu'au 28 mars.

HOMMAGE A GERMAINE RICHIER. Galerie Odermatt-Cazeau, 85 bis, rue du Faubourg-Saint-Honoré (42-66-92-58). Jusqu'au 18 avril.

HUANG YONG PING. Galerie Froment et Putman, 33, rue Charlot *(42-76-03-50). Jusqu'au 28 mars.*

SIMONE HUBY. Henry Bussière, 15, rue des Tournelles (42-72-50-37). Du 19 mars au 25 avril.

ANNE ITZYKSON. Galerie Caplain-Matignon, 29, av. Matignon (42-65-04-63). Du 24 mars au 18 avril.

BORO IVANDIC. Galerie d'art international, 12, rue Jean-Ferrandi (45-48-84-28). Jusqu'au 28 mars.

JOUENNE. *Galerie Guigné, 89, rue du* Faubourg-Saint-Honoré (42-66-66-88). Du 19 mars au *2 mai.*

IDA KARSKAYA. La Petite Galerie, 35-37, rue de Seine (43-26-37-61). Jusqu'au 28 mars.

ELLSWORTH KELLY. Galerie Templon, 4, avenue Marceau (47-20-15-02). Jusqu'au 18 avril.

JIRI KOLAR. Galerie Isy Brachot, 35, rue Guénégaud (43-54-22-40). Jusqu'au 11 avril.

LUIS LEMOS. Galerie Vidal - Saint-Phalle, 10, rue du Trésor (42-76-06-05). *Jusqu'au 2 avril.*

MORICE LIPSI. Sculptures et dessins. Galerie Michèle Heyraud, 79, rue Quincampoix (48-87-02-06). Jusqu'au 22 mars.

LUTZ. Sculptures. Galerie Prazan *Fitoussi, 25, rue Guénégaud* (46-34-77-61). Du 19 mars au 16 mai.

MATTA. Galerie Artcurial, 9, av. Matignon (42-99-16-16). Jusqu'au 4 avril.

JÉROME MESNAGER. Galerie loft Jean-François Roudillon, 3 bis, rue des Beaux-Arts (46-33-18-90). Du 20 mars au 9 mai.

MISE A FEU. Galerie Thorigny, 13, rue de Thorigny (48-87-60-65). Du 19 mars au 17 mai.

FRANCE MITROFANOFF. Galerie Erval, 16, rue de Seine (43-54-73-49). Du 19 *mars* au 18 avril.

LE MOIS DU MONOTYPE. Galerie Alias, 6, *rue des Coutures-Saint-Gervais* (48-04-00-14). Du 19 mars au 11 avril.

MORANDI. Galerie Claude Bernard, 7-9, rue des Beaux-Arts (43-26-97-07). Jusqu'au 2 mai.

MALCOLM MORLEY. Galerie Montenay, 31, *rue Mazarine* (43-54-85-30). Jusqu'au 28 mars.

CHUCK NANNEY. Galerie Jousse-Seguin, 32-34, rue de Charonne (47-00-32-35). Jusqu'au 18 avril.

NIMOS. Galerie Marie de Holmsky, 80, *rue Bonaparte* (43-29-08-90). Du 19 *mars* au 1er avril.

NUNZIO, PIZZI CANNELLA, TIRELLI. Galerie Di Meo, 5, *rue des Beaux-Arts* (43-54-10-98). Jusqu'au 4 avril.

YVES OPPENHEIM. Galerie Durand-Dessert, 28, rue de Lappe (48-06-92-23). Jusqu'au 4 avril.

ALFONSO OSSORIO (1916-1990). Galerie Zabriskie, 37, rue Quincampoix (42-72-35-47). Jusqu'au 11 avril.

PAGAVA, SZENES, VIEIRA DA SILVA. Galerie Jacob, 28, rue Jacob (46-33-90-66). Jusqu'au 18 avril.

MARC PAPILLON. Galerie *Claudine* Papillon, 59, rue de Turenne (40-29-98-80). Jusqu'au 18 avril.

STEVEN PARRINO. Galerie Sylvana Lorenz, 13, *rue* Chapon (48-04-53-02). Du 21 mars au 30 avril.

MALGORZATA PASZKO. *Galerie Martine Queval, 86, rue du Faubourg Saint-*Honoré (40-07-04-77). Du 19 mars au 10 avril.

LOULOU PICASSO. Le malentendu. Galerie du Jour Agnès B, 6, rue du Jour *(42-33-43-40). Jusqu'au 28 mars.*

JOAN HERNANDEZ PIJUAN. Galerie Renos Xippas, 108, rue Vieille-du-Temple (40-27-05-55). Jusqu'au 11 avril.

LAUREN PIPERNO. Ballroom Dance. Galerie Agathe Gaillard, 3, rue du Pont-Louis-Philippe *(42-77-38-24). Jusqu'au* 21 mars.

DANIEL PONTOREAU. Galerie Patricia Dorfmann & Laurent Roux, 39, rue de Charonne (47-00-36-69). Du 21 mars au 9 mai.

ARNULF RAINER. Galerie Thaddaeus Ropac, 7, rue Debelleyme (42-72-99-00). Jusqu'au 2 mai.

JUDITH REIGL. Galerie de France, 52, rue de la Verrerie (42-74-38-00). Jusqu'au 18 avril.

REINHOUD. Galerie Ariel, 140, bd Haussmann (45-62-13-09). Jusqu'au 18 mars.

JEAN-MAXIME RELANGE. Galerie Jean Tour, 68, quai de l'Hôtel-de-Ville (40-27-06-66). Du 19 mars au 19 avril.

DEBORAH REMINGTON. Galerie Darthea Speyer, 6, rue Jacques-Callot (43-54-78-41). Jusqu'au 20 avril.

ANTOINE REVAY. Galerie Vieille du Temple, 23, rue Vieille-du-Temple (40-29-97-52). Jusqu'au 21 mars.

PIERRE ROUX. Galerie Vendôme, *23, rue Jacob* (43-26-29-17). Jusqu'au 11 avril.

JEAN-CLAUDE RUGGIRELLO. Galerie de Paris, 6, rue du Pont-de-Lodi (43-25-42-63). Du 19 mars au 11 avril.

RUTJER RUHLE. Galerie Stadler, 51, *rue de Seine (43-26-91-10). Jusqu'au 28 mars.*

MARIE SALLANTIN. Galerie Nicole Ferry, 57, quai des Grands-Augustins (46-33-52-45). Du 19 mars au 29 avril.

JAN SAUDEK. Galerie Thierry Salvador, 6, avenue Delcassé (45-62-36-59). Jusqu'au 27 mars.

CLAUDE SIMON. Galerie Adrien Maeght, 42-46, rue du Bac (45-48-45-15). Jusqu'au 28 mars. / Galerie Maeght, 42, rue du Bac (45-48-45-15). Jusqu'au 28 mars.

FRANÇOISE STAAR. *Galerie Sylvie* Bruley, 27, rue de l'Université (40-15-00-63). Du 19 mars au 18 avril.

JANA STERBAK. Galerie Crousel-Robelin Bama, 40, rue Quincampoix (42-77-38-87). Jusqu'au 21 mars.

BEAT STREULI. Galerie Anne de Villepoix, 11, rue des Tournelles (42-78-32-24). Du 19 mars au 18 avril.

EMILIO TADINI. Galerie du Centre, 5, rue Pierre-au-Lard (42-77-37-92). Jusqu'au 4 avril.

DOMINIQUE THINOT. Galerie Philippe Gand, 8, rue Saint-Merri (48-04-90-71). Du 19 mars au 25 avril.

DANIEL TREMBLAY. Galerie Farideh-Cadot, 77, *rue des Archives* (42-78-08-36). Jusqu'au 22 mars.

GEORGES VAN HAARDT, JEAN-PAUL JAPPÉ. Galerie Véronique Smagghe, 24, rue Charlot (42-72-83-40). Jusqu'au 4 avril.

YARMILA VESOVIC. Galerie Anne Blanc, 158, galerie de Valois, jardins du Palais-Royal (42-86-94-82). Jusqu'au 29 mars.

DAN WELL. Galerie Henri de Toulouse Lautrec, 9, rue de la Montagne-d'Aulas (45-57-70-47). Jusqu'au 29 mars.

ZAO WOU-KI. *Galerie Marwan Hoss, 12, rue d'Alger* (42-96-37-96). Jusqu'au 17 avril. / Galerie Artcurial, 9, av. Matignon (42-99-16-16). Jusqu'au 28 mars.

ZUSH. *Dessins et peintures.* A. B. Galeries, 24, rue Keller (48-06-90-90). *Jusqu'au 29* mars.

PÉRIPHÉRIE

ABLON-SUR-SEINE. *Jasmine Couty.* Centre culturel d'Ablon-sur-Seine, 7, av A.-Duru (45-97-53-11). T.l.j. de 9 h à 12 h et de 14 h à 19 h. Du 24 mars au 2 avril.

AULNAY-SOUS-BOIS. Daniel Sannier. Espace Jacques Prévert, 134, rue Anatole-France (48-68-00-22). Du mer. au sam. de 13 h 30 à 20 h 30, dim. de 13 h 30 à 17 h 30. Jusqu'au 29 mars.

BIÈVRES. Roberte Pizzorni. Centre culturel Louis-Ratel (69-41-93-47). T.l.j. *sf lun.* de 14 h à 19 h. Du 21 *mars au* 5 avril.

BOULOGNE-BILLANCOURT. La Croisière jaune. Centre culturel de Boulogne-Billancourt, 22, *rue* de la Belle-Feuille (47-12-77-95). T.l.j. de 9 h à 21 h, dim. de 10 h à 12 *h*. Jusqu'au *17 avril.*

CLAMART. Hernandez & Fernandez. Centre culturel Jean-Arp, 22, av. Paul-Vaillant-Couturier (46-45-11-87). Ven. sam., dim. de 14 h à 18 h. Jusqu'au 31 mai. **Mimi Chédru.** Centre d'arts plastiques *Albert* chanot, *33*, rue Brissard (47-36-05-89). T.l.j. sf lun. de 16 h à 19 h. Jusqu'au 6 avril.

CLICHY-LA-GARENNE. 62e Salon de printemps. Maison du peuple, 39, *bd* du Général-Leclerc (47-56-14-85). T.l.j. sf mar. de 13 h à 19 h. Du 21 mars au 16 avril.

COLOMBES. Miron Agafitei, Dinu Campeanu. La MJC théâtre de Colombes, 31, rue des Avants (47-82-50-16). Jusqu'au 24 avril.

CRÉTEIL. Jean Revol. Maison des arts de Créteil, place Salvador-Allende (49-80-90-50). T.l.j. sf lun. de 12 h à 19 h, dim. de 14 h à 18 h, les jours de représentation. Jusqu'au 31 mars.

***LA DÉFENSE.* Marc Tulane.** *FNAC CNIT-La Défense, esplanade de la* Défense (46-92-21-96). T.l.j. sf dim. et jours fériés de 10 h à 20 h. Jusqu'au 2 mai.

ENGHIEN-LES-BAINS. Bdément vôtre. Rétrospective de 40 ans de dessins de François Craenhals. Centre culturel François-Villon, Hall Garnier, 32, av. de Ceinture (34-12-85-89). T.l.j. de 9 h à 11 h et de 14 h à 19 h, sam. de 9 h à 11 h. Entrée : 15 F. Du 21 mars *au 16 avril.*

JOUY-EN-JOSAS. Machines d'architecture. Fondation Cartier, 3, rue de la Manufacture (39-59-46-46). T.l.j. sf dim. de 12 h à 18 h. Entrée : 25 F. Jusqu'au 21 avril.

. Le Printemps prend l'art. Galeries des quartiers Marais et Beaubourg. Du 21 mars au 22 mars.

MAGNY-LES-HAMEAUX. Les Bérénices. Musée national des Granges de *Port-Royal, Saint-Quentin-en-Yvelines* (30-43-73-05). T.l.j. *sf* mar. de 10 h à 12 h et de 14 h à 18 h. Entrée : 12 F (prix d'*entrée* du musée). Jusqu'au 15 juin.

MARLY-LE-ROI. Madame du Barry, *de Versailles à Louveciennes.* Musée promenade de Marly-le-Roi, grille royale du parc de Marly (39-69-06-26). T.l.j. sf lun. et mar. de 14 h à 18 h. Du 21 mars au 29 juin.

MEAUX. Michel Canteloup. Musée *Bossuet, palais épiscopal* (64-34-84-45). T.l.j. sf mar. et jours fériés de 10 h 30 à 12 h et de 14 h à 18 h. Jusqu'au 11 mai.

MONTFORT-L'AMAURY. Caroline Johner. Centre municipal des loisirs, *place de Nickenich* (34-86-14-70). T.l.j. sf dim. et lun. de 14 h à 18 h. Jusqu'au 20 mars.

MONTREUIL. Ateliers sur cour. Ateliers de la ville de Montreuil, 71, rue Robespierre (point de rencontre) *(48-70-95-95).* T.l.j. de 14 h à 20 h. Du 21 mars au 23 mars.

NEUILLY-SUR-MARNE. André Robillard, Jean Smilowski. Art et bricolage. L'Aracine, château Guérin, 39, av. du Général-de-Gaulle (43-09-62-73). *T.l.j. sf lun.,* mar., mer. de 14 h à 18 h. Jusqu'au 30 août.

PONTOISE. Camille Pissarro (1830-1903). Musée Pissarro de Pontoise, 17, rue du Château (30-38-02-40). T.l.j. *sf* lun. et mar. de *14 h à 18 h.* Jusqu'au 29 mars. **Pablo Gargallo.** Musée Tavet-Delacour, 4, rue Lemercier (34-43-34-43). T.l.j. sf *mar.* et jours fériés de 10 h à 12 h et de 14 h à 18 h. Jusqu'au 5 avril.

SAINT-GERMAIN-EN-LAYE. La Cour des Stuart à *Saint-Germain-en-Laye* au temps de Louis XIV. Musée des Antiquités nationales, château de Saint-Germain (34-51-53-65). T.l.j. sf mar. de 9 h à 17 h 15. Entrée : 25 F. Jusqu'au 27 avril.

SUCY. Jacques Peset. *Tête-à-tête.* Château de Sucy, orangerie, avenue Georges-Pompidou (45-90-25-12). Lun., mer., sam., dim. de 14 h à 18 h. Du 21 mars au 20 avril.

VERSAILLES. Cécile Proslier. Galerie Laurent Jamault, 18, rue de la *Paroisse (30-21-66-39).* Du 23 mars au 25 avril. Galerie Laurent Jamault, 18, rue de la Paroisse. Du 24 mars au 25 avril.

PARIS EN VISITES

VENDREDI 20 MARS

« Les écrivains du Père-Lachaise », 10 h 30 et 14 h 45, porte principale, boulevard Ménilmontant (V. de Langlade).

« L'Opéra-Bastille : la salle, la scène et les coulisses » (places limitées), *12 h 15, au pied de l'escalier* (Connaissance de Paris).

« Chefs-d'œuvre des collections des ducs de Richemond et d'Aubigny : Van Dick, Reynolds, Mignard et Canaletto », 12 h 15, Fondation Mona-Bismarck, 34, avenue de New-York (G. Marbeau-Caneri).

« Hôtels et maisons d'artistes de la plaine Monceau », 14 h 30, métro Monceau (Paris pittoresque et insolite).

« Du canal Saint-Martin à la rotonde *de La Villette en passant par l'hôpital* Saint-Louis », 14 h 30, square Frédéric-Lemaître, 34, quai de Jemmapes (Sauvegarde du Paris *historique*).

« Le site classé de la reine Blanche et les vestiges du couvent de Lourcine », 14 h 30, métro Gobelins, côté manufacture (Paris, capitale historique).

« Les passages couverts (deuxième parcours), exotisme et dépaysement assurés », 14 h 40, 33, boulevard de Strasbourg (Paris autrefois).

*« La tour Eiffel, spectaculaire témoi*gnage de l'architecture industrielle », 15 heures, pilier nord, devant le buste de Gustave Eiffel (Monuments historiques).

« Le panthéon bouddhique de la Chine et du Japon du Musée Heidelbach-Guimet », 15 heures, 19, avenue d'Iéna (P.-Y. Jaslet).

« Salons des dix-septième et dix-huitième siècles de l'Arsenal », 15 heures, 1, rue de Sully (D. Bouchard).

Exposition : « Fang » au Musée Dapper » 15 heures, 50, avenue Victor-Hugo (Paris et son histoire).

« Rodin et Camille Claudel. Les critères du beau chez Rodin et leurs différences avec les œuvres de Michel-Ange et de Phydias », 15 heures, sortie métro Varenne (I. Hauller).

« Natacha Kozina », 19 heures, Musée national d'art moderne (Centre Georges-Pompidou).

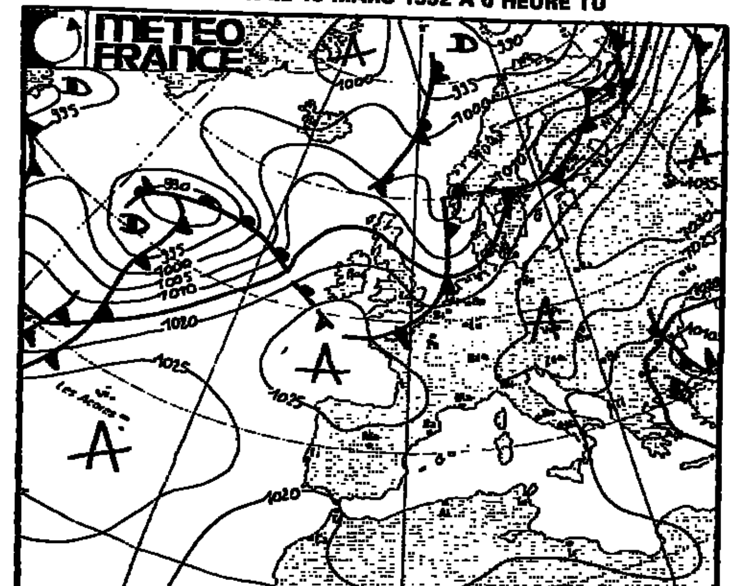
CONFÉRENCES

11 *bis*, rue Keppler, 20 h 15 : « W. Q. Judge et le compagnonnage spirituel ». Entrée libre (Loge unie des théosophes).

Musée social, 5, rue Las Cases, *20 h 30 : « Des passages où renaître »,* par B. Lempert (L'interprétation des rêves en thérapie).

MÉTÉOROLOGIE

SITUATION LE 19 MARS 1992 A 0 HEURE TU



Vendredi : les nuages gagnent progressivement vers le Sud. – Une vaste couche nuageuse recouvrira au petit matin une grande moitié nord de la France. Le Nord, la Normandie, la Bretagne, les Ardennes , l'Ile-de-France et les Pays de Loire se réveilleront sous de petites pluies qui épargneront encore les régions de l'Est.

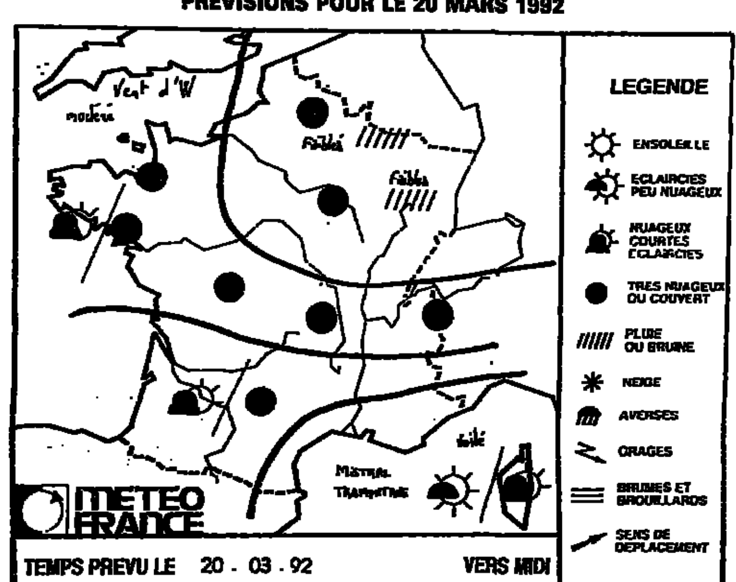
Cette zone perturbée progressera à la fois vers l'Est et vers le Sud en cours de journée. Les précipitations affecteront le relief du Nord-Est à partir de la mi-journée.

Sur le reste de la France, les nuages, d'abord discrets, deviendront plus nombreux et plus compacts au fil des heures. L'après-midi, seules les régions méditerranéennes, bénéficiant d'un petit mistral et d'une tramontane modérée, resteront épargnées malgré un léger voile de nuages élevés.

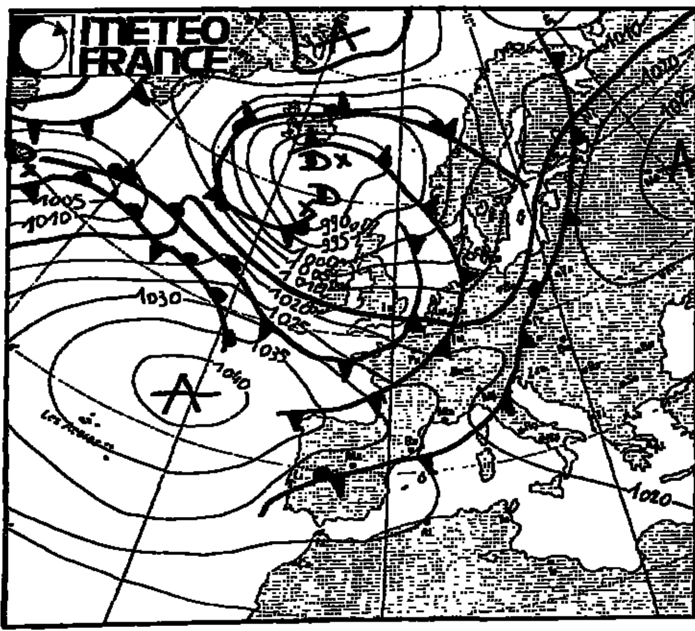
Les températures minimales resteront très douces. Elles seront partout supérieures à 5 degrés. Le mercure ne descendra même guère sous la graduation des 10 degrés en Bretagne et près de la Méditerranée.

La vaste zone nuageuse homogénéisera les maxima qui s'étageront dans une fourchette allant de 10 degrés à 15 degrés. Toutefois, les régions proches du littoral méditerranéen bénéficieront de températures maximales plus agréables, comprises entre 16 degrés et 18 degrés.

PRÉVISIONS POUR LE 20 MARS 1992



PRÉVISIONS POUR LE 21 MARS 1992 A 12 HEURES TU



TEMPÉRATURES maxima - minima et temps observé le 19-3-92

Valeurs extrêmes relevées entre le 18-3-1992 à 18 heures TU et le 19-3-1992 à 6 heures TU

FRANCE			
AJACCIO	14	7	N
BIARRITZ	15	11	C
BORDEAUX	16	6	B
BOURGES	18	6	C
BREST	14	9	P
CAEN	16	9	C
CHERBOURG	14	9	–
CLERMONT-FER.	20	4	C
DIJON	15	1	D
GRENOBLE	17	3	D
LILLE	14	7	D
LIMOGES	15	6	N
LYON	18	3	N
MARSEILLE	17	7	D
NANCY	17	10	N
NANTES	17	8	C
NICE	15	7	D
PARIS-MONTS.	17	11	C
PAU	13	6	D
PERPIGNAN	14	11	D
RENNES	17	10	C
ST-ETIENNE	17	3	C
STRASBOURG	15	6	D
TOULOUSE	13	9	C
TOURS	17	7	C
POINTE-A-PITRE	31	21	D

ÉTRANGER			
ALGER	20	10	D
AMSTERDAM	11	6	D
ATHÈNES	8	6	D
BANGKOK	34	25	D
BARCELONE	16	8	C
BELGRADE	9	–3	D
BERLIN	12	2	D
BRUXELLES	14	8	N
COPENHAGUE	9	3	C
DAKAR	24	18	–
DJERBA	15	11	D
GENEVE	13	1	N
HONGKONG	23	17	C
ISTANBUL	2	1	C
JÉRUSALEM	16	6	D
LE CAIRE	22	12	N
LISBONNE	20	11	C
LONDRES	14	3	C
LOS ANGELES	18	12	C
LUXEMBOURG	14	4	D
MADRID	24	8	O
MARRAKECH	25	12	D
MEXICO	28	13	D
MILAN	13	–3	D
MONTRÉAL	–4	–18	D
MOSCOU	4	–7	D
NAIROBI	–	–	–
NEW-DELHI	32	20	N
NEW-YORK	7	0	C
OSLO	8	4	C
PALMA-DE-MAJ.	18	5	C
PÉKIN	13	1	D
RIO-DE-JANEIRO	–	–	–
ROME	14	1	D
SINGAPOUR	33	23	D
STOCKHOLM	11	5	D
SYDNEY	21	15	–
TOKYO	6	6	C
TUNIS	16	4	D
VARSOVIE	8	–5	D
VENISE	10	6	C
VIENNE	8	–2	D

A	B	C	D	N	O	P	T	*
averse	brume	ciel couvert	ciel dégagé	ciel nuageux	orage	pluie	tempête	neige

TU = temps universel, c'est-à-dire pour la France : heure légale moins 2 heures en été ; heure légale moins 1 heure en hiver.

(Document établi avec le support technique spécial de la Météorologie nationale.)

RADIO-TÉLÉVISION

IMAGES

DANIEL SCHNEIDERMANN

Richesses

QUI est-elle, quels dangers court-elle, la France, notre France ? Autour d'Anne Sinclair, Harlem Désir, président de SOS-Racisme, et Philippe de Villiers, député UDF de Vendée, chacun tout empli, tout vibrant de sa France à lui, s'interrogeaient : l'identité *nationale est-elle menacée ?*

Philippe de Villiers a été gâté par les fées de l'éloquence, et il le sait. Il devrait pourtant se méfier des formules. Dire *« la France a été inventée par la charité »* ou *« l'enfant, c'est la ligne de flottaison d'une société »* peut lui attirer des soupirs pâmés, mais ne fait guère progresser le débat. Il devrait aussi se restreindre sur les citations. A convoquer en rafale Vinci, Ben Jelloun, Jules Ferry, Malraux, Montesquieu, Péguy, Kundera, on se retrouve un peu noyé, sans parler du risque de cuistrerie. Enfin, on est heureux pour lui qu'il soit père de six enfants, qui doivent lui procurer des joies ineffables. Est-ce une raison pour les convoquer, eux aussi, à tout bout de champ ?

Quant à Harlem Désir, on est navré qu'il ne soit pas encore délivré du réflexe de balancer comme des grenades des accusations insidieuses de racisme à ceux qui se trouvent en désaccord avec lui. Cela empoisonne stupidement l'atmosphère. On croyait les « potes » guéris de ces maladies infantiles. Reste qu'il est étrangement agréable, par les temps qui courent, d'écouter simplement parler de la France, sans haine ni boursouflure, deux jeunes hommes qui l'aiment, même s'ils ne la voient visiblement pas sous les mêmes traits. Philippe de Villiers cita Cathelineau, Clemenceau, de Lattre, et les poilus de quatorze, fiers de faire *« leur devoir »*. On sentait derrière lui, délicieusement immuable, la France des blés et des rivières, des haies et des terroirs, du tocsin et de l'angélus.

Harlem Désir lui opposa l'appel du 18 juin, la laïcité, l'égalité, la cérémonie d'ouverture d'Albertville, et la Clio qui se vend en Allemagne. Se profilait, trépidante, dressée, une autre France, celle des combats et des conquêtes, des barricades et des banderoles, du message de feu porté au monde. Tous deux se rejoignirent sur le bonheur de la langue et la grisante fierté de partager les mots de Molière et de Victor Hugo.

Que de richesses ! Que de splendeurs ! On en regrettait presque de les voir s'empoigner sur l'actualité, l'école, le multiculturel et le pluriethnique, ou l'inverse. On aurait bien continué à les écouter tout simplement détailler, de ce vieux pays malade, les talents, les succès et la gloire.

Les programmes complets de radio et de télévision sont publiés chaque semaine dans notre supplément daté dimanche-lundi. Signification des symboles : ▶ signalé dans « le Monde radio-télévision » ; □ Film à éviter ; ■ On peut voir ; ■■ Ne pas manquer ; ■■■ Chef-d'œuvre ou classique.

Jeudi 19 mars

TF 1

20.50 Variétés : Sacrée soirée.
22.40 Magazine : Ex libris.
Invités : Brigitte Hemmerlin *(Paroles d'innocents)* ; Marie-Claire et Gilles de Maistre *(Interdit d'enfance)* ; Simone Chalon *(l'Enfance retrouvée)* ; Pierre Bellemare *(l'Année criminelle)* ; Patrick Delaroche *(Adolescence à problèmes)* ; Claire Gallois *(les Heures dangereuses)*.
23.45 Journal et Météo.

A 2

20.50 Magazine : Envoyé spécial.
Kremlin, la citadelle du pouvoir ; Paris'phérique ; Les produits light.
22.20 Cinéma : Pas de printemps pour Marnie. ■■
Film américain d'Alfred Hitchcock (1964). Avec Sean Connery, Tippi Hedren, Diian Baker.
0.30 Magazine : Merci et encore Bravo.

FR 3

20.45 Cinéma : Le Crabe-Tambour. ■■
Film français de Pierre Schoendoerffer (1977). Avec Jean Rochefort, Claude Rich, Jacques Perrin.
22.45 Journal et Météo.
23.10 Documentaire : La Mémoire et l'Oubli.
Souvenirs d'Indochine : images d'hier (archives militaires) et d'aujourd'hui (sur le tournage de Dien Bien Phu, *de Schoendoerffer).*
0.05 Musique : Mélomanuit.

CANAL PLUS

20.35 Cinéma : Le Roi de New-York. ■
Film italo-américain d'Abel Ferrara (1990). Avec Christopher Walken, David Caruso, Larry Fishburne.
22.10 Flash d'informations.
22.20 Cinéma : Né un 4 juillet. □
Film américain d'Oliver Stone (1989). Avec Tom Cruise, Bryan Larkin, Willen Dafoe (v.o.).
0.40 Le journal du hard.
0.45 Cinéma : L'Allumeuse
Film américain classé X, de John Leslie (1990).

LA 5

20.50 Téléfilm : Les Chiens de l'enfer.
D'étranges phénomènes viennent troubler une paisible famille.
22.35 Cinéma : Sirocco. □
Film italo-français d'Aldo Lado (1986). Avec Fiona Gélin, Enzo Decaro, Yves Collignon.

M 6

20.40 Cinéma : Comment draguer tous les mecs. □
Film français de Jean-Paul Feuillebois (1984). Avec Pétronille Moss, Anne Teyssèdre.
22.25 Météo des neiges.
22.30 Téléfilm : Delirium.
Les ravages de l'alcoolisme.
0.00 Météo des neiges.
0.05 Six minutes informations.

LA SEPT

20.00 Documentaire : Histoire parallèle.
21.00 Magazine : Mégamix.
21.55 Magazine : Avis de tempête.
22.55 Danse : What About Ida.
23.20 Danse : La Chambre.
23.35 Documentaire : Pierre Jamet, un siècle de harpe.

FRANCE-CULTURE

20.30 Marcel Schwob (1867-1905), un aventurier de l'esprit. 4. Le livre de Monelle.
21.30 Profils perdus. Willy Munzenberg.
22.40 Les Nuits magnétiques.
0.05 Du jour au lendemain.
0.50 Musique : Coda.

FRANCE-MUSIQUE

20.30 Concert (en direct du Théâtre des Champs-Elysées) : Sinfonia da requiem, de Britten ; Les Sept Dernières Paroles du Christ, de Haydn, par l'Orchestre national de France, dir. Stewart Bedford.
23.10 Ainsi la nuit... Variations concertantes pour violoncelle et piano op. 17, de Mendelssohn ; Grand quatuor à cordes en la mineur op. 122, de Kuhlau ; Lieder, de Mendelssohn ; Sonate pour alto et piano, de Nepomuk.
0.30 Dépêche-notes.
0.35 L'Heure bleue.

Vendredi 20 mars

TF 1

14.30 Feuilleton : Côte Ouest.
15.25 Série : Les Enquêtes de Remington Steele.
16.15 Série : Tribunal.
16.45 Club Dorothée.
17.30 Série : Les Professionnels.
18.25 Jeu : Une famille en or.
18.55 Feuilleton : Santa Barbara.
19.25 Jeu : La Roue de la fortune.
20.00 Journal, Météo et Tapis vert.
20.45 Variétés : Tous à la Une.
22.45 Sport : Boxe. Championnat du monde super-coq : Thierry Jacob (France) - Daniel Zaragoza (Mexique), en direct de Calais.
23.40 Journal et Météo.
23.50 Série : Confessions publiques.
Marie, d'Eric Woret ; Isabelle ; Flora, de Christine Eymeric.

A 2

15.10 Variétés : La Chance aux chansons.
16.05 Jeu : Des chiffres et des lettres.
16.30 Magazine : Défendez-vous.
16.45 Magazine : Giga.
18.05 Série : L'homme qui tombe à pic.
19.00 Série : Flic à tout faire.
19.25 Divertissement : La Caméra indiscrète.
19.59 Journal, Journal des courses et Météo.
20.50 Jeu : La Piste de Xapatan.
22.20 Feuilleton : Camille Claudel.
Le temps du délire, l'internement, et la mort.
23.15 1. 2. 3. Théâtre.
23.20 ▶ Cinéma : La Peau douce. ■■■
Film français de François Truffaut (1964).

FR 3

14.30 Magazine : Le Choix. Musiques à l'Opéra-café ; Petits cinémas de Raymond Queneau ; Quand les salons parisiens chantaient ; Invité : J.-M. Humel, chanteur.
15.30 Série : La Grande Vallée.
16.25 Magazine : Zapper n'est pas jouer.
18.00 Magazine : Une pêche d'enfer.
18.30 Jeu : Questions pour un champion.
19.00 Le 19-20 de l'information.
De 19.12 à 19.35, le journal de la région.
20.00 Un livre, un jour.
Urubamba, de Peter Matthiessen.
20.10 Divertissement : La Classe.
20.45 Magazine : Thalassa.
Jours de Venise.
Comment habiter une ville-musée...
21.40 Magazine : Caractères.
Invités : Robert Darnton *(Gens de lettres, gens du livre)* ; Arlette Farge *(Dire et mal dire)* ; Guy Bechtel *(Gutenberg)* ; Sylvère Monod, à propos de Joseph Conrad.
22.45 Journal et Météo.
23.05 Magazine : Musicales.
L'Œil écoute... Florence (1re partie).
0.05 Magazine : Océaniques.
Les Messagers de l'ombre, documentaire de Michel Van Zele. 2 et fin. De la libération à l'épuration.
FIPA d'or 1992 (catégorie documentaires).
1.05 Musique : Mélomanuit.

CANAL PLUS

15.20 Magazine : 24 heures.
16.15 Cinéma : Mystic Pizza. ■
Film américain de Donald Petrie (1988).
18.00 Canaille peluche.

En clair jusqu'à 20.30

18.30 Le Top.
19.20 Magazine : Nulle part ailleurs.
20.05 Sport : Football. Montpellier-Nantes. 32e journée du Championnat de France de D1.
22.30 Les K.O. de Canal +.
22.50 Flash d'informations.
22.56 Le Journal du cinéma.
23.00 Cinéma : Black Rain. ■
Film américain de Ridley Scott (1989).
1.00 Cinéma : Old Gringo. ■
Film américain de Luis Puenzo (1988) (v.o.).

LA 5

14.25 Série : Bergerac.
15.20 Série : Soko, brigade des stups.
16.15 Série : Shérif, fais-moi peur.
17.05 Les deux font la loi.
17.35 Youpi ! L'école est finie.
18.10 Série : Deux flics à Miami.
19.05 Série : La loi est la loi.
20.00 Journal.
20.20 Sport : Formule 1.
Essais du Grand Prix du Mexique.
20.50 Météo.
20.55 Téléfilm : La Septième Victime du tueur de Bristol.
Le coupable est-il saxophoniste ?
22.20 Magazine : Urgences.
23.45 Journal de la nuit.

M 6

14.00 Série : L'Ami des bêtes.
16.45 Jeu : Zygomusic.
17.15 Magazine : Zygomachine.
17.35 Série : Drôles de dames.
18.30 Série : Flipper, le dauphin.
19.00 Série : La Petite Maison dans la prairie.
19.54 Six minutes d'informations, Météo, M 6 Finances.
20.00 Série : Madame est servie.
20.30 Capital.
Présentation du sommaire.
20.40 Téléfilm : Rapt à New-York.
22.20 Série : Equalizer.
23.10 Magazine : Emotions, charme et érotisme.
23.40 Capital.
0.00 Six minutes d'informations.

LA SEPT

16.25 Documentaire : Mister Swing.
17.40 Musique : Repons de Pierre Boulez.
18.30 Danse : Noces.
18.55 Flash d'informations (et à 19.55, 20.55, 22.30, 0.05).
19.00 Documentaire : Personne ne voulait entendre.
20.00 Documentaires cubains.
Haïti en la memoria ; Goutte-sel ; La Muerte del Alacran.
21.00 Téléfilm : Après tout ce qu'on a fait pour toi.
22.35 Téléfilm : La Femme de papier.

FRANCE-CULTURE

20.30 Radio-archives. Gilbert Lely (3).
21.30 Musique : Black and Blue.
Sam « Lightin » Hopkins, guitariste de blues.
22.40 Les Nuits magnétiques. Loin du Brésil : histoire d'un premier film (4).
0.05 Du jour au lendemain. Dans la bibliothèque de notre collaborateur Edwy Plenel.
0.50 Musique : Coda.
Bonsoir, bonne nuit (5).

FRANCE-MUSIQUE

20.30 Concert (donné le 13 mars à Sarrebruck) : Cinq danses pour orchestre, de Schubert ; Hi-Kyo, de Fukushima ; Notturni trasognati pour flûte et orchestre, de Trojahn ; Symphonie no 1 en ré majeur D 82, de Schubert, par l'Orchestre symphonique de la radio de Sarrebruck, dir. Marcello Viotti ; Roswitha Staege, flûte.
23.10 Jazz club. Par Claude Carrière et Jean Delmas. En direct de La Villa à Paris : George Coleman, saxophone, Georges Arvanitas, piano, Wayne Dockery, contrebasse, George Brown, batterie.
1.00 Les Voix de la nuit. Par Henri Goraïeb. Werther, extrait, de Massenet.

En rendant publics leurs programmes pour les élections du 9 avril

Travaillistes et conservateurs britanniques jouent la prudence

Les programmes des travaillistes et des conservateurs pour les élections du 9 avril, présentés le mercredi 18 mars, ont bien des points communs s'agissant de l'amélioration des services publics. Mais ce qui frappe le plus dans chaque «manifeste», c'est le non-dit...

LONDRES

de notre correspondant

Qui en douterait? Conservateurs ou travaillistes, s'ils sont reconduits ou arrivent au pouvoir, mettront en œuvre toute leur énergie, et les ressources des contribuables britanniques, pour améliorer les secteurs (qui vont assez mal) de l'éducation, de la santé, des transports, du logement, de la famille et, bien entendu, de l'emploi et de la criminalité...

Au siège du Parti travailliste, mercredi 18 mars, M. Neil Kinnock, le chef du Labour, a reconnu que, dans le document intitulé *Il est temps de remettre la Grande-Bretagne au travail*, le mot «socialisme» ne figure pas une seule fois. Il s'est rattrapé en assurant que son parti, son programme et lui-même s'appuient sur les valeurs du *«socialisme démocratique»*. Une heure plus tard, dans les locaux du parti tory, où M. John Major présentait le *«Meilleur Avenir pour la Grande-Bretagne»*, M. Chris Patten, le président du parti, a répondu en un quart de seconde lorsqu'on lui demandait où trouver une petite référence à Mme Thatcher : *«page 4»* et... nulle part ailleurs. M. Major a expliqué, plus tard, qu'il existait, entre son illustre prédécesseur et lui-même, une sorte de continuation naturelle mais surtout pas un bouleversement ou un changement d'orientation.

Sans aspérités idéologiques

Conservateurs et travaillistes jouent, dans cette élection, sur les «marges» (comme en témoignent, de façon persistante, les sondages). Il n'est donc pas question de perdre quelques points pour une phrase malheureuse. M. Kinnock entend confirmer que son parti ne présente plus guère d'aspérités idéologiques. M. Major veut tout au plus *«consolider»* les acquis du *«thatchérisme»*, en y apportant bien sûr sa marque : la promotion d'une société *«sans classes»*, qui donnerait à chacun les *«mêmes opportunités»*. Il y aura, tout au plus, une ampleur différente par rapport au libéralisme conquérant de la Dame de fer, mais les grands thèmes sont toujours là : privatisations, réduction du pouvoir syndical, respect de la loi et de l'ordre, poursuite du programme de défense nucléaire, méfiance vis-à-vis de l'intégration européenne. Et les vertus cardinales restent immuables : *«Choix, propriété, opportunité et responsabilité»*. La dérégulation de l'économie va donc se poursuivre, mais à un rythme plus lent.

Le manifeste conservateur pèche sans doute par un souci de trop bien faire : tout est passé en revue, des dizaines de petites réformes sectorielles sont annoncées, au détriment d'idées neuves. Les conservateurs estiment que la crise économique actuelle, qui nuit à leurs chances électorales, prendra fin avec le retour de la confiance, laquelle sera renforcée par la victoire électorale de leur parti.

Autre ton dans le manifeste électoral des travaillistes : l'accent est mis sur le *«nouveau départ»* qui attend la Grande-Bretagne avec le Labour, à partir de l'héritage désastreux laissé, selon M. Kinnock, par treize ans de gouvernements conservateurs. Le Parti travailliste, régénéré par les impulsions successives de son chef, n'a plus grand-chose à voir avec celui de 1987 : c'est aujourd'hui un gouvernement avec lequel *«le monde des affaires peut faire des affaires»* qui est proposé, et qui délivre aux syndicats un message simple : *«Nous devons vivre dans un environnement compétitif»*, ce qui rend *«impossibles»* des augmentations de salaire *«excessives»*, ainsi que le retour au pouvoir syndical dans l'entreprise.

Bien entendu, il n'est pas question de nationalisation, tout au plus de la restauration d'un *«contrôle public»* sur l'électricité et l'eau. Cet aggiornamento est particulièrement sensible dans le domaine de la défense et du nucléaire. En 1987, la position du Labour tenait à un engagement : *«Tous les armements nucléaires seront abandonnés; les armes nucléaires américaines devront être retirées après consultation.»* Cinq ans plus tard, autre version : *«Le Labour conservera la capacité nucléaire de la Grande-Bretagne, avec un nombre de têtes nucléaires non supérieur au total actuel»*. Le lancement, tant controversé, d'un quatrième sous-marin équipé de missiles Trident n'est pas même remis en question, simplement le gouvernement mettra en balance le coût de l'arrêt du programme et celui de sa continuation. L'ancien ancrage à gauche du Labour est brièvement rappelé par quelques promesses emblématiques, comme la signature des dispositions sociales du traité de Maastricht et l'instauration d'un salaire minimum. Le manifeste travailliste se distingue aussi de celui des tories par le chapitre des réformes constitutionnelles : la Chambre des lords serait transformée en un Sénat élu, le mandat du Parlement serait strictement limité.

Toute la question est de savoir si les programmes de chaque parti, à force d'avoir été «lissés», vont avoir le moindre impact sur l'opinion, ou si, comme le prétend M. Paddy Ashdown, le chef de file des démocrates libéraux, conservateurs et travaillistes ont *«échoué au test de l'espoir»*.

LAURENT ZECCHINI

SUR LE VIF — CLAUDE SARRAUTE

Carré blanc

QUELLE *sale histoire! Il doit* en être malade, Patrick Sabatier. Malade de ce guérisseur, *pour reprendre* le titre du *Quotidien*, un ancien flic par-dessus le marché, invité avec une demi-douzaine de miraculés reconnaissants, à venir faire de la retape, l'an passé, dans son émission «Et si on se disait tout?». Ça, pour tout dire, elle lui pendait au nez comme un micro-cravate, l'inculpation de souriante complicité d'escroquerie et d'exercice illégal de la médecine.

Médecine, c'est un bien grand mot, *mais* pour les centaines de milliers de gogos, j'en suis, qui, au moins une fois dans leur vie, *ont confié leurs bobos* à un de ces sorciers de l'imposition des mains ou des soins prodigués à *distance sur simple mèche de* cheveux ou sur photo, ce qu'on a vu, de ses yeux vu, à la télé vaut *tous les bouche à oreille : Où t'as* mal? A l'épaule? Va donc chez le rebouteux, il est sensationnel même qu'il est passé chez Sabatier.

Chez Sabatier ou un autre. Le charlatan en question avait déjà *écumé plusieurs plateaux*, dont celui de la Cinq, et il n'est pas le seul, avant de se tirer au Canada, bonne fortune faite. Sur les mauvaises fortunes. Sur les paumés, sur les crédules, qui achètent, bague de Ré ou chiffres fétiches, ce que leur vendent nos vedettes. A leur insu, peut-être, je veux bien. Pris d'assaut par des hordes de quémandeurs en quête de publicité clandestine ou pas qui tambourinent à leur carreau – Prenez-moi, parlez de moi, vous ne le *regretterez pas!* –, les animateurs devraient contrôler, vérifier, enquêter. Se conduire en journalistes.

Seulement voilà, ils ne le sont pas. Ils ne le seront jamais. Chacun son métier. Alors, si on veut éviter, à l'avenir, ce genre de *dérapage, moi, je ne vois qu'un* truc. Un truc en forme de carré blanc indiquant que tel ou tel *magicien, il n'y a que ça à l'écran*, risque de tromper les grands enfants que nous sommes. Ou en forme de légende, on le fait bien pour le tabac et l'alcool : Attention danger! A ne consulter qu'avec modération...

Lors d'une conférence sur l'automobile à Francfort

M. Jacques Calvet se prononce contre la ratification du traité de Maastricht

FRANCFORT

correspondance

Le PDG de PSA Peugeot-Citroën, M. Jacques Calvet, s'est déclaré franchement opposé, mercredi 18 mars à Francfort, à la ratification du traité de Maastricht. *«Je ne suis pas favorable à la ratification parce que, dans sa forme actuelle, le traité est insuffisant et il sous-entend une conception fédéraliste de l'Europe qui pourrait dissuader certains pays, comme la Grande-Bretagne, de s'y rallier»*, a-t-il affirmé. Selon lui, les accords de Maastricht ne règlent aucun problème actuel de la France mais risquent de servir de prétexte en devenant *«l'alpha et l'oméga pour tous les problèmes que les gouvernement n'auront pas su régler»*.

M. Calvet prenait la parole dans le cadre d'une conférence sur l'industrie automobile européenne face à l'offensive japonaise, organisée par la Commerzbank, la société franco-allemande de Francfort, et le Club des affaires de la Hesse. Devant une assemblée fort nombreuse de banquiers et d'hommes d'affaires allemands peu habitués à entendre des attaques aussi virulentes contre le Japon, il a répété son opposition aux accords entre la CEE et le Japon, conclus à Bruxelles le 31 juillet 1991, qu'il a qualifié de *«déséquilibrés»*, dans la mesure où aucune réciprocité n'a été exigée des Japonais sur le volume des importations de voitures européennes. *«Les Européens ont été ridicules dans cette négociation, non pas parce que nous sommes de mauvais négociateurs, mais parce que nous faisons l'erreur de vouloir appliquer l'acte unique sans avoir défini, au préalable, son corollaire qui est une politique extérieure commune»*, a-t-il souligné.

C. H.- M.

Accord entre la Banque Worms et le conseil général des Bouches-du-Rhône

Une promesse de vente des Chantiers de La Ciotat est signée

MARSEILLE

de notre correspondant régional

La Banque Worms et le conseil général des Bouches-du-Rhône ont signé, mercredi 18 mars, à Paris, une promesse de vente, ferme et définitive, de l'outillage public des anciens Chantiers navals de La Ciotat. Le montant de la transaction est de 16 millions de francs, hors taxes, comprenant le prix de cession proprement dit, de 10 millions de francs – celui payé par la Banque Worms en août 1989, – majoré des intérêts et de frais divers.

Cet accord doit être entériné par un vote du futur conseil général. La réouverture des anciens chantiers – fermés depuis cinq ans après la liquidation, en février 1987, de l'ex-société Normed – est cependant loin d'être acquise. Le groupe américano-suédois Lexmar, qui avait tenté, sans succès, pendant dix-huit mois, jusqu'en février 1991, d'imposer un plan de reprise, est toujours sur les rangs. Mais il devra trouver des partenaires industriels et financiers susceptibles de l'épauler au sein d'une nouvelle société d'exploitation.

D'autre part, les anciens cadres, techniciens et ouvriers de l'ex-Normed se sont dispersés et une grande partie des huit cents emplois à créer dans un premier temps – deux mille à terme – ne pourront pas être pourvus sur place. Il resterait, enfin, à vérifier la compétitivité de La Ciotat par rapport aux chantiers d'Extrême-Orient. Que le projet de réanimation des chantiers aboutisse ou non, l'assemblée départementale pourra librement disposer des 27 hectares du domaine public maritime sur lesquels s'étendent les anciens chantiers. Si le plan Lexmar se révélait irréalisable, elle aurait donc la possibilité de créer une zone d'activités correspondant à ses objectifs de développement industriel et faisant échec, politiquement, aux projets de diversification économique de la municipalité (UDF) de La Ciotat.

GUY PORTE

Condamnée par la justice new-yorkaise

La «reine des garces» va quitter ses palaces pour la prison

La milliardaire de l'hôtellerie Leona Helmsley va devoir quitter ses palaces cinq étoiles pour la prison. Malgré ses pleurs, la *justice new-yorkaise* l'a condamnée mercredi 18 mars à quatre ans d'incarcération pour *avoir volé le fisc d'un peu plus* de 1 million de dollars (5,6 millions de francs). Visage fermé *disparaissant sous une épaisse* couche de maquillage, arrogante même lorsqu'elle cherche à *émouvoir, cette femme de* soixante et onze ans, dont le nom orne les façades de quelques-uns des fleurons de l'hôtellerie américaine, était devenue malgré elle depuis trois ans une star des médias, qui l'ont affublée du surnom peu reluisant de «reine des garces».

Après moult appels et un recours infructueux devant la Cour suprême, la justice n'a fait que confirmer mercredi un premier jugement de 1989, tout en atténuant quelque peu le montant des amendes et des sommes à restituer.

Leona, qui avait conquis un empire de 5 milliards de dollars en passant la bague au doigt du magnat de l'hôtellerie et de l'immobilier Harry Helmsley, devenu sénile, avait fraudé le fisc dans *des proportions* rarement vues, même aux Etats-Unis. *«Il n'y a que les petites gens qui payent leurs impôts»*, avait-elle coutume de dire.

Sa dureté envers son personnel, qu'elle licenciait par caprice, et son avarice ont fait l'objet d'une série télévisée intitulée *tout simplement* «La reine des garces». – (*AFP.*)

SOMMAIRE

La télématique du *Monde* : 3615 LEMONDE 3615 LM

Ce numéro comprend un supplément «Spécial Salon du livre» folioté de I à XXIV

Le numéro du « Monde » daté 19 mars 1992 a été tiré à 498 912 exemplaires.

Sur 7 000 m², au centre de la capitale

L'architecte Jean Nouvel signera l'antenne parisienne de la Fondation Cartier

Pour son dixième anniversaire, la Fondation Cartier, implantée à Jouy-en-Josas (Yvelines) depuis 1984, veut s'offrir une antenne parisienne. Elle sera signée Jean Nouvel et s'élèvera *dans le haut du* boulevard Raspail, à la place de l'ancien Centre américain. Pour l'architecte, ce sera *«son bâtiment le plus important depuis la construction de l'Institut du monde arabe»*. La compagnie d'assurances GAN a acheté le terrain et financera la construction de l'immeuble (7 000 m²), que le joaillier louera pour des bureaux. La Fondation y disposera d'un espace d'exposition de 900 m². Une demande de permis de construire a été déposée le 24 décembre. Une réponse devrait être donnée dans la première quinzaine de mai, indique-t-on à la mairie de Paris. Les protestations des riverains avaient fait capoter un premier projet immobilier du GAN, qui sacrifiait trop l'espace vert *(le Monde du 7 février 1989)*. Celui-ci s'étendrait dorénavant sur 4 000 m² alors que le plan d'occupation des sols (POS) en exige 3 300.

Si l'avis de la municipalité est favorable, le bâtiment, *«très sobre et transparent» – trois façades en* verre destinées à mettre en valeur le site boisé, orné du cèdre planté par Chateaubriand, – devrait être livré dans deux ans.

□ **Inculpation de Patrick Sabatier.** – L'animateur de télévision Patrick Sabatier a été inculpé, mercredi 18 mars, par Mme Claude Linais, juge d'instruction au tribunal de Paris, de complicité d'escroquerie, complicité de tentatives d'escroquerie, complicité d'exercice illégal de la médecine. Il est reproché à *l'animateur vedette d'*avoir reçu dans une émission, «Si on se disait tout», diffusée par TF 1 le *28 décembre 1990*, un guérisseur, M. Philippe Gouezh, actuellement recherché par la justice.

□ **ALLEMAGNE : un demandeur d'asile roumain battu à mort.** – De jeunes Allemands ont battu à mort un Roumain de dix-huit ans au cours d'une expédition punitive dans un foyer pour demandeurs d'asile près de Rostock, a-t-on appris mercredi 18 mars auprès de la police.

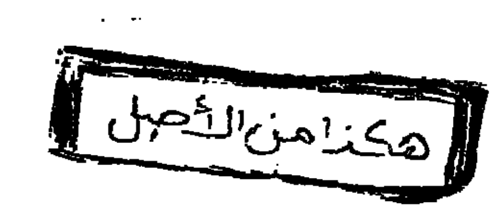
□ **ÉQUATEUR : une visite surprise du général Pinochet qualifiée de «malvenue».** – *L'arrivée surprise*, mercredi 18 mars à Quito, du général Augusto Pinochet, commandant en chef des forces armées chiliennes depuis la fin du régime dictatorial qu'il dirigeait, a suscité l'irritation du gouvernement équatorien, qui a aussitôt fait savoir que sa présence *«n'était pas la bienvenue»*, même dans la cadre *d'une «visite privée»*.

BOURSE DE PARIS

Matinée du 19 mars

Attentisme

Le marché était dans l'expectative jeudi matin, l'indice CAC 40 se maintenant à + 0,07 % après avoir ouvert sur une note nulle.



هكذا من الأصل

Le Monde

SPECIAL SALON



Supplément au nº 14663. Ne peut être vendu séparément.

ré blanc

e vente
otat est signée

es garces va quitter
es pour la prison

BOURSE DE PARIS

Attentisme

LE MONDE DES LIVRES 25 ANS

SOMMAIRE

Ce numéro anniversaire a pour ambition de rendre compte de vingt-cinq ans d'activité du « Monde des livres ». Jacqueline Piatier, fondatrice du supplément, raconte, ci-contre, les circonstances de sa création. En pages III, XII et XIII, nous publions les fac-similés de trois « une » « historiques » : celle, évidemment, du premier numéro, puis celles des dix ans et des quinze ans du « Monde des livres », qui permettent de visualiser l'évolution de la formule au fil des années. Par ailleurs, Valérie Cadet et Josyane Savigneau se sont promenées à travers un quart de siècle *« en feuilletant quelque mille deux cent cinquante numéros... »*, titre de leur balade littéraire, qui débute en tête de la page IV et se poursuit tout au long de la majeure partie de ce supplément.

***Celui-ci** est organisé en six sections principales. Pour chacune d'entre elles, un journaliste de l'équipe actuelle du « Monde des livres » a dressé un bilan et choisi, pour l'illustrer, un ou deux articles tirés de la collection du journal. En voici le détail :**

LITTÉRATURE FRANÇAISE
pages IV à VI

POÉSIE
page VIII

HISTOIRE LITTÉRAIRE
pages X et XI

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE
pages XIV et XV

HISTOIRE
pages XVI et XVII

SCIENCES HUMAINES
pages XVIII et XX

Enfin, en page XXII, six écrivains et intellectuels disent « leur Monde des livres », cependant qu'en page XXIII est présentée l'équipe qui réalise aujourd'hui ce supplément.

Et le supplément fut...

Le 1er février 1967 paraissait le premier « Monde des livres »
Histoire d'une naissance

par Jacqueline Piatier

La décision d'accorder aux livres une place prééminente dans *le Monde*, en leur consacrant un supplément de huit pages, a été prise à la suite d'un sondage auprès de nos lecteurs. On leur avait demandé, en 1966, quels articles ils lisaient de préférence. Les rubriques culturelles vinrent tout de suite après le « Bulletin de l'étranger » dans leurs réponses. Le journal décida alors de créer, en février 1967, « le Monde des livres » où seraient regroupés, entre autres, le « Feuilleton » du mardi et le « Courrier littéraire » du vendredi qui étaient de fondation.

Le « Feuilleton », publié en bas de page sur toute la largeur des colonnes, d'où son autre nom de « rez-de-chaussée », était un prestigieux héritage du *Temps*. A partir de ce « rez-de-chaussée » magistral, la critique littéraire s'exerça au *Monde*, jusqu'en 1977, à travers Emile Henriot, Pierre-Henri Simon et Bertrand Poirot-Delpech.

Sur l'étroit royaume du « Courrier littéraire », Robert Coiplet régna seul et farouchement indépendant, de 1945 à 1960. En plus d'un article sur un *roman, un ouvrage de critique ou d'histoire littéraire*, il donnait, en tout petits caractères, des informations sur la vie des livres.

La philosophie, l'histoire avaient aussi droit à leur feuilleton, dont Jean Lacroix et André Latreille furent pendant longtemps les titulaires respectifs. Mais ces publications n'étaient pas hebdomadaires. Marcel Brion donnait en outre, de temps en temps, des articles sur de grands livres étrangers traduits en France. Grâce à lui, nos lecteurs n'ont pas manqué de connaître Kafka, Musil, Hermann Hesse, Faulkner, etc. Mais aucune exploration systématique n'était entreprise dans ce domaine.

Quant aux essais, aux livres d'idées, *le Monde* en parlait selon leur retentissement, la *notoriété de leur auteur ou son appartenance* à la famille d'esprit que représentait le journal. Les articles étaient en général confiés à des personnalités de l'extérieur ou aux responsables des rubriques dont leur sujet relevait.

Robert Coiplet quitta le journal en octobre 1960 et je fus chargée de le remplacer au « Courrier littéraire ». A l'occasion du changement de titulaire, la place accordée à cette rubrique grandit. On lui donna toute une page et, plus tard, deux. Je ne pouvais remplir seule cet espace. Une petite équipe commença à se former avec des journalistes du *Monde* : Marcel Brion, Yves Florenne, Claude Sarraute, Nicole Zand, ou *avec les « pigistes » venus de l'extérieur*, critiques, écrivains, professeurs, comme Alain Bosquet, Gabrielle Rolin, Josane Duranteau, Ginette Guitard-Auviste, Raymond Jean, etc.

Le premier numéro du « Monde des livres » porte la date du mercredi 1er février 1967. Il a paru la veille. Le mardi l'emporte donc momentanément sur le vendredi, qui prendra sa revanche un an plus tard. Le jeudi (daté vendredi) ne deviendra *notre jour de sortie définitif* qu'à partir du 9 octobre 1970. Détails pour la petite histoire.

Le feuilleton de Pierre-Henri Simon occupe en bas la moitié de la première page, qu'il étouffe un peu parce qu'il est long. C'est la seule signature régulière. Au-dessus sont présentés deux livres sur lesquels nous voulons mettre l'accent, de préférence l'un de littérature française, l'autre de littérature étrangère, traduit ou non. Ils *« tournent » à l'intérieur du supplément* dont l'ancien « Courrier littéraire » occupe les pages 2 et 3. Un dossier consacré à un écrivain vivant ou mort, français ou étranger, à un thème, à un mouvement d'idées, à un débat, au panorama d'une littérature étrangère, quelquefois à un seul livre « mis à plat », remplit les pages du milieu. La sixième est réservée aux livres non littéraires. Y alternent les sciences humaines, l'histoire, la religion, les documents regroupés sous le titre « Le Monde à travers les livres », rubrique que tiendra André Fontaine jusqu'à ce que ses *fonctions de rédacteur en chef* l'empêchent de l'assumer. La septième page traite de « La littérature à l'étranger », saisie dans le pays d'origine. La dernière est plus libre. Elle recueille des enquêtes, des « bonnes feuilles » d'ouvrages à paraître, des nouvelles, de grands entretiens. C'est pour elle que Jean-Louis de Rambures écrira sa série « Comment travaillent les écrivains ? », qui donnera lieu à un livre.

Huit pages que je ne suis heureusement plus seule à animer ! Un petit état-major s'est formé avec des journalistes de la maison. *Il* comprend, outre Pierre-Henri Simon et moi-même, Bertrand Poirot-Delpech qui, par la critique théâtrale et son œuvre de romancier, plonge déjà dans la littérature ; Claude Julien, chef-adjoint du service étranger, qui s'occupe des *littératures hors de notre frontière* ; Frédéric Gaussen qui, attaché à l'Université, supervisera les sciences humaines ; Jean Planchais, notre chroniqueur militaire, passionné d'histoire. Les feuilletons de Jean Lacroix et d'André Latreille sont maintenus hors du supplément qui doit les compléter dans leurs disciplines respectives. Tout ce petit monde se réunit chaque semaine dans le bureau de Jacques Fauvet. Chacun parle des livres qu'il a reçus, discute du sort à leur faire, des mains entre lesquelles ils seront remis, propose son programme. L'animation du supplément est donc tout à fait collégiale. Pour veiller à la confection du supplément littéraire en ses débuts, il n'y aura donc que deux permanents – moi-même et Jean-Pierre Gorin, jusqu'en *1968* – assistés d'une secrétaire.

C'est alors que François Bott, discret, calme, efficace, nous rejoint. Pendant quinze ans, nous soutiendrons ensemble à bout de bras « Le Monde des *livres », qui vient vraiment, en ce début de 1968, de se mettre sur ses rails*. Et d'autant plus sûrement qu'il a trouvé « son » assistante, ou, plus justement, sa pierre angulaire, en la personne de Simonne Carrier, qui va se dévouer à lui corps et âme.

A trois dans le bureau, les vendredis, les jeudis reviennent vite. Il faut rassembler la copie, la préparer, l'envoyer à la composition, assister le secrétaire de rédaction dans sa mise en page, ici couper un article trop long, là boucher un trou. Ce que nous appelons la « cuisine ». Il faut, d'un autre côté, prendre connaissance de la production *éditoriale sur* laquelle nous voulons informer le lecteur : nos « Vient de paraître », et il faut la trier. Les livres commencent à affluer. Nous obtenons de recruter un autre « permanent ».

Paul Morelle, qui a le jeu de mots prompt et le calme des vieilles troupes. Nous le chargeons des nouvelles de l'édition. *Il* sera notre « Monsieur vient-de-paraître », comme il se définit lui-même dans son humour un peu blasé.

Le nombre des pigistes a beaucoup grossi. Claude Julien, pour suivre « La littérature à l'étranger », a fait appel à des critiques indigènes mais surtout à des universitaires français spécialisés dans les littératures des différents pays : Pierre Dommergues, pour les Etats-Unis, Hélène Cixous et Bernard Cassen pour la Grande-Bretagne, Claude David et René Wintzen pour l'Allemagne, Claude Couffon, Claude Fell, pour les pays de langue espagnole, Michel David pour l'Italie... Nous leur devrons beaucoup *des dossiers qui feront retentir en France le* nom des grands écrivains étrangers contemporains : Saül Bellow, William Styron, Alejo Carpentier, Miguel Angel Asturias, Gabriel Garcia-Marquez, Angus Wilson, Leonardo Sciascia...

Surtout quand elles présentent des écrivains vivants, les doubles pages prennent vite valeur de consécration, même si elles mettent un créateur, un penseur en question. Du côté des Français, nous présenterons des maîtres reconnus : Aragon, Sartre, Marcel Arland, Saint-John Perse, René Char... D'autres qui devraient l'être, comme Raymond Queneau. Les têtes de file du nouveau roman : Samuel Beckett, Claude *Simon, Alain Robbe-Grillet, Robert* Pinget. Des novateurs discutés comme Philippe Sollers...

A trente ans, quand il publie *les Géants*, J.-M. G. Le Clézio nous paraît digne de la même attention. Des philosophes, des historiens, des sociologues figurent aussi sur ce palmarès : Raymond Aron, Claude Lévi-Strauss, Jean Piaget, Fernand Braudel, Georges Dumézil, Jacques Lacan, Jacques Derrida, Pierre Bourdieu... et nous avons « mis à plat » *l'Anti-Œdipe* de Deleuze et Guattari.

Nous contribuons, c'est certain, à établir des réputations. Elles sont toujours fragiles et, même parmi nous, mises en discussion. Plus rarement, *nous crierons que « le roi est nu »* au milieu d'un concert de louanges qui nous paraît sans fondement. Mais notre critique sera surtout d'accueil et non de refus. Elle passera par l'analyse des livres afin que le lecteur puisse par lui-même se faire son opinion. ■

D'abord, « le Monde »

« Le Monde des livres », c'est, d'abord, *le Monde*. C'est-à-dire un outil d'information. Ce n'est en aucun cas une revue littéraire à l'intérieur d'un quotidien. Il répond, à propos de la production de l'édition, à ce que veut être *le Monde* pour les autres domaines de l'information. C'est pourquoi, contrairement à d'autres suppléments littéraires, il a toujours estimé que sa vocation était d'être le plus complet possible, de rendre un service au lecteur ; de lui permettre de trouver son chemin, selon ses goûts, dans la profusion des publications. Ce supplément vise aussi à *être un point de repère pour* comprendre les idées au moment où elles sont en train de s'élaborer, la littérature au moment où elle est en train de se faire.

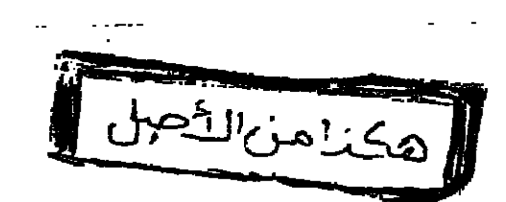
Inséparable du quotidien dans lequel il est inclus, « le Monde des livres » s'adresse nécessairement à des publics divers dont les intérêts, les exigences, les goûts sont variés, contradictoires parfois. Il serait vain, illusoire, voire démagogique de penser que les contradictions peuvent être annulées et tous les publics contentés. Il faut, sans raideur ni autosatisfaction, s'efforcer à l'indépendance et à l'exigence.

L'indépendance, c'est, semaine après semaine, défendre ce qui semble aux membres de l'équipe et à tous les collaborateurs du « Monde des livres » – dans leur diversité même – mériter d'être soutenu. L'exigence, ce n'est pas de prendre systématiquement le contre-pied des réputations, des succès, des rumeurs. C'est plutôt essayer d'avoir sur chaque livre, *du plus public au plus secret*, un regard libre. Pour que le livre ne devienne pas un objet en voie de disparition. Pour que la lecture reste quelque chose d'autre qu'une simple « pratique culturelle ».

Il est plaisant, parfois, de lire des « éreintements ». Il est plus agréable encore, et facile aussi, de les écrire. La surface, forcé*ment restreinte, d'un supplément* littéraire nous porte à faire de celui-ci plutôt un lieu d'accueil qu'un lieu de refus. Sans nous interdire de dénoncer ce qui nous apparaît comme imposture ou supercherie, sans nous priver de la liberté d'être un espace de polémiques et de débats, nous préférons que chacun puisse d'abord défendre les livres qu'il aime, soutenir les écrivains auxquels il croit.

C'est à travers l'histoire du « Monde des livres », retracée dans ces pages, que l'on comprend bien pourquoi il y a non seulement un intérêt, mais une nécessité à publier, dans un grand quotidien, un supplément littéraire.

La rédaction



SUPPLÉMENT AU NUMÉRO 6860 — LE MONDE — 1er février 1967 — Page I

Le Monde DES LIVRES

Sommaire

PUBLIÉE A LONDRES

La Correspondance de Joyce

DEUX volumes importants de la « Correspondance de Joyce » (1) viennent d'être publiés à Londres par les soins de Richard Ellmann, à qui l'on doit une monumentale biographie de l'écrivain. Ils apportent mille cent trente-six lettres, presque toutes inédites, de Joyce, et cent quatre-vingt-dix de ses divers correspondants. Un premier recueil de lettres réunies et présentées par Stuart Gilbert avait déjà été publié en 1958 et traduit en français en 1962 (Gallimard).

Joyce écrivait ses lettres sans se soucier de faire œuvre d'art : on sera peut-être surpris par la simplicité de l'expression ; mais, au-delà d'une économie de style qui souligne l'énergie rarement défaillante dans la poursuite d'un projet unique, la correspondance révèle bien des secrets sur la genèse de l'œuvre, et d'abord l'ambiguïté essentielle de Joyce : un mélange d'orgueil et de vulnérabilité, que Joyce savait exploiter au profit de sa création.

Joyce ne jetait rien de ce qu'il avait écrit, parce que tout pouvait être, au besoin, transformé en substance pour le livre en cours. Ainsi les lettres, comme les conversations banales, la vie quotidienne, les rêves des uns et des autres, toute la réalité vécue, étaient promis à l'œuvre. C'est pourquoi, comme le dit Ellmann, les lettres de Joyce intéressent le lecteur au même titre que les manuscrits ou les nombreux carnets de travail dont les notes ont trouvé place dans les livres.

Très tôt, dans les lettres au frère cadet Stanislaus, Joyce établit le rapport définitif de sa vie à l'art et les principes d'une esthétique qui se donne jusqu'au bout comme une rivale triomphante de la théologie. L'artiste intègre toute son expérience humaine dans une œuvre à laquelle il se voue et voue le monde entier et les autres, corps et âme... ; cela va jusqu'aux détails de la vie sexuelle, si intimement liée à sa transcription écrite qu'elle finit par exister, semble-t-il, beaucoup plus *sur le papier* à lettres qu'en réalité.

Dans ces volumes admirablement présentés on entend surtout trois des voix de Joyce : la voix franchement orgueilleuse du « jeune homme » (lettres de Paris, Pola, Trieste), qui parle à Stanislaus de la nécessité de protéger un génie dont les deux frères ne doutaient pas : « *S'il s'avère que ce genre de vie menace mon âme, rien ni personne ne pourra me barrer la route : je rejetterai tout, comme je l'ai déjà fait.* »

Plus connue est la voix froide et cérémonieuse du personnage public que Joyce s'était composé : ce qui n'était au début, à Dublin, que « l'énigme d'une affectation » protectrice *devient presque une seconde* nature à mesure que le *succès* de l'œuvre rassure l'artiste. Il est vrai qu'après l'accueil *fait à Ulysse* l'arrogance de la jeunesse est tempérée par cet humour que Joyce exerçait à ses propres dépens : la duplicité est alors portée au niveau d'une pose d'artiste, ce n'est plus le « jeune homme » qui est la cible des traits parodiques, mais le « monument » public, le personnage mythique que Joyce se plaît à devenir, même s'il dit qu'il a « l'éminence... d'une vespasienne » ; l'orgueilleux s'humilie comme pour augmenter l'écart entre la grandeur de l'œuvre et la faiblesse du créateur. Pourtant jamais l'angoisse ne le quitte.

C'est pourquoi la troisième voix, la moins entendue et la plus trouble, celle de l' « amant fou » de Nora Barnacle Joyce, livre sans doute les secrets de Joyce en dénonçant sa présence dans l'œuvre.

HELENE CIXOUS.

(Lire la suite page VII, 2e col.)

(1) James Joyce, *Letters*. Vol. II, 472 pp. ; vol. III, 584 pp. Introduction, notes, éditions Richard Ellmann. Viking Press, Faber et Faber, décembre 1966.

A la recherche du roman moderne

UNE MÉTAMORPHOSE QUI DATE DE LOIN

« NOUVEAU roman » : aujourd'hui une appellation contrôlée ; « nouveau nouveau roman » : une tendance encore floue, mais l'étiquette existe déjà ; crise du roman : une plainte ressassée. Il est vrai que c'est aussi le titre d'une thèse rassurante puisqu'elle traite « des lendemains du naturalisme aux années 20 » (1). Des enquêtes, des essais, des manifestes, tout indique que le genre romanesque bouge. Plus fort que jamais ?

Si l'on en croit René-Marie Albérès, le dernier en date à *s'aventurer dans l'étude de ce terrain mouvant* (2), l'aventure n'est pas mince : il s'agirait de « *mutations aussi spectaculaires que celle de la vie organique au tertiaire et au quaternaire* ». Ce qui implique que le phénomène n'est pas un accident français, mais — donnons-lui toutes ses dimensions — un phénomène planétaire ; ce qui justifie aussi la déroute qu'en éprouvent certains esprits. *Le roman ne raconte plus une histoire* ; s'il en raconte une, qui aurait même des allures policières, il la laisse sans solution ; il remplace, par un recours maniaque à la description, les scènes dramatiques où se nouait et se dénouait un conflit moral ; donnant une image souvent inintelligible de la réalité, il se présente comme un puzzle que le lecteur non initié n'a ni l'aptitude ni le goût de démêler.

Face à cette nouvelle esthétique, écrivains et critiques ont adopté des attitudes tranchées, comme en témoigne l'enquête publiée par « les Nouvelles littéraires » en juin dernier. Il est plus délicat de situer R.-M. Albérès. A première vue, il apparaît comme un défenseur. Chercher à comprendre, à expliquer, à relier, au lieu de récuser en bloc, c'est déjà l'être, et nous avons vu qu'il prend l'affaire au sérieux. Cette forme de romanesque, loin de lui sembler gratuite, ou déshumanisée, comme on l'a si souvent dit, ou imposée par une pure recherche formaliste, il la voit commandée par une philosophie, par une nouvelle attitude de l'homme en face du monde ; elle-même en rapport avec la science moderne (comme on voit, on ne plaisante pas !). D'abord l'homme se sent trop petit dans un monde trop *multiple*, trop *grand*, trop *changeant*, qui lui devient indéchiffrable. Il perd l'assurance de sa *domination*. Il a appris l'*incohérence*, l'*inéluctable fluctuation des choses*. Il a *renoncé* à découvrir le fin mot de tout. En second lieu, qui est peut-être le premier, il s'est interrogé sur son approche du réel. Si le monde est bien là, en *face de l'homme, l'homme n'en* prend connaissance qu'à travers sa conscience, observateur qui trouble ou dénature, ou du moins colore, l'expérience en cours. Tout est phénomène. Comme la philosophie, le roman se fait donc « phénoménologique ». Il se déroulera par élection dans une conscience et fondera le règne presque exclusif du monologue intérieur.

Un pavé de l'ours

René-Marie Albérès fait là-dessus beaucoup de remarques pertinentes et fines. Ce qui surprend un peu, c'est qu'il les fasse à propos de Proust, de Joyce, de Kafka, de Musil, de Malcolm Lowry, de Faulkner, de Virginia Woolf, voire de Gide, de Huxley, de Durrell, de Sartre et même de Mauriac. Car telle est l'économie de la démonstration : la révolution romanesque dont il traite et qui paraissait concerner le « nouveau roman » ne date pas de 1950, époque à laquelle on en aurait seulement pris une conscience nette, elle remonte à 1920. Et qu'on n'aille pas croire que les écrivains énumérés figurent ici à titre d'ancêtres : ils apportent dans cette *Métamorphose du roman* « les grandes créations foudroyantes qui écrasent l'amateur de littérature ».

JACQUELINE PIATIER.

(Lire la suite page II, 1re col.)

(1) *La Crise du roman*, de Michel Raimond. (José Corti.)
(2) *Métamorphoses du roman*, Albin Michel, 270 p., 15 F.



« VILLES », de Pierre Mac Orlan

« HOMMES D'AUTREFOIS ET D'AUJOURD'HUI », de Jean Rostand

« *IL a connu les villes et les hommes* » : c'est une des formules homériques de la sagesse et elle est belle. L'homme n'est pas fait pour la solitude, ou du moins elle n'est le cadre que d'une perfection exceptionnelle : c'est normalement entre ses semblables qu'il doit se frayer une vie de noblesse et de bonheur en usant des biens et des lois que les morts ont légués et en travaillant avec les vivants à maintenir et enrichir le patrimoine. Ainsi, la connaissance que le sage a besoin d'avoir des hommes est-elle éclairée par la connaissance des villes : la ville est la fille d'un peuple, et elle le révèle comme la statue livre l'âme de l'artiste, mais elle devient aussi la mère des individus qui naissent entre ses murs, grandissent dans ses rues, parlent son langage, s'accordent à son climat. Puisque Pierre Mac Orlan propose de nous parler des villes et Jean Rostand des hommes, et que je pouvais prévoir, avant d'avoir ouvert leurs livres, que j'y trouverais, sous la différence des thèmes, des visées et des styles, la richesse de la culture, le vif de l'esprit et la qualité de la prose, je les ai réunis pour nos réflexions d'aujourd'hui.

Villes (1) est la reprise d'un ouvrage publié *sous* ce titre, avec le sous-titre de *Mémoires*, en 1929, et qui recueille six textes de Mac Orlan ; Rouen, Montmartre, Brest, Londres, Villes rhénanes et Rome. Trois textes nouveaux, postérieurs de quelques années et édités sous d'autres couvertures : Hambourg, Picardie et Artois, et Tunisie, ont été regroupés dans cette édition complète et définitive. Le genre littéraire des portraits de villes, inauguré de loin par Stendhal sous la forme des impressions d'un touriste amateur de beaux-arts, et qui a tenté, nuancé d'intentions religieuses ou philosophiques, Huysmans et Zola, s'est modernisé, dans le premier tiers de ce siècle, par la conjonction de l'unanimisme et du cosmopolitisme : l'unanimisme y apportait la curiosité de l'âme collective et découvrait la poésie de la rue et de la foule urbaine, et le cosmopolitisme, favorisé par la facilité et la vitesse des voyages, développait chez l'écrivain une aptitude à ressentir et à traduire par le rythme et les images la singularité et la diversité des impressions que la rencontre multipliée et accélérée des villes lui jette dans l'âme et, si l'on peut dire, au visage. De cette transposition littéraire et poétique de la géographie humaine, je n'ai pas à rappeler que Paul Morand a été le maître. A relire, trente ou quarante ans après qu'ils ont été écrits, les textes de Mac Orlan, on ne leur trouve pas, sans doute, l'ampleur des perspectives, le volume symphonique et le brio parfois excessif du *Londres*, du *New-York* ou du *Bucarest* de Morand, mais on est charmé de redécouvrir une originalité de la vision, une sensibilité, un naturel et aussi un éclat d'écriture qui leur assurent le premier rayon dans la bibliothèque du genre.

Si je cherche à caractériser, comme évocateur des villes, la manière propre de Mac Orlan, je noterai d'abord que, pour saisir ce qu'il cherche, la qualité d'un charme, il a besoin d'une certaine *familiarité*. Il ne doit pas être le voyageur qui passe, le reporter commandé par un journal : ce qu'il a écrit sur Rome dans ces conditions ne vaut pas ce que lui inspirent les villes où il a séjourné, où il a encadré et enraciné un fragment de son destin, le Montmartre de ses années de bohème, Rouen et Brest, où il fut pauvre, les villes rhénanes découvertes dans la féria de l'occupation par un jeune homme ébloui d'être sorti vivant des tranchées. Ce qu'il atteint d'ailleurs et qu'il exprime, ce ne sont pas en général des impressions extraordinairement subtiles qui devraient se fixer dans un verbe poussé au précieux. Certes, un certain fantastique l'attire, celui du « *peuple de la nuit* », des voyous, des filles, des demi-ratés de l'art, parmi lesquels passe parfois un vrai génie ; les bagarres du Milieu, les crimes, les batailles au couteau, touchent celui qui sera un grand poète des irréguliers. Et pour peindre le décor exceptionnel où ils vivent, il soigne son dessin et sa couleur : « *La fête de Montmartre me paraissait encore plus belle éteinte qu'allumée. Tout l'or du monde fulgurait dans ses attractions. Mais à 2 heures du matin, avec ses baraques gonflées par le vent et ses manèges bâchés, elle ressemblait à une ville née d'un jour de pluie et d'une idée de chercheur d'or.* »

Il arrive, surtout dans les premiers écrits, que le champ du peintre soit limité par une prédilection pour les rues mal *famées*, les estaminets louches, les hôtels sordides, les quartiers réservés : *c'est d'abord* ce qu'il voit des villes. Mais son regard gagne bientôt en profondeur et en étendue : Londres et surtout Hambourg apparaîtront dans leurs dimensions grandioses et parfois monstrueuses de métropoles de la puissance moderne ; Strasbourg, Mayence, Cologne, Spire, découvrent les rites et les secrets de leurs poétiques traditions. Il est d'ailleurs remarquable que, toujours lucide, Mac Orlan — même quand il cède à son goût picaresque — échappe habituellement au romantisme de la bohème ; ces mauvais garçons, ces originaux, ces filles dont il a longtemps partagé la misère et frôlé les vices, il ne leur refuse certes pas une fidélité du cœur, mais il n'en fait pas des êtres sublimes, il n'héroïse pas les aventures où ils l'ont entraîné. Et s'il s'applique à faire de la littérature avec les souvenirs qui lui viennent d'eux, et qui ne le charment pas toujours, c'est moins une illustration qu'une sorte de catharsis par l'art : « *Quand un écrivain, penché sur son passé, voit toutes les lignes qu'il écrit... se regrouper pour dessiner, par exemple, la tête d'une fille canaille qui cligne de l'œil, c'est qu'une voix de son passé lui fait signe vulgairement et même sans politesse. Cette domination du passé est intolérable. On dissipe le sortilège en lui donnant une forme littéraire congruente* » (2).

Pour Mac Orlan, la ville est bien une création du temps, une harmonie d'objets, un réseau de rues, un paysage de pierres, une chose personnifiée, mais davantage un style de vie, un climat de mœurs et de sentiments, et pour tout dire une rencontre d'hommes. Les *Hommes d'autrefois et d'aujourd'hui* (3), dont Jean Rostand nous offre une galerie remarquable, ne sont, eux, d'aucune ville particulière, mais d'une patrie abstraite, qui a aussi ses héros, ses lois, sa foi et son âme, et qui est proprement la science. Les vingt-cinq personnages que voici groupés, anciens comme Charles Bonnet, Maupertuis, Claude Bernard ou Mendel, maîtres plus rapprochés de nous comme Pasteur, Fabre ou Teilhard de Chardin, biologistes comme Cuénot, Caullery ou Etienne Wolff, médecins comme Charles Nicolle, Henri Mondor ou Albert Schweitzer, ont en commun leur appartenance à la science, et plus précisément à la science de la vie. Si deux écrivains se glissent parmi eux, Edgar Quinet et Bernard Shaw, c'est parce que l'un et l'autre ont eu des préoccupations et parfois des intuitions de biologistes, Edgar Quinet s'étant montré dans *la Création*, « *poète visionnaire de l'évolution* » avec des pressentiments de la pensée transformiste et même de la psychanalyse, et Bernard Shaw ayant proposé, dans *Retour à Mathusalem*, une critique insuffisante mais intéressante de la théorie darwinienne de la sélection.

Par
Pierre-Henri SIMON
de
l'Académie française

Je voudrais dire d'abord tout le plaisir et le profit que donne la lecture de ce livre. L'importance des questions qu'il pose saute aux yeux : en est-il de plus dramatiquement actuelles que celle de l'origine de la vie, des procédés et du sens de l'évolution, des initiatives mêmes que les savants pourront prendre pour changer l'homme ? Or les voici débattues au niveau d'une information scientifique éminente, et d'une culture philosophique et littéraire qui ouvre les données du laboratoire sur les idées générales et sur les curiosités profondes de l'esprit. Et puis il y a la personnalité même de Jean Rostand, sa probité intellectuelle, son souci de nuancer exactement sa pensée, de chercher aussi loin que possible, quand il polémique, l'accord avec l'adversaire, en le respectant encore sur la marge des différences irréductibles. Les deux plus remarquables chapitres m'ont semblé ceux qu'il consacre à Claude Bernard et à Henri Fabre, parce qu'il rencontrait en eux des hommes de sa famille : attachés à l'exactitude rigoureuse et méthodique de la recherche, c'est-à-dire à la saisie d'évidences élémentaires en dehors de toute prévention de l'esprit de système ou de doctrine, et réchauffant ce culte de la vérité, cette discipline de l'intellect par un mouvement du cœur, par une passion purifiée qui remet le lyrisme dans la prose et dans la vie.

La difficulté est ici de distinguer les points de vue où se placer pour définir les multiples intérêts d'une lecture aussi riche. Le plus immédiatement accessible est un intérêt historique. Les hommes dont Jean Rostand esquisse la silhouette ou pousse le portrait ont tous été de grands esprits qui ont fait avancer la plus mystérieuse des sciences, celle de la vie ; et souvent des personnalités originales, pittoresques. Une chose est frappante, c'est dans leur vocation ou leurs découvertes, une part d'imprévu et d'irrationnel, comme une fantaisie de la nature. Charles Bonnet, qui partit de la plus minutieuse observation des insectes pour fonder la biologie moderne, avait une mauvaise vue et finit par travailler au bord de la cécité. Claude Bernard, garçon de pharmacie, qui se croyait une vocation de poète dramatique, fut, en quelque sorte, rejeté à la médecine parce que Saint-Marc Girardin n'aima pas son premier manuscrit.

Un autre intérêt, plus abstrait, de l'ouvrage est d'évoquer les débats, déjà séculaires, qui se produisent autour de l'idée d'évolution en matière de biologie, c'est-à-dire autour du transformisme, et d'y préciser l'attitude de Jean Rostand. Que l'origine de l'humanité soit dans un « grouillement d'amibes », tous les savants en semblent aujourd'hui d'accord ; et ils sont même arrivés à suivre assez précisément l'itinéraire de cette surprenante ascension. Mais quels en furent le moteur et le principe ? Deux grandes tendances : ou bien on se réfère au pur déterminisme, au jeu aveugle des effets et des causes se poursuivant dans l'infinité des hasards et se régularisant par la sélection naturelle, et c'est le versant darwinien ; ou bien on fait appel à une intention de la vie, à un vouloir obscur de l'animal qui crée les organes dont il a besoin pour subsister, ou, plus métaphysiquement encore, on suppose une sensibilité pensante de la matière, une animation de l'atome qui oriente son énergie selon une intention de l'univers ; et ce sont, de de l'hylozoïsme antique, repris par Maupertuis, à l'évolution amorisée de Teilhard, en passant par le vouloir-vivre de Lamarck et l'évolution créatrice de Bergson, toutes les expressions successives de ce que Jean Rostand appelle le « mysticisme biologique ».

Il ne fait pas de doute qu'à ce « mysticisme » Rostand répugne, pour des raisons qui sont des scrupules d'observateur et d'expérimentateur refusant d'éliminer trop tôt la recherche des explications purement causales par quelque détour inconscient ou systématique vers les causes finales et les vertus abstraites. C'est à ce point de vue qu'il se place pour prendre ses distances à l'égard de Teilhard de Chardin, à qui il reproche non sa cosmologie ou sa théologie, mais sa prétention de les appuyer sur une théorie de l'évolution biologique alors qu'il n'a du biologiste « ni la formation, ni le savoir, ni l'esprit ». Je ne veux pas entrer dans ce conflit, qui me dépasse : il me semble seulement que, si le savant doit en effet reprocher au philosophe d'extrapoler sur les données de la science en introduisant des notions métaphysiques propres à troubler le travail de laboratoire, le philosophe pourrait reprocher au savant de lui interdire le recours à ces notions sans lesquelles toute hypothèse explicative du monde apparaît impossible. Il est en tout cas intéressant de le noter : avec sa parfaite honnêteté, Jean Rostand avoue que l'explication darwinienne des réussites progressives de l'évolution par le pur mécanisme de la sélection naturelle ne suffit pas, et que l'adaptation de l'animal au milieu *extérieur* suppose, comme l'a vu Lamarck, « une réaction active de l'organisme », un vouloir-vivre en somme, un élan orienté de la nature dont la causalité finira peut-être par rendre compte — mais elle ne l'a pas encore fait.

Il est possible que la causalité, le pur miracle biochimique, expliquent un jour tout le corps et tout le cerveau de l'homme, mais expliqueront-ils jamais ce foyer de liberté, d'amour, de générosité, que, faute d'un meilleur mot, j'appelle encore son âme ? Ces grands hommes que Jean Rostand admire : Pasteur, Claude Bernard, Fabre, Nicolle, Schweitzer — et, qu'il déclare préférer aux types de « difformités morales » que la littérature met aujourd'hui à la mode — ces héros de l'esprit, dont il est, qu'il me permette encore de supposer qu'un grouillement d'amibes n'est pas l'origine unique de tout leur être !

(1) Gallimard, 328 pages in-8, 20 F.
(2) La *Revue des belles-lettres* de Lausanne a publié l'an dernier, sous la direction de Charles Rathgeb, un *Hommage à Mac Orlan*, remarquable par les textes et la présentation.
(3) Gallimard, 236 pages in-8, 13 F.

La « Une » du premier « Monde des Livres »

LE MONDE DES LIVRES 25 ANS

En feuilletant quelque mille

par Valérie Cadet

1967 **Un mois après sa création, « le Monde des livres » ouvre sur *V* de Thomas Pynchon, lu par Yves Berger (1er mars), puis s'interroge sur « le roman américain », avec Philip Roth, Bernard Malamud, Saul Bellow, William Goyen, Nelson Algren, Claude Simon, André Maurois, Claude Roy, Alain Robbe-Grillet (8 mars). *Le Don* paraît en français. Nabokov s'explique : « Pourquoi j'écris » (22 novembre). Aragon parle de *Blanche ou l'oubli*. Sollers le commente : « Une science de l'anomalie » (13 mars). Le premier roman de Rezvani, *les Années lumière* (25 octobre). Les cent ans des *Chants de Maldoror*, et l'essai de Marcelin Pleynet (1er novembre). Un entretien avec Marguerite Duras à propos de *l'Amante anglaise* : *« C'est l'incuriosité qui est le mal mortel. Il faudrait pouvoir se revêtir des autres, pénétrer dans le monde clos où ils ont leurs raisons »* (29 mars).**

« Retour à Freud » : Marthe Robert, « Traduire Freud » (8 février), contre Jean Laplanche et J. B. Pontalis, « Connaître Freud avant de le traduire » (1er mars). *Les Œuvres complètes* de Nietzsche entreprises chez Gallimard sous la direction de Michel Foucault (entretien) et Gilles Deleuze (24 mai). Soucieux de l'actualité, « le Monde des livres » a des initiatives plus ou moins heureuses. « Les poètes américains et la guerre du Vietnam » ... D'Allen Ginsberg aux lettres de soldats... Involontairement cocasse (5 juillet).

Quelques livres pour l'année : *les Antimémoires*, d'André Malraux ; *Nouveau recueil*, de Francis Ponge ; *Pétersbourg*, d'Andréi Biély ; *Z*, de Vassili Vassilikos ; *la Marge*, d'André Pieyre de Mandiargues (Goncourt) ; *Lettrines*, de Julien Gracq ; *la Trêve*, de Primo Levi ; début des *Œuvres complètes* de Reverdy chez Flammarion ; *l'Extase matérielle*, de J.-M. G. Le Clézio.



LIPNITZKI/VIOLLET

« Destouches, vieux guérisseur » (Le Clézio)

1968 **Feuilleton « prémonitoire » de Pierre-Henri Simon : *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, de Raoul Vaneigem et *la Société du spectacle*, de Guy Debord : *« Il est difficile de vanter la fête d'une façon plus ennuyeuse que ne le font nos situationnistes bardés de sociologie. N'importe ! Leur témoignage n'est pas vide : je le crois même important »*... (14 février). Certes. « Révolution de Mai »,**

26 avril 1967

Claude Simon la vision d'un peintre

Tout, chez Claude Simon, passe par les sens, si bien qu'à part quelques excellents dialogues qui ont la vérité des propos enregistrés sur le vif, tout se ramène à des descriptions : des objets, des paysages, des scènes dont sont rendus simultanément les bruits, les odeurs, les qualités tactiles, la lumière qui les baigne, l'atmosphère. A la limite, à cause de tant d'impressions sensorielles superposées, on pourrait dire que Claude Simon ne décrit pas mais qu'il fait exister. L'œil, pourtant, prédomine. La vie, saisie immédiatement ou rappelée à la mémoire, tend à se transformer en tableau, tandis que le tableau, lui, s'anime, comme si on entrait dedans. Le monde, en effet, n'est pas seulement vu en direct ou à travers le prisme du souvenir. Une place très grande est accordée à toutes ses représentations figurées : peintures, photographies, cartes postales, timbres, billets de banque, auxquels s'ajoutent encore toutes sortes d'images fugitives : reflets, taches de soleil, ombres chinoises.

Variées donc dans leur nature, les descriptions le sont aussi dans leur facture. Les tableaux qui passent devant nos yeux sont tantôt réalistes, tantôt géométriques, jouant sur l'enchevêtrement des lignes et des plans, tantôt fantastiques. Et cette diversité ne va pas sans raison. Ainsi c'est seulement dans les scènes vécues ou revécues, chargées d'affectivité, qu'apparaît le fantastique. Hommes, femmes, objets, sont alors métamorphosés en insectes, en bêtes féroces, en entités mythologiques, déformations qui traduisent l'âme du poète, ce qu'il aime et ce qu'il déteste, et sa vision du monde. Si bien qu'au centre de ce livre descriptif on trouve un homme.

Les « représentations du monde » sont décrites au contraire avec un réalisme minutieux. C'est que l'imagination joue avec elles d'une autre manière. Le narrateur évoque à partir d'elles ce qu'il n'a ni connu ni vécu. Barcelone en temps de paix, heureuse, opulente, mais déjà menacée par l'orage, ressuscite d'après une aquatinte ; la bohème parisienne de Charles, sa rencontre avec le jeune modèle, d'après une vieille photographie ; la vie des parents enfin, d'après une collection de cartes postales.

Ces cartes postales jouent un rôle très important dans *Histoire* (Ed. de Minuit) et reparaissent un peu partout. Car, par ces *« lucarnes rectangulaires »*, *« la vaste terre bigarrée »* s'introduit dans le livre, qui, sans elles, se déroulerait dans le cadre étroit de la vieille demeure familiale et de ses alentours. Le narrateur les décrit avec un soin maniaque, enregistrant les moindres détails, s'attardant aux timbres d'affranchissement, à la manière dont ils sont collés, parfois retournant la carte et transcrivant le message qu'elle avait apporté.

Ces cartes postales réelles s'incorporent comme des collages au livre, qui ne peut être lui-même qu'un gigantesque collage. Le morcellement de la vision, du récit, comme des matériaux, est la grande loi d'*Histoire*, et qui n'est pas gratuite. Par ce procédé, l'auteur parvient à nous donner l'impression de contiguïté, de coexistence, mais aussi de chaos que lui imposent la vie de sa conscience, sensations, souvenirs, imaginations superposées, et le spectacle du monde. D'où la présentation en apparence incohérente du passé, du présent, des lieux, des époques, des destins, des personnages. A une vision de la mère mourante succède aussi bien une scène de la guerre d'Espagne ou des années de collège que la description du restaurant où déjeune le narrateur et l'enregistrement d'un bavardage de femmes. On passe ainsi de Barcelone à Paris, des pyramides au lac Léman, de l'amour à la mort. Avec insistance, certains souvenirs reviennent, s'enrichissent à chaque retour et créent à travers le livre des leitmotive.

Ces fragments si divers qui se rapportent le plus souvent à des « il » ou des « elle » indéterminés égarent un moment puis s'éclairent comme une image qui, d'abord floue, se met au point peu à peu. La liaison paraît ne se faire que par association sensorielle ou verbale, selon les jeux de la mémoire et du langage. Mais l'ordre imposé à ce chaos vient aussi d'ailleurs. Commandé par une recherche de l'antithèse, par une volonté de rapprochement, de regroupement – associations d'idées cette fois, – il fait apparaître quelques grands thèmes qui pourraient servir de titres aux différents chapitres : l'argent, la nourriture, le travail, la politique, etc.

L'argent est un thème capital. Un des chapitres se déroule dans une banque, décrite fantastiquement comme le ventre du veau d'or ou du Minotaure grec. L'argent est honni par le narrateur, qui en manque et qui sacrifie au monstre des parties de son bien, mais en même temps il le fascine parce qu'il est, comme l'écriture, la dernière transformation abstraite du monde, l'assomption en une valeur de portée universelle, des denrées, des actions, des efforts innombrables.

Or cette assomption du particulier au général c'est bien ce que tente *Histoire*, qui, sans cesse, part de l'expérience d'un homme, ses souvenirs d'enfance, ses histoires amoureuses, ses engagements politiques, ses embarras financiers, pour tisser la trame essentielle de la vie humaine.

Mais une autre constante, plus marquée encore, se révèle dans la phrase de Rilke placée en exergue : *« Cela nous submerge. Nous l'organisons. Cela tombe en morceaux. Nous l'organisons de nouveau et tombons nous-mêmes en morceaux. »* Ce passage continuel du chaos à l'organisation, puis de l'organisation à la dissociation, Claude Simon le voit dans tout : les fruits de l'été qui se distillent dans l'alambic, la flaque de lumière qui se fragmente en pastilles, pour se réunir ensuite en flaque de lumière, l'activité des hommes qui s'achève en détritus : il faut remarquer l'importance accordée à ces cimetières de ferraille, tas d'ordures, charniers ou sédiments géologiques. Au niveau de l'homme tout se fait et se défait également : les propriétés se démantèlent, la vieillesse ronge les corps et les cœurs, la pensée s'atomise quand l'homme s'endort, l'amour meurt. Je voudrais signaler au lecteur l'admirable chapitre où Claude Simon, en décrivant presque uniquement les plis du drap qui recouvre un couple dissocié, parvient à nous donner non seulement l'idée mais la sensation de cette désunion, lignes parallèles, fossés qui se creusent, etc., jusqu'au moment où dans une sorte d'apothéose finale les deux époux se métamorphosent en gisants de marbre, toute communication, toute communion entre eux, devenues désormais interdites.

Mais cette défaite quasi générale est compensée par l'œuvre qui s'élabore à partir d'elle. Cette vie d'homme tombée en fragments chaotiques dans la mémoire, cette « vaste terre bigarrée » morcelée en cartes postales, les voilà qui reprennent et se recomposent dans un ordre tout différent et qui n'est pas celui du réalisme psychologique auquel nous faisions allusion précédemment. S'il en donne l'illusion, le levier est ailleurs.

« Un livre total », peut-être dense, peut-être lourd, parfois excessif dans son insistance à utiliser ses procédés, mais d'une exceptionnelle unité car tout s'y harmonise : le projet, la vision, la phrase. Elle est ici plus longue, plus libre de syntaxe et plus concrète que jamais. Comme s'il voulait, avec une ardeur furieuse, qu'à la limite les mots deviennent des choses, Claude Simon supprime au maximum tous les éléments logiques du discours, entassant noms, adjectifs, verbes, intégrant sans transition paroles, bribes de dialogues. Il y a pourtant des coupes dans ce texte, d'abondants paragraphes, des majuscules à défaut de points et il y a des chapitres. Mais on dirait que, malgré ces pauses, le livre n'est au fond qu'une immense phrase, une phrase de création du monde, où peu à peu la lumière monte des ténèbres tandis que la vie et l'homme émergent du chaos.

Jacqueline Piatier

Le roman

La littérature a quelque et elle sait le dire en

par Josyane Savigneau

Au commencement était Jacqueline Piatier... L'amour des livres. Mais aussi la passion des écrivains. La conviction que le geste solitaire, périlleux, provisoire parfois, des artistes, a toujours été le rempart le plus solide contre la barbarie. Et l'idée que le journalisme littéraire n'est pas condamné à se vautrer dans ce lieu commun : le dénigrement radoteur de son époque.

« Le Monde des livres » est né de cela, et tous ses collaborateurs, tous ses animateurs, de Bertrand Poirot-Delpech à Michel Braudeau, de François Bott à Pierre Lepape et Patrick Kéchichian portent la « marque » de Jacqueline Piatier, qu'ils aient ou non travaillé avec elle : une curiosité, une volonté d'informer. Etre journaliste avant d'être censeur ou encenseur. Se savoir éphémère, se vouloir accueillant. On pourrait n'y voir que la réitération d'une profession de foi, un amour immodéré, très *Monde*, de la déclaration d'intention. Mais les preuves existent. Elles sont dans les quelque mille deux cent cinquante numéros du « Monde des livres ».

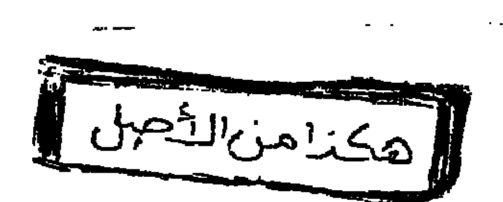
La leçon de Jacqueline Piatier, c'est celle de l'indépendance et du droit, pour chacun des membres de l'équipe, à défendre les écrivains qu'il aime, à encourager ceux qu'il pense découvrir, à leurs débuts. Elle-même, sans se soucier des rumeurs, des accusations d'« aveuglement », des soupçons de « manipulation », a soutenu sans relâche ceux qui la séduisaient, en tout premier lieu les auteurs dits du nouveau roman. Avec Nathalie Sarraute, Alain Robbe-Grillet, Claude Simon, elle était toujours au rendez-vous. Claude Simon a reçu le prix Nobel en 1985. Jacqueline Piatier n'a pas fait de triomphalisme à bon marché. Et si le Nobel était revenu à un écrivain français pour lequel elle n'avait pas de penchant, elle n'aurait certainement pas pris la plume pour dire, comme certains à propos de Simon, qu'il y avait là une honte pour la France. Car elle a toujours cherché – et appris aux autres – à ne pas faire de son goût personnel le seul critère d'évaluation d'une œuvre.

« Il est trop tôt pour ne pas se tromper lourdement, relevait Bertrand Poirot-Delpech, en 1975 dans un de ces « bilans » dont *le Monde* a le secret... *Les journaux sont là pour servir à l'histoire et non pour prophétiser ce qu'elle retiendra d'eux. Tous les espoirs sont permis. »* Certes. Et tous les espoirs demeurent. *« Est-il si certain que la fiction française périclite et végète ? »*, s'interrogeait-on dans ces colonnes il y a quelques années. « Le Monde des livres » a clairement répondu non. Et il aura raison contre ceux qui, fussent-ils « nomenclaturistes » de la critique ou professeurs au Collège de France, croient qu'il suffit de ne plus rien lire de ce qui se publie pour affirmer la fin de la littérature française (1).

Il ne s'agit nullement ici de dire que « le Monde des livres » a eu constamment raison depuis vingt-cinq ans, qu'il n'a rien écrit de risible, de faux, voire de sot. Mais de témoigner de la conviction d'une équipe – dans ses oppositions et sa diversité, – de ses élans, jusque dans le reproche qu'elle se fait, avec Bertrand Poirot-Delpech, d'avoir été parfois *« moins soucieuse de justesse que de séduction fugace »*.

Bertrand Poirot-Delpech vaudrait une longue étude à lui seul. Dix-sept ans de règne sur le feuilleton... Si on réunissait ses chroniques en volumes, il y faudrait plus de trois mille pages (2). Les attaques contre lui n'ont pas manqué : suspect de complaisance à l'égard des académiciens (pour entrer, dans la lignée des feuilletonistes du *Monde*, à l'Académie française, où il fut élu en 1986), il était en même temps suspect d'aimer trop Sartre, Aragon ou Genet, de penser trop à gauche pour apprécier le « beau style », ou au contraire de trop admirer Céline pour être « vraiment » de gauche... La confusion passée, les rancœurs et les jalousies éteintes, il reste des textes, des bonheurs, des découvertes dont il n'y a pas à rougir.

« Poirot », comme on dit volontiers au *Monde* (sauf Jacqueline Piatier qui a définitivement choisi « Delpech »), a remarqué Hervé Guibert bien avant que les hasards sinistres de la maladie n'attirent sur lui l'attention des vautours. Il a distingué Danièle Sallenave et François Weyergans très tôt, a encouragé Jean-Philippe Toussaint à son tout début, Jean Echenoz et son *Cherokee* avant que les jurés Médicis ne le couronnent, a suivi les écrivains, dont Le Clézio et Modiano, qui atteignent aujourd'hui la maturité et émergent de leur génération. Il a considéré, ce qui était son droit, que le feuilleton du *Monde* relevait d'une tradition et se devait d'analyser « les noblesses », les valeurs consacrées – pas toujours pour les meilleures raisons. Il a estimé, ce qui est une évidence, qu'on ne saurait défendre la création et la lecture sans rappeler que la littérature se vit, à tout moment, dans son histoire –



uelque mille

deux cent cinquante numéros

et Josyane Savigneau

« événements de Mai », selon ce qu'on en pense. Dès le 1er juin, « Quand les étudiants chantent leur révolution », et le 22, les trois premiers essais sur Mai. Le petit livre-mémoire de 68 : *les Murs ont la parole... « Le pouvoir sur ta vie, tu le tiens de toi-même »* ... « Philippe Sollers, mandarin ou révolutionnaire ? » (13 juillet) ; « Que lisent les révolutionnaires de Mai ? » (de Lénine à René Char) (6 juillet) ; « La révolte de Mai dans les textes » : Michel de Certeau, Henri Lefebvre, Alain Touraine (24 août).

Encore une séquelle de la « querelle de la nouvelle critique » qui, en 1964-1965, opposa Roland Barthes, le novateur, à un maître de la tradition universitaire, Raymond Picard, lequel reçut du *Monde* un soutien inattendu. Quand paraît *Nouvelle critique et art moderne*, de Pierre Daix, *le Monde* titre : « Un tournant important », mais donne la parole à Picard, attaqué par Daix (28 février).

A l'étranger, la renaissance de la littérature tchécoslovaque : « Une génération qui entre en scène », avec *la Plaisanterie*, de Milan Kundera (9 novembre). La fin d'une longue censure soviétique : « Boulgakov ressuscité ». *Le Maître et Marguerite* paraît en français (6 juillet).

Quelques livres pour l'année : *l'Œuvre au noir*, de Marguerite Yourcenar (paru le 13 mai, Femina) ; *les Poésies d'Alvaro de Campos*, de Fernando Pessoa ; *Warrant*, de Manz'ie ; *l'Homme et l'enfant*, d'Adamov ; *l'Aveu*, d'Arthur London ; *Mensonges et sortilèges*, d'Elsa Morante ; *Auto-da-fé*, d'Elias Canetti ; *la Delteillerie*, de Joseph Delteil ; *Belle du seigneur*, d'Albert Cohen ; *Cent ans de solitude*, de Gabriel Garcia Marquez ; *l'Homme unidimensionnel*, de Herbert Marcuse ; *la Place de l'Etoile*, de Patrick Modiano.

1969

La sortie du dernier inédit de Céline, *Rigodon* (15 février) : « Enfer et gloire de Louis-Ferdinand Céline », avec, notamment, un texte de J.-M. G. Le Clézio, « Comment peut-on écrire autrement ? » : *« On ne peut pas ne pas lire Céline (...) Céline ne s'est ouvert au langage que pour cela : exécrer (...) Destouches, vieux guérisseur, tu es peut-être celui qui saura ouvrir nos panaris. »* Aux Etats-Unis, polémique autour des *Confessions de Nat Turner*, de William Styron, traduit en français par Maurice-Edgar Coindreau (1er mars). Après dix-neuf années de censure, on peut enfin lire *Sexus* de Henry Miller (4 janvier).

Les premiers pas de l'homme sur la lune sont célébrés par « Poètes et romanciers devant Apollo 11 » (19 juillet). Sur terre, on rend visite à Alexandra David-Néel, « Une vieille dame pleine de projets », à cent un ans (2 août). On découvre Walter Benjamin à l'occasion de la sortie des *Morceaux choisis* aux « Lettres Nouvelles » de Maurice Nadeau (31 mai). Encore et toujours la censure... « L'érotisme et la littérature » (7 juin). On reparle du « Surréalisme aujourd'hui » (4 octobre). On fête les quatre-vingt-cinq ans de Heidegger (27 septembre) ; et on célèbre l'apport considérable de Noam Chomsky à la linguistique (25 octobre). Sans oublier le début d'un interminable « serpent de mer » avec « Et si l'on supprimait les prix... littéraires » (22 novembre) : polémiques, défenses, attaques (29 novembre), Alain Bosquet, « Un défenseur acharné », et Dominique Rolin (ex-juré Femina, exclue en 1965 pour ses propos trop libres), « Une opposition véhémente ». ▶

.e roman

vivant

chose à dire sur le monde, France aussi bien qu'ailleurs

ce que, désormais, réaffirme chaque semaine François Bott dans sa chronique systématiquement consacrée à l'histoire littéraire. Qu'il est donc indispensable, pour parler des talents neufs, de reparler de Mauriac, de Bataille, d'Artaud, de Queneau, de Morand, de Cioran ou de Gracq.

Bien sûr, en relisant la première rétrospective, en 1977, de « dix ans de lecture » dans « le Monde des livres », on se dit qu'Yves Navarre, Pierre-Jean Rémy et René-Victor Pilhes ont moins *« bousculé les habitudes »* qu'on ne le croyait ; que Michel Tournier est peut-être un peu moins « dominant » qu'on ne le pensait ; que ceux qu'on *« attendait »* – Jean Demélier, Tony Duvert, – ne soient pas encore vraiment venus. Mais, depuis, d'autres sont arrivés et chacun a trouvé, au *Monde*, un lecteur, un critique : de Michel Rio à Philippe Djian, de Marie Redonnet à Anne Garréta, de Régine Detambel à Marie NDiaye, de Pierre Michon à Emmanuel Carrère, de Annie Ernaux à Florence Delay, de Jean-Marc Roberts à Patrick Drevet.

Lorsqu'on voit vivre, au quotidien, un journal, on le croit souvent soumis à l'occasionnel, aux coups de cœur, aux détestations spontanées, bref à une sorte d'irrationnel. Mais quand on regarde vingt-cinq ans de son existence, apparaissent une cohérence, des lignes de force, une politique. Alors, voici quelques éléments pour une logique...

D'abord Tahar Ben Jelloun. Au tout début de sa carrière était *le Monde*. Il y écrivait, jeune Marocain inconnu, dès les années 70, et on y pariait sur son avenir. Il est devenu un écrivain reconnu (prix Goncourt 1987).

Avant même la création du supplément littéraire, *le Monde* – comme tous les autres journaux – avait relevé l'irruption d'un jeune homme, qu'on disait déjà trop doué, sur la scène littéraire : Philippe Sollers. Mais, après 1983, quand Sollers a changé de mode de narration, imposant qu'on délaisse la classification convenue d' « avant-garde » et ouvrant la porte à la sous-évaluation de son projet littéraire, « le Monde des livres » ne s'est pas laissé aller à cette facilité. Son *« entreprise exemplaire »* a été défendue par Jacqueline Piatier et reconnue, dans l'agacement et l'affrontement parfois, par Bertrand Poirot-Delpech.

De même, dès le début des années 70, alors qu'Hector Bianciotti était encore un écrivain de langue espagnole (Argentine) vivant en France, « le Monde des livres » – singulièrement Françoise Wagener – a porté une attention toute particulière à son travail. Quand, en 1985, il a abandonné sa langue maternelle et publié *Sans la miséricorde du Christ* (prix Femina), un titre occupait toute la première page le jour même de la sortie du livre : « Hector Bianciotti, écrivain français ». N'était-il *pas évident pour le supplément littéraire du Monde*, non seulement d'accueillir, mais de solliciter la collaboration régulière de ces deux écrivains ? On peut le penser.

Enfin, en 1982, quand Bertrand Poirot-Delpech mentionne, parmi les jeunes auteurs, des *« nouveaux venus très prometteurs »*, il place au premier rang d'entre eux Michel Braudeau, qui lui succédera sept ans plus tard... Michel Braudeau, qui, comme ses prédécesseurs, a le goût de la découverte. Qui n'a pas peur de ternir sa propre image d'écrivain en défendant les romanciers de sa génération. Qui aime rendre hommage à ses aînés, spontanément, vite, sans attendre qu'ils croulent sous les honneurs ou s'effondrent de vieillesse.

On objectera sans doute qu'il y a dans la mise à jour de notre histoire, de sa logique souterraine, une volonté d'autocélébration. C'est faux. Plutôt le simple plaisir d'un constat joyeux : vingt-cinq ans de vie et de conflits, de colères et de rires.

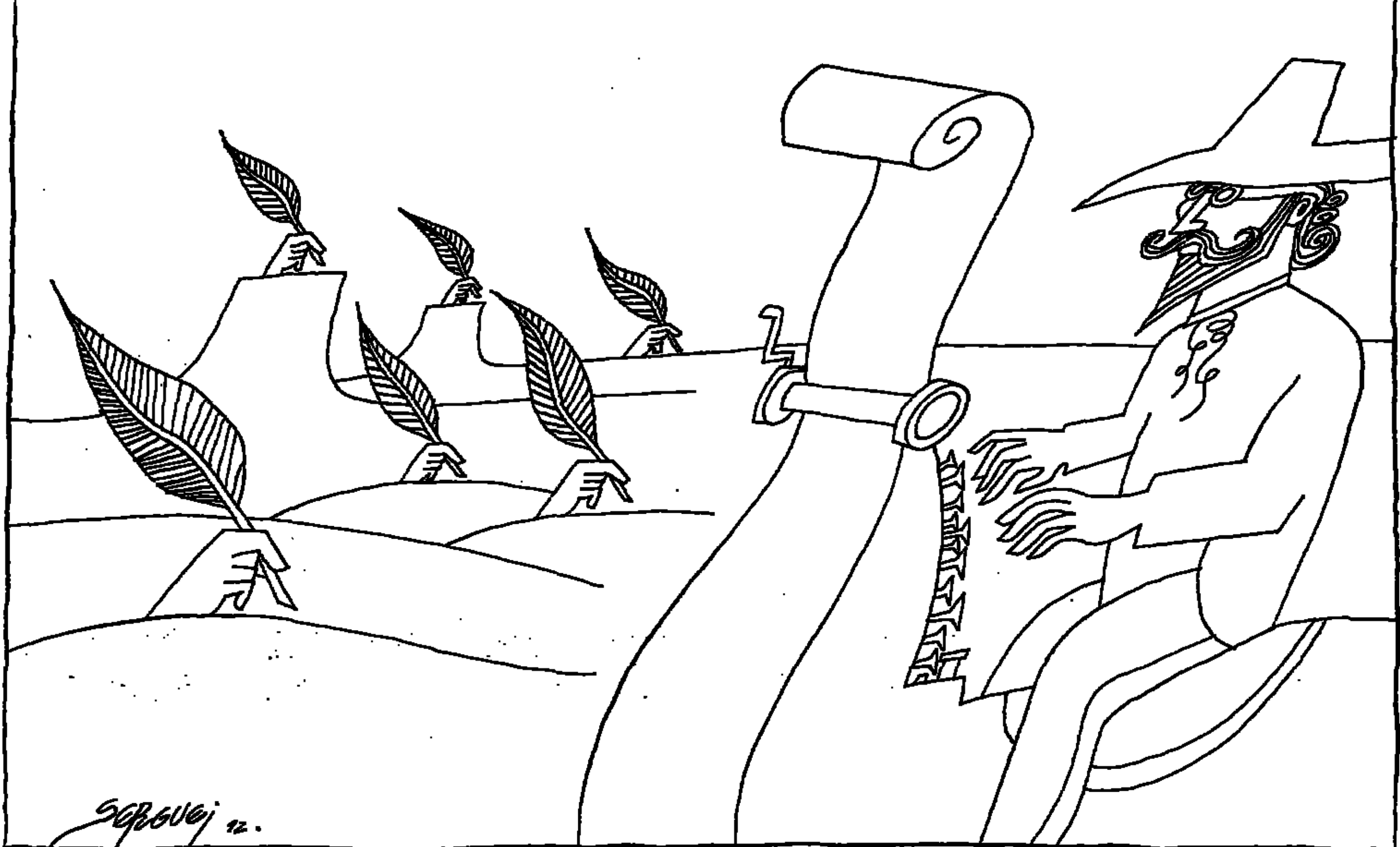
On insistera pourtant, sur le thème : *« On peut tout faire dire, après coup, à un journal, tout relier, tout rassembler. Tout et rien. »* Pas si sûr, même si cela dérange ceux qui ne veulent pas avoir de comptes à rendre...

Quoi qu'il en soit, ces quelques exemples ne se veulent qu'une preuve supplémentaire de l'intérêt passionné que l'on garde, ici, pour la littérature en train de se faire. « Le Monde des livres » n'oublie pas cette phrase de Proust, préfaçant Morand : *« Un nouvel écrivain est souvent difficile à comprendre, parce qu'il unit les choses par des rapports nouveaux. »* Et ne craint pas de pécher par excès d'admiration. Car, d'enthousiasmes en injustices, d'erreurs en intuitions, se ralliant à cette phrase de Raoul Vaneigem que citait un jour Bertrand Poirot-Delpech – *« Plutôt les tâtonnements du créateur que la cohérence du chef »*, – ce journal a été fidèle à la défense des écrivains français, toujours nécessaire et sans rapport avec un éventuel chauvinisme ou une ignorance de la multiplicité des cultures.

Ici, l'on croit que le roman a quelque chose à dire sur le monde et qu'aujourd'hui, en France, il sait le dire – aussi bien qu'ailleurs. *« En soulignant l'enrichissement intérieur et le surcroît d'autonomie que procure le roman,* écrivait encore Bertrand Poirot-Delpech le 6 janvier 1978, *je ne défends pas une boutique menacée. J'aimerais faire partager un luxe. »* Le plaisir de ce luxe ne nous a pas quittés. ■

(1) Lire « A walk in the desert », un article, désolant de banalité, de Marc Fumaroli, dans le *Times Literary Supplement* du 14 février.

(2) En 1982 un choix a été publié sous le titre *Feuilletons 1972-1982*, chez Gallimard.



6 septembre 1991

La fête à Paris

Pour *Festivité locale* (Gallimard), ce texte bref, alerte et gai, qui marque ses débuts en littérature, David di Nota aurait pu reprendre le si beau titre français du livre de Hemingway, *Paris est une fête*. Cet « enfant de 68 » – pas au sens où on l'entend habituellement, mais parce qu'il est né le 27 décembre 1968, – ce jeune homme de vingt-deux ans, fait preuve d'une étonnante agilité, d'une belle énergie et d'un dynamisme qui tranche sur les styles et les propos un peu ternes de bien des auteurs – plus confirmés – de cette rentrée. David di Nota évite quasiment tous les écueils du premier roman. Seule son aisance lui vaut quelques facilités, ici et là, mais laissons lui jusqu'au deuxième livre pour l'attendre au tournant de la rigueur.

Il faut le lire avec enthousiasme, comme il écrit, entrer dans Paris avec lui, suivre son pas vif pour parcourir cette ville unique, absolue, radicale : *« Car il n'est pas question d'aller à la campagne. A bas le vert. Eloge des axes rouges. »* Il y a longtemps qu'un jeune écrivain n'avait pas si bien parlé de Paris, cité magique, secrète, rebelle, à jamais interdite à ceux qui n'aiment pas ses nuits. *« Cette ville est sans excuse, elle se fout bien qu'on l'aime, elle jouit très bien toute seule.* (...) *Elle est heureuse une fois qu'on est bien tous déjà tout à fait morts devant sa beauté rigoureuse, bleu sombre dans la nuit, beauté qui n'est qu'un piège, une absence de complicité. » « Elle n'accepte pas l'amour, elle ne veut pas de baise, elle déjoue tous les flirts. On est toujours définitivement en elle ou bien alors absolument ailleurs. »*

Festivité locale n'est pas seulement une promenade urbaine. La ville, personnage essentiel, va de pair avec l'autre héroïne du récit, Sophie, *« toujours gaie d'être en vie »*, imprévue et imprévisible, chez qui *« personne n'habitera jamais »* et dont la phrase favorite est *« Laisse-moi tranquille. »* Il excelle dans le croquis, dans la suggestion, ce narrateur qui parle d'outre-tombe, qui fait se succéder tableaux et scènes insolites, comiques – la bagarre avec celui qui veut devenir *« l'Amant en Titre, le Soupirant Officiel, non Limogeable, de notre Sophie nationale »* – ou terribles – la visite au père qui se laisse mourir. On est heureusement surpris du sens du jeu que possède déjà David di Nota, mais aussi de la justesse de ses observations, de sa maturité, dans l'affrontement avec le père notamment.

Et puis, comment ne pas porter un intérêt immédiat à quelqu'un qui affirme : *« J'écris parce que je suis heureux »* ? Contre ceux qui épuisent cette fin de vingtième siècle par leur amour immodéré de la déploration, contre ceux pour qui un romancier ne saurait être qu'un individu souffrant, et son œuvre du chagrin mis en mots, lisez David di Nota, ce jeune homme très doué qui devrait avoir un bel avenir devant lui.

A condition qu'il sache déjà que, contre la morbidité ambiante, contre le « parti de la mort », qui a toujours eu, selon le mot de Vaneigem, *« le plus grand respect pour le malheur »*, bref, contre tous ou presque, il lui faudra « tenir », pour s'affirmer comme l'écrivain singulier qu'il peut être. Il serait bon de l'encourager dès ce premier livre. Une manière de lui souhaiter bonne chance.

Jo. S.

LE MONDE DES LIVRES 25 ANS


ROGER PIC

Sartre : tête-à-tête avec Flaubert

► Quelques livres pour l'année : *Archéologie du savoir*, de Michel Foucault ; *Figures II*, de Gérard Genette ; *la Dispersion*, de Serge Doubrovsky (premier roman) ; *Le Vif du sujet*, d'Edgar Morin ; *l'Effroi*, de Claude Faraggi ; *Printemps au parking*, de Christiane Rochefort ; *Moi je*, premier volume de l'autobiographie de Claude Roy ; *Papillon*, d'Henri Charrière ; *les Allumettes suédoises*, de Robert Sabatier.

1970 L'avant-garde tourmente *le Monde* : questions à *Tel Quel* et à *Change*, la revue dissidente de Jean-Pierre Faye (10 janvier). *S/Z*, de Roland Barthes, lu et mal lu (9 mai). Denis Hollier présente les *Œuvres complètes* de Georges Bataille (20 juin) . « Alain Robbe-Grillet est-il un écrivain révolutionnaire ? » (30 octobre). Eugène Ionesco, lui, est à l'Académie française (24 janvier).

L'autre culture, la contre-culture, « nouvelle avant-garde », la drogue préoccupent aussi le monde et *le Monde* (6 juin et 12 septembre). *« L'utopie est une catégorie philosophique de notre siècle »*, affirme le penseur marxiste Ernst Bloch dans un grand entretien (30 octobre).

Du côté de l'Amérique, on a le choix entre un écrivain, Philip Roth, *Portnoy et son complexe* (25 juillet), et un auteur à succès, Erich Segal, *Love Story* (19 septembre).

Quelques livres pour l'année : *L'Entretien infini*, de Maurice Blanchot ; *Temps zéro*, d'Italo Calvino ; *Chien blanc*, de Romain Gary ; *la Folie en tête*, de Violette Leduc ; *le Maître de la Mitidja*, de Jules Roy ; *Eden, Eden, Eden*, de Pierre Guyotat ; *Ni Marx, ni Jésus*, de Jean-François Revel ; *C'était cela notre amour*, de Marie Susini ; *le Roi des Aulnes*, de Michel Tournier (Goncourt).

1971 Une année Sartre, avec la sortie de son étude sur Flaubert, *l'Idiot de la famille* (7 avril). Long entretien avec Michel Contat et Michel Rybalka : si *les Mots* sont l'adieu de Sartre à la littérature, *l'Idiot de la famille* est-il son retour à la littérature ? *« C'est la question même que me posent tout le temps mes amis gauchistes. Dans la mesure où le Flaubert est un roman, il est en accord avec ce que j'écrivais auparavant, mais dans la mesure où j'essaie de donner une méthode plus ou moins révolutionnaire parce qu'elle est marxiste, il est en liaison avec mes nouveaux problèmes. »* (14 avril).

Une année latino-américaine : « Octavio Paz ou la tentation de l'universel » (15 janvier) ; Cortazar sur *Paradiso* de José Lezama Lima (2 avril) ; entretien avec Pablo Neruda, nommé ambassadeur du Chili à Paris par le gouvernement Allende (30 avril).

Une année pour le féminisme : à propos de la sortie en français de *la Politique du mâle*, de Kate Millett, entretien et analyses ; une conclusion prémonitoire de Marthe Robert à son article « Freud contre les femmes ou une femme contre Freud » : *« De là* [erreur sur Freud], *l'erreur de tout féminisme militant et, si l'on peut dire, sa mauvaise foi inconsciente : se trompant d'ennemi, il abandonne la femme aux profondeurs dangereuses où la mère « pré-œdipienne » règne toujours dans l'angoisse, de sorte que, sous couvert de l'émanciper, il la frustre de ce qui est*, pour les deux sexes, *la première et peut-être* ►

La solitude du feuilletoniste

« Dites donc, vous qui êtes d'abord un écrivain de lire tout le temps tous ces livres, ça ne vous empêche pas d'écrire ? »

par Michel Braudeau

Le premier livre que j'ai vraiment aimé d'amour, que j'ai annoté, recopié, relu, avec frénésie et dévotion, c'est *le Rouge et le Noir*. Un « Classiques Garnier », à couverture jaune qui, ma foi, a plutôt bien supporté le choc, puisqu'il est encore en un seul morceau. Je ne sais pourquoi exactement ce livre me fit plus d'effet que *Le pays où l'on n'arrive jamais* ou *le Grand Meaulnes*. J'avais treize ans, j'étais fasciné par Julien Sorel, je me prenais pour lui, sans voir le côté déplaisant du personnage. Peut-être était-ce à cause de la passion de Julien pour la lecture, passion maudite. *« Julien lisait. Rien n'était plus antipathique au vieux Sorel »*, est-il écrit au chapitre IV, intitulé « Un père et un fils ». Au chapitre suivant, le père fait une scène à son fils et le traite de « chien de lisard ». Personne ne me reprochait de lire, certes, c'est de très mauvaise foi que je me considérais comme un chien de lisard. Mon père aurait simplement souhaité que je fasse un peu de sport. Même un tout petit peu.

Rien à faire. Une enfance à plat ventre à lire *le Journal de Mickey*. Une adolescence allongée à lire Stendhal et les classiques. A présent, des journées à lire les modernes. Finalement, ça ne change pas beaucoup, sinon qu'il faut donner son avis de lecteur chaque semaine, signaler les îles nouvelles, les navires en perdition aussi. La métaphore marine convient particulièrement à ce rôle de vigie qui est celui du feuilletoniste du *Monde*. Mon illustre prédécesseur, Bertrand Poirot-Delpech, a traversé l'Atlantique à la voile il n'y a pas si longtemps. Et dans les nouveaux locaux du journal, rue Falguière, il occupe un bureau élevé, étroit, qu'il appelle souvent « la dunette ». Il est vrai que certains jours, sur l'océan des livres imprimés, on se sent à bord d'un noble paquebot, avec Conrad et Nabokov devisant dans le fumoir des premières classes, d'autres où l'on se croit sur le radeau de *la Méduse*, le plus souvent embarqué sur le *Pourquoi pas ?* dont on connaît la carrière intrépide et le sort funeste.

« Vous verrez, m'avait dit le capitaine Poirot, retour d'une course lointaine, dans la pénombre d'un bistro rue des Italiens, *vous verrez, le feuilleton, c'est beaucoup de travail, beaucoup de solitude, et sitôt fini, ça revient.. »* Et plissant son œil bleu (c'est une image, bien sûr, il a bien deux yeux bleus) dans son beau visage hâlé, il avait ajouté : *« Et puis, il faut savoir qu'au bout de tout ça... il y a l'Académie »*, comme on signale au novice qui s'aventure dans le détroit de Messine les positions de Charybde et de Scylla. Perspective de désolation au bout d'une onde amère.

En effet, j'ai vu. C'est beaucoup de travail, parce qu'on reçoit des tonnes de livres éminemment désirables, que l'on met de côté, en piles séparées, le temps d'ouvrir les autres colis, jusqu'à ce que la bonne polonaise ne vienne tout flanquer par terre en alignant les chéris et les rebuts au même régime, entre le frigo et la machine à laver. Parce qu'on ne feuillette pas un livre que l'on traite, qu'on en relève les coquilles avec plus de soin souvent que ne l'a fait l'éditeur. Parce que, une fois le ou les livres choisis, lus, il faut les digérer, laisser reposer la pâte et écrire. Ecrire, c'est vite dit.

Pour la solitude, le capitaine Poirot a encore raison, c'est un travail d'ermite. On ne lit pas n'importe où, il faut du calme, du papier, un peu de confort pour se laisser glisser dans le livre des autres. Et tous ces privilèges sont ceux de la solitude.

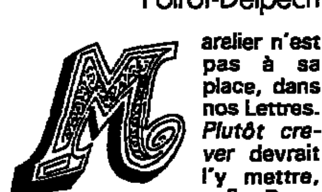
Il y a quelque chose de paradoxalement réconfortant dans le fait d'exercer en toute liberté à l'âge adulte ce qui dans la jeunesse passait pour un plaisir solitaire. Mais une fois les premiers bords tirés, on se fait à l'air vif du large. On ne pourrait plus respirer ailleurs, à vrai dire. Commence alors la période où *les autres s'habituent plus ou moins* à vous et s'interrogent sur votre durée, sur le temps qu'ils auront à composer avec votre sale caractère. Longtemps. Et leur inquiétude ou leur malignité prennent souvent la forme d'une seule question : *« Dites donc, vous qui êtes d'abord un écrivain, de lire tout le temps tous ces livres, ça ne vous empêche pas d'écrire ? »* Eh bien non, ça n'empêche pas ! On peut même dire que cela aide beaucoup, d'être sans arrêt dans le flux de l'écriture des autres, que l'on n'en a jamais assez, d'eux, de leurs nouvelles, de leurs envies. Un très avisé critique littéraire, au *jugement fin, exigeant*, Julien Gracq, qui se trouve être aussi un grand écrivain, a déjà balayé ce faux débat en intitulant un de ses plus beaux livres *En lisant en écrivant*. Sans virgule. Parce que lire et écrire c'est presque tout un, c'est en tout cas jouer dans la même pièce.

De toute façon, les gens que quelque chose empêche d'écrire n'ont pas grand-chose à dire ou pas assez de courage. Des femmes ont écrit des livres, la nuit, dans la cuisine, en élevant trois enfants. Des gens « débordés » ont écrit. André Gide vivant sur l'argent de maman ne trouvait rien à écrire au début. Il avait tout le temps, ne manquait de rien. Il manquait de feu. Soljenitsyne, lui, a écrit sur des bouts de papier volés, a écrit de mémoire des milliers de pages dans les camps du Goulag.

Le bonheur de lire, de se baigner dans la fontaine des autres, d'entendre *leurs voix mêlées, c'est un puissant* réconfort, pour tout écrivain non jaloux ni peureux du talent d'autrui. C'est au contraire la confirmation que l'on n'est pas seul, qu'il y a de la vie autour de soi, dans un ancien fleuve de mots qui ressemble de plus en plus à une petite rivière, mais où l'on peut encore se plonger et dériver. Une rivière qui se tarirait sûrement si l'on n'avait plus soif d'elle. ■

Un grand Marelier

par Bertrand Poirot-Delpech



Marelier n'est pas à sa place, dans nos Lettres. *Plutôt crever* devrait l'y mettre, enfin. Parce qu'il se tient à l'écart des comédies parisiennes, on oublie Marelier après chaque publication, bien que ses livres touchent au cœur le petit nombre des fervents de vraie littérature.

Dès le coup d'essai de *Meurtrissure*, ce fut un coup de maître. Nous sommes quelques-uns à nous souvenir de la pudeur rigoureuse avec laquelle le jeune Marelier évoquait ses vacances à Pornichet et l'amour *pour une mère fantasque aux* jupes pastel. Un ton s'affirmait, une voix.

On attendait Marelier au *second livre*, bien entendu. Ce fut une injuste curée. Cela gênait trop de monde, ces *Erreurs du siècle* où un ancien collabo et un ex-stalinien ruminaient leurs fourvoiements, au cœur de Cévennes gavées d'odeurs et invitant tendrement à *« vivre quand même »*.

L'essai qui suivit, Une chance inouïe, traitait de la fin des idéologies et se lisait comme un roman. *« Important et emportant »*, ont dit les publicités, reprenant un de mes articles. Je n'ai rien à y changer. Marelier damait le pion à bien des penseurs de l'après-gauchisme.

Et Dieu, dans tout ça ? fit justement sensation. On sut gré à un homme aussi effacé de raconter sa conversion religieuse, au couvent des bénédictines le jour où sa cousine Paule, aperçue dans *Meurtrissure*, prenait le voile. La gravité n'exclut pas, chez Marelier, un *humour décapant*, et salubre en nos temps d'empois. Sans parler de son écriture, où Barthes sut déceler un grain entre l'orge et la semoule, quelque chose comme le tapioca.

N'ayant pas craint de se reconnaître à la fois dans Sollers, Joubert, Frank, Lesage, *Guégan*, Chamfort et *Besson*, Marelier a été consacré par les historiens de la littérature contemporaine comme Brenner, bien qu'il ne publie pas chez Grasset, et Boisdeffre, bien qu'il ne connaisse personne à l'Académie. D'autres, limiers des marges, ont parlé d'un mixte de Joyce et Céline, d'Artaud, Nabe, Bataille et Pleynet.

Hélas, vinrent *les Hommes de peu !* L'intelligentsia allait bouder cette trilogie, à raison de son succès public. La Rive Gauche n'apprécie guère les gros tirages, suivis de films à forts budgets. C'était pourtant tout le siècle des petites gens qui revivait à travers *la saga* des Marestier (les Marelier eux-mêmes ?), de l'oncle tué en 1916 à la tante fofolle, des fiancés de Munich aux égarés de 68. De cette galerie de personnages hauts en couleur, comment ne pas distinguer le fier Pichaud, emblématique des sans-voix au cœur immense !

L'an dernier *le Journal* de Marelier, qui couvre les années 70, nous sortait des sentiers battus en nous faisant voyager du Luxembourg aux Tuileries *via* la rue Bonaparte. Un écrivain y affirmait sa haute *idée de lui-même* en même temps qu'il croquait à belles dents ses contemporains. Une lecture qui vous modifiait, dont on ne sortait pas *indemne*.

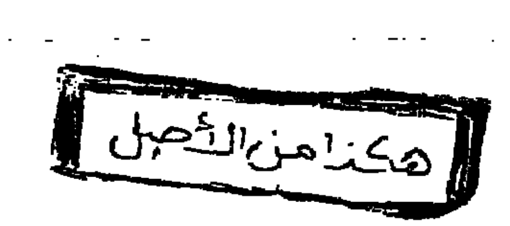
Marelier était-il de droite (par le style à la cravache), ou de gauche (par l'obsession du partage) ? Le débat *a agité* les revues plusieurs mois durant, et a fait l'objet d'un colloque à Cerisy, où Marelier eut la fraîcheur de battre tous les participants au ping-pong. On dit que l'Herne préparerait un cahier sur lui ; mais quand ?

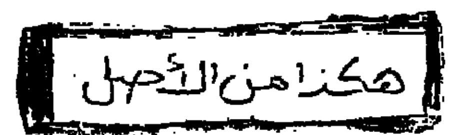
Plutôt crever va faire grincer bien des dents. Marelier y tourne le dos aux prudences dont pâtit la production contemporaine. Au lieu de se masquer derrière une *fiction, comme* tant de faiseurs, il met enfin ses tripes sur la table, et les tripes de ses proches, avec une précision qui est l'honneur et l'avenir de la nouvelle génération. Déjà des esprits chagrins, dévoilés dans leur mesquine vie privée, profitent de l'ordre moral revenu *pour saisir la justice* ; comme si la littérature relevait des tribunaux !

Un grand Marelier ! Et que l'on *rapprochera de Clafoutis, le premier* roman d'une nommée Sybille, ravissante, l'autre soir, à « Caractères », dans sa petite robe à pois. Sybille, qui raconte ses vacances à Pornichet, dispose déjà d'un timbre de voix qui n'est qu'à elle. On se ressemble de plus loin : Sybille ne serait autre que la fille de Marelier... ■

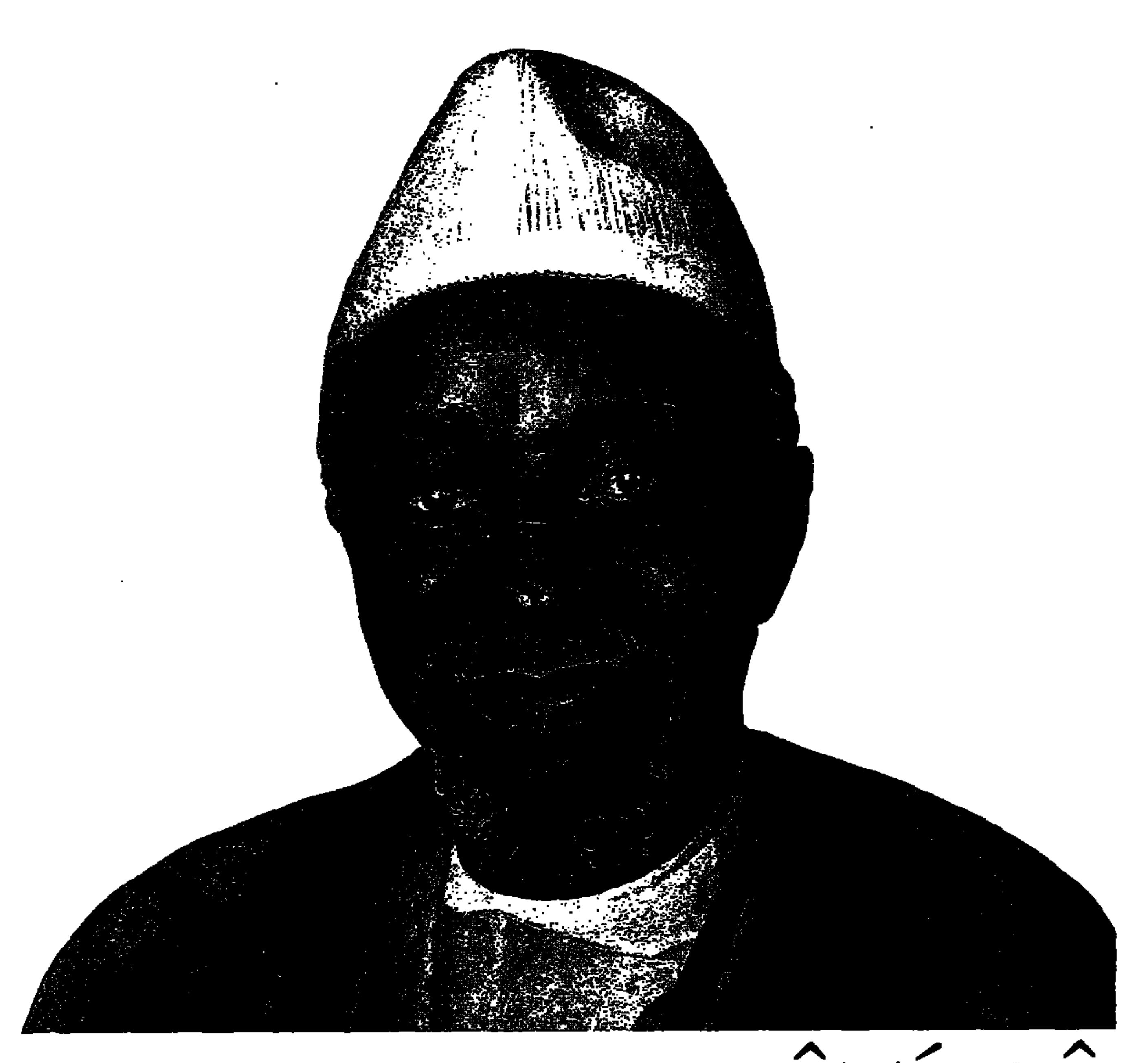
∴

NB : Marelier n'existe pas. Mais tous les tics de cette critique sont tirés de mes propres feuilletons. Un métier pas facile !





«Quand un vieillard meurt, c'est une bibliothèque qui brûle.»



AMADOU HAMPÂTÉ BÂ

AUTEUR D'*AMKOULLEL, L'ENFANT PEUL*

ACTES SUD

ACCUEILLIR LA MÉMOIRE ET LA CRÉATION
PAR DES LIVRES DU MONDE ENTIER

► *la seule chance de liberté»* (2 avril). Pour le centenaire de Valéry, Denis de Rougemont (29 octobre). Barthes et Lévi-Strauss sur Jakobson (16 octobre).

Quelques livres pour l'année : *Cœur de chien,* de Boulgakov; *la Relation critique,* de Jean Starobinski; *De la Chine,* de Maria-Antonietta Macciocchi; *la Perte et le Fracas,* de Maurice Clavel; *la Fabrique du pré,* de Francis Ponge; *les Jeux de l'esprit,* de Pierre Boulle; *l'Homme nu,* de Claude Lévi-Strauss; *le Sac du palais d'été,* de Pierre-Jean Rémy (Renaudot); *la Maison des Atlantes,* d'Angelo Rinaldi (Femina); *les Bêtises,* de Jacques Laurent (Goncourt).

1972

Le feuilletoniste *Pierre-Henri Simon* doit prendre sa retraite. Il vient de rédiger son dernier article, *«Lettre à mes lecteurs», quand* il meurt subitement (22 septembre). Bertrand Poirot-Delpech débute avec *Mille Aujourd'hui,* de Rezvani (29 septembre). Gilles Deleuze et Félix Guattari publient *l'Anti-Œdipe*. Le débat s'engage. François Châtelet, Kostas Axelos, Rafaël Pividal, Cyrille Koupernik et André Green : *«L'anarchisme psychanalytique a maintenant sa marque codée, née du flanc gauche de Lacan. La machine désirante fonctionne, soyez-en sûr,* pour *l'Œdipe»* (28 avril).


XAVIER MARTIN

«La machine désirante fonctionne, soyez-en sûr» : l'Anti-Œdipe *de Deleuze et Guattari*

L'*Ulysse* de Joyce a cinquante ans (23 juin), tandis que se développent la «littérature sauvage», l'édition «underground», le «cut-up» de William Burroughs (25 février). A l'occasion de *Perturbation,* Thomas Bernhard retrace son itinéraire (14 avril), et Saül Bellow le sien, quand sort en français *la Planète de M. Sammler* (20 octobre). Marthe Robert s'explique sur la traduction des *Lettres à Felice* de Kafka (7 avril), et, enfin, plus de trente ans après sa mort, on découvre Ossip Mandelstam (31 mars).

Quelques livres pour l'année : *La Violence et le Sacré,* de René Girard; *Tout compte fait,* de Simone de Beauvoir; *Cobra,* de Severo Sarduy; *la Cause des peuples,* de Jean-Edern Hallier; *Louons maintenant les grands hommes,* de James Agee; *les Hommes de la liberté* (t. 1), de Claude Manceron; *le Vent de la nuit,* de Michel del Castillo.

1973

Là quand? Lacan toujours, avec la publication des *Séminaires* (5 avril). Reich, Marcuse, «penseurs de la nouvelle gauche» (6 décembre), et «Jacques Derrida, le déconstructeur» (14 juin).

La seconde guerre mondiale ne finira jamais : *la France de Vichy,* de Robert Paxton *(1er février) relance* la polémique (22 mars et 17 mai).

Quand on rend visite à Ernst Jünger, il répond à Thomas Mann l'accusant d'avoir été *«parmi les bourreaux»* : *«Mann avait beau jeu de juger. Il avait pris la poudre d'escampette* (...) *Notez que j'aurais eu de bonnes raisons pour être nazi. J'ai été dès le départ contre cette diffamation de l'Allemagne qu'est le traité de Versailles (tout Hitler y est inscrit). Mais ces gens-là ne me plaisaient pas.»* (22 février).

La France découvre William Carlos Williams, l'une des idoles de la Beat Generation (5 juillet), ainsi que *le Seigneur des anneaux,* de Tolkien (18 janvier), qui meurt en septembre. C'est le centenaire de Péguy (11 janvier), celui de Jarry (6 septembre), et ►

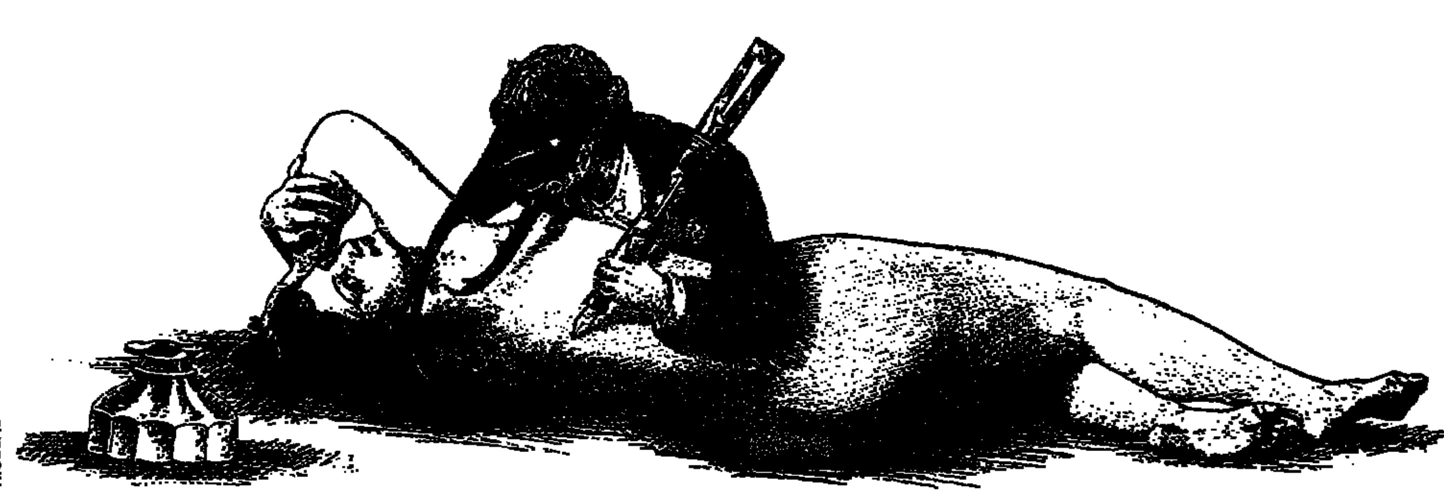
Place de la poésie

Elle a une audience limitée, son existence même se nourrit de contradictions
Faut-il la promouvoir ou, tout simplement, là comme ailleurs, informer ?

par Patrick Kéchichian

Depuis sa création, «le Monde des livres» n'a cessé, sous des formes diverses, de prêter une attention soutenue et d'accorder une place importante, nécessaire, à la poésie. En cela, il se fait l'écho d'un genre littéraire qu'auteurs et éditeurs maintiennent bien vivant et multiple; d'un genre nullement mineur, nullement en perte de vitesse quoi qu'on dise ou qu'on veuille, par commodité, laisser croire. Mais allons au-delà de ce constat en forme de *satisfecit* pour poser certaines questions.

Au regard de son audience réduite, la poésie a-t-elle une place légitime dans le supplément littéraire d'un quotidien? Et si oui, laquelle? Avant de tenter de répondre à ces questions, il faut en résoudre une autre : pourquoi ce problème de place se pose-t-il davantage, et même uniquement, pour la poésie, et moins, ou pas du tout, pour le roman par exemple, l'histoire ou les sciences humaines?


NICOLAS GUILBERT

Audience limitée donc, stable probablement, au cours des deux ou trois décennies qui nous occupent. A l'intérieur de ces limites, le soupçon se vérifie souvent que les poètes, au mieux, ne se lisent et ne se commentent, ne se congratulent et ne se haïssent qu'entre eux. En outre, rien n'est plus malaisé que d'amener à la poésie un lecteur qui n'y trouve aucun intérêt ou plaisir, un lecteur pour lequel la poésie ne répond pas *déjà* à sa curiosité, sa sensibilité et son désir littéraire. Le roman en revanche est toujours susceptible d'aller chercher même le non-lecteur jusque dans sa paresse. On peut, avec un roman, exciter la curiosité – qu'elle soit, ou non, bien placée, – solliciter l'attention, l'obtenir. C'est d'emblée beaucoup plus difficile, pour ne pas dire impossible, avec un livre de poèmes : on ne convaincra que les convaincus; on ne fera entrer dans le domaine poétique que ceux qui y résident déjà, ou qui aiment parfois à s'y promener.

La situation de la poésie est faite de paradoxes divers; en elle coexistent, souvent de manière conflictuelle, des extrêmes opposés : pauvreté et aristocratie; rareté et prolixité; mesquinerie et hauteur; intellectualisme et épanchement incontrôlé; logorrhée verbale et irrépressible tentation du silence... Quant à la situation du poète lui-même, elle n'est guère moins paradoxale : solitaire et avide de reconnaissance; assuré dans le même instant de sa propre valeur et de l'incurie générale, de l'aveuglement, qui empêchent cette valeur d'être universellement reconnue... Si on ne s'improvise pas écrivain, on est poète comme naturellement, par la vertu de quelques bouts, rimés ou non, de poésie, par la propension très répandue à pousser vers la feuille blanche le moindre nuage mental, la moindre éclaircie sentimentale.

Placé devant cette série de contradictions, le critique peut être tenté de baisser les bras et la plume, de rejoindre la troupe des mauvais anges prompts à annoncer la mort ou le naufrage de la poésie – Marianne Alphant, dans *Libération,* le 12 janvier 1989, n'avait-elle pas parlé, joliment mais un peu facilement, du *«Radeau des muses»*? Lecteur, avant d'être informateur, le chroniqueur, à partir de la subjectivité qui est la sienne, des goûts et des choix qui sont les siens, doit se frayer une voie à travers une production éditoriale atomisée, plurielle, fatalement inégale. Il doit, pour lui-même et surtout pour ses lecteurs, tenter de rétablir les hiérarchies que cette mutiplicité dissimule. Prétendre, privé du recul indispensable, rendre totalement justice à cette production dans un temps donné est un leurre; leurre auquel on fait souvent grief au critique de ne pas céder...

En s'efforçant depuis vingt-cinq ans d'accorder à la poésie une place suffisante, «le Monde des livres» transgresse, pour ainsi dire, les lois d'un marché auxquelles la grande édition se voit souvent – mais pas toujours – contrainte d'obéir; lois que la petite ou la moyenne édition subissent et affrontent, avec leurs moyens limités, leur courage, leur pugnacité. Il ne revient pas au supplément littéraire d'un quotidien d'assurer la survie d'un genre qui serait menacé – il l'est moins qu'on le pense ou qu'on le dit souvent – ou encore de militer abstraitement pour sa promotion. Il lui incombe, en revanche, d'accomplir, dans ce domaine littéraire comme dans les autres, son devoir d'information; restons modeste et conscient de l'ampleur de la tâche : de tendre à l'accomplir.

La poésie, nous l'avons souligné, n'est pas un territoire homogène. Entre la production actuelle des poètes vivants, jeunes ou confirmés, l'édition ou la réédition des grands textes poétiques du patrimoine, et les domaines étrangers, passé ou présent, les choix et les hiérarchies sont difficiles à établir. Hiérarchies pourtant nécessaires : la poésie et les poètes actuels ont une histoire, des ancêtres, de *grands aînés qu'il importe aussi,* d'abord peut-être, de faire connaître, de faire lire. Et puis croit-on tellement nombreux les lecteurs habituels de Dante, Rilke ou Rimbaud, de Claudel ou de Péguy...

De 1967 à la fin des années 70, « Le Monde des livres » a proposé à ses lecteurs de grands ensembles anthologiques, souvent sur deux pages : de la jeune poésie soviétique (mai 1967) à la poésie marocaine (décembre 1971), hébraïque (mai 1973) ou même européenne (juin 1979); des jeunes poètes français (août 1967) aux poètes maudits (mars 1972), en passant, dès le 1er juin 1968, par les poètes du mouvement de mai; d'une enquête – déjà! – sur la situation du poète, due à Alain Bosquet qui tint longtemps la rubrique poésie au *Monde,* à une autre sur les revues de poésie (avril 1977). C'était aussi le temps des dossiers consacrés à un seul auteur : les grands Français bien sûr, de leur vivant – Michaux (février 1967), Char (janvier 1969), Saint-John Perse (décembre 1972), Ponge (mai 1979) ... – ou certains poètes étrangers essentiels, Nelly Sachs pour ne citer qu'elle (mai 1970). Ce fut enfin les entretiens dans lesquels (comme André du Bouchet répondant à Monique Petillon en mai 1979) les auteurs réputés difficiles donnaient accès à leur univers poétique.

A partir du début des années 80, la logique des grands dossiers ou des ensembles sur un paysage poétique donné a fait place, en fonction de l'actualité éditoriale, à des visions plus partielles. Cette évolution, liée à celle des habitudes de lecture de journaux, n'a pas fait régresser notablement la présence globale de la poésie. Si l'on devait évaluer l'espace qui lui est consacré, depuis une dizaine d'années, par rapport aux autres rubriques littéraires, on constaterait probablement qu'il est resté constant, et que la poésie – actuelle, française, étrangère ou ancienne – reste présente ! Ce qui est bien le moins pour un genre littéraire décidément vivant. ■

15 novembre 1967

Jacques Roubaud est né

Une certaine souveraineté du ton, qui d'emblée assourdit ou frappe de futilité la plupart des voix *alentour ; le sentiment premier de* la ressource, et d'une œuvre dont on ne cessera de découvrir, de plus en plus profondes, les significations et les harmoniques ; l'ouverture large d'une musique incroyablement variée, mais une ; la science la plus accomplie du langage et la virtuosité la plus étincelante, soutenues et fondues *dans le feu clair d'une vraie pensée,* cristal de rigueur. Le ridicule ici serait de craindre le ridicule, d'atermoyer, de trop peser les mots, d'hésiter à dire ce qui est : qu'un grand poète est là avec Jacques Roubaud.

Eparses dans le monde, cent peut-être des meilleures têtes de la science moderne savaient qu'en *Jacques Roubaud la France* possédait un des espoirs de la mathématique actuelle. Sa thèse sur les *algèbres discrètes* l'avait placé, aux yeux des spécialistes, dans ce commando d'avant-garde de la recherche pure qui, à perte de vue des profanes, s'enfonce dans les terres inconnues de l'esprit. Les praticiens de la langue d'oc *savaient parfois qu'entre ses cours* et ses séminaires aux facultés de Rennes, puis de Dijon, ce scientifique était devenu un des très rares érudits sérieux, en ce qui concerne les troubadours, et le *trobar clus*. Un petit nombre de linguistes savaient que Noam Chomsky a peu de disciples plus prometteurs que Roubaud. Une poignée d'orientalistes avaient vu se lever modestement sur leur horizon un jeune mathématicien qui employait ses moments perdus à maîtriser le japonais littéraire du huitième siècle et à traduire des *tankas* réputés intraduisibles jusqu'à lui. La secte très fermée des joueurs de go, le jeu d'échecs japonais, saluait en Jacques Roubaud un des rares maîtres occidentaux d'un art où la mathématique et l'Orient conjuguent leurs finesses.

La suite de poèmes organisés, à laquelle il a donné pour titre le signe mathématique figurant la relation d'appartenance dans la théorie des ensembles ∈, apparaît comme un événement poétique aussi important que le furent en leur temps la publication de *Connaissance de l'Est,* d'*Anabase,* de *Capitale de la douleur* ou des premiers textes d'Yves Bonnefoy. Seuls, depuis quelques années, quelques poèmes peu connus de Michel Butor (je pense, notamment, à sa « chanson du moine à Mme Nhu », *Dans les flammes*) et les grands moments de Michel Deguy approchent de cela.

Si je confesse que je n'ai pas l'ambition, après seulement quatre lectures, d'avoir déchiffré et compris toutes les lectures possibles d'∈(Gallimard), un lecteur futur de Roubaud risque de reculer, effrayé, devant la *complexité et la difficulté d'accès* de ce *De natura rerum hominisque 1967*. Rien de plus ouvert, cependant, que cette poésie savante, de plus limpide que ces textes dont les niveaux de signification s'échelonnent, au-delà du premier abord, sur trois ou quatre épaisseurs. Jacques Roubaud parle avec l'évidence de l'innocence, le frémissement du premier jet et de premier jeu de l'émotion. Il y a dans ce livre la superbe froideur d'esprit d'un jeune Méphisto du verbe. Mais c'est un sang-froid *second* : celui qui fait durer le plaisir, prolonge le primesaut de la sensibilité, aménage au lecteur des surprises sans fin, et aux joies de la découverte immédiate ajoute les délices d'un labyrinthe caché.

Je recommanderai donc à l'amateur de poésie d'aborder ∈ avec une naïveté tranquille. Il découvrira plus tard les structures insensibles de l'ouvrage, ses projets formels. Il s'apercevra peu à peu que les chants de cette épopée du destin humain se cristallisent autour de signes mathématiques, ∈ figurant la relation d'appartenance, l'Etre-au-Monde –) le signe du couple, qui domine une séquence de poèmes d'amour magnifiques, – *T* le « tau de Hilbert », symbolisant ici le choix, Etre-ou-ne-pas-être, et signalant l'irruption de la mort dans la réflexion sur l'être, etc. Puis le lecteur *provoqué* découvrira une autre architecture du livre, fondée sur la dialectique interne du sonnet, les sonnets en prose et en vers, de toutes sortes, s'organisant eux-mêmes en « sonnets de sonnets ».

Il sera libre de suivre ensuite le. « déplacement » de chaque unité sur le modèle des pions noirs et blancs d'une certaine partie de go. Il pourra lire l'ensemble en utilisant plusieurs itinéraires, en changeant de grilles, en découvrant des correspondances thématiques et formelles, des équilibres d'échos, des pièges de miroir qui feront les beaux jours et les belles nuits des exégètes, de la nouvelle « Nouvelle critique », des détectives de l'intellect.

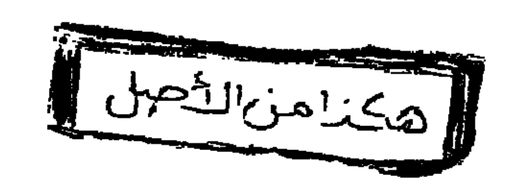
Mais, avant d'être un ingénieur de poèmes, de la grande race des maîtres dont il se réclame, *Gongora, Mallarmé,* E. E. Cummings et les grands poètes médiévaux de l'Oc, Jacques Roubaud est un homme vivant, intensément vivant. Je ne sais rien de plus jaillissant, de plus violemment allègre que l'attaque de son œuvre, cet essor d'un jeune « Tête d'or » mathématicien qui a les yeux de *l'âme plus grands que le ventre* de la vie, cet élan vers la prise de possession du monde, l'inépuisable, l'impossédable univers, qui débute par une triomphante litanie de *« J'appartiens »,* et se brise sur un accent de révolte faustienne et juvénile : *« Comment disais-je il y a des cendres que je ne suis pas des roues que je n'ai pas tournées des carrés où je n'ai pas été angles comment disais-je il y a des yeux par lesquels je n'ai pas vu des foules sans moi se sont jetées sur des pierres des vérités sans moi ont trouvé le bout de leur chaîne. »*

De même, avant d'être les signes composés d'une philosophie de l'amour, qu'on peut aisément déduire peu à peu de leur suite, les poèmes amoureux de la seconde séquence de l'ouvrage sont rire, cri, blessure, incandescence de joie ou brume d'angoisse sourde. Et le grand *coup de dague sournois qui* ouvre la quatrième partie, la brusque déchirure de la mort d'un être aimé, survient avec l'irréparable violence d'un coup de théâtre à la fois charnel et métaphysique :

tu es sauf dans la mort tu ne
[verras pas
moisir les jours, rompre la fête
[illusoire
l'amour s'abriter, fléchir la
[mémoire
le silence cerner de son court
[compas
la petite forêt ouverte à nos [pas
sauf et mort je suis enfin prêt
[à te croire
mon frère enserré dans le si
[lourd noir
dont tu te raidis, hier, dont tu
[nous frappas

Quand on a terminé de recevoir le ruissellement d'eaux vives de ce livre, on peut, on doit, on veut reprendre ∈, en décrypter les énigmes secondes, en *savourer* les intentions dérobées, en extraire la richesse de pensée. Ce mathématicien met le langage de la science au service de la sciencedu langage. Il faudra demain de cette science analyser la démarche. Je ne voulais aujourd'hui que courir, le cœur battant, au guichet du télégraphe et câbler partout vers qui j'aime, à l'*attention* des amants du haut verbe : « POÉSIE PAS MORTE. STOP. JACQUES ROUBAUD EST NÉ. »

Claude Roy



هكذا من الأصل

73 La quand ? Lacan toujours, avec la publication des Séminaires (5 avril). Reich, Marcuse, « penseurs de ... » (8 décembre), et « ... le déconstructeur » (14 juin). ... guerre mondiale ne finira ... de Vichy, de Robert Paxton ... la polémique (22 mars et

... visite à Ernst Jünger, il ... : accusant d'avoir été ... « Mann avait beau ... avait pris la poudre d'escam... que ; aurais eu de bonnes ... j'ai été dès le départ ... diffamation de l'Allemagne ... de Versailles (tout Hitler y est ... ces gens-là ne me plaisaient ...).

... découvre William Carlos Wil... les idoles de la Beat Generation ... que le Seigneur des anneaux, ... janvier ... qui meurt en septem... centenaire de Péguy (11 jan... Jarry (6 septembre), et ▸

... Claude Roy

▶ « La gloire de Raymond Roussel » (22 mars). On publie *Monsieur Proust*, de Céleste Albaret... Il est urgent de relire *la Recherche* (4 octobre).

Quelques livres pour l'année : *L'Ancien régime*, de Pierre Goubert ; *Moi, Pierre Rivière...*, présenté par Michel Foucault ; *Lettre au vieil homme*, de Dominique Rolin ; *la Terrasse des Bernardini*, de Suzanne Prou (Renaudot) ; André Malraux, de Jean Lacouture ; *le Temps qui reste*, de Jean Daniel ; *Histoire de la philosophie* (t. 1), de François Châtelet ; *Mystique*, de Joë Bousquet ; *les Reconnaissances*, de William Gaddis.

1974

Une bombe : *l'Archipel du Goulag*, de Soljenitsyne *« poème et somme de l'univers totalitaire »* (1er février, 24 mai et 21 juin). « Alors la Chine » ? Un texte de Barthes après son voyage en Chine (24 mai). Et l'Amérique latine ? Un débat autour de « Régis Debray et la révolution latino-américaine » (1er mars).

Si la bande dessinée est « Une littérature pour demain » (1er novembre), alors « Des intellectuels pour quoi faire ? » : de Barthes à Yourcenar, treize d'entre eux répondent (15 novembre). Heureusement, Aragon est toujours là pour dire, à propos de *Théâtre/Roman* : *« Le malheur n'est pas plus obligatoire que le bonheur »* (29 mars). Malraux aussi, avec *la Tête d'obsidienne*, et Picasso : *« Tous les peintres ont tenté d'approfondir leur art, lui seul a tenté d'en changer »* (15 mars). Quelques livres pour l'année : *les Ecrits politiques*, de Gramsci ; *l'Homme aux rats*, de Freud ; *Glissements progressifs du plaisir*, d'Alain Robbe-Grillet ; le début des *Œuvres complètes* de René Crevel, chez Jean-Jacques Pauvert ; le début du *Temps immobile*, de Claude Mauriac ; *la Dentellière*, de Pascal Laîné (Goncourt) ; *Lewis Caroll, une vie*, de Jean Gattégno.



JEAN-LOUIS RABEUX

Aragon : « Le malheur n'est pas plus obligatoire que le bonheur »

1975

Qui est le mystérieux Emile Ajar, auquel on attribue le Goncourt pour *la Vie devant soi ?* Jacqueline Piatier, déjà, devine Romain Gary, mais doit publier son démenti (28 novembre). *« Tout ceci doit être considéré comme dit par un personnage de roman »*, écrit Barthes dans *Barthes par Roland Barthes* (14 février). On débat autour de Louis Althusser sur « Marx et ses héritiers » (24 janvier), et *les Frustrés*, la BD de Claire Bretécher, fait la « une » sous le titre : « La gauche est-elle maso ? » (21 novembre). Et « le Monde des livres » ?

Le « Nouveau roman américain » : *l'Homme soleil*, de John Gardner, et *les Verts Champs de moutarde de l'Afghanistan*, de Harry Mathews, traduit par Georges Perec (31 janvier).

Quelques livres pour l'année : *Surveiller et punir*, de Michel Foucault ; *les Bonnes intentions*, d'Alain Bosquet ; *Villa triste*, de Patrick Modiano ; *les Mots pour le dire*, de Marie Cardinal ; *le Cheval d'orgueil*, de Pierre Jakez Hélias ; *Acid Test*, de Tom Wolfe ; *la Paille et le Grain*, de François Mitterrand.

1976

« Le médiévisme à la Duby », quand paraît *le Temps des cathédrales et Saint Bernard, l'art cistercien :* avec Jean Lacouture, Emmanuel Le Roy Ladurie et André Fermigier (26 novembre). Quand les Etats-Unis ont deux cents ans (et *six pages, 11 juin*), Raymond Aron repense Clausewitz : *Penser la guerre* (t. 1) (26 février). Michel Leiris s'explique sur le dernier volume de la *Règle du jeu* (30 janvier). Et Milan Kundera sur *la Valse aux adieux* : *« Le romancier envie toujours le boxeur ou le révolutionnaire »* (23 janvier).

4 mars 1983

Le retour de Bove

Ce qui est surprenant dans le cas d'Emmanuel Bove, dont *le Monde* avait signalé le retour en 1977, à propos de la réédition de deux de ses livres *Mes amis* et *Armand*, ce n'est pas qu'il réapparaisse après de longues années de purgatoire, c'est que, écrivain coté de son temps (l'entre-deux-guerres), admiré, célébré par Rilke, Colette, Jean Cassou, vivant de sa plume (*la Coalition* connut dix-sept éditions), il ait pendant trente ans été occulté, effacé, gommé des histoires, des dictionnaires, des mémoires.

On peut – on doit – s'interroger sur les raisons d'une telle mésaventure. Contemporain de *Malraux, Aragon, Cocteau*, Michaux, Giono, Mauriac, il semble qu'il n'ait appartenu à aucun cénacle, aucune coterie, aucun salon. Il n'a obtenu aucun des grands prix littéraires qui, *durant ces années-là, sont allés à* des gens aussi évanescents que Gojon, Villetard, Bonnard, Duhoureau, Silvestre, Balde ou Dunois. Peut-être n'a-t-il, à aucun moment, été cité ?

Ecrivain antifasciste (il collabore à *Marianne* et *Vendredi*), on ne le voit sur aucune estrade, aucune photo. Son nom ne figure au bas d'aucune proclamation, d'aucune pétition. S'il participe à des manifestations, ce n'est qu'au sein de la foule, jamais en tête. Opposé au nazisme, il se réfugie en Afrique du Nord. Il n'en profite pas pour faire du « résistantialisme » à bon compte. Revenu en France en 1945, alors que tant d'autres, à plus ou moins juste titre, se font valoir, il meurt. Tant de discrétion et de délicatesse ne pouvaient conduire qu'au silence.

Mais la véritable raison de l'ostracisme dont il a été frappé, je crois que c'est dans son œuvre qu'il faut la chercher. Souvenons-nous. L'avant-dernière-guerre, c'est *l'époque des combats et de* l'espoir, c'est celle des « lendemains qui chantent ». Malraux est le peintre des combats. Giono est le chantre de l'optimisme, de la « joie qui *demeure* ». Céline pourrait s'inscrire en faux. Mais, très vite, *il se rallie* à l'extrême droite. De droite ou de gauche, que ce soit à propos de la guerre d'Espagne, du Front populaire ou du *nazisme, les écrivains* s'engagent, débattent, prennent parti : d'Aragon à Bernanos, de Mauriac à Drieu la Rochelle et à Montherlant. Rien de tel pour Emmanuel Bove.

C'est peu de dire que son œuvre va à contre-courant de l'histoire. Elle l'ignore. Christian Dotremont a raison, dans sa préface à *Armand*, d'en faire le précurseur du nouveau roman et Beckett de s'être reconnu dans Bove. Il y a plus d'un point commun entre ce dernier et les tenants de « l'antithéâtre », ne serait-ce que leur condition d'apatride. Beckett : irlandais, Ionesco : roumain, Adamov : russe, Arrabal : espagnol, Bove : russe. Ce sont tous des déracinés, des rejetés de l'histoire. Ils sont sans passé, sans mémoire, sans origine, sans espoir, sans références, sans *culture. Ils vivent leur condition* humaine dans sa nudité originelle.

C'est ce qui retenait déjà à la lecture des précédentes rééditions de Bove : des êtres dénudés, sans souvenirs, sans *attaches*, essayant maladroitement d'en acquérir, mais se faisant les artisans de leur propre échec, à la recherche d'une amitié, d'un amour, mais les détruisant s'ils se présentent ; des êtres frileux, sans autres élans que velléitaires, rêvant leur vie plutôt que de la vivre.

On retrouve ces traits dans les deux livres qui viennent d'être réédités, aiguisés par la répétition. Le premier, *Henri Duchemin et ses ombres* (Flammarion), est un recueil de nouvelles. Elles frappent par l'univers de chien mouillé, de solitude, de détresse morale et *physique qui leur est commun.* Les personnages de Bove sont des épaves, des vaincus, des exclus de la société de consommation (déjà !) qui rêvent d'être riches non pour la puissance que cela confère, mais pour pouvoir dépenser, satisfaire leurs envies. Ce ne sont pas des clochards. Ils n'ont pas l'indifférence orgueilleuse de ces derniers. Ce sont des pauvres. Leurs chaussures prennent l'eau. Leurs poches sont trouées. Leurs cheveux débordent sur leurs cols graisseux. Ils habitent des chambres sans feu, des logements sans confort d'où ils s'échappent pour une déambulation sans but ni fin, de *restaurants médiocres en cafés* louches, à la recherche d'un peu de chaleur animale. Ils ont des gestes d'insecte blessé, inattendus et désaccordés. Ils sont sans situation sociale et ils n'en cherchent pas. Ils survivent comme après un cataclysme.

Ou bien, s'ils sont à l'aise, s'ils sont écrivains par exemple, s'ils sont mariés, ils se montrent d'une jalousie si tatillonne, si constante, si appliquée, ils sont si convaincus que le malheur ne peut que fondre sur eux qu'effectivement il se produit. Ils le craignaient ou ils l'appelaient ? Le héros de Bove vit sa solitude comme une fatalité, une malédiction ou un vice.

C'est également le cas du héros de Journal écrit en hiver (Flammarion), roman qui mérite de figurer parmi les chefs-d'œuvre du désaccord conjugal, au même titre que *la Danse de mort*, de Strindberg. Roger Grandeville est marié. Mal marié, semble-t-il. Sa femme l'aurait épousé sans amour. Elle est très belle. Toutes les femmes sont belles, chez Bove (elles font partie de ce désir de luxe, de beauté, de richesse qui habite ses personnages), mais coquettes, frivoles, indépendantes, menteuses. Elles s'absentent des après-midi, ou des nuits entières, laissant le jaloux à sa rumination soupçonneuse. Mais si c'était de lui que venait cette affabulation trompeuse ? S'il la souhaitait plus qu'il ne la redoutait ? Si elle n'était que la projection de son *désir ? Roger Grandeville fait* partie de ces gens qui, dans la jeune fille la plus élancée, voient la mégère qu'elle deviendra, dans l'épouse la plus attentionnée la Gorgone la plus machiavélique. *« Chaque fois que j'ai aimé une femme*, dit-il, *c'était un supplice pour moi de penser qu'un jour elle appartiendrait à un autre. »*

Roger Grandeville est un tortionnaire de lui-même autant *que d'autrui. Sa femme reçoit-elle* des orchidées, il lui fait une scène violente. Mais le lendemain, ayant mal dormi, il se repent de ses reproches. Il a oublié la cause. Il ne voit plus que l'effet. Il enjoint à sa femme de partir, mais, si elle fait mine de lui obéir, il l'accuse de vouloir le quitter.

Roger Grandeville pourrait, devrait être odieux. Mais il ne l'est pas tant sont grandes sa sincérité, sa vérité, tant est aiguë sa lucidité. Chez lui la bassesse s'accompagne toujours d'un effort vers la grandeur. Ne nous y trompons pas. Cette incommunicabilité maladroite, mi-danse, mi-prise de catch, c'est celle du couple. Cet effort incessant, masochiste, pour retrouver la liberté de la solitude, c'est celui de la larve qui essaye de s'extirper de la glaise pour devenir cet éphémère dont la vie ne dure qu'un instant. Cette pantomime, c'est celle de la mort.

Journal écrit en hiver tranche sur les œuvres précédentes de Bove, déjà connues, par une texture *plus serrée de l'écriture, une* attention minutieuse, à la Proust. C'est du roman d'analyse, psychologique si l'on veut, avec cette différence que le romancier ne se conduit pas en Dieu *autoritaire qui définit et étiquette* ses personnages. Il ne fait qu'en proposer des interprétations, immédiatement contredites ou corrigées par d'autres.

Bove appartient à la grande littérature parce qu'il pose des questions sans réponse.

Paul Morelle

Cures de

La vocation d'un supplément consacré aux livres est aussi de réparer les négligences de la « postérité »

par François Bott



Au dix-septième siècle, tout le monde faisait des maximes et des portraits. A Paris comme dans les provinces éloignées, c'était une distraction de salon. C'était le jeu que préféraient les Français, avec la Fronde, la galanterie, les médisances de la cour et les querelles théologiques. Les champions du genre furent Mme de Sablé, La Rochefoucauld, La Bruyère. Retz mit des maximes dans ses *Mémoires*, et Boileau dans ses œuvres diverses. Il y eut aussi Pascal, mais il écrivait loin des autres, à cause de ses tourments. On demandait à ces réflexions morales d'être séduisantes, même si elles offraient une sombre image de la société. Même renfrognée, la vérité devait avoir du charme et de l'esprit. Fontenelle transporta la tradition au siècle des Lumières. Vauvenargues, Mme du Deffand (dans ses missives) et Chamfort la poursuivirent. Joubert s'aventura au dix-neuvième siècle, mais il était déjà démodé. La fête se terminait. Il s'était trompé d'heure ou d'époque.

Le genre connut alors les chagrins de la désuétude. Le malheur d'être obsolète. Il périclita bien avant le petit commerce, malgré les maximes presque clandestines que Balzac introduisait dans *la Comédie humaine*. Malgré Jules Renard ensuite, et malgré Valéry... « Le Monde des livres » s'est souvent préoccupé de réhabiliter les espèces menacées : la littérature épistolaire, le journal intime et la maxime ou l'aphorisme. Pour ce qui concerne la tradition moraliste, elle était non seulement une des meilleures de notre littérature, mais elle a été reprise, depuis 1945, par quelques auteurs de très bonne compagnie. Je veux dire Cioran, Scutenaire et Perros. Il faut les recommander à toutes les personnes qui détestent le bavardage. Notre époque téléphone, commente, discute, dispute, cancane, ragote et rabâche. Et cela donne la migraine. Cioran, Scutenaire et Perros nous reposent. Leurs maximes ou leurs aphorismes renferment davantage de philosophie que la plupart des longs discours.

« Lorsque d'une mansarde je considère la cité, il me semble tout aussi honorable d'y être sacristain que souteneur », écrivait Cioran dans ses *Syllogismes de l'amertume*. Et Scutenaire affirmait, dans le troisième volume de *Mes inscriptions : « L'existence de Dieu ne regarde que lui. »* Quant à Perros, dans ses *Papiers collés II*, il observait que *« De Gaulle, c'était l'inauguration de la France tous les jours. »* L'art du bref et le métier de déconcerter...

L'Histoire nous fait faire quelquefois des cures de lyrisme ou d'enthousiasme. Il y a, en outre, les cures de rajeunissement (mais elles se confondent souvent avec les précédentes), les cures thermales et les cures de silence au bord de la mer, en décembre. Les moralistes nous invitent à des cures de paradoxe. Elles sont parmi les plus bénéfiques, parce qu'elles lavent l'esprit. Il change d'air. Il échappe à la monotonie des raisonnements habituels et de l'opinion commune. Scutenaire dénigrait les gens qui pensaient et disaient la même chose que lui. Cela rendait la vie très ennuyeuse.

La vocation du « Monde des livres » n'est pas seulement de découvrir les œuvres nouvelles. C'est aussi de redécouvrir des œuvres anciennes qui ne méritaient pas d'être oubliées. Réparer, en quelque sorte, les négligences de la « postérité ». Car il ne faut pas croire nécessairement à l'excellente réputation de celle-ci. Jadis, au lycée nous avions appris qu'elle faisait le même métier que Saint Louis, c'est-à-dire rendre la justice. Mais la postérité n'est pas plus équitable ni moins faillible que les rois de France. Elle a des absences de mémoire et souffre parfois de cécité, comme n'importe qui. Certes, Stendhal peut se louer de ses services. Elle lui a donné le public et l'affection qu'il avait espérés quand les Français de 1830 et 1840 ne montraient que de la froideur à son égard... Mais d'autres écri-

Maurice Nadeau publie *Trans-Atlantiques* et le *Journal* de Gombrowicz, alors que Denoël envisage de supprimer sa collection « Lettres nouvelles » (21 mai et 11 juin). Encore la censure et toujours les héritiers, à propos des *Ecrits* de Laure, la compagne de Georges Bataille, publiés chez Pauvert : *« Je pense que ce qui est écrit doit être communiqué »,* écrivait Laure à Michel Leiris (14 mai). Le livre est-il un produit comme un autre ? La bataille des prix et du discount commence (25 juin et 23 juillet).

Quelques livres pour l'année : *les Derniers Rois de Thulé,* de Jean Malaurie ; *le Jardin des délices,* de Joyce Carol Oates ; *Cockpit,* de Jerzy Kosinski ; *les Flamboyants,* de Patrick Grainville (Goncourt) ; *les Etats du désert,* de Marc Cholodenko (Médicis).

1977

A Paris, en province, au moins vingt éditeurs nouveaux en moins de cinq ans... l'amour des livres, une grande enquête (4 mars). Ces femmes qui éditent des femmes... les collections de femmes (18 novembre). « Nouveaux » philosophes... « Jeunes philosophes contre la gauche ? » : après *la Cuisinière et le mangeur d'hommes,* d'André Glucksmann (1975), et *l'Ange,* de Christian Jambet et Guy Lardreau (1976), voici *la Barbarie à visage humain,* de Bernard-Henri Lévy, et *Contre la nouvelle philosophie,* de François Aubral et Xavier Delcourt (27 mai et 3 juin). Écrivains de toujours... Une visite de Borges à Paris (29 avril) ; le succès du Turbot, de Günter Grass en Allemagne (traduit en France en 1979) (7 octobre) ; la mort de Nabokov et un texte de l'éditeur de *Lolita,* Maurice Girodias (15 juillet).

Les raffinements de l'amour et l'amour du raffinement : *Fragments d'un discours amoureux,* de Barthes : *« Les acceptions multiples des vocables s'additionnent comme autant de contacts corporels. Les carences elles-mêmes se font caresses,* écrit Bertrand Poirot-Delpech. *La fête des sens tourne à la fête du sens jamais épuisé. »* (8 avril).

Quelques livres pour l'année : *le Traité des saisons,* d'Hector Bianciotti (Médicis étranger) ; *Contes de la folie ordinaire,* de Charles Bukowski ; *la Storia,* d'Elsa Morante ; le début de *la Méthode,* d'Edgar Morin ; *les Hauteurs béantes,* d'Alexandre Zinoviev ; *Louisiane,* de Maurice Denuzière.

1978

La faute à Voltaire ou la faute à Rousseau ? Deux cents ans après... avec Roland Barthes, René Pomeau, Jean Starobinski, Michel Tournier (7 avril). Roger Caillois meurt, alors que trois de ses livres viennent de paraître (8 décembre). Alain Robbe-Grillet se commente lui-même, alors que paraissent *Souvenirs du Triangle d'or* et *Un régicide* (22 septembre). Moins disert, « Yves Bonnefoy au secret du poème » (8 décembre). Gertrude Stein, toujours actuelle (19 mai). Marilyn French et ses *Toilettes pour femmes :* cinq cents pages pour un succès (21 juillet). « Comment en finir avec la violence », un entretien avec René Girard (8 septembre).

Quelques livres pour l'année : *la Méditerranée,* de Fernand Braudel ; *Rue des boutiques obscures,* de Modiano (Goncourt) ; *la Vie mode d'emploi,* de Perec (Médicis) ; *Diane Lanster,* de Jean-Didier Wolfromm (Interallié) ; *l'Etoile rose,* de Dominique Fernandez ; *le Pavillon des enfants fous,* de Valérie Valère ; le début du *Journal* de Charles Juliet ; *la Marie-Marraine,* d'Hortense Dufour ; *les Fils de Freud sont fatigués,* de Catherine Clément ; *l'Etabli,* de Robert Linhart. ▶


HORST TAPPE

Nabokov : mort d'un enchanteur

…ures de paradoxe

vains ont de bonnes raisons de se plaindre. La postérité suscite mille griefs légitimes dans les cimetières de la littérature.

« Le Monde des livres » s'est efforcé, notamment, de faire mieux connaître des auteurs comme André Suarès, Emmanuel Bove, Henri Calet, Raymond Guérin, Paul Gadenne... André Suarès (1868-1948), c'est un mélange de clairvoyance et de *« nature excessive »*. Il prouve que la véhémence et le lyrisme n'empêchent pas d'être fort intelligent. Il a remis la meilleure dissertation sur l'Italie, après celle de Stendhal. C'est le deuxième de la classe, dans les travaux qui associent le tourisme et la passion. Il faut emporter le *Voyage du Condotière* lorsqu'on se promène à Venise et en Toscane. André Suarès y mêle la grandiloquence, la culture et l'esprit de finesse. Ne sachant où le ranger, on a préféré sans doute le tenir pour négligeable.

A vrai dire, il a été victime des « stars » de l'après-guerre : Malraux, Sartre et Camus... Emmanuel Bove (1898-1945), Henri Calet (1904-1956), Raymond Guérin (1905-1955) et Paul Gadenne (1907-1956) peuvent présenter les mêmes doléances. Les « stars » les ont éclipsés. Dommage, car on s'en veut de les avoir découverts si tard. Henri Calet surtout. Il a écrit des romans *(la Belle Lurette)* et des livres de promenade *(les Grandes Largeurs).* Il a beaucoup voyagé dans le quatorzième arrondissement. Il conjugue la fantaisie, le charme, la paresse et le rire bref ou l'humour froid. Par gratitude envers les plaisirs de l'existence, il a choisi de mourir un 14 juillet. La littérature, pour lui, c'était une autre façon de flâner. Aussi riait-il *des gens qui se dépêchent* avant que la postérité ne ramasse les copies. ■

5 février 1988

Chamfort 1988

Voici l'auteur le plus actuel, car, selon l'avis de son récent biographe et de beaucoup d'autres, c'est le meilleur détracteur de la *« civilisation du faux ».* Il fait le métier de démasquer, et l'on devine qu'il a de l'ouvrage lorsqu'on mesure la fortune que connaissent l'art de se travestir et *« la mise en scène de soi ».* Notre homme a pris le temps d'être averti, car c'est un *« sauvage »* qui ne cesse d'observer la société. Personne, sans doute, n'a mieux réfléchi sur les mœurs et les comportements politiques. Il faut le consulter si l'on désire en savoir davantage sur le charlatanisme qui résulte nécessairement des compétitions électorales. Lisant l'œuvre salubre de ce penseur, Jean Cocteau disait : *« Tout a l'air écrit la veille. »*

Pourtant, vous ne le rencontrerez dans aucun des lieux où les gens viennent se montrer. Il a disparu depuis belle lurette : depuis le 13 avril 1794... Il s'agit, en effet, de *Nicolas Chamfort, sur lequel* Claude Arnaud publie, chez Laffont, un livre aussi complet que passionnant. Nous avons de la chance avec le dix-huitième siècle. Après la biographie de Mme du Deffand par Benedetta Craveri, voici encore un portrait de cette époque tellement séduisante, qui était *« partagée,* selon Claude Arnaud, *entre le désir et la peur de la profondeur ».*

Chamfort naît en 1740, à Clermont-Ferrand. Voltaire approche de la cinquantaine et Rousseau n'est pas éloigné de ses trente ans. Mirabeau et Talleyrand ne verront le jour qu'en 1749 et 1754. Chamfort entretiendra des relations avec tout le monde, sauf (peut-être) avec Bernis, *le futur cardinal, qui* porte sa jeunesse, en 1740, comme le laissez-passer de toutes les ambitions. Quant à Vauvenargues, il va mourir sept ans plus tard. Chamfort et lui n'auront pas même le temps de s'adresser un salut. Un moraliste ouvre le siècle. Un autre va le fermer.

Pour ressusciter son personnage, Claude Arnaud s'est dérobé à la querelle théorique où s'enferment les biophobes et les biophiles, les premiers assurant que la vie n'explique pas l'œuvre, et les seconds disant le contraire. Dans le cas de Chamfort, l'écrit régente le vécu autant qu'il s'en inspire. Allez savoir ensuite qui mène le jeu ! La cause et la conséquence, le coupable et la victime s'entremêlent trop souvent... Le livre majeur de Chamfort – ses maximes, ses anecdotes, ses caractères – resta ignoré de ses contemporains. Ils ne connaissaient que sa conversation. Nous-mêmes, nous avons lu ses maximes en méconnaissant sa vie. Dès lors, on se félicite que Claude Arnaud la tire de l'obscurité, nous faisant découvrir intimement cet homme qui collectionnait tous les paradoxes : misanthrope et mondain, pessimiste et révolutionnaire, aristocrate et républicain, séducteur et rigoriste.

C'est un mystère de naître. Mais, quand on doute de ses origines, de ses parents, c'est un double secret que l'on porte. Lorsqu'elles se révèlent trop romanesques, les circonstances de la naissance ne peuvent être que cruelles. Jusqu'à l'âge de sept ans, Chamfort se croyait le fils d'une épicière de Clermont-Ferrand. Par une indiscrétion de sa mère adoptive, le jeune garçon apprend qu'il est en vérité l'enfant illégitime d'un chanoine et d'une aristocrate, Jacqueline de Vinzelles.

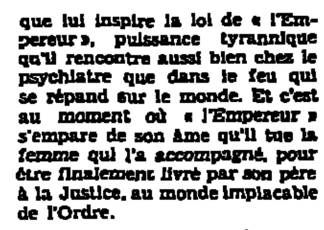
Dès ce jour, il sera formé à l'école du ressentiment. A l'âge où les autres s'abandonnent à leurs rêveries puériles, Chamfort est déjà revenu de tout. Il se dédommagera de sa condition de bâtard en la confirmant : il deviendra une sorte d' *« agent double »,* acharné toujours à désavouer l'un de ses multiples visages. Voilà pourquoi il conjuguera, mieux que personne, l'audace des commencements et la mélancolie des époques finissantes. C'est en l'exaspérant qu'il résoudra sa crise d'identité.

Né de rien, Nicolas voudra naître de lui-même, par les vertus de l'écriture et de l'intelligence. Après s'être donné son nom de littérature et de guerre (Chamfort), il ira dans les salons se venger avec ses traits d'esprit. Blessé par les inégalités sociales, il usera de l' *« ironie »* comme d' *« un remède »,* en prenant soin de *« tenir tout le monde poliment à une grande distance ».* Claude Arnaud remarque justement que, s'il n'avait été façonné par l'urbanité de son époque, Chamfort eût préfiguré des *« barbares »* comme Nietzsche ou Rimbaud. Malgré ses tourments, cet étrange *« joker »* qui fréquentait les princes et les philosophes, sans véritable permis de séjour, était un *« virtuose »* de la conversation, pratiquant l'irrespect sous les dehors les plus civils.

François Bott







Le Monde DES LIVRES

La victoire de Sagan

● *De la plus vieille histoire du monde, Sagan tire un « gros » roman, ironique et tendre. Peut-être son meilleur livre...*

IL faut un certain courage pour consacrer, en 1977, trois cents pages à l'amour. Et sans un grain d'érotisme ! Sans la plus modeste déviation sexuelle ! Elle, Béatrice Valmont, actrice célèbre, fait plus figure d'ogresse que de sirène. Aux approches de la quarantaine, elle met les bouchées doubles, autorisant d'anciens amants à tenter de nouveau sa conquête. Lui, Edouard Maligrasse, trente-cinq ans, répudié cinq années plus tôt, se lance tête baissée dans cette « mission impossible ». Auteur d'avant-garde, il doit à ses succès récents un éclairage qui lui donne des couleurs, mais sous lequel pâlit toujours un héros de Musset. Autour d'eux : le Tout-Paris pour arbitrer le combat, pour le fausser aussi.

Premier coup de gong : nos champions s'affrontent à égalité, impatients de savourer les délices d'un match nul. Les rounds suivants raviront ceux qui préfèrent le Boulevard à l'avant-garde. Béatrice marque d'autant plus de points qu'elle ment, par nature, par métier et par goût. Edouard, sans illusion sur son sort, est prêt à tout subir pour retarder le coup de grâce. Tant de maladresse désarmera-t-elle la sorcière ? Et, désarmée, séduira-t-elle encore ?

Réduite à pareil canevas, cette éducation sentimentale prête à sourire. Sagan ne nous l'interdit pas, bien au contraire. Elle nous montre l'exemple, clignant de l'œil aux passages conventionnels : *« C'est du feuilleton, du roman de gare...* » Et puis après ? La loi du genre l'exige. Dira-t-on qu'il y a quelque mauvaise foi à la servir tout en la brocardant ? L'ambiguïté produit des effets de contraste, un minimum de relief qui sauve de la platitude. Que l'auteur et ses personnages se regardent, se jugent, se signalent mutuellement leurs poncifs ne les empêche ni d'écrire ni de vivre. Et même lorsque la paresse incite Sagan à bâcler l'ouvrage, nous attendons patiemment le retour de l'inspiration en comptant les clichés comme on compte les moutons avant de s'endormir.

Les cadeaux-surprises

Qu'importe ces creux de vague ? Qui nous a jamais révélé la magie du théâtre, travail, vocation et raison d'être des héros, avec une ferveur aussi contagieuse ? Chaque page contient un cadeau-surprise : l'apparition d'une toile de Magritte, les roucoulades d'un air d'opéra, le goût exact du café qu'on boit sur les autoroutes. L'humour tient le lyrisme à l'œil, le limite au mot juste, à ces accords parfaits qui closent les chapitres. De même, une lumière aiguë presque cruelle, éclaire Edouard et Béatrice, si romantiques soient-ils, et condamne leur passion à s'épanouir devant *des « frustrés »* que ne renierait pas Claire Bretécher. Mais ils s'en moquent. Bravant le ridicule trahissant leur statut de « *locomotives parisiennes* », ils savourent sur le « lit défait » un amour dont l'anachronisme enchante.

C'est le douzième roman de Françoise Sagan depuis *Bonjour tristesse* (1954). Son fameux petit sourire rentré n'a pas une ride, son coup de griffe pas une hésitation. Ses derniers livres, *les Bleus à l'âme* et *Un profil perdu*, semaient quelques grains de sel dans le sillage de la mélancolie. Aujourd'hui, l'intelligence déploie largement ses ailes, franchit les frontières de l'introspection et s'élève au-dessus des marivaudages, pour affronter la mort, la maladie, la solitude. Respectueuse des distances qu'impose la pudeur, allégeant les désespoirs d'un soupçon de malice, et renonçant enfin aux valses-hésitations, elle vole droit au but, *pour son bonheur et pour le nôtre*

GABRIELLE ROLIN.

★ LE LIT DEFAIT. Flammarion, 300 pages, 43 F.

Rencontre avec Birgitta Trotzig

● *Les paraboles à la Bernanos d'une grande romancière suédoise.*

BIRGITTA Trotzig est une des meilleures romancières suédoises, sinon la meilleure. Après *le Destitué, la Ville et la Mer, la Reine* et *l'Accusation* paraît aujourd'hui son roman le plus important, *la Maladie*. C'est l'histoire du simple d'esprit Elje, sujet à des crises d'épilepsie, pris entre l'adoration du père, qui lui inculque durement l'Ordre et la Pureté, et sa recherche — à travers toutes les femmes — pathétique et instinctive de la mère disparue peu après sa naissance. Soumis, craintif, il est au moment de ses crises saisi par la violence que lui inspire la loi de « l'Empereur », puissance tyrannique qu'il rencontre aussi bien chez le psychiatre que dans le feu qui se répand sur le monde. Et c'est au moment où « l'Empereur » s'empare de son âme qu'il tue la femme qui l'a accompagné, pour être finalement livré par son père à la Justice, au monde implacable de l'Ordre.

Pierre Emmanuel a salué Birgitta Trotzig dans sa préface à *l'Accusation* où il dit entre autres : « *Nous sommes ici dans l'incommunicable, dans l'impénétrable — aussi longtemps que nous essayons de nous saisir de cette réalité autrement qu'en la prenant sur nous. Cette réalité est la condition humaine dans son fond, l'insécurité radicale de l'être une fois né et qui pourtant n'est pas encore né.* » — C.G. B.



★ Dessin d'ORLIC.

« Je vais leur montrer à tous ces satisfaits »

● *Pouvez-vous nous dire quelques mots de vos origines littéraires, du moment où vous avez commencé à écrire, de vos lectures à ce moment-là ?*

J'ai commencé à écrire très tôt, mais cela n'a rien à faire avec mes lectures. La lecture et l'écriture sont deux choses parallèles qui ne se touchent guère. Tout ce que je sais, c'est que j'ai découvert la poésie moderne à l'âge de quatorze ans, au moment où j'ai commencé à lire la poétesse finlandaise Edith Sodergren. Cela m'a donné un choc terrible.

Puis j'ai lu les auteurs du groupe des « cinq jeunes » avec Arthur Lundkvist et Harry Martinson, et Walt Whitman, Rimbaud, les romantiques allemands, Hölderlin surtout. Le premier *choc a été les poètes. Les récits* viennent de plus loin, des contes que je lisais quand j'étais petite, en particulier les contes d'Andersen, et j'en suis en quelque sorte restée là. Plus tard, j'ai lu Dostoïevski.

● *Vous considérez votre premier livre comme une suite de poèmes ?*

Je crois que je considère tout ce que j'écris comme des suites de poèmes ou comme de grands poèmes avec plusieurs composantes.

● *Pour votre deuxième livre,* le Destitué, *vous avez choisi un sujet historique.*

Il l'est devenu. J'avais besoin d'une guerre, ce n'est pas que j'ai choisi le dix-septième siècle.

Je voulais faire le portrait d'un collaborateur, d'un homme qui, sous l'occupation, se trouve dans une situation impossible. Alors c'est venu tout seul, avec le paysage. Il fallait choisir une époque où ces événements-là auraient pu se passer dans ce paysage-là, et du coup je me suis retrouvée au dix-septième siècle.

Il y a aussi, bien sûr, certaines réminiscences qui ont joué un rôle. Les contes d'Andersen, où il y a beaucoup de contes historiques comme *les Filles de Valdemar Daa*, et finalement un livre que j'ai toujours adoré, bien que je n'y aie pas pensé alors, et c'est *Maria Grubbe*, de J.-P. Jacobsen.

● *Le paysage joue un rôle très important dans vos livres.*

Je crois qu'il se trouve à l'origine même. La rencontre avec la nature. Et quand on parle d'un paysage concret, il devient de plus en plus concret, et finalement les personnages surgissent et se dégagent de plus en plus. On réunit, en quelque sorte, des choses qui viennent de plusieurs côtés. La sensation purement poétique du paysage, et la problématique de la vie. Cela devient finalement l'histoire de la vie des gens

● *L'homme est donc le point où cette problématique s'insère dans le paysage.*

C'est cela, c'est là que ces problèmes s'expriment, c'est là qu'en quelque sorte le paysage se formule. Mais il n'y a pas que la campagne. Dans mon dernier livre, *Au temps de l'empereur*, il y a aussi la grande ville, de même que dans *la Maladie*.

● *Et partout la ville apparaît comme un piège. L'humanité est donc un piège ?*

Non, c'est la ville qui est l'appareil, la grande machine, pas l'humanité. La ville est le contraire de l'humanité, si on veut la voir symbolisant ; elle est l'endroit où l'humanité tombe dans un piège, construit par ses mauvaises tendances.

● *Et le travail de la langue ?*

On voit devant soi des personnages dans un paysage, et il s'agit de décrire cela de façon claire. C'est tout.

Propos recueillis par
C.G. BJURSTROM.

(Lire la suite page 14.)

(*) « LA MALADIE », de Birgitta Trotzig. Traduit du suédois par Jeanne Gauffin, Gallimard, coll. « Du monde entier », 280 p., 49 F.

Nouveautés

● Jean Duché *retrouve son humour et son allégresse pour présenter à sa manière les dieux de l'Olympe et les héros antiques. C'est* la Mythologie racontée à Juliette *(Laffont)*.

● *Sous le titre* la Nuit d'Autun, *Janine Bouissounouse livre son témoignage sur l'Europe de la guerre et de l'avant-guerre (Calmann-Lévy).*

● Après le parti communiste, *André Harris et Alain de Sedouy auscultent* les Patrons *(Le Seuil)*.

● Yves Navarre, *dans son septième roman, narre avec gravité une histoire d'amour entre deux hommes :* le Petit galopin de nos corps *(Laffont)*.

● Manes Sperber *poursuit son autobiographie. Après la galerie des* Porteurs d'eau, *voici Vienne et Berlin avant Hitler :* le Pont inachevé 1918-1933 *(Calmann-Lévy)*.

● Virginia Woolf *dans* Trois guinées, *paru en 1938 et traduit pour la première fois en français, se révèle une essayiste féministe percutante (éditions des Femmes)*.

Fragments d'un discours amoureux de ROLAND BARTHES

par Bertrand Poirot-Delpech

ROLAND BARTHES fait penser à un enfant drôlet qui démonterait les réveils avec l'espoir d'y surprendre le secret du Temps. Au lieu de se fier aux mots comme on lit l'heure, voici vingt-cinq ans qu'il cherche sous leurs *définitions changeantes le Degré zéro de l'écriture* (1953) : *à partir d'observations sociales — Mythologies* (1957), *Système de la mode* (1967), *l'Empire des signes* (1970), — de grandes relectures — *Michelet par lui-même* (1954), *Sur Racine* (1963), *S/Z* (Balzac, 1970), *Sade-Fourier-Loyola* (1971) — ou de ses propres sensations — *le Plaisir du texte* (1973), *Roland Barthes par Barthes* (1975). Supplément spécialisé à ce dernier livre, *Fragments d'un discours amoureux* met en lexique, quelques souvenirs intimes et littéraires de l'auteur sur le chapitre du cœur (1).

Il y faut presque de l'audace, de nos jours. Depuis l'exploitation commerciale du sexe, c'est le sentiment qui passe pour *obscène, et son évocation pour un scandale.* Sade choque *moins que Nous Deux.* Votre voisin vous plaint d'une panne corporelle, non d'une peine de l'âme. Les enfants récitent en classe ce qui se passe sous la ceinture, mais rougissent de ce qu'ils nomment, en s'excusant, « l'amur ». Il y a moins d'une génération, les fleurs bleues pouvaient citer Géraldy, et les bas de même couleur Denis de Rougemont. La *morale* chrétienne offrait les extases *de la sublimation, en échange* de ces contraintes. Maintenant, le freudo-marxisme ambiant soupçonne tout sentimental de complexes petits-bourgeois...

EN vérité, il faut remontrer au *Banquet*, de Platon, pour trouver un système de société occidental qui fasse sa place à l'amour. Les amoureux d'Europe ont presque toujours été abandonnés par leur culture à un sort tragique *ou risible, sans modèle au diapason de leur état.*

Or cet état, c'est un fait, loin de rendre les couples libres et jubilants comme la nature dont il les submerge, les laisse sans voix, plus que jamais conditionnés. Tout se passe comme si le cœur se moquait des paroles. — « *La joie n'a nul besoin de trace* », notait Nietzsche — ou s'il les défiait. L'expression « je t'aime ! » ne cache-t-elle pas un manque ? Freud et Gide, pour ne citer qu'eux, souffraient de ne pouvoir « exprimer » leurs sentiments. « *L'amour est muet,* disait Novalis ; seule la *poésie le fait parler* ».

Et encore ! Pour Barthes, l'effusion lyrique rend mal compte de ce qui s'apparente chez lui à une « jouissance sèche ». Le concept d'amour ne peut s'appréhender que par surprise, à travers un ruissellement romanesque. Or la littérature théoricienne à laquelle il se consacre abolit l'imaginaire et la projection innocente dans un personnage. Tant qu'à voir l' « imaginaire à l'œuvre », il préfère que ce soit à l'intérieur même du langage. Entre l'obstination maniaque de la passion et les glissements pervers de l'écriture, il y a longtemps qu'il a choisi. Ce sont les mots qu'il aime. D'amour.

LES *Fragments d'un discours amoureux* ne se veulent ni une histoire d'amour ni une philosophie de l'amour. Comme dans *le Plaisir du texte* et *Barthes par Barthes*, il s'agit de notules — quatre-vingts, de quatre à cinq pages chacune — où, à propos de moments et d'expressions propres à l'amour, se mêlent du coq à l'âne une exégèse de Werther, des citations de philosophes — Platon, Nietzsche, — des explications de psychanalystes — Freud, Lacan, — des conversations d'amis — J.-L. Bouttes, S. Sarduy, Ph. Sollers, F. Wahl, — des rumeurs de la ville — chansons de Piaf, affiches de Coluche, — des préceptes zen et des bribes d'introspections romanesques ou autobiographiques.

Les textes sont classés par ordre alphabétique de leurs titres allusifs, pour enfreindre plus sûrement les « bons usages du savoir » et d'encourager notre envie éventuelle d'y chercher une thèse organisée. De fait, nous sautons sans lien didactique de l' « abîme » au « vouloir-saisir » et d'une curiosité étymologique à une observation intimiste.

(Lire la suite page 14.)

(1) *Fragments d'un discours amoureux*, de Roland Barthes, le Seuil, collection « Tel quel », 288 pages, 42 F.

Un Péguy « resitué »



Copyright Opera Mundi
New-York Book Review.

● *Un important « cahier de l'Herne » arrache Péguy au XIXe siècle et le rapproche de Marcuse et de Marcel Duchamp.*

EN prenant l'initiative de consacrer « un Cahier de l'Herne » à Péguy, Jean Bastaire mérite une fois de plus la reconnaissance de tous ceux qui aiment ou « travaillent » Péguy. Avec Ezra Pound, Mao Tse-toung, René Char, Gracq, Michaux, Beckett, Soljenitsyne, Péguy se trouve dans une compagnie où on ne l'attendait plus. *Cet « insitué » caractériel se* trouve donc ici parfaitement « resitué ». Le cahier, avec ses bibliographies renouvelées, la publication de textes capitaux de Péguy (inédits ou introuvables), la collection des hommages célèbres (de 1900 à 1976) vaut donc d'abord comme le manuel parfaitement mis à jour et irremplaçable des études péguystes.

Jacques Viard avait fondamentalement renouvelé le péguysme avec ses deux thèses : *Philosophie de l'art littéraire et socialisme selon Péguy*, et l'édition des *Œuvres posthumes de Péguy* (1969). Un colloque sur l'Esprit républicain lui permit, en 1970, de dévoiler l'ampleur et l'unité profonde de sa visée : le socialisme de Péguy n'avait pas été une création absolue. Il était celui de ces « religieux républicains » français qui avaient nourri et exalté son enfance. Péguy était le dernier homme du dix-neuvième siècle. Plus encore que la contribution de Viard à l'histoire des relations de Jaurès et de Péguy, l'étude de Mme Julie Sabiani, *l'Amour de la création naturelle*, apparaît ici comme l'expression véritablement parfaite de cette école : Pierre Leroux, Michelet, George Sand. C'est le milieu évoqué par l'exposition actuelle de Sand à la Nationale.

La place en liminaire que *l'Herne* a réservée à l'étude de Roger Dadoun, enseignant à l'université de Paris-VIII (Vincennes), lui confère certainement valeur de manifeste. En introduisant ce cheval de Troie dans de bien vieilles murailles, M. Bastaire prend la responsabilité d'un nouveau péguysme. Péguy avait fait de la critique du « *monde moderne, universellement prostitutionnel* », un axe de sa pensée. Dadoun met cette découverte sous le signe de Marcuse : *l'homme moderne de Péguy*, c'était déjà « *l'homme unidimensionnel* » — le monde moderne de Péguy, c'était déjà le « modern monde ».

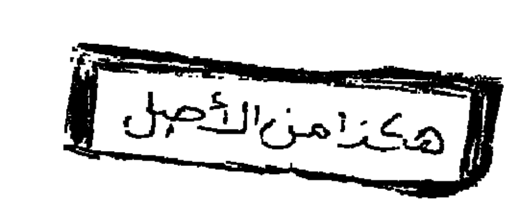
Faisant une nouvelle lecture de l'œuvre de Péguy à partir de l'école dite de Francfort, Dadoun établit donc, textes en main, que chez Péguy la cassure entre l'admirable passion rationalisée et la réalité de l'imaginaire, la puissance de créativité du langage, sa matérialité libérée du despotisme de la signification, n'était qu'apparente. « *Ce qui partout ailleurs est un efforcement n'est ici que la fleur de la jeune raison* ». L'écriture de Péguy, comme sa découverte du monde, était convulsive, « *tordante et retorse* », « orgastique ». Bien plus significative que la référence à Wilhem Reich et à son vitalisme érotique, nous semble ici la référence vraiment fulgurante à l'œuvre littéraire et graphique de Marcel Duchamp.

Dadoun ne cite pas Walter Benjamin, grand lecteur de Péguy, à qui l'on doit la belle définition de ce génie : « Une immense mélancolie maîtrisée. » Et faudrait-il forcer beaucoup les choses pour considérer *le Principe espérance* (quel titre pour un péguyste !) d'Ernst Bloch comme un *porche* (possible) *du Mystère de la deuxième vertu* ?

PIE DUPLOYÉ.

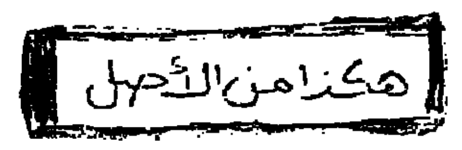
(1) Paris, 1977, 484 pages, 96 F.

8 avril 1977 : dix ans après...



Le Monde

L'humanisme de



Le Monde

LIVRES

TROIS PSYCHIATRES

Jacques Lacan, Harold Searles, Thomas Szasz : tous les trois, psychiatres de formation, ont été plus ou moins durablement marqués par la psychanalyse. Tous les trois ont également derrière eux une œuvre, souvent controversée, mais qui, d'une manière ou d'une autre, a modifié le regard que nous portons sur Freud, sur la pathologie mentale et sur les traitements psychiatriques.

Sur bien des plans, ils s'opposent, et ce pourrait être un jeu de société, après les avoir lus, de se demander lequel d'entre eux on choisirait comme thérapeute. Et pour quelles raisons.

Seul Freud, et à la rigueur sa fille Anna, pouvait se dire « freudien » sans ridicule. Ce qui caractérise peut-être Szasz, comme Lacan ou Searles, c'est d'avoir suivi leur voie, sans se soucier d'une quelconque orthodoxie. Leurs livres sont le reflet de leur itinéraire personnel et non des modes, même si parfois ils ont contribué à les susciter.

Le pessimisme de Lacan

DE Cornélius Castoriadis à François George, en passant par des analystes chevronnés comme André Green ou Didier Anzieu, les critiques n'ont pas été ménagées à Jacques Lacan, de son vivant. Elles concernaient aussi bien sa pratique des séances à temps variable que sa théorie du langage, son style, voire sa personne. Lacan divisait le monde analytique ; on était pour ou contre avec la même passion. Il ne laissait jamais indifférent et, en dépit de toutes les réserves qu'il suscitait, force est de reconnaître que, pour le meilleur comme pour le pire, il a marqué du sceau de sa forte personnalité le mouvement psychanalytique français.

Le séminaire de Lacan sur les psychoses, dans l'édition établie par Jacques-Alain Miller, est un véritable feu d'artifice. Consacré à la paranoïa et, plus précisément, à un commentaire des *Mémoires* du président Schreber, il permet de saisir presque à vif le génie de Lacan et de comprendre la fascination qu'il a exercée sur son public. Ce séminaire se tenait en 1955, à Sainte-Anne. En lisant Lacan, on s'aperçoit que la paranoïa a toujours été au centre de ses intérêts depuis l'époque surréaliste où il partageait l'enthousiasme de Salvador Dali pour la méthode « paranoïaque critique ». Sa thèse de médecine était d'ailleurs intitulée « *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité.* »

Si, pour Freud, la patrie de la psychanalyse était la névrose (les sciences humaines et la psychiatrie lui apparaissant comme des territoires à coloniser), la patrie de Lacan était, incontestablement, la paranoïa : c'est à partir d'elle qu'il a entrepris d'investir la psychanalyse.

Pour Bergson, comme pour Blondel, il y a dans le délire quelque chose d'irréductible que l'intelligence est, par définition, destinée à manquer. C'est là, selon Lacan, un préjugé dangereux. Car, de deux choses l'une : ou le délire n'appartient à aucun degré à notre domaine, à nous analystes, c'est-à-dire n'a rien à faire avec l'inconscient... ou bien il relève de l'inconscient. Un inconscient dont Lacan ne cesse de répéter qu'il est, dans son fond, structuré, tramé, tissé de langage.

Reconnaissons-le : on éprouve un certain malaise à voir la catégorie du langage occuper toute la place. Peut-être pourrait-on adresser à Lacan le reproche que Cioran fait à Valéry, à savoir qu'il a succombé à l'envoûtement et au despotisme du mot, « *qu'il est le symptôme d'une nation de grammairiens* ».



Dessin de CAGNAT.

A vrai dire, c'est souvent lorsque Lacan vagabonde hors des théories que son talent de rhétoricien se manifeste avec le plus d'éclat. On peut d'ailleurs se demander jusqu'à quel point la théorie, en psychanalyse ou en psychiatrie, n'est pas une tentative dérisoire de légitimation, utile cependant parce qu'elle rassure et valorise le thérapeute et qu'elle constitue un garde-fou. Je la comparerais à un cerceuil qu'il faut laisser flotter au fil de l'eau sans chercher à savoir ce qu'il contient. « *Toute théorie est grise et l'arbre resplendissant de la vie reverdit sans cesse* », disait Freud après *Goethe*. Paradoxalement, cette réflexion m'est inspirée par Lacan : il sait bien qu'il n'est pas d'exercice plus déconcertant pour l'attention scientifique que de prendre connaissance, dans un bref laps de temps, des points de vue développés en psychanalyse par divers auteurs sur les mêmes sujets. Dès qu'interviennent les concepts fondamentaux, les contradictions y sont aussi flagrantes que permanentes. Cette observation, à la portée de chacun, suffit à montrer que la psychanalyse n'est pas, ne *peut pas être scientifique*, au sens traditionnel du terme. Elle autorise à peu près tous les discours — Dieu et Freud savent, par exemple, combien ceux de Lacan et de Searles diffèrent ! — en les soumettant néanmoins, me semble-t-il, à une exigence fondamentale : ouvrir, comme dit Lacan, les yeux sur cette évidence qu'il n'y a rien de plus cafouilleux que la réalité humaine.

« *Si vous croyez avoir un moi bien adapté*, ajoute-t-il à l'intention de ses confrères et auditeurs, *raisonnable, qui sait naviguer, reconnaître ce qu'il y a à faire et ce qu'il y a à ne pas faire, tenir compte des réalités, il n'y a plus qu'à vous envoyer loin d'ici.* » Le plus loin possible...

Celui qui se défend contre la folie se condamne par là même à ne pas la comprendre. Lacan rappelle à ce propos une question toute bête, toute simple, mais de grande portée, du président Schreber à son psychiatre : « *Est-ce que vous n'avez pas peur de temps en temps de devenir fou ?* » Commentaire de Lacan : « *Mais c'est que c'est tout à fait vrai (...). Ne savons-nous pas, psychanalystes, que le sujet normal est essentiellement quelqu'un qui se met dans la position de ne pas prendre au sérieux la plus grande part de son discours intérieur ? (...) C'est pourquoi l'aliéné incarne pour beaucoup, et sans même qu'ils se le disent, là où ça nous conduirait si nous commencions à prendre les choses trop au sérieux.* »

ROLAND JACCARD.

(Lire la suite page 15.)

L'humanisme de Searles

HAROLD SEARLES est un humaniste ; selon lui, la psychanalyse n'a aucune valeur si elle ne nous aide pas à partager les sentiments, les émotions, les angoisses, les délires — aussi dangereux ou monstrueux soient-ils — de nos semblables ; il faut que le patient et son thérapeute parviennent à une certaine harmonisation de leurs personnalités respectives.

Longtemps, Harold Searles a travaillé à Chesnut Lodge, une clinique psychanalytique près de Washngton, où l'on accueille des malades mentaux graves. Aujourd'hui, il forme des analystes à Washington. Son livre le plus saisissant : *l'Effort pour rendre l'autre fou* (éd. Gallimard) l'a placé au premier rang de ces psychanalystes américains dont les super-théoriciens français, avec une morgue détestable, se gaussent volontiers. Ils leur reprochent leur indigence théorique, leur idéologie du Moi, l'accent mis sur l'empathie et leur incorrigible naïveté.

On aimerait pourtant que ces censeurs prennent le temps de lire et de méditer le dernier livre d'Harold Searles : *le Contre-transfert*. Ce qu'il y a d'authentiquement psychanalytique, à mon sens, dans cet ouvrage, c'est la manière dont l'auteur s'engage continuellement dans l'exploration de sa propre vie intérieure pour aider ses patients. Fortement influencé par Harry Stack Sullivan (1892-1949), dont l'œuvre immense n'a jamais été traduite en français, Searles soutient que le sentiment d'identité personnel de l'analyste constitue sa source la plus sûre d'informations concernant ses malades.

Quand il parle des schizophrènes — le terme aux Etats-Unis a une extension beaucoup plus large qu'en Europe, — ce n'est jamais pour se poser en thérapeute tout-puissant (ou simplement retranché derrière sa neutralité bienveillante), mais pour raconter une relation où deux individus tentent de se soigner mutuellement.

« *Selon moi*, écrit Searles, *le patient est malade parce que et dans la mesure où ses tendances psychothérapeutiques ont subi des vicissitudes telles qu'elles sont restées insatisfaites ou même non reconnues, et que par conséquent s'y sont mêlées des composantes particulièrement fortes de haine, d'envie et de compétition.* »

La contribution théorique de Searles pourrait sommairement se résumer ainsi : plus un patient est malade, plus il est nécessaire, pour que son traitement réussisse, qu'il devienne, et *qu'il soit implicitement reconnu* comme un thérapeute pour son analyste. C'est même une nécessité absolue pour qui n'a pas pu « soigner » ni « guérir » ses propres parents.

Position profondément humaniste. Elle tranche avec celle de la plupart des auteurs qui voient dans les schizophrènes des parasites et méconnaissent totalement l'existence de tendances thérapeutiques, conscientes ou inconscientes, chez leurs malades. On trouvera également chez Searles des pages émouvantes sur sa propre analyse, ses craintes de devenir fou et, surtout, sur la gratitude qu'il éprouve à l'égard de ses patients. Voilà ce qu'on chercherait en vain chez Szasz ou Lacan.

R. J.

(Lire la suite page 15.)

L'insolence de Szasz

LIRE Thomas Szasz, pour un psychiatre ou un psychanalyste, c'est prendre le risque d'être constamment remis en cause dans son identité professionnelle. En revanche, pour le lecteur simplement curieux de l'histoire de la psychothérapie, de Mesmer à Freud, c'est s'assurer quelques heures de lecture joyeusement roboratives.

Le Mythe de la psychothérapie achève l'entreprise de démystification de la psychiatrie commencée il y a plus de vingt ans avec *le Mythe de la maladie mentale* et poursuivie avec des ouvrages (*Fabriquer la folie, Idéologie et Folie, la Loi, la Liberté et la Psychiatrie, les Rituels de la drogue*) qui connurent aux Etats-Unis un retentissement comparable à ceux de Michel Foucault en France. Professeur de psychiatrie à l'université de New-York, Thomas Szasz n'a pas cessé de jeter le discrédit sur la psychiatrie, en tant que discipline pseudo-médicale et instrument d'asservissement moral ou politique.

La verve polémique de Szasz — n'oublions pas qu'il a écrit un essai, encore inédit en français, sur le satiriste viennois Karl Kraus — l'a amené peu à peu à des simplifications, voire à des outrances, qui risquent fort de le discréditer à son tour. Ainsi, dans son dernier livre, *le Mythe de la psychothérapie*, la maladie mentale est décrite en termes de simulation ; le psychiatre imitant le rôle du médecin et le consultant celui du malade, leur dialogue ne peut être que celui de deux individus cherchant à abuser l'un de l'autre.

Quant à la guérison, elle dépend, en dernier ressort, de la « volonté » qu'a le « patient » de rester malade ou de s'en sortir. Si tel était le cas, la psychiatrie serait bien évidemment l'une des plus belles supercheries de notre siècle.

Dans *l'Ethique de la psychanalyse*, écrit en 1965, Szasz évaluait encore positivement l'apport de Freud ; dans *le Mythe de la psychotérapie*, le ton change ; les cent pages consacrées au maître de Vienne tournent au réquisitoire, dont ce bref passage donne une pâle idée : « *Toute la science de Freud consiste en fait à se servir d'un ésotérisme médical pour déverser impunément son mépris pour l'individu, et son traitement n'est qu'un moyen de le réduire à sa merci.* »

On peut ne pas souscrire à certaines analyses vitriolesques de Szasz — c'est mon cas — tout en prenant un réel plaisir à le lire. Car, outre qu'on ne s'ennuie jamais en sa compagnie, il faut bien admettre que l'irrespect avec lequel il parle des pères fondateurs de la psychiatrie et de la psychanalyse tranche heureusement avec les discours convenus, tantôt érudits, tantôt lénifiants, mais toujours compassés, de leurs disciples.

Ainsi, concernant la rupture entre Freud *et Adler*, Szasz la traite non comme une controverse scientifique, mais comme un combat pour la gloire et l'argent, Freud se comportant comme les premiers magnats de l'industrie américaine. « *Si Freud avait été le détenteur des brevets de Coca-Cola*, écrit-il, *il y a de fortes chances pour qu'il n'ait jamais cherché à goûter Pepsi-Cola. Il aurait surtout cherché à s'assurer que seul son produit puisse porter le label d'origine.* »

R. J.

(Lire la suite page 15.)

le feuilleton

« L'Elève d'Aristote », de Roger Nimier

La statue idéale de la jeunesse

J'AI pas mal connu Nimier, vers 1960. Nous avons mis Rouen en émoi, Blondin aidant. Nous nous sommes battus dans la neige, avec ou sans raison je ne sais plus. Une nuit, il m'a appelé, il se croyait malade du cœur, comme son ami Hecquet, un avocat qui portait la robe à la façon d'une soutane, et qui ne s'est jamais déshabillé de sa vie. Nimier m'a conduit sur des hauteurs : à Meudon, écouter la musiquette de Céline, et le silence de Marcel Aymé, à Montmartre. Il parlait sans lever les yeux, ni bouger sa bouche boudeuse. Il était question des adjectifs, dont on abuse toujours, et des cylindres ou des sœurs d'amis, dont il n'y a jamais assez. Il était de ces brutes désarmantes qui vous diraient des horreurs et se feraient haïr plutôt que de se sentir aimés, idéal décrété mièvre (mon œil)...

Trêve d'anecdotes, ces machins de vieux. Nimier Roger est né en 1925. Il a perdu son père jeune : un coup à ne jamais grandir tout à fait, demandez à Mauriac, Sartre, Barthes et tant d'autres. Un gage de précocité, aussi. Après un détour par l'Allemagne agonisante, il a conquis Paris à *la hussarde, en sept livres et quelques autos bruyantes. Les Epées, Perfide, le Hussard bleu, les Enfants tristes* : autant d'histoires de bons jeunes gens rêvant de grandeur, contre une époque qui avait son compte d'héroïsme. Tandis que sévissait l'engagement sartrien sur fond de centrisme chrétien, il a remis en honneur le nihilisme dont on tire les styles drus, et ses champions quelque peu fourvoyés, Montherlant, Morand, Jouhandeau.

Après le demi-échec d'*Histoire d'un amour* (1953), Nimier a observé le silence que lui conseillait Chardonne. De nouveaux romans seraient-ils sortis de cette pause ? Un arbre de l'autoroute de l'Ouest, en 1962, a décidé qu'on n'en saurait rien. Seul le critique s'est manifesté durant ces huit dernières années. Ce sont ses articles d'alors, disséminés entre *Opéra, Arts*, la *N.R.F.* et le *Bulletin de Paris*, qu'un universitaire auteur d'une thèse sur Nimier, Marc Dambre, a réunis sous le titre : *l'Elève d'Aristote*.

par Bertrand Poirot-Delpech

A placer entre *le Grand d'Espagne* (1950) et *Journées de lecture* (1965), ce recueil survole toute l'histoire littéraire, avec une prédilection pour Alexandre et César, le Versailles de Louis XIV (un texte que devraient lire tous les lycéens qui abordent le classicisme, ou qu'on trimbale au château), Mme Récamier, Joubert, Stendhal, Mérimée. Traités avec l'insolence que permettent la vraie *érudition et, parfois, l'amitié, les contemporains préférés sont*, outre les rescapés de l'épuration dont Nimier a abrégé la quarantaine, Malraux, Paulhan, Giono, Marcel Aymé, Léautaud...

Si on en doutait encore, *l'Elève d'Aristote* montre qu'en parlant des autres les critiques les plus distants parlent d'abord d'eux-mêmes. Le style des grands moralistes qu'affectionne Nimier n'exclut l'aveu qu'en apparence. Impassible n'est pas français. Les généralités les plus glacées suent la confidence, quand elles ne la crient pas. En écrivant que Mme de la Mole est « *désirable comme l'est parfois l'ennemi* », Nimier renseigne moins sur Mathilde, ou Stendhal, que sur lui, et autant que les témoins rassemblés, toujours par Dambre, dans les *Cahiers Nimier n° 2*.

Une légende tend à s'effacer, avec ces lectures. Cinglant en paroles, l'enfant terrible des *fifties* littéraires l'était exceptionnellement par écrit. On ne retiendra, comme rosserie dont il eût gagné à s'abstenir, que celle envers Camus : « *Nous ne ferons pas la guerre avec ses poumons.* » Vis-à-vis de Simone Weil et de Saint-Exupéry, fourrés dans le même sac « spiritualiste », sa hargne s'apparente à celle de ses maîtres Bernanos et Boutang. Croyant, Nimier ? Plutôt pétri de religiosité, comme Joubert, mais à coup sûr monarchiste farouche, élitiste abominant les révolutions, les républiques, les urnes, et autres inventions de barbus médiocres qui vous font l'égal, voyez-vous ça !, de votre épicier...

IL y a des conformismes qu'aucune singularité ne brise. Qui veut un roi et l'ordre ne peut qu'abhorrer les relâchements du surréalisme ou du freudisme. Nimier n'y manque pas. Au reste, est-ce une nation incarnée dans un monarque qu'il regrette, ou n'est-ce pas plutôt une bonne classe de seconde avec profs et élèves à qui s'affronter ?

On est frappé à le lire, comme, naguère, à l'écouter, de ce que lui reviennent naturellement les souvenirs, rites et plaisanteries de l'âge scolaire. Il compare sans cesse les auteurs à des lycéens — l'*élève* Gobineau, le *potache* Aragon, — leurs œuvres à des copies, la critique à des bulletins trimestriels. Le lycée garde l'aura d'une société où, contrairement à celle des adultes, la force se mesurait dans la grâce et la gratuité.

(Lire la suite page 15.)

8 janvier 1982 : le cap des quinze ans

LE MONDE DES LIVRES 25 ANS

1979

« Pierre Bourdieu analyste de la distinction » : analyses, commentaires et réactions autour de son livre, *la Distinction* : « Une société coupée de son histoire », par Jacques Laurent ; « Où est-il question de l'art ? », par François Châtelet (12 octobre). Où en est la critique littéraire, quinze ans après la querelle de la Nouvelle critique ? Todorov... Bakhtine... (27 avril).

La mort d'Herbert Marcuse : Marek Halter, François Châtelet, Jean Duvignaud et Jean Marabini (3 août). André Brink et Nadine Gordimer, deux romanciers contre l'apartheid (6 juillet). A Paris, Pa Kin s'entretient avec Pierre-Jean Rémy à propos de la sortie de son roman, *Famille* (18 mai). Henry Miller a quatre-vingt-huit ans : *« Moi, je n'avais pas encore commencé à vivre à quarante-cinq ans. C'est curieux, non ? »* (13 juillet).

Quelques livres pour l'année : *Œuvres complètes* de Joë Bousquet, chez Albin Michel ; *le Pouvoir intellectuel en France*, de Régis Debray ; *Survivre*, de Bruno Bettelheim ; *De la séduction*, de Jean Baudrillard ; *Terra nostra*, de Carlos Fuentes ; *le Livre du rire et de l'oubli*, de Kundera ; *Pélagie-la-charrette*, d'Antonine Maillet (Goncourt) ; *Affaires étrangères*, de Jean-Marc Roberts (Renaudot) ; *la Nuit zoologique*, de Claude Durand (Médicis) ; *Mars*, de Fritz Zorn.

1980

Hommage à Roland Barthes, mort accidentellement : *« Au fond, ce n'est pas à la critique professionnelle que ce sensualisme érudit aura apporté le plus, mais à la lecture tout court, ce mystère suprême »* (28 mars). Sartre meurt aussi (18 avril), cent ans après Flaubert : *« Je lisais* l'Education sentimentale *à haute voix... si fort que je faisais vibrer les murs »* (Kafka), (25 avril). Apollinaire, lui, aurait eu cent ans : textes d'Alberto Savinio, de Michel Décaudin et... Léo Ferré (29 août). *« Le Clézio dans le désert »*, avec *Désert*, *« cette tranche d'histoire récrite comme une chanson de geste »* (23 mai). *« L'exécrable »* Fin de siècle de Jean-Edern Hallier (19 septembre). « Je est un autre » : les recherches sur l'autobiographie, de Philippe Lejeune (22 août). « La voix narquoise et pathétique » de Tchikaya U'Tamsi (10 octobre).

Quelques livres pour l'année : *la Tante Julia et le scribouillard*, de Mario Vargas Llosa ; *Testament d'un poète juif assassiné*, d'Elie Wiesel ; *Faux mouvement*, de Peter Handke ; *Kolyma*, de Varlam Chalamov ; *le Mentir-vrai*, d'Aragon ; *La dernière fête de l'Empire*, d'Angelo Rinaldi ; *Solde*, de Bernard Frank ; *Cabinet-portraits*, de Jean-Luc Benoziglio (Médicis) ; *les Portes de Gubbio*, de Danièle Sallenave (Renaudot) ; la biographie de Victor Hugo, par Hubert Juin ; *Maîtres du temps*, de Vladimir Volkoff.

1981

Les derniers volumes de *la Mer de la fertilité* de Mishima (2 janvier), tandis que Marguerite Yourcenar, *reçue à l'Académie française*, publie son essai sur Mishima. Jean d'Ormesson, l'artisan de l'élection de Yourcenar, publie *Dieu, sa vie, son œuvre*. On redécouvre « Armand Robin, le réfractaire » (7 août). « Un écrivain de l'instant rare est né », Jean-Marie Laclavetine (6 mars). Huit ans après *H.*, Sollers revient avec *Paradis*, « une superbe « fatrasie » » (30 janvier). Romain Gary se suicide. C'était bien lui, Emile Ajar (2 et 10 juillet). *Le Voyage* et *Mort à crédit* de Céline sortent dans « la Pléiade », alors qu'apparaît en Italie une édition clandestine de *Bagatelles pour un*



SVEN SIMON/CAMERA PRESS

Mishima : la tentation du vide

26 août 1983

Bruno Schulz juif de Galicie

Il est des destins qui sont à eux seuls des tragédies exemplaires, comme s'ils soufflaient à ceux qui les subissent le synopsis de leurs créations littéraires. Il est des œuvres qui n'ont pas le sort qu'elles méritent et qui risqueraient de rester ignorées à jamais sans l'aide incomparable de grands critiques et éditeurs qui sont souvent de véritables « redresseurs de torts » de l'histoire...

Maurice Nadeau est un de ces discrets justiciers (qui ne sont jamais des chasseurs de primes !). Il a joué un rôle essentiel dans la connaissance que nous avons en France de grands écrivains méconnus. C'est lui qui – après avoir révélé Malcolm Lowry et bien avant de nous avoir fait connaître G. B. Edwards (Sarnia) – fut le premier à publier en France Bruno Schulz, en 1961, sur la recommandation d'un critique polonais, Arthur Sandauer : celui-ci venait de faire découvrir à ses compatriotes l'écrivain, mort depuis dix-huit ans. Une heureuse réédition, cette année, chez Denoël, devrait enfin faire sortir de l'oubli et de l'ignorance ce météore nommé Bruno Schulz, qui est un des plus grands écrivains polonais du vingtième siècle (avec Gombrowicz et Witkiewicz).

Né en 1892 dans un bourg de Galicie, Drohobycz, tué par la Gestapo d'un coup de revolver dans la nuque, dans une rue de sa ville natale, le 19 novembre 1942, Bruno Schulz, admirateur de Kafka – il a traduit en polonais *le Procès* en 1936, – admiré de Gombrowicz et de Witkiewicz, est resté toute sa vie un provincial en marge. *« Non que Bruno Schulz ait été un écrivain maudit*, remarque Maurice Nadeau. *Ce sont plutôt les temps qui étaient maudits : de guerre, d'« occupations » et de génocide, de fluctuations de frontières et de changements de régime. Né Autrichien, il a vécu Polonais et est mort juif, manquant l'occasion de devenir Russe. »* En effet, Schulz *n'aura pour ainsi dire jamais quitté* Drohobycz, sauf en se rendant *parfois dans la capitale galicienne* – Lemberg, Leopol, Lwow, *aujourd'hui Lvov, – qui relevait de la* couronne « impériale et royale » de François-Joseph avant de devenir polonaise en 1918, soviétique en *1945.*

Son père, Jacob Schulz, le héros de beaucoup de ses récits, était un marchand de drap aisé, qui dirigeait *la grande boutique de la place*, au-dessous de l'appartement *familial où régnait « la » bonne*, cette Adèle qui faisait verser des *larmes de concupiscence au père* comme au fils ! Bruno est le cadet, il fera des études d'architecture, puis, quand la famille sera ruinée, après la mort du père, enseignera, jusqu'à sa mort, le dessin au collège de la ville.

Bruno Schulz, en effet, est devenu écrivain par hasard : il commence par écrire à un ami gravement malade, pour le tenir au courant de la vie dans sa petite ville. Puis il prend de plus en plus goût à ce qu'il relate et, au lieu d'être toutes envoyées, les lettres deviennent des manuscrits qu'il garde dans des tiroirs secrets. Grâce à une amie écrivain, éblouie par l'audace artistique de ce petit homme timide, *Schulz publie à Varsovie*, en 1934, *les Boutiques de cannelle*, *puis, en 1937, le Sanatorium au croque-mort*, repris aujourd'hui chez Denoël. Ces deux *volumes* constituent tout ce qu'on connaît de son œuvre écrite (un roman auquel il travailla pendant longtemps, *le Messie*, a disparu après sa mort ; on n'en a rien retrouvé).

En revanche, les dessins restent *assez nombreux pour qu'on se* fasse une bonne idée de *l'imaginaire de l'écrivain. Il est* remarquable que les cycles de dessins des années 20 annoncent les images des œuvres littéraires. Des images se répètent, obsessionnelles, d'un homme, nu ou habillé, se prosternant devant une femme, avec ou sans fouet, dont il veut baiser les pieds qui lui écrasent la tête.

Cette série d'autoportraits de l'écrivain, on la trouve dans *le Livre idolâtre* (Ed. Calligrammes) : images insoutenables et pathétiques d'hommes avortons atteignant, *dans leur avilissement, le bonheur* suprême, couples monstrueux unis *par un sadomasochisme voluptueux* et douloureux... *« Ses dessins sont des poèmes de la cruauté des pieds et des jambes »*, écrivait à ce sujet S.-I. Witkiewicz, fasciné, mais réaliste : *« Malgré leurs gueules monstrueuses*, ajoutait-il, *on a l'impression que les dames de Schulz se lavent soigneusement les pieds deux fois par jour en utilisant des brosses, et qu'elles n'ont pas de cors aux orteils. Autrement, tout cela serait réellement terrifiant... »*

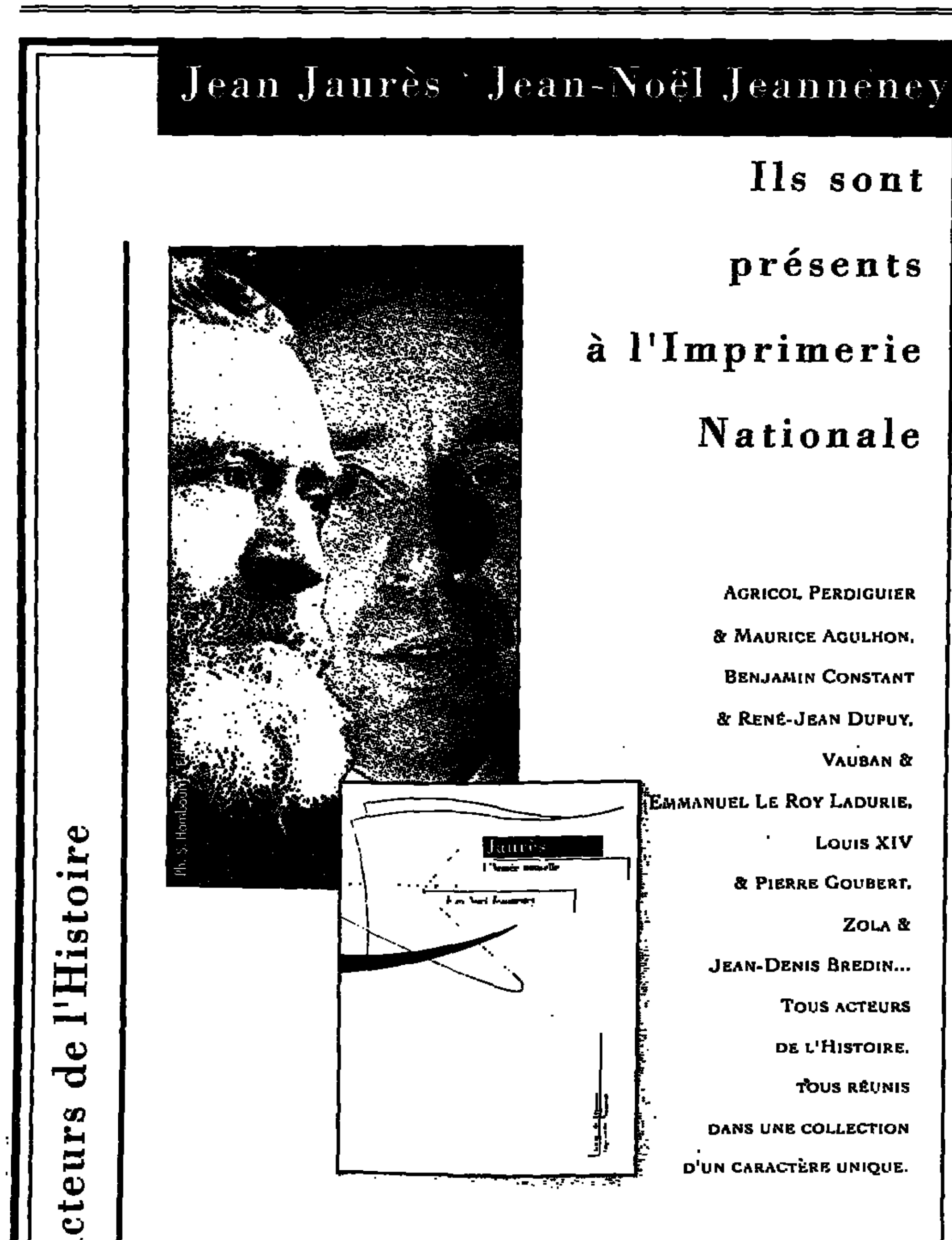
Tout cela est « réellement » terrifiant, et revient avec un art *beaucoup plus riche et plus élaboré* dans la prose de Schulz : de courts *récits, fragments d'une* autobiographie fantastique d'un homme enfermé. *Enfermé* dans sa famille, dans sa ville, dans ses obsessions, voué à une perpétuelle enfance, fidèle à des mœurs patriarcales qui s'effritent.

Il n'accepte pas « l'esprit du temps », l'économie moderne, et il évoque inlassablement l'échec du père *« cloîtré dans le sacerdoce solitaire d'un idéal sublime »* qui tente de lutter contre *« les prétentions indues de ces messieurs des filatures et tissages mécaniques »*, mais qui n'échappera pas à la déconfiture *(la Morte-Saison)*. Le fils, lui, rêve souvent de s'échapper vers les *« boutiques de cannelle »*, imprégnées d'une puissante odeur de laque, de couleurs, d'encens, d'aromates de pays lointains, et de retrouver le Livre que lui lisait le *père, ou bien encore de se mêler à* la foule terne et anonyme du *quartier moderne (la Rue des Crocodiles). « Une des particularités du quartier, écrit-il, ce sont les fiacres sans conducteur qui roulent tout seuls dans les rues, non qu'ils manquent de cochers, mais parce que ceux-ci, mêlés à la foule et accaparés par mille affaires, ne se soucient pas de leurs voitures. »*

Bruno Schulz serait plutôt tenté par le destin de Szymcio, le bureaucrate qui, après sa retraite, décide de retourner à l'école et qui réussira à *« devenir réellement un enfant »* avant de s'envoler, dans le tourbillon d'une toupie, *« plus haut, toujours plus haut vers les espaces jaunes, inexplorés, automnaux » (le Retraité).*

Cette « recherche du temps perdu » – qui ne doit rien à Proust, – il faut la savourer jusque dans tous ces mots que Schulz, en poète du verbe, rend à leur sens profond. Pour lui, le mot n'est pas un reflet *de la réalité, mais, au contraire, « la réalité est une ombre du mot »*. Lui, petit homme écrasé par les femmes et par le destin, nous donne un bonheur de lecture où tous les sens sont conviés : les couleurs descendent d'une octave quand les *stores de lin sont tirés tandis que* les passants barbotent dans l'or de juillet sur la place du marché balayée par les vents chauds comme le désert biblique.

Nicole Zand



Ces lettres d'ailleurs

En littérature étrangère, ... est surtout marqué par

par Nicole Zand



Etranges littératures étrangères qui nous offrent le monde sur quelques mètres de rayonnages, *le monde tel qu'il s'écrit !* Une sorte de tourisme (intellectuel) ou d'*initiation* (presque amoureuse) dans un fauteuil, qui permet, en quelque sorte, une libre circulation des hommes, des livres, des idées. Le problème, finalement, n'est pas de savoir si on lit ou non des livres étrangers, mais de chercher à connaître l' « ailleurs », sans oublier les cultures dont la langue nous est moins accessible – la Chine, le Japon, l'Inde, les littératures arabes ou africaines, toutes les « petites » langues. Afin de rapetisser le monde.

On a pris l'habitude de penser qu'on fait à présent une plus grande place aux traductions étrangères qu'auparavant. Parce que les auteurs, invités pour des lancements publicitaires, des colloques universitaires ou « à grand spectacle », voyagent volontiers et se montrent davantage... Parce que la politique des éditeurs consiste *souvent à se précipiter* sur les bons coups ou les best-sellers des autres pays dans l'espoir, souvent trompeur, de toucher le *jackpot*... Parce que les agents, scouts et autres intermédiaires, s'ingénient à créer des ondes de désir matérialisées par des à-valoir sonnants et *trébuchants* de plus en plus exorbitants... Parce que la *politique de traduction*, officielle tout autant que privée, s'intensifie un peu *partout tant* en quantité qu'en qualité. Parce que, finalement, la curiosité n'a jamais été un défaut.

Les livres nous arrivent par vagues. Grandes invasions. *Grandes* découvertes... Au cours du quart de siècle qui vient de s'écouler, les grandes langues, les grands pays se sont trouvés en *concurrence* avec des littératures de pays dont on ne soupçonnait pas l'*existence*.

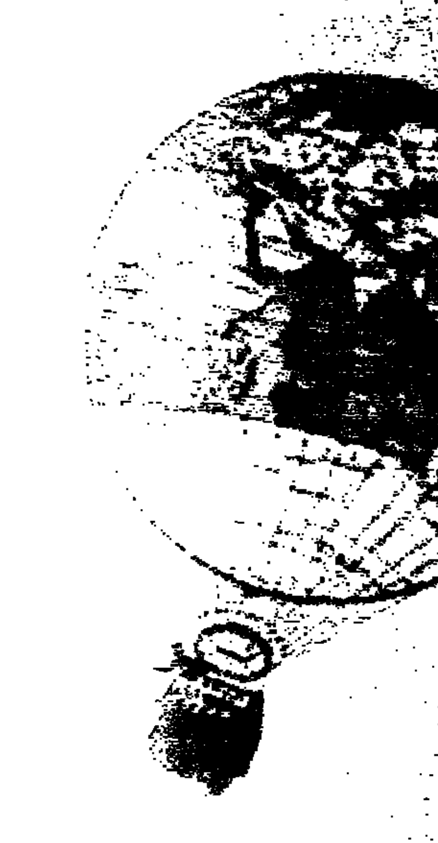
Les romanciers américains avaient été la grande découverte de l'après-guerre et, en 1962, au *moment* où meurt William Faulkner, on peut dire que la France *avait terminé* sa période de reconstruction et à peu près rattrapé son retard : avec les grands livres du cycle de Yoknapatawpha de Faulkner *par exemple* (déjà traduits avant guerre grâce à Maurice-Edgar Coindreau), tout autant qu'avec la « génération perdue » et le souvenir d'une autre après-guerre ; le parfum décadent, nostalgique, presque tchékhovien, d'un Scott Fitzgerald ; le parfum scandaleux d'un Henry Miller et de ses *Tropiques* pudiquement censurés, ou d'un Nabokov inconnu jusque-là, jusqu'à *Lolita*, sauf de très rares lecteurs, et *pris ici*, par l'effet d'une méprise tout à fait cocasse, pour un auteur pornographique américain ! Tandis qu'une partie de la littérature se réfugie dans l'Université pour suivre à la trace notre Nouveau roman et se livrer à une littérature de recherche, le *roman américain*, dans une proportion importante va bientôt se *confondre* avec la sociologie et la politique : Oscar Lewis et son magnétophone marqueront une date dans l'utilisation du document plus ou moins brut dans la littérature, avec des grands romanciers qui se font reporters le temps d'un livre, tel Truman Capote, puis Norman Mailer qui, après nous avoir demandé ce que son pays faisait au Vietnam, va nous faire approcher au plus près de la chaise électrique.

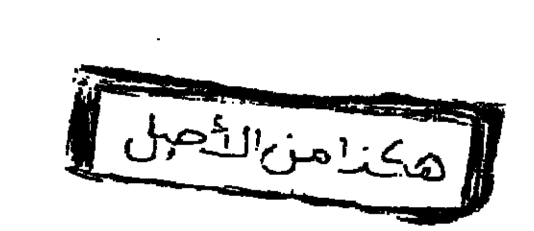
William Styron, d'écrivain sudiste à ses débuts, va se mettre à étudier les *racines du mouvement* noir, puis l'Holocauste vu d'un œil *américain*. *Mais, dans sa* maison de Nouvelle-Angleterre, *Updike-Rabbit* poursuit son œuvre de patiente et talentueuse *dissection* de la société américaine sans se plier aux modes : *mouvement des Noirs*, des Indiens, *Womens'Lib*, traumatisme vietnamien, apologie du kennédysme, dictature de Wall Street, produits manufacturés dans les « ateliers d'écriture ».

Les écrivains ont souvent été des voyageurs, afin de mieux rendre compte de leur monde. Lawrence Durrell, avec Joyce, Miller, Beckett, Amado et bien d'autres, allait longtemps laisser des traces avec son *Quatuor d'Alexandrie*, comme un avant-poste de toute une série de littérateurs qui allaient de nouveau choisir de vivre en France, ou en Italie, pour l'inspiration et le mieux-vivre. Toute une série de bourlingueurs de l'écriture qui préféraient être ailleurs, délibérément, refusant de *se confondre* avec leur pays d'origine.

Bien avant ce qu'on a appelé la « fin des idéologies », on avait pu lire les écrits de ces exilés volontaires qui, refusant la voie engagée d'un Heinrich Böll, d'un Günter Grass, s'étaient mis en *congé* de leur société ou de leur passé : tel Peter Handke sans *attendre* le penalty, tel Von Rezzori depuis longtemps hors de sa *Bukovine natale*, tel Nabokov revenu comme un papillon attiré *par l'Europe*. *Tel aussi* Thomas Bernhard, la grande révélation de ce quart de siècle, exilé au cœur de l'Autriche comme dans un fort imprenable.

Longtemps ignorée, la littérature *de langue* allemande finissait de régler ses comptes avec la *génération* des pères, dont elle ne voulait plus rien savoir. A la révolte des *années 60* avait succédé la fascination pour le voisin de l'Est, qui *parlait la* même langue, et qui, malgré le manque de liberté, malgré la censure, *retrouvait* une tradition vraie de la culture germanique. *Peut-être* même à cause de la privation de liberté qui forçait à plus de pru-





massacre (16 octobre). Le retour de Merleau-Ponty vingt ans après sa mort : un entretien avec Claude Lefort (2 mai). Paris propose son premier Salon du livre, et le débat sur le prix du livre bat son plein (12 mai).

Quelques livres pour l'année : *les Géorgiques*, de Claude Simon ; *Si par une nuit d'hiver un voyageur*, d'Italo Calvino ; *le Choix de Sophie*, de William Styron ; *Tristesse et beauté*, de Kawabata ; *le Jour de la comtesse*, de David Shahar (Médicis étranger) ; *l'Empire des nuages*, de François Nourissier ; *l'Enfant d'Edouard*, de François-Olivier Rousseau (Médicis) ; *le Spectateur engagé*, de Raymond Aron ; *l'Idéologie française*, de Bernard-Henri Lévy.

1982

La traduction de *Finnegan's Wake* de Joyce sort en français ; son traducteur s'explique (3 et 10 décembre). Peter Handke s'explique aussi, à propos de *Lent Retour* (5 mars). Des rééditions de Joseph Roth (5 novembre) et le début de Conrad en « Pléiade » (28 mai). Jacques Roubaud, après la mort de Georges Perec : *« Perec travaillait sur les lettres, sur leur présence, leur absence, sur leur ordre, sur leurs désordes, sur leurs formes, leurs retours, leurs énigmes »* (12 mars). Alain Robbe-Grillet écrit sur « Le comique de Robert Pinget » (16 avril). Dix ans après la mort de Montherlant, la biographie de Sipriot, *Montherlant sans masque* (3 septembre). Sartre en « Pléiade » (22 janvier). Francis Ponge, Grand prix national de la poésie (1er janvier). Alain Finkielkraut commente *Ethique et Infini*, d'Emmanuel Lévinas (4 juin). Quelques livres pour l'année : *Ce que parler veut dire*, de Pierre Bourdieu ; *le Nom de la rose*, d'Umberto Eco ; *les Châteaux de la subversion*, d'Annie Le Brun ; *Histoire d'une vie*, d'Elias Canetti ; *le Bouc émissaire*, de René Girard ; *Dans la main de l'ange*, de Dominique Fernandez (Goncourt) ; *l'Enfer et Cie*, de Jean-François Josselin (Médicis) ; *la Bicyclette bleue*, de Régine Deforges.



ISABELLE DE VIGAN

Nathalie Sarraute : recréer l'enfance

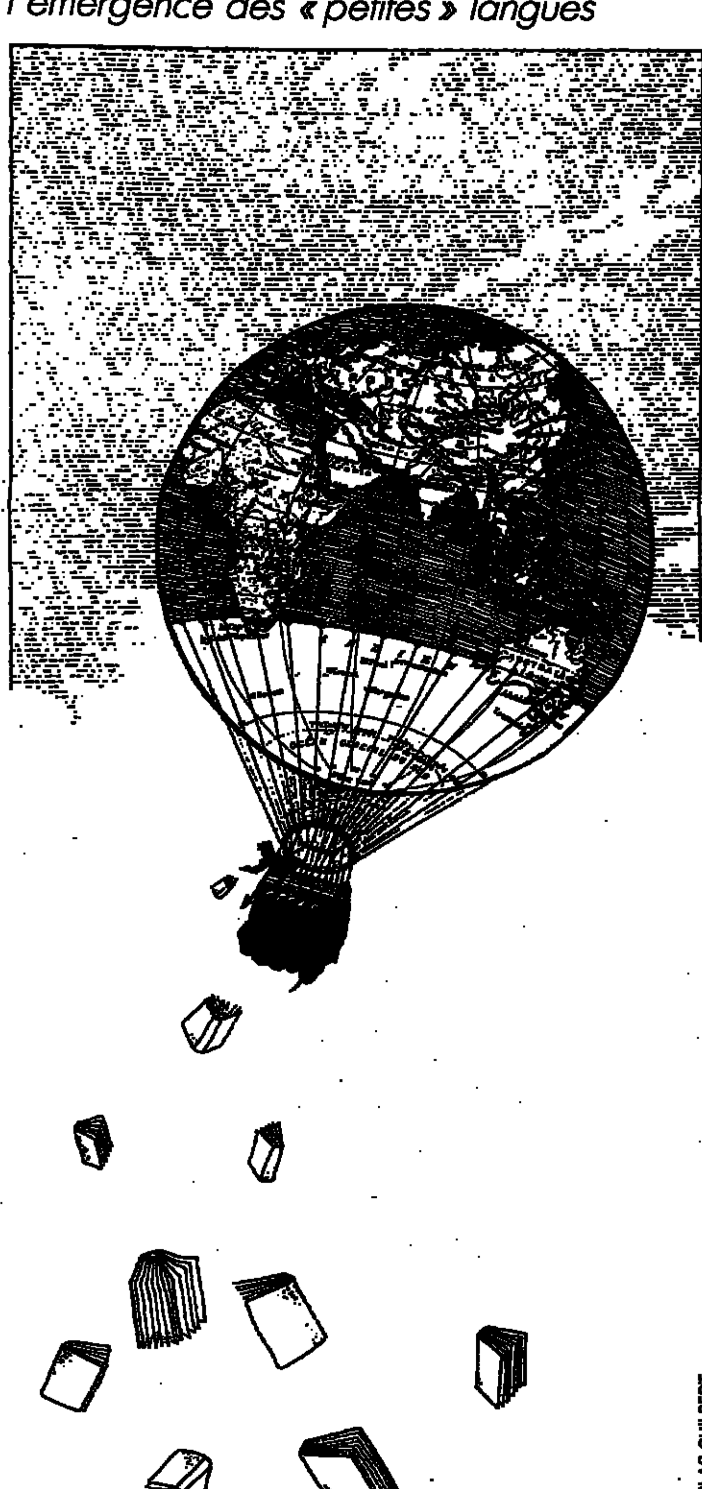
1983

Encore une année Sartre, trois ans après sa mort : *Carnets de la drôle de guerre, Cahiers pour une morale* (1er avril) ; *Lettres au Castor* (23 septembre). Jean Echenoz et *Cherokee* (Médicis) (2 septembre), tandis qu'on redécouvre Paul Gadenne (4 février), Louis Calaferte (25 février), Emmanuel Bove (4 mars), Pierre Bettencourt (18 mars), Jude Stefan (17 juin). On réédite *la Confession anonyme* de Suzanne Lilar (9 septembre), et François-Marie Banier trace un *« antiportrait »* de Nathalie Sarraute, au moment où paraît *Enfance* (15 avril). C'en est fini de *Tel Quel*. Sollers quitte le Seuil pour Gallimard, crée une nouvelle revue, *l'Infini*, et change de manière, avec un gros roman à succès et à polémique, *Femmes*, *« une hénaurme machine de guerre »* – que défend Jacqueline Piatier, – sur les relations entre les hommes et les femmes, et sur une génération intellectuelle (4 février). On entre dans une période de commémorations avec l'année Stendhal (8 avril). Kafka est dans « La Pléiade », Marthe Robert parle, et Alexandre Zinoviev explique *« les kafkailleries moscovites »* (8 juillet). Des écrivains contre l'apartheid : Brink, Goytisolo, Leiris, Jabès, Butor, Cortazar (18 novembre), et dix écrivains *« face à la gloire »*, de Maurice Blanchot à Claude Simon (22 juillet).

Quelques livres pour l'année : *Vie et destin*, de Vassili Grossman ; *la Loi humaine*, de Rezvani ; *Frère François*, de Julien Green ; *Emilie, Emilie*, d'Elisabeth Badinter ; *le Radeau de la Méduse*, de François Weyergans ; René Char dans « La Pléiade » ; *la Force majeure*, de Clément Rosset ; *le Migrateur*, d'Henri Thomas ; *les Egarés*, de Frédéric Tristan (Goncourt) ; *la Mémoire d'Abraham*, de Marek Halter ; le *Beckett*, d'Alfred Simon, et le *Rimbaud*, d'Enid Starkie. ►

d'ailleurs

ce dernier quart de siècle l'émergence des « petites » langues



NICOLAS GUILBERT

dence, et en même temps à plus de rigueur. Mais que deviennent les écrivains dissidents lorsqu'il n'y a plus de dictature ?... L'Espagne, isolée depuis tant d'années franquistes, nous fait assister à une véritable renaissance. Alors que, comme parallèlement, on constatait la fin du «boom latino-américain» : l'inspiration se tarissait peu à peu, tandis que, pour les exilés de Paris ou de Barcelone, il était possible de revenir chez eux.

Au cours des années 70-80, des textes arrivaient, de plus en plus nombreux, des « démocraties populaires », qui, pourtant, à travers tant d'auteurs ancrés à leur terroir, comme Hrabal, Kundera, Konwicki, Konrad ou Andric, auraient dû nous apprendre à distinguer la Slovaquie, la Slavonie, la Slovénie, la Galice et la Galicie, la Lettonie et la Lituanie, toutes ces «tribus» que nous avions enterrées et dont nous ne savons que faire.

La Russie, de son côté, tentait de sortir de l'isolement, faisant surgir de la neige et des camps, après le terrible *Vertige* d'Evguenia Guinzbourg, toute une série d'auteurs qui tentaient de se faire entendre, de «dissidents» qui se racontaient à mots couverts, inlassablement, à la suite d'un Pasternak nobélisé malgré Moscou, ou d'un Boulgakov, exhumé. Jusqu'à cette succession de déflagrations soljénitsyniennes qui, lentement, allaient fissurer le régime sans qu'il en eût vraiment conscience, au point de ne plus oser utiliser le mot «archipel» ! ■

2 juillet 1971

L'esprit encyclopédique de Soljenitsyne

Le nouveau roman de Soljenitsyne, auquel il travaillait depuis 1969, *Août 14*, vient de paraître à Paris, en russe, aux Editions Ymca Press. C'est la première édition originale. *Août 14* traite principalement du début de la première guerre mondiale et de la malheureuse offensive russe en Prusse-Orientale. Il s'agit vraisemblablement du premier volet d'une œuvre pleine et vaste.

Toute traditionnelle que soit son écriture, elle est d'une qualité exceptionnelle : Soljenitsyne manie le russe comme peu de ses contemporains. Il joue sur tous les registres de la langue et descend jusqu'à ses tréfonds pour en faire surgir, au besoin, des tonalités inédites. Archaïsmes, expressions dialectales, parlers paysans, vocabulaire technique, n'ont pas pour lui de secret ; et ce n'est pas un hasard si, dans le camp, ses codétenus voyaient cet homme taciturne penché sur un volume du Dal (1).

Août 14 a été conçu ou projeté par Soljenitsyne à dix-huit ans, en 1936, au moment de son bachot, et réalisé en 1969-1970 après les années de guerre, de déportation, de maladie, de travail créateur, d'obscurité et de gloire. On plonge dans le fouillis de ce roman comme si l'on vivait la première lecture de *la Comédie humaine* : il paraît presque impossible, dans le cadre d'un article, de rendre compte de la richesse étourdissante des trames narratives, des intrigues, des réflexions, des personnages que l'auteur campe devant nous avec la prodigalité d'un grand seigneur du verbe. Il ne s'agit pourtant que de reconstituer la vie du pays pendant à peu près une semaine du mois d'août 1914, quand éclate la guerre russo-allemande. Il s'agit aussi et surtout de retracer à tous les niveaux (en commençant par le grand état-major général et en terminant par les petits détachements) les péripéties de la malheureuse campagne de Prusse-Orientale qui, inaugurée par une offensive russe mal préparée, aboutit à une débandade. Cette campagne devait déterminer, d'après Soljenitsyne, la défaite militaire et les autres malheurs qui allaient s'abattre plus tard sur sa patrie.

Une remarque peut-être mineure, mais combien caractéristique de la méthode de travail de Soljenitsyne, qui, un jour, n'hésita pas à mettre les écrivains en garde contre *« une imagination par trop débridée »* : si *le Pavillon des cancéreux* frappe par l'étendue des connaissances médicales qui s'y étalent, si *le Premier Cercle* nous révèle un Soljenitsyne familiarisé avec la physique, les mathématiques et la technologie, l'auteur d'*Août 14* apparaît comme un historien, voire un théoricien militaire chevronné. Il est évident que, si sa propre expérience d'officier au front y est pour quelque chose, le principal est dû à des études sérieuses. Le grand écrivain se présente ainsi comme l'un des très rares esprits encyclopédiques de notre temps.

Mais il va de soi que ces compétences n'interviennent que pour servir l'œuvre littéraire. L'image récente d'une Russie qui, à la veille de la première guerre mondiale, s'industrialise et s'enrichit à un rythme vertigineux, mais dont les institutions étatiques sont incapables de s'adapter aux exigences de l'époque, à plus forte raison à la conduite d'une guerre moderne, émerge à travers ses paysages, ses usines, ses universités, ses écoles, ses états-majors, ses bureaux et ses femmes.

Qui ne rencontre-t-on pas dans cette galerie de personnages hauts en couleur, dont chacun, conformément au *« polyphonisme »* proclamé par l'écrivain, devient, à tour de rôle et pour un laps de temps, le héros du roman : un paysan ukrainien savoureux, nouveau riche, multimillionnaire, devenant étranger à ses propres enfants qu'il a fait instruire ; de jeunes garçons se voulant antitsaristes mais qui, au moment du danger national, mus par un instinct profond, s'engagent dans l'armée comme volontaires ; d'autres endoctrinés, semblables à nos gauchistes, « fils à papa » qui se gargarisent sans fin avec le mot mystique de *« révolutionnaire »* appellent la défaite de leur propre pays (*« Plus ça va mal, mieux ça vaut »*) et restent sourds à la voix de leurs parents, persuadés que toute « révolution » signifie d'abord ruine et misère ; généraux et officiers lâches ou héroïques, bornés ou brillants, arrivistes ou désintéressés.

L'amour le plus profond de l'écrivain va aux simples soldats, à ces paysans souvent illettrés arrachés à leur famille, proches de la terre, qui supportent avec patience le plus lourd fardeau des événements. Ils sont capables non seulement de dévouement et d'héroïsme, mais aussi, parfois, d'improvisation et d'une prise de conscience rapide, d'une saisie globale de la réalité... C'est dans des centaines d'Ivan Denissovitch avant la lettre, parmi lesquels se profilent plusieurs figures puissantes, dignes de légende, que s'incarne le mieux le génie national...

Les scènes de batailles, de retraites, d'attaques, de charges de cavalerie, sont de la main d'un grand peintre. Il y a la séquence inoubliable vouée à l'humble souffrance des chevaux harassés, blessés, éventrés sur un champ de bataille abandonné par les hommes. La souffrance, quelle qu'elle soit et où qu'elle frappe, apparaît comme un leitmotiv de l'œuvre soljenitsynienne.

Août 14 – avec ses six cents pages, serrées sans aucun temps mort – ne constitue probablement que le premier volume (*« le premier nœud »*, dit Soljenitsyne) d'un cycle qui, on le présume, devra traiter des phases ultérieures de la première guerre mondiale, peut-être de la révolution et de la guerre civile.

Peut-on, à la lumière du livre, dégager quelques éléments de la philosophie, de la *Weltanschauung* (« vision du monde ») de l'homme et du créateur ? En dehors même de la brève postface où l'auteur se moque de l'interdiction mesquine d'écrire le mot « Dieu » avec une majuscule dans un pays où l'on en accorde trois au KGB (initiales de la police politique), ce qui frappe en premier lieu, c'est une profonde foi religieuse, probablement conforme à la spiritualité de l'Eglise orthodoxe. Les réflexions consacrées à la prière, à ce qu'elle apporte à l'âme et à l'économie de l'univers, sont parmi les plus belles. A cette foi s'ajoutent le patriotisme, l'amour viscéral mais lucide de la terre, de l'histoire et de l'homme russes. Dans sa posface déjà citée, Soljenitsyne constate que son roman ne peut actuellement être publié dans sa patrie autrement que par *samizdat*, à cause de l'intervention d'une censure *« dont les raisons restent incompréhensibles au bon sens »*... Pourquoi incompréhensibles ? En privant une œuvre nationale de cette envergure de la masse de ses lecteurs les plus « légitimes », l'administration soviétique reste fidèle à son rôle de toujours.

Piotr Rawicz

(1) Le dictionnaire du russe comparable au Littré.

LE MONDE DES LIVRES 25 ANS

1984

Le centenaire de Bachelard (29 juin) ; la mort de Michel Foucault, et la sortie des tomes 2 et 3 de *l'Histoire de la sexualité* (22 juin). Sous la direction de Michel Serres, le début du corpus des œuvres de philosophie en langue française, chez Fayard (28 septembre).

Erich Fried est à Paris (2 novembre) ; Jorge Amado aussi : *« Les choses que j'ai vécues, je ne les renierai pas. Mais si j'écrivais mes Mémoires, je perdrais des amis de toute ma vie »* (14 septembre).

Milan Kundera publie *L'Insoutenable Légèreté de l'être* et une nouvelle traduction de *la Plaisanterie* (27 janvier). Annie Ernaux va être reconnue avec *la Place*, qui obtiendra le Renaudot.

Elle met en exergue cette phrase de Jean Genet : *« Je hasarde une explication : écrire, c'est le dernier recours quand on a trahi. »* (3 février). C'est le centenaire de Chardonne, *« La grande tradition du moralisme à la française »*. *« Cette peinture de l'âme typiquement française vaut pour les époques paisibles »* (13 janvier).


PHILIPPE BUONAFINE

Adieu Jankélévitch

Quelques livres pour l'année : *L'Amant* de Marguerite Duras (Goncourt) ; *De Gaulle*, par Lacouture, et *Gaston Gallimard*, par Pierre Assouline ; *Philosophie politique*, t.1, de Luc Ferry ; *le Mythe d'Icare*, d'André Comte-Sponville ; *Rimbaud en Abyssinie*, d'Alain Borer ; *Vies minuscules*, de Pierre Michon ; *Avec mon meilleur souvenir*, de Françoise Sagan ; *le Sourire du chat*, de François Maspero ; *l'Eté 36*, de Bertrand Poirot-Delpech ; *Naissance*, de Ludovic Janvier ; *les Tablettes de buis d'Apronenia Avitia*, de Pascal Quignard ; *les Jumeaux de Black Hill*, de Bruce Chatwin ; *la Maladie humaine*, de Ferdinando Camon ; *Aracœli*, d'Elsa Morante (Médicis étranger).

1985

Un petit éditeur, Solin, publie *le Tournant*, de Klaus Mann (12 janvier). La critique remarque William Boyd avec *Comme neige au soleil* (8 février). Leonardo Sciascia parle (31 mai) ; Alberto Moravia aussi : *« Le sexe, c'est la plus grande conquête de l'écrivain. »* (5 juillet) Heinrich Böll et Italo Calvino meurent (19 juillet et 20 septembre). *Le Chercheur d'or*, de J.-M. G. Le Clézio : *« Il y a des peuples qui se passent de chaussures et pas de conteurs »* (15 février) ; « Le retour au bercail de Philippe Sollers », avec un roman autobiographique, *Portrait du joueur* (18 janvier) ; Alain Robbe-Grillet joue aussi à « en revenir » : *le Miroir qui revient* (18 janvier). Hector Bianciotti choisit d'écrire dans sa langue d'adoption, le français : *Sans la miséricorde du Christ* (Femina) (30 août).

Le premier volume de *l'Histoire de la vie privée* : Michel Winock et Philippe Ariès (22 avril). « L'éternel enquêteur », Georges Dumézil, a quatre-vingt-sept ans (12 avril). Vladimir Jankélévitch est mort (28 juin).

Quelques livres pour l'année : *Naissance d'une passion*, de Michel Braudeau (Médicis) ; *les Noces barbares*, de Yann Queffélec (Goncourt) ; *les Jungles pensives*, de Michel Rio ; *Quartier perdu*, de Patrick Modiano ; *le réel est un crime parfait, Monsieur Black*, de Jacques Bellefroid ; *le Chagrin des Belges*, de Hugo Claus ; *l'Habitude d'être*, de Flannery O'Connor ; *Jin Ping Mei*, dans « La Pléiade » ; *les Cinq sens*, de Michel Serres (Médicis essai).

4 octobre 1991

Rembrandt chef d'entreprise

Le hasard bien ménagé qui asssure la publication simultanée chez Gallimard des traductions françaises du livre classique de Francis Haskell, *Mécènes et peintres. Etude sur les rapports de l'art et de la société au temps du baroque italien*, et de *l'Atelier de Rembrandt. La liberté, la peinture et l'argent*, de Svetlana Alpers (publié en anglais il y a trois ans) est riche d'enseignements. Il manifeste, d'abord, deux manières de penser l'inscription des artistes et des œuvres au sein de la culture qui est la leur. A l'empirisme et au scepticisme du professeur d'Oxford, qui fait large place au caprice, aux personnalités, aux circonstances, et qui doute de l'existence de quelque loi générale que ce soit, Svetlana Alpers oppose, à trente ans de distance, une démarche qui jongle avec les disciplines (comme on le fait, à Berkeley, dans la revue *Representations*, dont elle est l'une des animatrices), qui multiplie les rapprochements audacieux, qui articule les particularités internes des œuvres avec la logique spécifique qui a organisé leur production.

Le rapprochement des deux ouvrages permet, aussi, de dessiner l'espace des positions que les peintres du dix-septième siècle pouvaient occuper. La partie se joue entre trois pôles : la corporation, le patronage et le marché. Francis Haskell et, après lui, Roberto Zapperi, à propos des Carrache, soulignent comment l'acceptation du lien de clientèle, de la protection d'un mécène ou de la dépendance à l'égard des commanditaires est dans la Rome baroque le moyen le plus ordinaire permettant aux artistes d'échapper aux réglementations des communautés de métier et de distinguer leur art des professions *« viles et mécaniques »*.

Svetlana Alpers montre qu'il est une autre voie, certes étroite et risquée, mais qui peut libérer le peintre non seulement des tracasseries de la corporation, mais aussi des servitudes du patronage. Cette stratégie s'appuie sur deux réalités : l'une toute matérielle (l'atelier), l'autre abstraite (le marché). Ce qui les unit est une même question : quels sont les mécanismes qui peuvent légitimement fixer la valeur de la peinture ?

Rembrandt refuse les critères qui déterminaient traditionnellement le prix des tableaux, faisant dépendre leur valeur soit du coût des matériaux employés, soit de l'illusion de réalité créée par l'artiste, soit du temps passé à la réalisation de l'œuvre. La valeur qu'il produit est d'un tout autre ordre, proprement picturale en ce qu'elle réside dans la manière, le métier, la main du peintre. La préférence de Rembrandt pour le style rugueux, sa technique particulière, qui, contre le goût de la cour, travaille la couleur en pâte épaisse, parfois avec le couteau ou même avec les doigts, comme s'il s'agissait d'un matériau à modeler, manifestent dans la façon de peindre l'autonomie assignée à la valeur picturale.

Pour Rembrandt, cette valeur, *« d'ordre représentationnel »*, écrit Svetlana Alpers, est tout à fait susceptible d'une équivalence monétaire. C'est même celle-ci qui, bien plus que les distinctions curiales ou les éloges académiques, doit être reconnue comme le principe fondamental d'évaluation et de hiérarchisation des œuvres – et des peintres. Le statut de l'artiste est en raison directe de la valeur marchande de ses œuvres, fixée par le libre jeu du marché et non pas par les règlements corporatifs ou par les normes traditionnelles qui dictaient les conditions de rémunération des peintres.

Dans un pays où existe un large marché des œuvres peintes – plus large, en tout cas, que dans l'Italie contemporaine, – Rembrandt est le premier qui s'efforce de *« trouver une place pour la peinture dans le cadre des mécanismes du marché capitaliste alors en plein développement »* (...)

Le marché devient une alternative au mécénat, à ses contraintes et à ses humiliations. Refusant les séductions des cours comme les attraits d'une carrière publique, Rembrandt est avant tout homme d'atelier. C'est dans ce lieu, séparé de l'habitation domestique, mis à distance de la famille, qu'il transmet son savoir et qu'il construit son autorité. L'atelier est un lieu théâtral où des scènes représentées réellement par les élèves et les modèles mués en acteurs ou fictivement dans l'esprit du peintre permettent de briser avec les conventions anciennes et les références canoniques. Le travail du modèle, de l'artiste lui-même quand il est son propre modèle, ou du client portraituré, soumis lui aussi aux pratiques de l'atelier, est ainsi identifié à un jeu de théâtre dont le peintre est l'ordonnateur.

Même si l'atelier de Rembrandt n'est pas, comme celui de Rubens, une véritable manufacture à produire et reproduire des tableaux sans signature, résultats d'une stricte division du travail, il reste quelque peu paradoxal que le peintre considéré comme l'inventeur de l'individualité dans l'art ait été, avant tout, un chef d'entreprise rompu à la logique marchande. Pour Svetlana Alpers, il n'y a pas là contradiction. La conception de l'individu libre, propriétaire de sa personne au sens où l'entend Locke, et celle du libre marché, seul principe reconnu pour l'évaluation des œuvres, s'étayent l'une l'autre. Plus que d'autres peintres, Rembrandt a multiplié les autoportraits (une cinquantaine de tableaux, vingt gravures, une dizaine de dessins), et sur cette prise de possession du moi propre il a construit la valeur spécifique de ses œuvres. *« Ses œuvres sont des marchandises qui se distinguent des autres parce qu'elles s'identifient comme étant les siennes ; et, en les fabriquant, il se transforme lui-même en marchandise »* : de là la formule brillante qui résume l'argument du livre : *« Rembrandt était un entrepreneur du moi. »*

L'ouvrage s'ouvre et se clôt sur un autre paradoxe : l'œuvre de Rembrandt, qui peut être tenue comme l'expression extrême de la singularité individuelle en peinture – par la place qu'elle fait aux autoportraits, par le traitement spécifique de la couleur, par une manière de travailler qui refuse la collaboration avec des assistants, – fait l'objet aujourd'hui de nombreux doutes quant à l'authenticité de plusieurs tableaux.

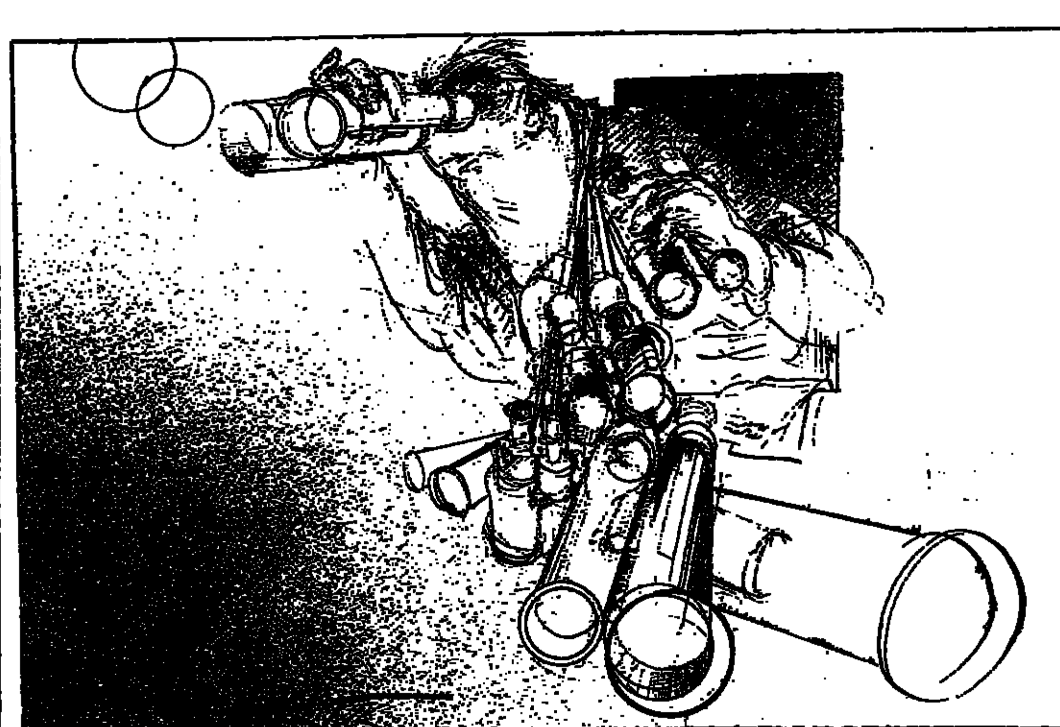
Pour Svetlana Alpers, c'est dans la pratique même de Rembrandt que ces incertitudes s'enracinent : la copie de ses propres œuvres et même de ses autoportraits, devenus ainsi bizarrement des « autoportraits non autographes », est, en effet, l'une des clefs de voûte de son enseignement. La prolifération des œuvres « d'après » Rembrandt, produites pour nombre d'entre elles dans son atelier même, vient ainsi menacer l'identité individuelle qui fonde l'œuvre et qui lui assure, tout ensemble, son statut existentiel (déployé dans la prise de possession du moi propre) et sa valeur sur le marché (dépendante d'un style et d'une manière immédiatement reconnaissables). Résoudre la contradiction oblige à tirer les conséquences extrêmes de la centralité de l'atelier et à désigner Rembrandt comme un *« artiste dont l'entreprise ne saurait être réductible à son œuvre autographe »*.

La conclusion comme la démarche pourront effaroucher ceux qui considèrent l'œuvre d'art comme un mystère unique créé par un génie sans attaches. Contre cette représentation qui universalise une idéologie esthétique née au dix-neuvième siècle (et souvent anachroniquement appliquée à Rembrandt), le livre de Svetlana Alpers démontre, avec une remarquable agilité, que rendre raison des caractéristiques formelles et de la signification d'une œuvre suppose de restituer les logiques et les pratiques de tous ordres (marchandes, pédagogiques, sociales, etc.) qui gouvernent les conditions de sa production et de sa circulation.

Roger Chartier

Les aléas de l'histoire

Les historiens ont d'abord affirmé leur statut scientifique avant de mettre en cause l'hégémonie de l'école des « Annales »



par Pierre Lepape

Dans «le Monde des livres» du 25 février 1977, Emmanuel Le Roy Ladurie a été chargé d'écrire un court bilan de ce qui s'est passé dans le domaine du livre d'histoire depuis la création du supplément, dix ans auparavant. *«Historien professionnel et journaliste occasionnel»*, comme il se qualifie lui-même, Le Roy Ladurie, qui collabore régulièrement au «Monde des livres» depuis 1969, articule son article, intitulé «Place à la sociologie», autour de l'explosion de l'histoire sociale. *«Sociale au sens de sociologique, bien entendu. Puisque aussi bien, en ce secteur, la discipline historique s'est mise à l'école des autres sciences humaines.»* Et l'historien énumère les nouveaux territoires conquis par cette histoire sociale, les nouvelles méthodes utilisées – notamment le développement de l'histoire quantitative, – les nouvelles approches autorisées par la géographie historique, la psychanalyse et la réflexion sur la science même de l'histoire.

Par modestie sans doute, l'historien, qui n'oublie pas de faire référence à *«quelques monstres sacrés de la profession : Braudel, Chaunu, Duby...»*, omet de citer trois ouvrages importants. Ils ont tous trois paru dans la collection «Bibliothèque des histoires», créée en 1972 chez Gallimard par Pierre Nora : *le Territoire de l'historien*, de Le Roy Ladurie (1973), *Faire de l'histoire* – en trois volumes intitulés *Nouveaux problèmes, Nouvelles approches, Nouveaux objets*, – publié sous la direction de Pierre Nora et de Jacques Le Goff (1974); enfin *Montaillou, village occitan, de 1294 à 1324* (1975), de Le Roy Ladurie encore, dont l'immense succès auprès du public fait date : la «nouvelle histoire», héritière des *Annales*, créées en 1929 par Marc Bloch et Lucien Febvre, s'impose sur le marché éditorial, que l'on croyait jusqu'alors réservé à la classique et répétitive histoire-événement. L'histoire qui se lit rejoint l'histoire qui se fait.

Foin de la fausse modestie, «Le Monde des livres» n'a pas attendu le triomphe de *Montaillou* pour indiquer l'existence de «nouvelles voies pour la recherche historique» : c'est le titre d'une double page parue le 25 janvier 1969. Jacques Le Goff y fustige *«l'histoire de grande consommation, de documentation souvent médiocre, de problématique presque toujours dépassée ou pervertie»*, y rend hommage à la vitalité de l'histoire traditionnelle, celle de l'Ecole des chartes par exemple, qui engrange les documents et ravitaille en abondance cette avant-garde de la recherche qui exploite et développe l'héritage de Bloch et de Febvre. Le Roy Ladurie y parle de l'essor de l'histoire quantitative; Jean-Claude Gardin évoque les apports de la linguistique à l'histoire, Guy Herzlich parle de la révolution apportée par l'informatique dans la critique des textes.

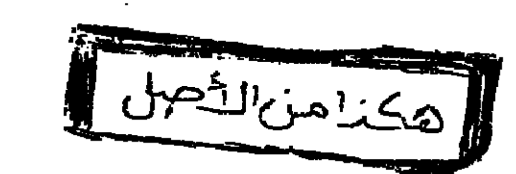
Est-ce à dire que «Le Monde des livres», disposant de nombreuses longueurs d'avance sur le goût général du public, va désormais caracoler en solitaire sur les cimes de l'histoire sociale? Ce serait mal connaître ce qu'est un journal, mal apprécier aussi la problématique qu'affronte un supplément littéraire qui doit à la fois, pour ses lecteurs, être un miroir de ce qui se publie et un guide indiquant ce qui lui paraît le plus riche, le plus novateur, le plus utile au déchiffrement du monde.

Rien d'étonnant donc si, jusqu'au début des années 80, une sorte de division intellectuelle du travail s'exprime dans le supplément, au risque, calculé, de l'incohérence. Aux uns la «petite» histoire et aux autres la «grande». Fernand Braudel et Alain Decaux peuvent cohabiter dans une même page; un entretien avec Michel de Certeau peut voisiner un compte-rendu du *La Fayette* du duc de Castries. Refus de choisir? Pas vraiment : les pionniers occupent des espaces beaucoup plus importants que les fermiers; mais refus d'éliminer, certainement.

Le changement qui apparaît progressivement au début des années 80 réside moins dans un rétrécissement des choix opérés – la «petite» histoire s'étiole avant de disparaître presque complètement – que dans une modification du statut du livre d'histoire. Peu ou prou, celui-ci appartenait jusqu'alors à la littérature. La chance éditoriale de la «nouvelle» histoire est d'avoir été portée par des savants qui étaient aussi d'excellents écrivains. Mais cette conquête d'un public nouveau accomplie, l'histoire entend bien desserrer les liens séculaires qui l'attachent à la littérature et affirmer son statut scientifique. Cette exigence accompagne une remise en cause de l'hégémonie de l'«école» des *Annales* sur la recherche historique française et une réintroduction dans le champ éditorial de travaux étrangers jusqu'alors trop négligés.

Les pages du «Monde des livres» consacrées à l'histoire sont évidemment le lieu, civilisé mais pugnace, de ces nouveaux débats qui se déroulent désormais exclusivement entre historiens professionnels et dans lesquels s'affrontent moins des idéologies de l'histoire – on est loin des batailles rangées qui opposaient marxistes et non-marxistes – que des philosophies de la connaissance et des options épistémologiques. Il n'y a pas une nouvelle «nouvelle histoire», mais bien une floraison de nouveaux problèmes, de nouvelles approches, de nouveaux objets. *Faire de l'histoire*, l'ouvrage dirigé par Le Goff et Nora, mériterait, moins de vingt ans après sa parution, d'être récrit. ■





LE MONDE DES LIVRES 25 ANS

1986 Une nouvelle génération d'écrivains est-allemands : Christa Wolf, Christoph Hein, Thorsten Becker (25 avril). Un entretien avec Ismail Kadaré : *« Mon attitude d'écrivain, c'est de dépétrifier »* (23 mai). Le débat sur la nouvelle version d'*Etre et temps*, de Heidegger : « Peut-on traduire Heidegger ? » (12 décembre). Le troisième volume de *Temps et récit*, de Paul Ricœur, *le Temps raconté* (7 février et 21 novembre).

L'Identité de la France, de Fernand Braudel, mort en 1985 (28 mars). « Daniel Boulanger le magicien », portrait d'un écrivain : cent scénarios-dialogues ; plus de cinq cents nouvelles, et encore beaucoup de romans à venir (3 janvier).

Quelques livres pour l'année : *Quelque chose noir*, de Jacques Roubaud ; *la Vie Ripolin*, de Jean Vautrin ; *Voyage à Rodrigues*, de J.-M. G. Le Clézio ; *Course d'amour pendant le deuil*, de Florence Delay ; *Mes parents*, d'Hervé Guibert ; *Sphinx*, d'Anne Garréta ; *l'Enfer*, de René Belletto (Femina) ; *le Grand Cahier*, d'Agota Kristof ; *Léon l'Africain*, d'Amin Maalouf ; *l'Art du roman*, de Milan Kundera ; *Exercices d'admiration*, de Cioran ; *Un captif amoureux*, de Jean Genet ; *Biologie des passions*, de Jean-Didier Vincent ; *le Sexe et la mort*, de Jacques Ruffié ; *le Parfum*, de Patrick Süskind ; *Couleur du temps*, d'Umberto Saba ; *Milena*, de Margarete Buber-Neumann, et *Vivre*, de Milena Jesenska ; *Oblomov*, de Gontcharov ; *Regardez-moi*, d'Anita Brookner.



A. MANNHEIMER

Kundera : de Prague à Paris

1987 « Quand ils rêvaient à la révolution », *Génération*, t. 1, d'Hamon et Rotman (13 mars). Gilles Lipovetsky prend la mode au sérieux, dans *l'Empire et l'éphémère*. Pour : Roland Jaccard, « Le tragique de la légèreté » ; contre : Alain Finkielkraut, « Un militant de l'insignifiance » (13 novembre). *« Ecrire est une école d'incertitude »*, dit Joseph Brodsky, Nobel 1987 (18 décembre). Pour William Maxwell, écrivain américain méconnu, *« il y aura toujours sur terre quelques individus pervers pour lire encore »* (13 juillet). Primo Levi se suicide le 11 avril. ►

6 novembre 1975

Gens de Montaillou

Des interrogatoires d'une famille mexicaine recueillis au magnétophone et superbement menés, recoupés, mis en forme et en perspective par le sociologue américain Oscar Lewis, est sorti, ces dernières années, un chef-d'œuvre : *les Enfants de Sanchez*. Ce document extraordinaire sur la civilisation de pauvreté égalait en puissance, en vérité, un roman de Zola.

Au quatorzième siècle, un petit village du comté de Foix, dans l'Ariège, a été ausculté d'une manière aussi minutieuse. Un évêque de Pamiers, Jacques Fournier, bientôt appelé à être pape en Avignon sous le nom de Benoît XII, mène l'enquête de 1317 à 1324. A Montaillou vivent deux cent cinquante personnes environ. Plus d'une trentaine comparaîtront, et quelques-unes du village voisin, Prades, qui forme avec Montaillou le pays d'Aillon, sis aux sources de l'Hers : *« Un beau plateau entouré de pâturages et de forêts »*. L'inquisiteur est habile à la question et les paysans parlent...

Ils racontent trente ans de leur vie journalière : la maison qu'ils habitent, leurs démêlés avec le voisin, leur fornication avec la voisine, la rencontre qu'ils font aux champs de ces « bons-hommes » (les cathares) qui parcourent le pays en *« héréticant »* les moribonds, les veillées auxquelles ils assistent.

Des scribes diligents notent, rédigent, soumettent leur compte rendu d'audience aux accusés, recopient en latin. Et ces confessions – deux volumes sur quatre – échappent à la faux du temps. La bibliothèque vaticane les engrange. En 1965, un érudit, J. Duvernoy, les publie dans le texte latin. Dix ans plus tard, un *historien que nos lecteurs connaissent* bien, Emmanuel Le Roy Ladurie, se saisit de ce document exceptionnel.

Il le dépèce, l'examine à la loupe, le tourne, le retourne, le presse en tous sens, interroge ses mots, ses proclamations de foi, ses aventures humaines. Et il en sort ce *Montaillou, village occitan* (Gallimard) qui nous transporte cinq cents ans en arrière, à la limite de la montagne et de la plaine, à la jonction de l'orthodoxie romaine et de l'hérésie cathare, ressuscitant ces humbles que l'histoire ignorait.

Jusqu'à ce qu'elle se fasse *sociologique, ethnographique*, l'histoire était vouée aux hauts faits des princes et des grands, parce que de ceux-là seules les traces, habituellement, demeurent. Renversant ce courant, l'inoubliable thèse de Pierre Goubert, qui a redonné vie aux paysans du Beauvaisis à travers les registres des paroisses. Le *Montaillou* de Le Roy Ladurie se situe dans cette ligne. Mais il exploite un document plus étroit comme base et plus riche sur le plan humain.

Les gens de Montaillou sont là. Ils s'appellent, comme aujourd'hui, les Belot, les Clergue, les Maury, les Maurs... Ils s'entretiennent, ils s'affrontent, ils se dénoncent, ils règnent, ils supportent les coups du destin et de l'Inquisition. Un petit peuple fait surface dans l'histoire. Au-delà des Pyrénées, en Catalogne, les émigrés, qui ont emporté le pays à la semelle de leurs bottes, se retrouvent, se marient entre gens du village.

Avec *eux tous*, l'historien tend à bâtir un « modèle » de civilisation rurale au « beau » Moyen Age, ruinant quelques idées fausses, étayant quelques-unes des rêves qu'on se forge sur le bon vieux temps. Au compte des erreurs, les rapports de domination, le fossé qu'on imagine exister entre nobles et « ignobles ». Tout le monde est paysan à Montaillou, avec plus ou moins de terre, plus ou moins de vaches ou de moutons. Même du côté des *seigneurs, la grande propriété n'existe* pas. Et cela donne une vie quasiment égalitaire, où de la châtelaine aux bonnes femmes, on se parle, on s'embrasse, on échange papotages et ustensiles. Une vie libre aussi. Pas question de servage, même pour les pauvres. Bergers et servantes louent leurs bras ou leurs pieds à qui bon leur semble. Et des premiers Le Roy Ladurie dira qu'ils changent plus facilement de patron que de chemise.

On n'en est pas pour autant communautaire. Car la *domus* ou *l'ostal*, qui est à la fois la maison et la *famille qu'elle abrite, crée à tous les* niveaux économiques une liaison verticale très forte dont on ne sort guère. Montaillou fonctionne comme un « archipel » de *domus*. Il n'y a pas de confrérie, encore moins de coopérative. Sinon dans le monde des pâtres qui, eux, nomades sans être indigents pour autant, se regroupent, par suite de la transhumance, dans la cabane en altitude pour une vie collective.

Emmanuel Le Roy Ladurie se défend d'avoir fait un livre – de plus – sur les cathares. Pourtant l'hérésie surplombe le village autant que les sommets pyrénéens. Elle l'affine, l'exalte, lui donne âme, aventure, langage, vie et mort. A Montaillou, tout tourne autour des *« parfaits »*. Qu'ont-ils de différent des autres, les *« bonshommes »* ? *« Leur chair, leurs os, leur forme, leur figure, sont exactement ceux des autres hommes. Mais ils sont les seuls à tenir les voies de justice et de vérité qu'ont tenues les apôtres. Ils ne mentent pas. Ils ne prennent pas le bien d'autrui... »* Ce portrait idéal vient évidemment d'un fidèle. Dans la réalité, que traque l'historien, parfois *l'image se ternit*.

A côté des deux frères Authié sans reproche, qui furent notaires à Ax-les-Thermes avant de tout quitter pour assurer le salut de leur âme et sillonner la montagne, Guillaume Bellbaste, autre *« parfait »* de Catalogne, incarne à merveille un tartuffe. Il fera épouser sa concubine, sans doute enceinte, par Pierre le berger, son ami, pour la lui reprendre une semaine plus tard.

Ce Pierre, ainsi grugé, est une des plus belles et des plus nettes figures du livre. Un homme libre, ouvert, *généreux, toujours par monts* et par vaux et content de l'être, disponible aux aventures, aux amours passagères, à l'amitié surtout. Il arrache à son portraitiste cette louange : *« Grâce à lui, j'ai rencontré en milieu populaire l'image fragile d'un certain bonheur d'Ancien Régime. »*

Ainsi, comme un roman, cette monographie villageoise possède ses héros, qui émergent d'une multitude, souvent confuse, de personnages. Le curé de Montaillou est l'un deux. Curieux esprit et fameux drille, ce Pierre Clergue. Il est au cœur du village, comme une araignée au cœur de sa toile. Il happe ses proies : des femmes, d'abord, dont il est grand amateur ; *les adversaires de sa domus* ensuite. Représentant de l'Eglise, bien qu'en sympathie avec les hérétiques, il se conduit en agent double au mieux de ses intérêts : il moucharde qui lui nuit, il menace qui le tente. Il tombera finalement dans les rets de l'évêque Fournier. Mais son interrogatoire manque et Pierre Clergue ne survit qu'à travers ce que ses ouailles en ont dit.

Féminines, beaucoup d'entre elles sont passées dans ses bras. L'une au moins en garde bon souvenir : l'ex-châtelaine de Montaillou. Belle et amoureuse, Béatrice de Planissoles est la grande figure de femme qui éclaire le livre.

Deux fois mariée dans la noblesse, parce qu'elle en fait partie. La conscience de classe ne joue à Montaillou que dans le mariage. Du moins n'empêchera-t-elle pas le flirt avec un *régisseur* cathare ! Ce sera la première aventure de Béatrice qui préfigure ici *Lady Chatterley*...

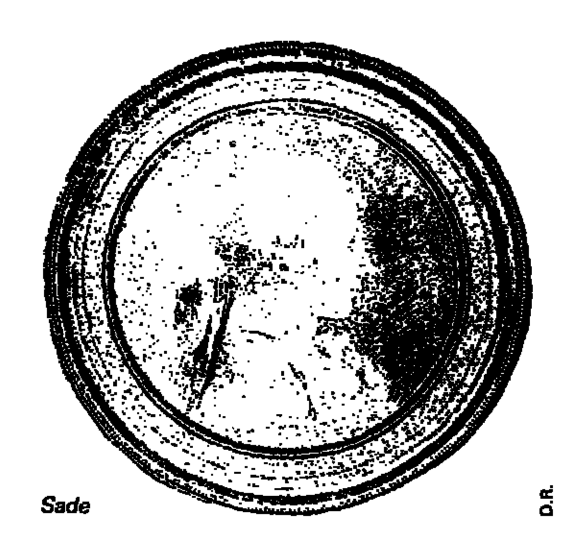
Deux fois veuve, deux fois maîtresse de prêtre. Atteinte de *« presbytérastie »*, dira son historien. L'un deux, c'est Pierre Clergue, évidemment. L'autre, plus tard, sera le maître d'école de ses filles. En sa brièveté, l'histoire de cette ultime passion est belle. Le qu'en-dira-t-on persécute les amants. Ils fuient en un curieux diocèse où les prêtres se marient. Là, Béatrice, déjà un peu vieillotte mais ensorcelée, épouse son vicaire. Bientôt désunis, tous deux se retrouveront dans les prisons de l'Inquisition d'où l'évêque de Pamiers les libérera le même jour...

Voilà ce que charrie *le Registre d'inquisition* de Jacques Fournier. On comprend qu'un historien tombe amoureux d'un tel document. Ce qui est arrivé à Emmanuel Le Roy Ladurie, en lui fermant un peu les yeux.

L'œuvre passionnée, passionnante, qu'il en tire a pris des proportions démesurées. Romancier inhibé et sociologue exhibé, l'auteur, écrivain-né, joue sur deux tableaux qui l'un l'autre se nuisent. La saveur de *ses archives, il la communique* avec bonheur à travers les fragments qu'il traduit et dans un commentaire aisé, brillant, plein de formules et de clins *d'œil qui risquent d'irriter le savant*. A l'inverse, sur ces reliques vivantes, le professeur au Collège de France a plaqué le trop rigide et pesant questionnaire de l'ethnographe. Les mêmes témoins passent et repassent. Les redites se multiplient. le simple lecteur à la fin se lasse. Avec quel appétit pourtant il avait découvert Montaillou, ses paysans, ses bergers, ses servantes, ses *« parfaits »*, son curé, sa châtelaine. Tous ces visages *hauts en couleur et si présents*, il supporte mal qu'ils s'estompent sous une poussière de notations abstraites *qui valent moins cher que* les passions.

Jacqueline Piatier

LE MONDE DES LIVRES 25 ANS


Sade D.R.

► On publie *Lilith* et *le Système périodique* (17 avril). Sherlock Holmes a cent ans, et son Intégrale en « Bouquins ». Une de ses « petites filles », P. D. James : *Un certain goût pour la mort* (3 avril). Jean-Jacques Pauvert publie les *Œuvres complètes* de Sade, et Annie Le Brun, *Soudain un bloc d'abîme, Sade* (13 février).

Quelques livres pour l'année : *la Nuit sacrée,* de Tahar Ben Jelloun (Goncourt) ; *les Eblouissements* de Pierre Mertens (Médicis) ; *le Cœur absolu,* de Philippe Sollers ; *Nocturne indien,* d'Antonio Tabucchi (Médicis étranger) ; *la Galerie des jeux,* de Steven Millhauser ; *Précieuse Porte,* de William Goyen ; *Une jeunesse viennoise,* d'Arthur Schnitzler ; *l'Ancêtre,* de Juan Jose Saer ; *Correspondance,* de Jean Rhys ; *le Marquis de Bolibar,* de Léo Perutz ; *Soleil noir, mélancolie et dépression,* de Julia Kristeva ; *la Défaite de la pensée,* d'Alain Finkielkraut ; *la Statue intérieure,* de François Jacob ; *Théorie de l'agir communicationnel,* de Jürgen Habermas.

1988 La gloire posthume de Marina Tsvetaïeva : une biographie et des publications chez Clémence Hiver (19 février). Des écrivains chinois à Paris : de Han Shaogong à Liu Xin Wu : « Une certaine continuité avec la littérature traditionnelle » (3 juin). « *Ce sont les pires expériences qui se transmettent le mieux* », dit Kasimierz Brandys, dont on publie *Carnets d'exil* (22 janvier). « Portrait de Robbe-Grillet en châtelain », *Angélique ou l'enchantement* (5 et 12 février). « Une leçon de littérature autobiographique de Michel Leiris » : *A cor et à cri* (19 février).

« Eloge de la parole plurielle » : *Etrangers à nous-mêmes,* de Julia Kristeva (9 décembre). Freud retraduit aux PUF (14 avril) ; le début des *Œuvres complètes* de Simone Weil chez Gallimard (10 juin) ; *Heidegger et le nazisme,* de Victor Farias, et un long débat (5 février et 6 mai). Le début de l'*Histoire de la population française,* sous la direction de Jacques Dupâquier (11 mars). Michel Deguy règle ses comptes avec Gallimard : *le Comité* (11 mars).

Quelques livres pour l'année : *l'Exposition coloniale,* d'Erik Orsenna (Goncourt) ; *la Tristesse du cerf-volant,* de Françoise Mallet-Joris ; *Trente ans d'amour fou,* de Dominique Rolin ; *Maîtres anciens,* de Thomas Bernhard ; *le Bûcher des vanités,* de Tom Wolfe ; *le Livre de l'intranquillité,* de Fernando Pessoa ; *Portugal,* de Miguel Torga.

1989 Queneau en « Pléiade » : « *Je naquis au Havre un vingt et un février / en mil neuf cent et trois/ ma mère était mercière et mon père mercier : / ils trépignaient de joie* » (27 octobre).

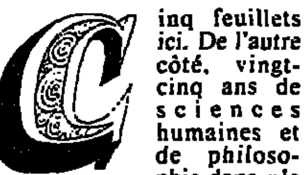
Le dernier feuilleton de Bertrand Poirot-Delpech : *un hommage, Nathalie Sarraute, et* une découverte, Françoise Bouillot (22 septembre). Le premier feuilleton de Michel Braudeau : : *Etude sur* la Chartreuse de Parme *de Monsieur Beyle,* d'Honoré de Balzac (29 septembre). « L'affaire Rushdie » : une lecture déformée des *Versets sataniques* et une condamnation à mort pour cause de *littérature* (10 *mars*). La *mort* de Leonardo Sciascia (24 novembre). « *Ce livre m'a libéré de toute une partie de ma vie* », dit Andréi Bitov, à propos de la *Maison Pouchkine, roman de l'humiliation infinie* (13 janvier). La Révolution, la Révolution, la Révolution et, enfin, le bilan d'un Bicentenaire (8 décembre).

Quelques livres pour l'année : *Panégyrique,* de Guy Debord ; *l'Acacia,* de Claude Simon ; ►

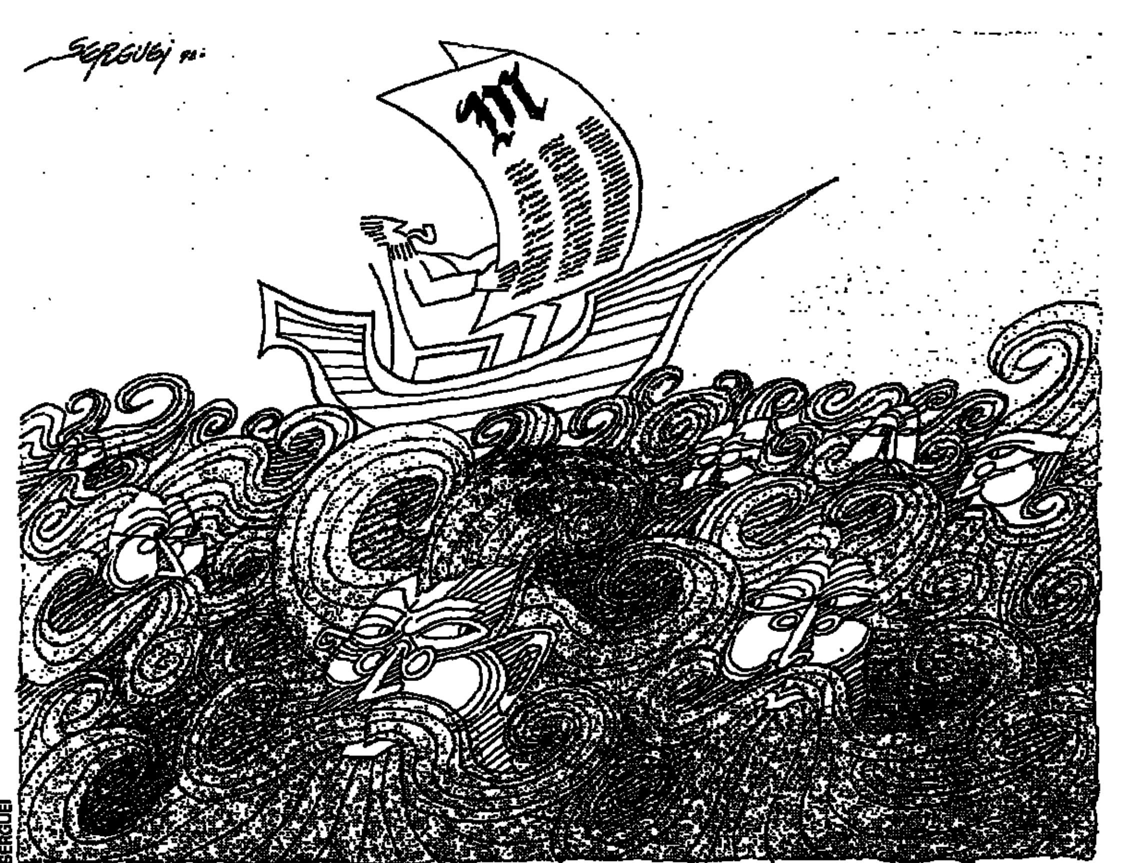
par Roger-Pol Droit

Le temps des inventions

En sciences humaines comme en philosophie, l'ère des structures est révolue
Il n'y a plus de système dominant. Survol d'une mutation considérable


Cinq feuillets ici. De l'autre côté, vingt-cinq ans de sciences humaines et de philosophie dans « le Monde des livres », soit un bon millier d'articles, en s'en tenant *aux principaux. Rétrospective* impossible. Il s'est passé – et pensé... – tant de choses en un quart de siècle dans la vie intellectuelle française, les colonnes de ce journal ont résumé, encensé ou ignoré – à tort ou à raison – tant d'ouvrages qu'aucun rapide survol n'en dessinera jamais une carte d'ensemble à la fois réduite et fidèle. Bref, les remarques suivantes sont quelques notes précaires autour d'une histoire qui reste à écrire. Rien de plus.

Au commencement étaient les structures. Quand, en 1967, naît « le Monde des livres », leur règne est bien établi. Il est encore récent, du moins dans sa diffusion publique. Louis Althusser vient de se faire connaître avec *Pour Marx* et *Lire « le Capital »*, publiés en 1965. Michel Foucault finit d'accéder à la notoriété avec *les Mots et les Choses*, grand succès de 1966, comme les *Ecrits* de *Jacques Lacan. Claude Lévi-*Strauss livre, en 1967, *Du miel aux cendres*, deuxième volume des *Mythologiques*. S'il existe entre ces penseurs bien des différences et s'ils ne forment pas véritablement une école, la charnière des années 60 aux années 70 demeure dominée par l'omniprésence de modèles et de méthodes empruntés à la linguistique de Saussure et, plus encore, à celle de Jakobson.


SERGUEI

L'étonnant est que ces mutations théoriques ne sont plus confinées dans les cercles savants. A côté de la littérature, de l'histoire et des essais, un nouveau secteur se développe dans l'édition. Les sciences humaines prennent place dans la vitrine des libraires et les colonnes du *Monde.* De multiples outils théoriques deviennent familiers à un public plus vaste et plus diversifié qu'auparavant. La philosophie paraît se replier devant les subdivisions blindées du marxisme et de la psychanalyse. Sartre, notamment, se retire de l'avant-scène.

Puis vinrent les turbulences. Elles traversent les années 70. Venues de divers côtés, elles tirent à hue et à dia un paysage intellectuel de plus en plus mouvementé. Les modèles linguistiques se modifient : avec Chomsky, la grammaire générative interroge la *production* des phrases par un sujet. D'autre part, avec notamment Roland Barthes, Algirdas-Julien Greimas, Julia Kristeva, la recherche étend ses investigations à l'ensemble des systèmes de signes. Avec *l'Anthropologie politique* de Georges Balandier, on découvre que les sociétés inventent continûment selon un équilibre instable, tandis qu'Alain Touraine éclaire, pour sa part, la *Production de la société*, après que Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron ont étudié les mécanismes de *la Reproduction.*

C'est aussi le temps des « anti » : antipsychiatrie, avec David Cooper, Ronald Laing, Thomas Szasz et bien d'autres, qui s'en prennent aux pouvoirs de l'asile ; *l'Anti-Œdipe* avec Deleuze et Guattari (1972), qui défendent la productivité de l'inconscient contre sa réduction systématique aux petits conflits entre papa-maman-et-moi ; anti-autoritaires, les luttes des femmes contre la « phallocratie » dominante, avec notamment Luce Irigaray.

Sans qu'on le voie aussitôt, la philosophie, de son côté, est en mutation. Derrida commence sa « déconstruction ». Serres cherche, sous le signe d'*Hermès,* de nouveaux carrefours. Castoriadis quitte Marx pour rester révolutionnaire et entame, avec *l'Institution imaginaire de la société* (1975), un parcours majeur. Le marxisme, qui était pour Sartre *« la philosophie indépassable de notre temps »*, qui demeura la grande référence pour la plupart des théoriciens d'après-guerre *(qu'ils s'en réclament ou non)*, est déserté en fort peu d'années.

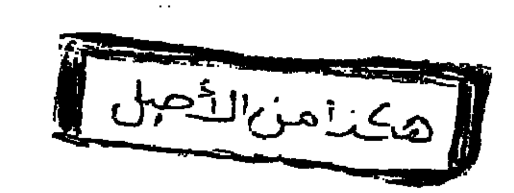
La lecture de Soljenitsyne, les outrances des « nouveaux philosophes », *les pamphlets d'*André Glucksmann sont comme des signes visibles et des causes partielles de cette mue considérable. La « démarxisation » de la pensée française est sans doute le phénomène majeur des années 75 à 80. Et Freud, même revu par Lacan, n'a pas succédé à Marx. Si les années 80 paraissent parfois si malaisées à cerner, c'est sans doute qu'il n'y a plus de maître, ni d'école, ni de système qui soit en position d'hégémonie : pas plus qu'il n'y a de préoccupations véritablement dominantes fournissant matière à débats et controverses. Ce qui a changé, d'une manière qui demeure difficile à cerner, c'est sans doute le style du travail théorique autant que ses thèmes de recherche. Il y a *plus d'œuvres isolées que de* groupes constitués. L'emprise des jargons décroît et la philosophie, que l'on croyait défunte ou moribonde, se révèle proprement florissante.

A côté de grands penseurs poursuivant leur œuvre – tels Emmanuel Levinas, Michel Henry, René Girard, Paul Ricœur, – de nombreux philosophes ont commencé à s'affirmer. Les uns se situent dans la tradition de pensée de la phénoménologie, qui connaît un beau regain avec des auteurs comme Jean-Luc Marion, Jean-François Courtine, Jean-Louis Chrétien. D'autres, dans le sillage rationaliste d'un Gilles-Gaston Granger ou d'un Jacques Bouveresse, se sont engagés dans des recherches apparentées à la philosophie *anglo-saxonne, tels Vincent Des*combes, Joëlle Proust ou François Recanati. Des scientifiques se mêlent également de philosophie et souvent avec bonheur, comme le mathématicien René Thom ou les biologistes Ilya Prigogine ou Henri Atlan. Plusieurs poursuivent en solitaires l'élabo*ration d'œuvres originales et fort* dissemblables, tels, par exemple, André Comte-Sponville, Clément Rosset, François Laruelle. D'autres, enfin, interrogent l'identité de la philosophie occidentale à partir de l'étude de textes qui lui sont étrangers : Christian Jambet pour le domaine iranien, Benny Lévy dans le champ hébraïque, François Jullien pour la tradition chinoise.

Tout compte fait, il se pourrait que nous vivions désormais une période particulièrement féconde, diverse et prometteuse, de création philosophique. Du coup, soit dit en passant, il n'en est que plus révoltant de voir les projets de réforme universitaire en cours organiser la disparition de la philosophie s'ils étaient mis en œuvre sous leur forme actuelle.

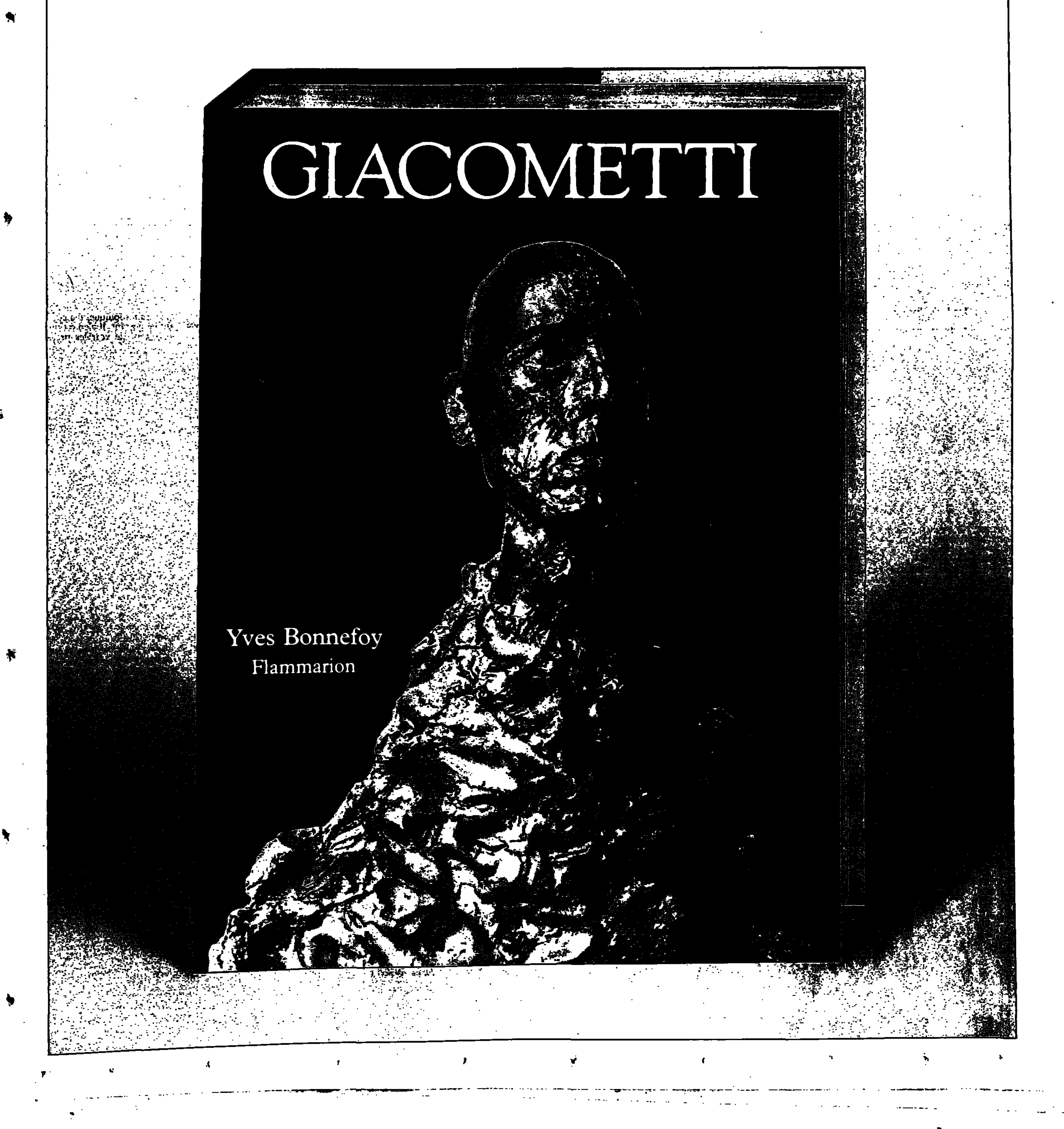
Et « le Monde des livres » ? Qu'a-t-il fait, ou omis de faire, au fil des ans dans ce domaine divers et toujours semé d'embûches ? En feuilletant la collection complète, chacun en jugerait diversement. Avec le recul des ans, telle question ou tel auteur pourra toujours paraître surévalué et tel autre sous-estimé. Ici, comme d'ailleurs en d'autres domaines, il est difficile à tout lecteur de faire abstraction de ses penchants, centres d'intérêts ou partis pris.

Resterait à savoir quel est le rôle d'un quotidien dans le domaine de la pensée. Il ne saurait s'ériger en tribunal de la raison, ni rêver d'anticiper au jour le jour les jugements de la postérité. Informer aussi exactement que possible des lecteurs non spécialisés sur des parutions de qualité doit être son principal, voire *son seul, objectif.* De semaine en semaine et d'année en année, il ne semble pas qu'on puisse dire que notre hebdomadaire ait failli à cette mission. ■



هكذا من الأصل

Alberto Giacometti.
Yves Bonnefoy.
Flammarion.



▶ *la Croyance des voleurs,* de Michel Chaillou ; *l'Année de l'éveil,* de Charles Juliet ; *Je suis pas un camion,* d'Annie Saumont ; *Dans les jardins de mon père,* de Nicole Avril ; *C'est moi qui souligne,* de Nina Berberova ; *le Roman d'Oxford,* de Javier Marias ; *le Dernier des mondes,* de Christoph Ransmayr.

1990 Dante, toujours : le troisième volet de *la Divine Comédie,* dans la nouvelle traduction de Jacqueline Risset (20 avril). Des « classiques » portugais : Vergilio Ferreira, José Saramago et Eugénio de Andrade (29 juin). Des éditeurs édités : *Grâces leur soient rendues,* de Maurice Nadeau ; *Une journée sur la terre,* de Maurice Girodias ; *Le plus beau métier du monde,* de Françoise Verny (1er septembre). « Vive les revues d'idées ! » : les dix ans du *Débat ;* table ronde avec les animateurs des *Temps modernes,* d'*Esprit* et de *Lignes ;* naissance de *la Règle du jeu* et de *Rive droite* (1er juin).

« Cher petit vous autre » ... « Vous êtes un fameux petit philosophe, mon bon petit, il faut que vous commenciez à faire un système, puisque vous avez le temps... » : Lettres à Sartre, de Simone de Beauvoir (23 février).


GILLES PERESS/MAGNUM

Salman Rushdie : écrire contre la mort

Quelques livres pour l'année : *l'Immortalité,* de Milan Kundera ; *A l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie,* d'Hervé Guibert ; *les Champs d'honneur,* de Jean Rouaud (Goncourt) ; *la Petite Marchande de prose,* de Daniel Pennac ; *Extemendi,* de Florence Delay ; *Histoire des mœurs,* « Pléiade », t. 1 ; *Madame T.,* de Camil Petrescu ; *Dans le ventre de la baleine,* de Paul Nizon ; *les Aventures de Simplicissimus,* de Grimmelshausen.

1991 *« Tous les éditeurs sont des charognes »* ... la Correspondance de Céline avec la NRF, publiée par Gallimard (4 octobre). Les éditions Gallimard ont quatre-vingts ans (31 mai), Laffont, cinquante ans (24 mai) et les Presses de la Renaissance, vingt ans (28 juin). *« La grandeur du roman est de ne pouvoir être enfermé dans aucune forme rigide » :* une rencontre avec Roberto Calasso, à propos des *Noces de Cadmos et Harmonie* (15 février). La mort d'« Un Anglais peu tranquille », Graham Greene (5 avril). « Le pourfendeur des conformismes », Pasolini : biographie et correspondance (25 octobre). *Une Histoire des femmes en Occident,* t. 1 et 2, dirigé par Georges Duby et Michelle Perrot (1er mars). *L'Œdipe-Roi,* de Sophocle revisité : Jean Bollack s'explique (28 juin). Jean Tardieu *« drôle, inquiet et grave »* (22 février). Le retour aux classiques de Pascal Quignard : *Albucius, la Raison* et *les Petits Traités* (19 octobre).

Quelques livres pour l'année : *Pérégrination,* de Fernao Mendes Pinto ; *les Fils de la Médina,* de Naghib Mahfouz ; *le Grand Roman,* de Ladislav Klima ; *Mettons que le monde existe,* de Svend Age Madsen ; *l'Ecole du Sud,* de Dominique Fernandez ; *Histoire du juif errant,* de Jean d'Ormesson ; *la Fête à Venise,* de Philippe Sollers ; *Onitsha,* de J.-M. G. Le Clézio ; *Eloge de l'aller simple,* de Bruno Bayen ; *le Don des morts,* de Danièle Sallenave ; *Réelles présences,* de George Steiner.

FIN

21 février 1975

Un entretien avec Michel Foucault

Pourquoi la prison et non pas un autre système ? Quel est le rôle social de l'enfermement, de la claustration des « coupables » ?

D'où vient la prison ? je répondrai : « D'un peu partout. » Il y a eu « invention », sans doute ; mais invention de toute une technique de surveillance, de contrôle, d'identification des individus, de quadrillage de leurs gestes, de leur activité, de leur efficacité. Et cela, depuis le seizième, le dix-septième siècle, à l'armée, dans les collèges, les écoles, les hôpitaux, les ateliers. Une technologie du pouvoir fin et quotidien, du pouvoir sur les corps. La prison est la figure dernière de cet âge des disciplines.

Quant au rôle social de l'internement, il faut le chercher du côté de ce personnage qui commence à se définir au dix-neuvième siècle : le délinquant. La constitution du milieu délinquant est absolument corrélative de l'existence de la prison. On a cherché à constituer à l'intérieur même des masses populaires un petit noyau de gens qui seraient, si l'on peut dire, les titulaires privilégiés et exclusifs des comportements illégaux. Des gens rejetés, méprisés et craints par tout le monde.

A l'âge classique, au contraire, la violence, le petit vol, la petite escroquerie étaient extrêmement courants, et finalement tolérés par tous. Le malfaiteur arrivait très bien, semble-t-il, à se fondre dans la société. Et s'il lui arrivait de se faire prendre, les procédures pénales étaient expéditives : la mort, les galères à vie, le bannissement. Le milieu délinquant n'avait donc pas cette fermeture sur lui-même qui a été organisée essentiellement par la prison, par cette espèce de « marinade » à l'intérieur du système carcéral, où se forme une micro-société, où les gens nouent une solidarité réelle qui va leur permettre, une fois sortis, de trouver appui les uns sur les autres.

La prison, c'est donc un instrument de recrutement pour l'armée des délinquants. C'est à cela qu'elle sert. On dit depuis deux siècles : « La prison échoue, puisqu'elle fabrique des délinquants. » Je dirais plutôt : « Elle réussit, puisque c'est ce qu'on lui demande. »

Reste à savoir quel « bénéfice » la classe au pouvoir retire de la constitution de cette armée de délinquants...

Eh bien, cela lui permet de briser la continuité des illégalismes populaires. Elle isole en effet un petit groupe de gens que l'on peut contrôler, surveiller, connaître de bout en bout, et qui sont en butte à l'hostilité et à la méfiance des milieux populaires dont ils sont issus. Car les victimes de la menue délinquance quotidienne, ce sont encore les gens les plus pauvres.

Et le résultat de cette opération est bien en fin de compte un gigantesque profit économique et politique. Un profit économique : les sommes fabuleuses que rapportent la prostitution, le trafic de la drogue, etc. Un profit politique : plus il y a de délinquants, plus la population accepte les contrôles policiers.

Comment définir la « gestion des illégalismes » ? La formule suppose une conception inhabituelle de la loi, de la société, de leurs rapports...

Seule une fiction peut faire croire que les lois sont faites pour être respectées, la police et les tribunaux destinés à les faire respecter. Seule une fiction théorique peut faire croire que nous avons souscrit une fois pour toutes aux lois de la société à laquelle nous appartenons. Tout le monde sait aussi que les lois sont faites par les uns et imposées aux autres. Mais il semble que l'on peut faire un pas de plus. L'illégalisme n'est pas un accident, une imperfection plus ou moins inévitable. C'est un élément absolument positif du fonctionnement social, dont le rôle est prévu dans la stratégie générale de la société. Tout dispositif législatif a ménagé des espaces protégés et profitables où la loi peut être violée, d'autres où elle peut être ignorée, d'autres enfin où les infractions sont sanctionnées.

A la limite, je dirais volontiers que la loi n'est pas faite pour empêcher tel ou tel type de comportement, mais pour différencier les manières de tourner la loi elle-même.

Par exemple ?

Les loi sur la drogue. Depuis les accords USA-Turquie sur les bases militaires (qui sont liés pour une part à l'autorisation de cultiver l'opium) jusqu'au quadrillage policier de la rue Saint-André-des-Arts, le trafic de drogue se déploie sur une sorte d'échiquier, avec cases contrôlées et cases libres, cases interdites et cases tolérées, cases permises aux uns, défendues aux autres. Seuls les petits pions sont placés et maintenus sur les cases dangereuses. Pour les gros profits, la voie est libre.

Surveiller et punir, ***comme vos ouvrages antérieurs, est fondé sur le dépouillement d'une quantité considérable d'archives. Il y a une « méthode » de Michel Foucault ?***

Je crois qu'il y a aujourd'hui un tel prestige des démarches de type freudien que très souvent les analyses de textes historiques se donnent pour but de chercher le « non-dit » du discours, le « refoulé », l'« inconscient » du système. Il est bon d'abandonner cette attitude et d'être à la fois plus modeste et plus fureteur. Car quand on regarde les documents, on est frappé de voir avec quel cynisme la bourgeoisie du dix-neuvième siècle disait très exactement ce qu'elle faisait, ce qu'elle allait faire et pourquoi. Pour elle, détentrice du pouvoir, le cynisme était une forme d'orgueil. Et la bourgeoisie, sauf aux yeux des naïfs, n'est ni bête ni lâche. Elle est intelligente, elle est hardie. Elle a parfaitement dit ce qu'elle voulait.

Retrouver ce discours explicite, cela implique évidemment de quitter le matériel universitaire et scolaire des « grands textes ». Ce n'est ni chez Hegel ni chez Auguste Comte que la bourgeoisie parle de façon directe. A côté de ces textes sacralisés, une stratégie absolument consciente, organisée, réfléchie, se lit en clair dans une masse de documents inconnus qui constituent le discours effectif d'une action politique. A la logique de l'inconscient doit donc se substituer une logique de la stratégie. Au privilège accordé à présent au signifiant et à ses chaînes, il faut substituer les tactiques avec leurs dispositifs.

A quelles luttes peuvent servir vos ouvrages ?

Mon discours est évidemment un discours d'intellectuel, et comme tel il fonctionne dans les réseaux du pouvoir en place. Mais un livre est fait pour servir à des usages non définis par celui qui l'a écrit. Plus il y aura d'usages nouveaux, possibles, imprévus, plus je serai content.

Tous mes livres, que ce soit l'*Histoire de la folie* ou celui-là, sont, si vous voulez, de petites boîtes à outils. Si les gens veulent bien les ouvrir, se servir de telle phrase, telle analyse comme d'un tournevis ou d'un desserre-boulon pour court-circuiter, disqualifier, casser les systèmes de pouvoir, y compris éventuellement ceux-là mêmes dont mes livres sont issus... eh bien, c'est tant mieux !

Propos recueillis par
Roger-Pol Droit

1er mars 1991

Norbert Elias chasseur de mythes

L'été dernier, un sociologue hors du commun, un penseur d'une rare vigueur disparaissait sans provoquer un grand remue-ménage nécrologique. Norbert Elias (1897-1990) venait de presque accomplir sa traversée du siècle, dans les turbulences et les épreuves, sans avoir jamais renoncé à la réalisation d'une ambition précoce : *« contribuer au savoir de l'humanité ».* Il y parvint, envers et contre tout, bien que la reconnaissance de son œuvre ait été tardive ; et notamment celle de son ouvrage majeur qui traite du « procès de civilisation » en Occident. Il s'est imposé à diverses reprises de marquer un arrêt, d'expliquer son cheminement, de préciser sa pensée et de clarifier ses concepts. Aujourd'hui, la publication conjointe chez Fayard de *Norbert Elias par lui-même* et de *la Société des individus* place sous un double éclairage sa vie, son travail scientifique et les événements dont ils furent indissociables.

Cette histoire personnelle est aussi celle d'une éducation européenne comme il n'en est plus. Elias est fils unique dans une famille juive de Breslau (Wroclaw), de « bonne société » et de culture germanique. Il en porte les espoirs, étudie la médecine et la philosophie ; il atteint l'âge d'homme en ayant l'expérience de la première guerre mondiale, de la défaite, du déclin économique familial qui le conduit à travailler provisoirement dans une petite entreprise. Il reprend son parcours intellectuel à Heidelberg, abandonne alors la philosophie pour la sociologie. La ville en est le foyer le plus actif : Max Weber a été le fondateur, son frère Alfred a repris l'héritage avec moins de brillance, et Marianne, sa femme, tient un salon où les idées nouvelles sont éprouvées. Mais c'est Karl Mannheim, jeune rival des Weber, qui exerce sur Elias l'attrait le plus fort. Il le suivra d'ailleurs à Francfort en qualité d'assistant officieux, et il y devient responsable du célèbre Institut de recherches sociales.

Les notes biographiques livrent son témoignage sur l'Allemagne des dernières années 20 et des premières années 30. Sur l'effervescence culturelle, la fécondité créatrice durant la République de Weimar. Sur le glissement vers la droite, l'*« aigreur presque fanatique »* des classes moyenne et supérieure, la montée de la violence armée, qui entraînent l'effondrement de l'Etat et la progression du pouvoir hitlérien. La *« conscience qu'une catastrophe allait survenir »* se forme cependant avec retard. En 1933, Mannheim, pourtant décapeur de tous les vernis idéologiques, effaceur des apparences et des illusions, affirme encore que *« toute cette histoire avec Hitler ne durera pas plus de six semaines ».*

C'est cette même année que Norbert Elias choisit l'exil ; conscient du danger montant et assuré quant à sa « mission » : travailler à une connaissance de la société *« aussi réaliste que possible »,* faire du sociologue un *« chasseur de mythes »,* refuser les idées dominantes, les modes, et parvenir à *« voir des relations que d'autres ne voient pas ».* Commence l'errance à la recherche d'un lieu de travail, en Suisse, en France, puis en Angleterre, où Elias s'établit pour une période de quarante ans. Non seulement il y rédige son livre le plus important – où sont considérés le « procès de civilisation » de l'homme occidental et son rapport aux mutations du pouvoir, – mais il y multiplie les relations avec les milieux psychanalytiques, fait une analyse individuelle et pratique l'analyse de groupe. Son équipement théorique s'en trouve marqué, comme la certitude que le problème de l'*« identité individuelle de l'homme »* doit être une préoccupation centrale.

Ce n'est qu'en 1954, à l'université de Leicester, qu'il accède à l'enseignement de la sociologie ; il tirera de son cours d'introduction à la discipline un ouvrage où il précise sa position : *Qu'est-ce que la sociologie ?* Huit années plus tard, la retraite lui donne la possibilité d'une mobilité cette fois volontaire (*« Je suis un voyageur »,* dit-il). Il est un temps professeur au Ghana et trouve là une *« expérience indispensable »,* un *« autre éclairage ».* Il retourne en Angleterre, est invité aux Pays-Bas et en Allemagne, puis il partage sa vie entre Amsterdam où il mourra et le Centre de recherches interdisciplinaires de Bielefeld. C'est une période de travail acharné qui affirme la continuité de la pensée, c'est aussi celle de la consécration.

La Société des individus ouvrage triptyque précédé d'un éclairant avant-propos de Roger Chartier, est celui qui permet le mieux d'apprécier l'ampleur et l'ambition de l'œuvre. Par reprises successives, les refus sont nettement formulés. Refus d'une philosophie qui postule la séparation du sujet, qui est apriorique, réductrice de ce qui est observable dans le temps *« à quelque chose d'intemporel, d'immuable ».* L'insistance porte sur la variabilité historique des formes de la pensée, de la conscience de soi et de l'expérience du monde ; tout ne s'appréhende que sous l'aspect du processus, du devenir, l'homme n'est jamais *« tout à fait achevé »* et la société reste en état d'inachèvement. Refus d'une psychologie, individuelle et sociale, dont les interrogations sont formulées comme s'il existait un *« gouffre infranchissable entre l'individu et la société ».* Refus par-dessus tout, obstiné et obsédant, de ce qui est cause de falsification : l'idéologie, les idéaux particuliers ou les opportunismes *« drapés dans le voile de la science ».*

Elias oriente autrement l'entreprise du sociologue. Dès le départ, il refuse de considérer l'individu comme s'il existait en soi et la société comme *« un objet existant au-delà de l'être humain ».* Ce qui est donné à voir, c'est une société des individus, des réseaux d'interrelations et d'interdépendances, des multiples imbrications des « je » et des « nous ». De là, le double rejet de l'individualisme (même wébérien ou méthodologique) et de son contraire, le holisme (la société, unité organique supra-individuelle). Deux notions centrales marquent la position. Celle de configuration, qui permet de penser le monde social comme un tissu de relations où s'effectue le contrôle des impulsions et des affects, où la personne entière est engagée dans des rapports à la fois d'alliance et d'affrontement. Celle d'habitus social, qui désigne l'empreinte, la *« marque spécifique »* partagée avec les autres membres de la société, à partir de quoi se façonnent les *« caractères personnels ».* Et les deux notions s'appliquent à tous les niveaux d'intégration, à toutes les échelles selon lesquels se constituent les rapports humains.

L'approche s'effectue en termes de mouvements, de décalages et de processus sociaux *« à long terme ».* Tout en affirmant la nature *« intégralement sociale »* de l'homme, Elias souligne l'effet des tensions, des pouvoirs inégaux propres à chaque configuration ; il en résulte une marge d'exercice de la liberté, un champ de possibles ouvert aux individus. Dans la longue durée, il est identifié une corrélation entre le processus d'individualisation et le processus de civilisation ; la montée de l'individualisme s'effectue en Occident à partir de la Renaissance, elle s'accélère – et entraîne une autre économie psychique, une autre commande des comportements individuels – avec l'avènement de l'Etat moderne et la différenciation toujours plus poussée et plus complexe des fonctions vers des *« niveaux supérieurs d'intégration »* et le pouvoir se déplace d'un niveau à l'autre. Les dépendances réciproques deviennent plus denses, avec cet effet paradoxal que les individus en acquièrent une conscience plus forte de leur autonomie.

L'œuvre est ouverte ; on ne peut, dans la brièveté, en retracer tous les cheminement ou en signaler les avancées risquées. C'est son ampleur qu'il faut souligner ; la manifestation d'un devenir où les hommes sont constamment producteurs de leurs relations et d'eux-mêmes, une évolution accomplie dans une *« direction qu'aucun individu ni groupe d'individus vivants n'a véritablement voulue ni décidée ».* Il n'y a pas de main cachée.

Georges Balandier

هكذا من الأصل

LE MONDE DES LIVRES 25 ANS

Leur Monde des livres

Ils sont écrivains – romanciers, historien, sociologue ; ils collaborent régulièrement au « Monde des livres » ou ils en sont des lecteurs attentifs. Nous leur avons proposé un exercice *difficile : raconter en un feuillet la relation qu'ils* entretiennent avec le supplément hebdomadaire, *ce qu'il leur donne et ce qu'il leur refuse*, ce qui les attire et ce qui les repousse, ce qui est utile à leur création intellectuelle et ce qui serait plus utile encore s'il était fait autrement.

Georges Balandier

Cartes pour mon voyage intellectuel

La passion d'aller à la découverte des cultures autres m'a donné celle des cartes ; elle est devenue une habitude un peu maniaque. C'est ainsi que j'explore mon propre territoire culturel, avec la curiosité impatiente du non encore connu. Pour moi, « le Monde des livres », c'est chaque semaine le guide et le cartogramme qui orientent mon voyage intellectuel, mon parcours imaginaire dans un univers *mouvant fait d'hommes, d'idées* et d'œuvres. Celui que je construis à ma façon.

Je découvre des espaces ordonnés, celui des fictions et de la poésie où *reverdissent* un instant mes fantasmes, mes rêves et mes dépaysements, *celui des essais où se ravivent* mes accords et mes désamours ; et cet espace plus exotique où se présentent les textes venus d'ailleurs. En cours de route, je retrouve la vitrine des nouveautés, je m'attarde devant les panneaux publicitaires où les figures sont enguirlandées de citations. J'imagine des *stratégies qui ouvrent l'accès aux* bons placements.

Je vais à la *rencontre* des personnages, de ceux qui disent et de ceux dont ils parlent. J'associe les premiers à une hiérarchie subtile, à des identités qui se révèlent selon le corps typographique, selon les dispositions spatiales et scéniques. Je croise des chroniqueurs que je vois dans l'emploi des traqueurs d'informations neuves, des découvreurs qui rédigent leur *relation à la façon des anciens* voyageurs. Je fais commerce avec des populations – celles des auteurs – qui nomadisent selon le cours des idées, qui participent à des grandes fêtes où se vérifient les renommées. Je me constitue ethnologue participant, j'étudie *leurs langages, leurs signes* de reconnaissance, leurs visions du monde ; je m'insinue dans leur jeu. Et puis un jour, me voici à la fois dehors et dedans, avec ma propre chronique j'entre dans la carte.

Hector Bianciotti

Une si nécessaire exigence

Si je suis quelque chose, ce n'est pas un critique littéraire, mais un chroniqueur. Maurice Nadeau, qui n'a jamais failli à son idéal d'audace, me conviait à collaborer à *la Quinzaine littéraire* dès 1969, alors que je faisais des gammes dans la langue française. C'était à l'occasion de la sortie du premier livre d'un jeune chroniqueur de *Nice-Matin*, Angelo Rinaldi.

Trois ans plus tard, *l'été* venu et les vacances, *le Nouvel Observateur*, en manque de collaborateurs, fit appel à moi pour la recension d'un ouvrage *sud-américain. Après quoi, de fil* en aiguille, de « pige » en compte rendu, je fus invité à la réunion qui rassemblait, le mercredi, les troupes du service littéraire de cet hebdomadaire. Jean-François Josselin – qui sans doute se souvenait de l'examen de passage qu'on lui avait infligé en lui demandant de livrer, dans les *vingt-quatre heures, un article sur* Jésus – fit en sorte qu'on me commande une « ouverture » sur Philippe Sollers, lequel publiait *H.* Je tâchai *de définir la démarche* de l'auteur, animateur de la dernière avant-garde française, *Tel Quel – et même de prévoir* son évolution. J'ai toujours éprouvé le besoin pédagogique de situer l'auteur dans le milieu culturel qui est le sien, et le livre qu'il faut commenter à l'intérieur de son œuvre. Je ne trouve pas négligeables les affinités d'un texte avec les précédents, et j'incline à croire que toute œuvre découle de bien d'autres ; que suggérer les sympathies qu'elles entretiennent et les échos qu'elles suscitent peut enrichir toute lecture. L'originalité absolue est, à mes yeux, une illusion romantique.

Au *Nouvel Observateur*, j'appris que ce qui rend difficile un article c'est qu'il faut commencer par le commencement – tandis que l'on voudrait tant étaler d'abord, avant l'information que le lecteur est en droit d'attendre, ses opinions, des échantillons de sa sensibilité : on se veut, par-dessus tout, un certain regard, quand on ne prétend pas à un regard clairvoyant dans la nuit.

Quatorze ans plus tard, je ne résisterai pas à la possibilité d'écrire dans *le Monde*. Chaque journal a une rhétorique – des *lois* d'écriture – qu'il faut respecter. Je n'ai pas eu à en changer. Aussi, j'essaie toujours de situer l'auteur et son livre dans l'histoire – ou le moment – de la littérature. Mais voilà que ce qui avait été ailleurs un travail difficile *est devenu une angoisse, une* épreuve, et que, bien des jours avant de commencer à rédiger un article sur Rilke, Ezra Pound – ou ces aveux que voici, – je suis, comme l'acteur qui attend en coulisse, saisi, par le trac. Car les lecteurs du *Monde*, rares à vous exprimer une éventuelle satisfaction, vous surveillent, vous corrigent, demandent des rectificatifs. Et il y en a qui, au fil des années, critiquent chacun de vos articles – sur du papier à en-tête, de quelque université le plus souvent. Alors, par moments, survient le découragement : est-ce mon besoin de bien faire qui fait que l'on me harcèle ? C'est toujours la même histoire : a-t-on quelque vertu, on recherche vos manques. Du *Monde*, on exige l'infaillibilité. Y travailler est donc très dur.

Est-ce l'exigence des lecteurs qui m'y retient ? Sans doute, au fond, cela joue. Mais surtout celle de l'équipe que forment rédacteurs et correcteurs, gens qui savent tout de la langue et qui m'apprennent les nuances, et jusqu'au juste placement d'une virgule, jusqu'à la respiration d'une phrase. Je me dis qu'il vaut toujours mieux apprendre que d'être moindre.

Roger Chartier

Ouvrir les livres du monde

Durablement, la connaissance des hommes, des textes, des choses, a été une difficile entreprise. Il y fallait le déplacement, la présence, le loisir. *Dans l'ancienne République* des Lettres, le voyage érudit, la visite savante, les correspondances, ont assuré, pour le petit nombre, l'échange des novations intellectuelles et le partage des œuvres belles. Le périodique imprimé a changé les *choses. Il a constitué une* communauté invisible, où chacun, en son privé, accède à l'information et peut, de ce fait, s'exercer à la critique.

Pour moi, la mission essentielle du « Monde des livres », à côté *des autres publications engagées dans la même tâche, est de faire* exister avec rigueur la mise en commun des savoirs et la confrontation des jugements. Après tout, ceux qui signent les articles ne sont jamais que des lecteurs témoignant par écrit de leur lecture... L'enjeu est d'abord intellectuel, puisqu'il s'agit de distinguer, au milieu des autres, les œuvres que porte le travail de la pensée et de l'écriture. Il est aussi civique en un temps où s'invente, non sans hésitations, une citoyenneté nouvelle et où l'usage critique de leur raison par les personnes privées (comme *écrivait Kant en 1784) demeure* un garant fort de la démocratie.

Entendre les bouleversements qui transforment notre République des Lettres, permettre à chaque lecteur d'exercer sa faculté de juger : telles sont, pour moi, les exigences que doivent tenir ceux qui, ensemble, font « Le Monde des livres ». La tâche requiert, peut-être, d'ouvrir encore plus nos horizons. Pourquoi ne pas faire place à des ouvrages majeurs parus dans des langues étrangères (et qui, parfois, attendront longtemps avant d'être traduits en français) ? Pourquoi ne pas croiser les regards nationaux et, ainsi, comprendre que le monde intellectuel ne partage ni partout ni toujours nos références et nos affrontements ? La célébration de l'universalité retrouvée masque, trop souvent, un retrait sur le mieux connu, *sur le moins* déroutant. En ouvrant les livres du monde, il est temps de rendre visibles les contours d'une communauté de l'intelligence que ne fragmentent ni les langues ni les frontières.

Philippe Sollers

La Littérature toujours

Rien n'est plus émouvant que la fièvre apportée par Proust, dans les deux dernières années de sa vie, à faire de la critique littéraire. Il est en train de terminer son Grand Œuvre, sa santé décline *rapidement, mais, pour lui, c'est la* guerre. Thibaudet ose prétendre que Flaubert écrivait mal ? C'est grotesque : Flaubert, par sa seule vision grammaticale, a été cent fois plus important que Kant. Anatole France se met à chipoter sur Stendhal et à prêcher que le style s'est perdu depuis la fin du dix-huitième siècle ? C'est inepte. Daniel Halévy, nouveau sermonneur, justifie Sainte-Beuve dans son attitude méprisante à l'égard de Baudelaire ? Vite, il faut défendre Baudelaire, c'est-à-dire soi-même, c'est-à-dire *la Recherche du temps perdu*.

Au fond, Proust vient de comprendre comment fonctionne un clergé social : il est en place, il est content de son sort ; il va essayer de gommer les reliefs dérangeants du passé, d'égaliser les traces. Ce sont donc non seulement les novateurs du dix-neuvième siècle qu'il faut louer comme des classiques, mais aussi les classiques (Saint-Simon, Sévigné) *à cause de leurs qualités modernes*. On parle de décadence ? La morosité règne ? L'ordre moral se cherche ? Il ne se passe plus rien ? Il n'y a plus d'écrivains ? Proust n'est pas du tout de cet avis, et pour cause.

La fin du vingtième siècle n'est pas *si différente de son début.* Proust n'est-il pas exagérément *compliqué ? Et Joyce ? Et Céline ?* Et Artaud ? D'ailleurs, le vingtième siècle avait-il lieu d'être ? Ne s'agit-il pas plutôt d'un rêve ou d'un cauchemar ? Voyons : la multiplication des marchandises nous assure que les récits complexes sont morts. Le public *veut des histoires simplifiées, des* idées consommables, une morbidité de bon aloi, du pré-adapté au cinéma, un vocabulaire minimum.

Vous êtes énervant, à la fin, de toujours parler de Littérature avec un grand L. Le français ? Ce sera bientôt, et pourquoi s'en plaindre, une langue morte comme le latin ou le grec. Non ? Vous n'êtes pas convaincu ? Vous tenez à votre certitude d'une énergie verbale sans fin renaissante ? Vous l'exprimez systématiquement, et contre l'évidence sociologique, chaque mois, dans un journal du soir ? C'est curieux.

Florence Delay

Vœux

Le sujet *Monde* et son complément *Livres* sont durs à porter lorsqu'on a vingt-cinq ans et qu'on n'a pas à sa disposition la fortune de vingt-cinq pages. Mais « il » existe, il tient, même réduit à huit pages (ce qui arrive). Nous lui souhaitons de grandir encore. Nous lui souhaitons aussi davantage de défauts, je m'explique :

Le monde qui n'est pas un livre – la nouvelle Europe en particulier – est en train de tourner le dos à la pensée et à la littérature françaises qui traversent, imperturbables, une période particulièrement riche. *Pour lui donner sa place (fraternité), il* faut lui donner plus de place (inégalité). Déjouer les booms et les vagues *médiatiques* en ne nous mettant pas hors jeu.

Les articles de très près (analyse grossissante) et les articles de très loin (analyse à distance), la vision *myope et la vision presbyte aident* à réfléchir. Plus que jamais, nous préférons les verres aux montures.

Quand des intellectuels (terme en voie de réhabilitation) et des écrivains extrêmement contemporains nous parlent du passé, quelle joie ! Mais leur vue *n'est-elle distincte que pour le* passé ? L'art de la polémique et de la conversation n'ont-ils plus un *coin où loger ?*

Il me semble que nous souffrons d'un défaut d'énergie et de liberté. Il n'est point de longueur moyenne, d'accommodation normale, de *norme, en matière de livres.* Les articles très longs et les articles très courts, en témoignant de l'humeur et de l'esprit d'une équipe, contribuent à redonner au lecteur du caractère.

Daniel Pennac

Fait d'hiver

Dès que le poêle s'éteignait, il faisait froid jusqu'à l'Oural. Planté parmi les betteraves entre Soissons et Villers-Cotteret, le *poêle régnait sur deux profs en* hivernage. L'un était tchèque, l'autre c'était moi. L'ami tchèque répondait au nom de Miroslav, enseignait les maths dans le collège où je répandais mon français et lisait tous les journaux de l'exil. Le poêle aussi en consommait beaucoup. Il refusait de s'allumer si on ne lui fourguait pas son content de nouvelles. Mais trop de papier journal l'étouffait.

Ce n'est pas un poêle affirmait Mirek, c'est une métaphore de la liberté de la presse.

Pendant que je me graissais les coudes à fourgonner le monstre, Mirek lisait les journaux à voix très haute pour réchauffer la pièce. Sitôt lus, sitôt brûlés, sitôt éteints. Parfois, pourtant, le poêle partait au galop, comme ça, d'un coup, sans raison apparente ; une lubie.

L'homme a toujours tiré vanité des feux qu'il allume...

Jusqu'au jour où Mirek déclara :

– Ne te fais aucune illusion, ce *n'est pas grâce à ta pyromanie que ce machin démarre.*

– Non ?

– Non, c'est grâce au « Monde des livres ».

(« Le Monde des livres » ? Nous ne brûlions jamais « le Monde des livres ».)

– Justement : ce poêle s'allume *quand je lui lis* « le Monde des livres ».

Il ajouta :

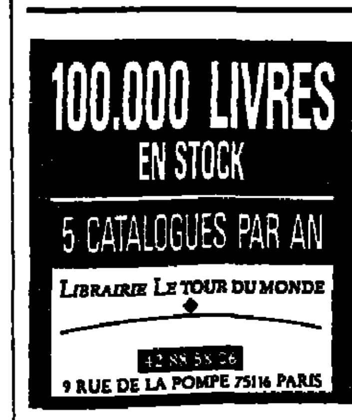
– C'est un fait.

Et, scientifique :

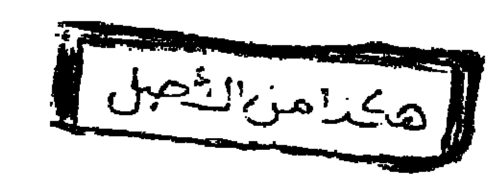
– Un fait que je vérifie depuis trois semaines.

Un fait *qui* nous chauffa pendant tout l'hiver de cette année 1972. Aucun doute possible : non *seulement la bête s'animait à la* lecture du « Monde des livres », mais elle en commentait les articles. Que Bertrand Poirot-Delpech prenne en filature le gardien de but de Peter Handke et le poêle s'allumait aussitôt, que Gabrielle Rolin vante les *Valseuses de Bertrand Blier* et le poêle rugissait de plaisir. Le poêle couvait un feu subtil à la lecture de Marthe Robert par Roland Jaccard... le poêle ronronnait à l'éloge de Beauvoir sous la plume de François Bott...

– C'est comme ça, commentait Mirek, il y a toujours eu deux types de journaux : ceux avec lesquels on allume les poêles, et ceux grâce à qui les poêles s'allument. Les seconds sont plus rares.







هكذا من الأصل

Aujourd'hui

« Le Monde des livres », c'est tout d'abord le service *littéraire du Monde*, une équipe de huit personnes que dirige Josyane Savigneau.

Michel Braudeau, le feuilletoniste ;

François Bott, chroniqueur d'histoire littéraire ;

Nicole Zand, qui tient la chronique de littérature étrangère ;

Alain Jacob, documents ;

Patrick Kéchichian, responsable sciences humaines, *actualités*, enquêtes ;

Pierre Lepape, responsable de la rubrique *« édition », histoire*, débats ;

Ghislaine Damaz, qui a remplacé le 1er janvier 1992 Simonne Carrier, assistante du « Monde des livres » pendant presque vingt-cinq ans...

Bertrand Audusse et Alain Salles sont les deux secrétaires de *rédaction du supplément*, assistés par Bruno Bovani et André Nozières.

« Le Monde *des livres », c'est* aussi – outre les signatures sollicitées occasionnellement – *plus de cinquante collaborateurs* réguliers.

Chroniques mensuelles

Georges Balandier : sociétés ; Roger-Pol Droit : philosophies ; Jean-Pierre Rioux : histoire ; Denis Slakta : vie du langage.

Rubriques

Histoire : Roger Chartier ; Pierre Chuvin ; Jean Planchais ; Michel Sot.

Sciences humaines : François Azouvi ; Christian Delacampagne ; Pierre Drouin ; Thomas Ferenczi ; Maurice-Ruben Hayoun ; Roland Jaccard ; Michel Kajman ; Nicole Lapierre ; Jacques Meunier.

Art : Philippe Dagen.

Critique littéraire : Michel Contat ;

Enquêtes : Bertrand Le Gendre.

Romans policiers : Bertrand Audusse.

Bande dessinée : Yves-Marie Labé.

Science-fiction : Jacques Baudou.

Littératures étrangères : Vassilis Alexakis ; Gilles Barbedette ; René de Ceccatty ; Ramon Chao ; Bernard Féron ; Christine Jordis ; Jean-Pierre Péroncel-Hugoz ; Jean-Louis Perrier ; Alain Peyraube ; Philippe Pons ; Jean-Louis de Rambures ; Patrick Raynal ; Edgar Reichmann ; Jean-Noël Schifano ; André Velter.

Littérature française et francophone : Geneviève Brisac, Valérie Cadet, Pierre Drachline, Pierre Kyria, Pierre-Robert Leclercq, Francis Marmande, Florence Noiville, Louis Nucera, Jean-Noël Pancrazi, *Claire Paulhan, Monique* Petillon, Jacqueline Piatier, Bertrand Poirot-Delpech, *Raphaëlle Rérolle*, Alain Salles, Marion Van Renterghem.

Beaucoup de ces collaborateurs sont aussi des écrivains. « Le Monde des livres » fait par ailleurs appel pour des articles plus personnels à Danièle Sallenave et à Tahar Ben Jelloun.

Enfin, « Le Monde des livres », dans la logique de ce qu'il a toujours défendu, la littérature, a demandé à deux écrivains de participer à son projet, d'être dans ses colonnes « une autre voix », un autre ton – plus libre, plus polémique parfois. Une fois par mois pour Philippe Sollers. Deux fois par mois pour Hector Bianciotti.

L'équipe du « Monde des livres » est aussi très attachée à la qualité iconographique de son supplément.

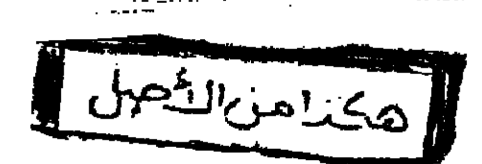
Sophie Malexis, Marie Lelièvre et Cécile Urbain s'occupent de la recherche photographique, et quatre dessinateurs réguliers ont en charge l'illustration des articles : Jean-Pierre Cagnat, depuis 1976 ; Bérénice Cleeve, dont on a découvert les portraits d'écrivains dès 1978 ; Serguei, depuis 1984, et Nicolas Guilbert, *arrivé en 1990.* ■


GASTON BERGERET

Un jour de réunion au « Monde des livres »...
Au premier rang, de gauche à droite : Nicolas Guilbert, Sophie Malexis, Marie Lelièvre, Pierre Drouin, **Valérie Cadet, Nicole Zand, François Bott, Jacqueline Piatier, Josyane Savigneau, Michel Braudeau, Jean-Noël Pancrazi, Roger-Pol Droit, Denis Slakta.**
Au deuxième rang : Jean-Pierre Cagnat, Pierre-Robert Leclercq, Bertrand Poirot-Delpech, Simonne Carrier, Hector Bianciotti, Patrick Kéchichian, Pierre Lepape, Alain Jacob, *Serguei*, René de Ceccatty, Philippe Dagen.
Au troisième rang Alain Salles, Ghislaine Damaz, Edgar Reichmann, Florence Noiville, Marion van Renterghem, Georges Balandier, Claire Paulhan.

Ce numéro spécial a été conçu par l'équipe du « Monde des livres » sous la direction de Josyane Savigneau.
Recherche des documents et préparation des textes : Valérie Cadet.
Secrétariat de rédaction : Bertrand Audusse et Alain Salles.
Iconographie : Sophie Malexis, Marie Lelièvre et Cécile Urbain.
Dessinateurs : Jean-Pierre Cagnat, Nicolas Guilbert et Serguei.
Assistante de rédaction : Ghislaine Damaz.
Publicité : Ruud Poitou
La couverture de ce numéro a été réalisée, en collaboration, par Jean-Pierre Cagnat et Serguei.
Inséré dans le quotidien, ce numéro fait aussi l'objet, pour le Salon du livre, d'un tiré à part de 50 000 exemplaires.




هكذا من الأصل